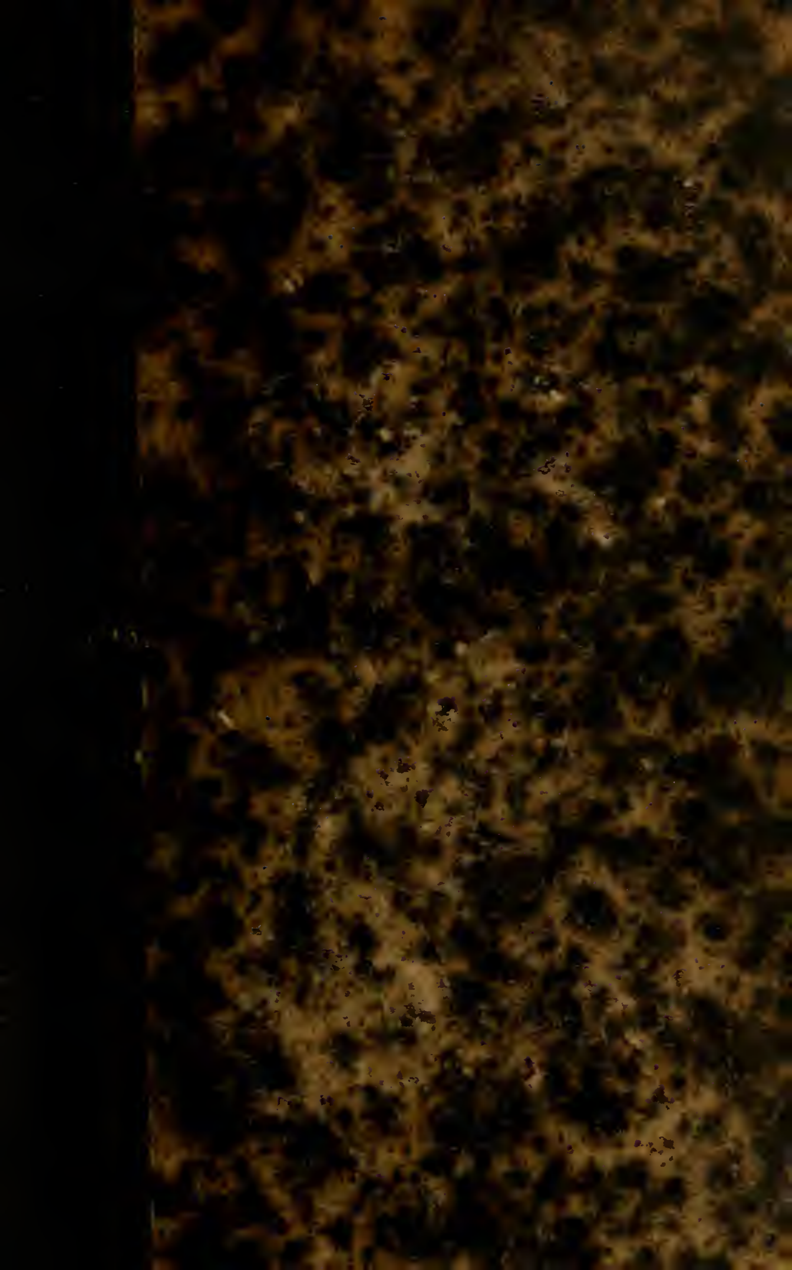



SCHOENHOF & MOELLER
BOSTON
40, WINTER STREET, 40



LA GRÈCE
ROME ET DANTE

Paris — Typographie de Ad. Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

LA GRÈCE
ROME ET DANTE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

D'APRÈS NATURE

PAR J.-J. AMPÈRE

De l'Académie française

—

SIXIÈME ÉDITION

La Poésie grecque en Grèce;
Portraits de Rome à différents âges
Voyage dantesque;
Une course dans l'Asie mineure;
La Grèce et Rome
étudiées dans les lois et dans les mœurs;
Naufrage d'un bateau à vapeur.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1870

PRÉFACE

Les trois études que je présente au public appartiennent à un genre de critique assez nouveau, et qu'on pourrait appeler la *critique en voyage*. Comparer l'art à la réalité qui l'a inspiré, et l'expliquer par elle, tel est le but que j'ai poursuivi dans mes courses à travers la Grèce et l'Italie. Je suis loin de penser qu'il soit nécessaire d'avoir visité un pays pour comprendre et goûter la littérature que ce pays a produite, et qu'il soit impossible de sentir Pindare ou Isaïe à moins d'avoir fait le voyage d'Athènes ou de Jérusalem. Chacun, sans sortir de son cabinet, peut étudier les chefs-d'œuvre de la poésie; mais il manquera toujours quelque chose à cette étude tant qu'on n'aura pas visité les pays où vécurent les grands écrivains, contemplé la nature qui les forma, et retrouvé, pour ainsi dire, leur âme aux lieux où elle est encore empreinte. Comment comprendre leur coloris si on ne connaît leur soleil?

Pour moi, voué à la culture des lettres et passionné pour les voyages, j'ai cherché à mettre d'accord deux goûts qui ne se trouvent pas toujours réunis. La critique a été souvent un peu casanière; j'ai voulu lui faire voir le monde; j'ai pensé qu'il pouvait lui être bon de se mettre en campagne pour aller chercher les découvertes et les aventures, de passer la mer, de gravir les montagnes, de monter à cheval, de vivre au soleil, de voir, de sentir la vie au lieu de s'enfoncer dans l'ombre, d'allumer sa lampe et de pâlir sur des textes poudreux. J'ai cru qu'elle pourrait s'instruire au spectacle des mœurs, au récit des légendes, à la physionomie des races, à l'accent des langues, et raviver l'intelligence de ce qui fut par le sentiment de ce qui est encore.

J'ai étudié sur les lieux trois poésies: la poésie grecque en Sicile, en Grèce, et dans l'Asie Mineure; à Rome, la *poésie de Rome,* c'est-à-dire l'impression qu'à ses différents âges la cité incomparable a produite sur les hommes; en Toscane, et dans le reste de l'Italie, la poésie de Dante, le plus complet représentant du moyen âge : ainsi, l'antiquité grecque, Rome païenne et chrétienne, le moyen âge, ces trois grandes phases de l'humanité me sont devennes intimes et familières : je les ai visitées comme on visite un ami. Ce sont trois voyages accomplis tout ensemble à travers les lieux et à travers les temps. J'ai voulu lire Homère, Pindare, les tragiques, dans les flots, le ciel, la lumière de la Grèce, la poésie impérissable de Rome dans les sentiments de tous ceux qui ont parlé d'elle, et dans l'expression de ses ruines, *la Divine Comédie,* dans les monuments, les paysages, les traits du caractère national que Dante a éternisés.

A ces trois morceaux, qui forment la partie essentielle de ma publication, j'ai joint *une Course en Asie Mineure* qui est le complément de mes études poétiques sur la Grèce. Le pays que je parcours, sous l'empire des mêmes préoccupations littéraires, peut s'appeler la Grèce d'Asie. Viennent ensuite quelques considérations sur la *Grèce et Rome étudiées dans les lois et dans les mœurs*, fragment d'un travail destiné à concourir pour un prix proposé par l'Académie française, mais qui n'a point concouru. J'en reporte aujourd'hui à l'Académie l'hommage, ou plutôt la restitution. Quant au *Naufrage d'un bateau à vapeur*, ce récit, peu sérieux, ne se rattache à l'ensemble du volume qu'il termine que par le lieu de l'accident survenu vers la frontière de l'Etat romain. Après leurs trilogies, les Grecs plaçaient un drame satirique. En langage moderne, cela s'appelle la petite pièce.

En publiant de nouveau le *Voyage Dantesque* avec quelques additions, je crois devoir réjouir le lecteur par le récit d'une petite usurpation littéraire assez curieuse. Ce voyage avait paru sous mon nom ; un Allemand le traduisit et le publia sous le sien, ajoutant au titre, par égard pour moi, *sur les traces de M. Ampère*; un Italien, faisant abstraction de cette addition qui lui parut insignifiante, traduisit la traduction allemande de mon œuvre et négligea entièrement de me nommer : *toute trace* de l'auteur véritable avait disparu du titre. Mais voici qui est véritablement comique, le nom de mon traducteur allemand, de celui qui marchait ainsi *sur mes traces* en les effaçant, était, à ce qu'il paraît, un pseudonyme; le traducteur italien chercha quel personnage

réel pouvait cacher ce nom imaginaire, et, par des inductions assez ingénieuses, arriva à cette conclusion que ce devait être le prince Jean, aujourd'hui roi de Saxe, qui a publié sur Dante des travaux très-estimés. Cette opinion n'avait rien que de fort honorable pour moi et était appuyée sur des raisons excellenets sans doute, mais que je ne pouvais admettre.

Dans un chapitre du *Voyage dantesque*, je raconte, avec un orgueil de fils que personne ne sera tenté de me reprocher, que dans le couvent de l'Avellana, au pied des plus hautes cimes de l'Apennin toscan, j'ai vu un religieux se découvrir en entendant prononcer le nom de mon père. Ceci a fourni au traducteur italien une précieuse lumière pour découvrir qui était vraiment mon traducteur allemand caché sous le voile du pseudonyme et qu'il m'avait substitué ; il est arrivé à cette conclusion que celui au nom duquel se découvrait un moine de l'Apennin ne pouvait être que le père du prince Jean. En lisant cette argumentation, j'avoue qu'elle m'eût semblé ne point manquer de vraisemblance, si j'eusse pu oublier ce que j'avais écrit. J'ai éprouvé un moment le doute de Sosie sur son moi en présence du moi qui l'a battu. Cependant, en dépit de la démonstration de M*** — son nom m'échappe — j'ai mis quelque obstination à me croire l'auteur de mon livre. Les écrivains morts auxquels la critique dispute leurs productions doivent ressentir la contrariété que j'ai ressentie ; heureusement pour les critiques qui s'adressent aux morts, ceux-ci ne peuvent répondre, ce qui est d'un grand secours pour les critiques. Peut-être le vieil Homère, s'il lui avait été donné d'écrire une pré-

face, eût-il pulvérisé ceux qui ont voulu lui souffler l'*Iliade* et l'*Odyssée*; j'ai sur Homère cet avantage, j'en profite, et fort du sentiment de mon identité je déclare que je ne suis pas le roi de Saxe.

Si l'on refusait de me croire, j'en appellerais à la *Bibliothèque dantesque*, bon livre d'un Français distingué dont les amis des lettres italiennes déplorent la perte, M. de Batines, qui, sans me connaître, avait déjà relevé cette erreur au point de vue bibliographique. Du reste, l'Italie, qui est devenue un peu ma patrie adoptive et où je compte quelques amis, m'a dédommagé de cette spoliation momentanée, et M. Lemonnier a publié à Florence une traduction italienne du *Voyage dantesque* en me l'attribuant. Malgré les arguments de M*** en faveur du prince Jean, je m'en tiens à cette attribution.

Rome, 20 novembre 1858.

LA

POÉSIE GRECQUE

EN GRÈCE

LA GRÈCE
ROME ET DANTE

LA POÉSIE GRECQUE
EN GRÈCE

Grâce à la facilité qu'on trouve aujourd'hui à voyager, j'ai parcouru sans peine le resplendissant théâtre de la poésie grecque depuis la Grèce gauloise, la phocéenne Marseille, Arles qui s'appela Théliné, et notre *Crau*, dejà célébrée par Eschyle, jusqu'à Constantinople, qui touche à l'Euxin, cette autre extrémité du monde grec, où les poëtes entrevoyaient dans un lointain fabuleux la mer des Argonautes, les Symplégades errantes et les autels sanglants de la Tauride. Entre ces deux pôles de la tradition poétique des anciens Hellènes, j'ai navigué sur la scène maritime de l'*Odyssée*, et j'ai côtoyé la scène terrestre de l'*Iliade;* j'ai vu le pays bucolique de Sicile et les montagnes tragiques de Mycène; j'ai pu comparer la triste Phocide pleine d'Œdipe et la douce Ionie remplie d'Homère. Partout j'ai cherché dans l'aspect des lieux, du ciel, des monuments, la révélation du génie des poëtes. J'ai demandé aux traditions et aux coutumes populaires

ce qu'elles gardaient de la vie antique, j'ai voulu retrouver ce qui fut dans ce qui est encore. Ne pouvant tout voir, j'ai puisé dans les voyageurs les plus dignes de foi ce qui devait rendre moins imparfait un travail entrepris sur les lieux mêmes. Commentateur d'un genre nouveau, mon commentaire, c'est un pays et un peuple.

Avant de toucher la terre de Grèce, en relisant Homère sur ces flots témoins des erreurs d'Ulysse, en rasant le promontoire de Circé ou les rochers des Sirènes, je ne pouvais m'empêcher de trouver déjà dans ma navigation un premier commentaire de la poésie homérique. Quand la mer était paisible, je songeais à l'*Odyssée;* quand elle était furieuse, je pensais à l'*Iliade*. L'*Odyssée* ressemble à un voyage par un temps calme près des rivages de la Méditerranée. Tandis qu'on glisse sans effort sur l'onde unie pareille à une glace bleue, on voit se succéder, dans la nature comme dans le poëme, des aspects toujours variés et toujours charmants; on change insensiblement de perspective et d'horizon; on aime à se sentir avancer lentement, et à ce plaisir se mêle parfois quelque impatience d'arriver. L'*Iliade* est une tempête soudaine qui vous saisit et vous emporte à travers le tourbillon des vagues. Par moment, la nue se déchire, et l'on aperçoit un petit coin du ciel; puis la nue se referme, l'orage vous reprend avec furie, vous pousse, vous entraîne, s'apaise enfin, et une grande tranquillité se répand dans le ciel et sur la mer. Oui, si l'on retrouve ordinairement le type de l'art dans la nature, il est un pays où la nature elle-même semble une image de l'art. Admirable grandeur du génie humain! ouvrez Homère, et vous y verrez un reflet de l'œuvre de Dieu; contem-

plez l'œuvre divine, et vous y pourrez lire comme une merveilleuse traduction de la poésie d'Homère.

Au moment de mettre le pied sur le sol hellénique, j'avertis le voyageur qui cherche la Grèce antique dans la Grèce moderne qu'il doit se résigner à quelques désappointements. Cythère aux gracieux souvenirs est un affreux rocher anglais. Quelquefois le hasard s'amuse à déjouer les ressemblances qu'on cherche, par de malicieux contrastes. Ainsi, j'ai doublé à mon grand regret, par le plus beau temps du monde, le cap Malée, fameux par ses tempêtes, et je n'ai trouvé nulle part plus de vent qu'en Aulide.

I

ASPECT GÉNÉRAL DE LA GRÈCE COMPARÉE AU CARACTÈRE DE LA POÉSIE GRECQUE

Le premier aspect de la Grèce étonne. On arrive l'imagination remplie des plus fraîches peintures, des plus riants souvenirs, et l'on trouve un pays qui n'est, en général, ni frais ni riant. Malgré le charme infini de certains aspects, de certains détails, je crois qu'on ne se trompera pas en disant que, prise en masse, la Grèce est un pays pierreux [1], peu boisé, peu arrosé, coupé de montagnes toujours escarpées et souvent arides; que, si les fonds sont beaux, les premiers plans manquent trop fréquemment au paysage; qu'enfin, la Grèce rappelle plutôt la Provence et les Apennins que les montagnes volcaniques des environs de Rome et de Naples, ou les côtes pittoresques de l'Asie Mineure. Sans doute, il faut tenir compte des changements que le temps a introduits; on conçoit que la malheureuse Grèce, sous le joug

1 En Grèce, on évalue les terres labourables à vingt, les montagnes et rochers à seize, c'est-à-dire aux quatre cinquièmes du pays.— Strong, *Greece as a kingdom*.—Voy. *Quarterly Review*, vol. CXXXIX, p. 15.

des barbares goths, franks, turks, albanais, qui l'ont successivement envahie et asservie, a dû perdre une partie de ses beautés naturelles, comme elle a perdu le plus grand nombre de ses monuments. Les résultats de la dernière guerre, dans laquelle les Turcs arrachaient les oliviers et les vignes, et détruisaient systématiquement toute culture, ne doivent pas être mis sur le compte de la nature primitive du pays [1].

De nombreux passages des auteurs anciens nous font connaître la différence qui existe et qu'on devait naturellement s'attendre à trouver entre la Grèce, séjour florissant d'une civilisation admirable, et la Grèce telle que l'ont faite tant de siècles d'esclavage et d'abandon. Il faut nous rappeler toujours que la Grèce actuelle, c'est le squelette de la Grèce ancienne, avec un manteau de souvenirs. En effet, si Thucydide nous apprend que l'Attique a toujours eu la réputation d'aridité que de nos jours ce pays justifie si pleinement, et si Pindare parle de l'aride Athènes, il suffit d'ouvrir Platon, au commencement du *Phèdre*, pour y trouver une peinture délicieuse des gazons qu'on chercherait vainement aujourd'hui sur les bords poudreux de l'Ilissus. Je vais citer la belle traduction de M. Cousin : « Par Junon, le charmant lieu de repos ! Comme ce platane est large et élevé ! Et cet agnus-castus avec ses rameaux élancés et son bel ombrage, ne dirait-on pas qu'il est là tout en fleurs pour embaumer l'air ? Quoi de plus gracieux, je te prie, que

[1] Du reste, ces dévastations ne sont pas nouvelles ; les vignes de l'Attique, coupées par les Lacédémoniens, fournissent aux partisans de la guerre un des principaux motifs de représailles dans les *Acharniens* d'Aristophane.

cette source qui coule sous ce platane, et dont nos pieds attestent la fraîcheur!... J'aime surtout cette herbe touffue qui nous permet de nous étendre et de reposer mollement notre tête sur ce terrain légèrement incliné. »

Ce charmant morceau est à sa place dans un travail sur la poésie grecque, car Platon est de la famille des poëtes. Strabon appelle la description qu'on vient de lire un hymne, et il a raison. On peut faire en beaucoup d'endroits une remarque analogue à celle que suggèrent les bords de l'Ilissus. La forêt de Némée, dont parle Euripide, n'existe plus [1]. Le temple de Jupiter Néméen s'élève dans un vallon où il ne croît que des broussailles. Le Cithéron, maintenant aride, était couvert de pâturages au temps de Simonide et de Sophocle. Il faut donc, avant de comparer la Grèce telle que nous la voyons à la Grèce que peignirent les poëtes, admettre que le temps a pu amener quelques différences dans l'aspect des lieux; mais, ces réserves faites, on doit reconnaître que le caractère général du pays n'a pas changé. Les montagnes, les plaines, les vallées, qu'ont vues Homère, Pindare, les tragiques, existent encore, et nous pouvons confronter le portrait avec l'original. De cette étude d'après nature résulteront, je l'espère, quelques enseignements sur l'art de peindre chez les poëtes anciens, sur les procédés de leur imagination et les méthodes de leur style.

Ce qui frappe d'abord dans ce parallèle entre le mo-

[1] « Dans la forêt qui fournit à Hercule sa massue, on ne trouverait pas aujourd'hui un bâton, » dit Dodwell. (*Travels in Greece*, t. II, p. 211.)

dèle et l'image, c'est à quel point ces poëtes ont omis dans leurs tableaux le côté sévère et quelquefois terrible de la nature grecque, et combien ils se sont complu, au contraire, dans la reproduction des aspects plus doux, plus riants, et aussi plus rares, qu'offre leur pays. Ceci tient à l'esprit même de l'antiquité. L'instinct qui faisait éviter aux Grecs de prononcer le nom des objets funestes, qui leur inspirait de représenter la mort sous des formes aimables, et un jeune homme qu'elle frappait comme une belle statue que la Parque envoyait aux enfers, cet instinct détournait les poëtes de tout ce qui pouvait assombrir l'imagination ou l'attrister; et comment n'auraient-ils pas banni de l'art les images qui eussent éveillé des impressions pénibles, quand la vie entière était comme composée à plaisir des impressions les plus heureuses? Ils ont donc laissé aux modernes l'admiration et la peinture des montagnes abruptes, des précipices, de ce qu'on appelle de *belles horreurs,* expression qu'ils n'auraient pu ni comprendre ni traduire. Les poëtes grecs se gardent d'insister sur la physionomie assez rude d'une grande partie de la Grèce, seulement ils l'indiquent en passant par l'épithète *pierreuse, rocailleuse,* qui revient souvent dans Homère. A cela près, il n'est pas question des effets de rochers et de ravins, dont les poëtes modernes auraient tiré si bon parti. Les Grecs, qui peignaient fidèlement ce qu'ils voulaient peindre, n'ont pas voulu peindre, n'ont pas voulu voir les rudesses de la nature : ils les ont bannies de la poésie, comme ils bannissaient de l'art les laideurs humaines. De là cette apparence d'infidélité dans la peinture générale de leur pays : non qu'ils falsifient, mais ils négligent; ce n'est pas un

mensonge, c'est un silence. Ainsi Homère ne parle jamais des difficultés du chemin, des aspérités de la route. Sa poésie vole sans obstacle et sans effort, comme les pieds des chevaux divins.

C'est encore le besoin de présenter la nature sous un jour vrai, mais embelli, qui a inspiré aux poëtes grecs de donner à des fleuves, dont la couleur blanchâtre est due au limon que roulent leurs ondes, cette épithète gracieuse : *aux tourbillons argentés*. Tels sont le Pénée et l'Achéloüs[1]. Du reste, il me semble que les fleuves ont été encore plus flattés que les montagnes. Le Céphise, tant vanté, ne m'a pas offert une seule goutte d'eau pendant tout mon séjour à Athènes; je l'ai vu toujours à l'état de *fleuve poudreux*, énergique expression de l'*Anthologie*. Je puis affirmer qu'au lieu de couler entre des bords verdoyants, comme le dit Virgile, le Caïstre coule dans un lit d'argile blanchâtre; et l'on voit bien que Sophocle n'a jamais visité le Pactole, car il l'appelle *grand*.

Les écrivains modernes formés à l'école des anciens ont suivi souvent la même méthode de peindre. Voyez Pétrarque, le premier des poëtes chrétiens qui se soit fait disciple de l'antiquité, dont il a commencé la renaissance ; à Vaucluse, c'est-à-dire dans l'endroit le plus triste qui se puisse imaginer, dans cette gorge étroite serrée entre deux montagnes pelées, Pétrarque n'a pu trouver un vers pour peindre l'horreur du lieu qu'il habitait. Grâce à l'euphémisme et aux omissions tout

[1] Le nom de l'Achéloüs est aujourd'hui *Aspropotamos*, qui veut dire également *fleuve blanc* et *fleuve d'argent*.

antiques de sa poésie, il a fait illusion à ceux qui après lui ont visité ou chanté Vaucluse. Vaucluse est resté pour tout le monde tel que Pétrarque l'a senti. Qu'un poëte du Nord, que Schiller ou Byron eussent porté dans cette retraite le tourment d'une passion sans espoir, quelle peinture nous aurions de roches sauvages, d'affreuses solitudes! Pétrarque a fermé les yeux à la désolation et à l'aridité du sol, il n'a voulu voir que les *belles eaux limpides*. Le poëte italien a fait exactement ce qu'un poëte grec eût fait à sa place.

Les poëtes grecs ont donc embelli la nature qu'ils peignaient, non que la beauté manque à la Grèce, il faut s'entendre : ce qui est beau en ce pays, ce sont plutôt les lignes que les formes, c'est plutôt la mer que la terre, c'est plutôt le ciel que le paysage, c'est par-dessus tout la lumière. La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, et dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs. La Grèce est presque une île; presque partout elle est cernée par les flots, et l'on conçoit que ses anciens habitants, qui retrouvaient toujours la mer, se soient représenté l'Océan comme un grand fleuve entourant toute la terre. C'est ainsi qu'Homère le peint sur le bouclier d'Achille, et Hésiode sur le bouclier d'Hercule.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule, le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher

le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Attique, *rivage* [1].

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poëtes grecs; tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'*Odyssée* se passent presque entièrement sur les flots; la scène de l'*Iliade* est constamment sur une plage. La mer fournit aux poëtes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays ou son histoire, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie, son empire et sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on vogue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer-en la voyant blanchir, on se souvient de la gracieuse expression d'Alcman, qui appelle l'écume *fleur des vagues*. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes captives : « O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous? » Si le vent est tombé, on dit avec Agamemnon : « Les oiseaux et la mer se taisent,

[1] L'ancien nom de l'Attique était *Acté*, qui veut dire rivage ou presqu'île.

les silences des vents tiennent l'onde immobile. » Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par un calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons,

La mer des Alcyons, si douce aux matelots!

J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contre-temps, et j'étais loin de m'en plaindre ; je ne comprenais rien à l'impatience des autres voyageurs. » Et où voulez-vous arriver? leur disais-je, que cherchez-vous? Espérez-vous que vos yeux verront quelque chose de plus ravissant que ce qu'ils voient à cette heure? » Il m'était agréable d'entendre les mariniers annoncer le calme, qu'ils appellent encore de son doux nom homérique *galini*, de sentir notre caïque s'arrêter, tandis que le vent qui défaillait laissait tomber la voile désenflée. Dans ce calme des flots, je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs, car ce n'était point un *calme plat*. La mer de Grèce n'est jamais unie ainsi qu'une eau morte, toujours quelque vie y palpite; mais c'est une vie contenue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique. A ces légères ondulations de la vague presque insensible, on dirait les battements d'un très-jeune sein. La douce haleine qui caresse cette Thétis endormie, c'est la respiration de la muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, et qu'on sent errer sur toutes les belles œuvres de l'antiquité.

Ce qui est incomparable en Grèce, c'est le ciel et la lumière; je n'essayerai pas de rendre le charme infini de cette lumière de l'Attique ou de l'Ionie; je ne dirai pas l'azur lacté, le rose vif, le tendre améthyste, dont

se colorent le soir les marbres de l'Hymette ou du Pentélique, la pourpre qui embrase les rochers et les flots, l'or transparent dans lequel se noient les îles et les promontoires, le liquide argent qui frange les crêtes des montagnes. — Non, Dieu a donné la parole aux hommes pour exprimer les idées et décrire les formes, mais il s'est réservé cette admirable langue des couleurs qui n'a d'écho dans aucun idiome de la terre. Cela est si vrai, que les Grecs, ces grands peintres, n'ont pas essayé de décrire les prodigieux effets de lumière qu'ils avaient sans cesse devant les yeux; Homère, tout Homère qu'il est, n'a jamais osé peindre un lever ou un coucher de soleil. Il a remplacé par des métaphores charmantes les tableaux détaillés que son pinceau même n'eût pu tracer. Il nous parle des doigts de rose de l'Aurore pour nous distraire et nous faire oublier qu'il ne nous décrit pas l'Aurore.

Ni lui ni aucun Grec n'ont tenté de traduire par la poésie de la parole cette merveilleuse poésie de la lumière. Jamais vous ne verrez chez eux des sommets roses, une mer couleur d'or. Ils n'ont pas cherché à rendre les mille accidents qui diversifient la face de l'Océan, les anneaux mobiles qui s'y enlacent, les réseaux étincelants qui s'y traînent, les méandres lumineux qui s'y déroulent, les courants de feu qui s'y jouent. La prudence du génie antique, toujours attentif à se limiter dans le choix des moyens, toujours en garde contre la tentation d'exprimer l'inexprimable, a fait négliger aux poëtes grecs ces mille caprices de la lumière, ces mille jeux du soleil sur leurs flots. Mais si les accidents particuliers que produit la lumière sur les horizons et

les mers de la Grèce ne se retrouvent pas dans les poëtes grecs, ce qu'on trouve partout, c'est le sentiment de la nature telle que cette lumière la fait aux regards. L'impression pleine de suavité qu'on éprouve en contemplant ce ciel brillant et doux, ces nuages étincelants, cette mer radieuse, c'est précisément l'impression que produisent un vers d'Homère, un chœur de Sophocle, une olympique de Pindare; quand on lit cette poésie en présence du ciel dont elle émane, il semble que l'atmosphère transparente qui enveloppe et dessine les objets, la lumière fine et chaude qui les colore, pénètrent jusqu'à votre âme, et qu'elle aussi nage dans une atmosphère sereine, dans une clarté harmonieuse. Bientôt l'impression extérieure et l'émotion interne s'unissent, comme la couleur et le parfum d'une fleur, comme une mélodie et un tableau, comme le battement du cœur et le son d'une voix aimée; la nature et la poésie se confondent, le ciel et l'âme se touchent, et l'on ressent au plus profond de soi-même l'harmonie de la beauté dans l'œuvre de Dieu et de la beauté dans l'œuvre de l'homme.

Cette lumière ineffable de la Grèce embellit tout; on pourrait dire qu'elle crée le paysage : telle montagne qui ne vous a pas frappé par sa forme devient admirable quand les teintes violettes du soir commencent à se répandre sur ses sommets. Les cimes les plus ingrates, formées du calcaire le moins pittoresque, se transforment comme par enchantement sous les lueurs dorées de Vesper. Cette transformation, dont on a chaque jour en Grèce le divin spectacle, est analogue à celle que la poésie a fait subir aux mêmes lieux; elle n'a point

changé leur forme, mais, en les éclairant, elle les a embellis, elle les a revêtus d'une éclatante splendeur.

Lumine vestit
Purpureo.

Le secret de l'art a été le même que celui de la nature; l'un et l'autre montrent le paysage grec à travers un prisme qui l'idéalise. Le prisme de l'art s'appelle l'imagination, le prisme de la nature s'appelle la lumière.

Les poëtes grecs trouvent, pour peindre l'éclat de leur soleil, des expressions étincelantes. Sophocle l'appelle *celui qui embrase le ciel de resplendissants éclairs.* En Grèce, la nuit a aussi sa lumière. Ailleurs, les étoiles répandent une *obscure clarté*; il y a des *clairs de lune*, et dans le nord des *apparences de lune* (*mondschein*); toutes ces expressions sont pâles comme les astres qui les inspirent. Ici, le ciel se couronne d'étoiles resplendissantes; la lune resplendit dans les vers des poëtes comme dans l'azur du ciel. Ici, à Phébé, aussi bien qu'à son frère, les poëtes donnent une couronne d'or. Pour les comprendre, il faut avoir vu, par une belle nuit de Grèce, l'or de ces rayons qui ailleurs sont des rayons d'argent. Il n'y a que la lune des poëtes italiens qui ressemble à celle des poëtes grecs, cette lune d'Italie plus brillante que le soleil du Nord, comme a dit Gœthe après Caraccioli, et qui a inspiré à Dante ces vers d'un si grand éclat et d'une si magnifique sérénité :

Tra i pleni luni sereni
Come Trivia ride fra le ninfe eterne.

Encore un rapport entre la nature de la Grèce et la

poésie qu'elle a inspirée : les anciens ne s'élèvent jamais à cette abstraction pittoresque, si je puis ainsi parler, qui caractérise à grands traits la physionomie d'un pays tout entier ; rien chez eux qui ressemble à la description des régions tropicales par Bernardin de Saint-Pierre, des savanes par Buffon, et à la sublime peinture de la campagne romaine par M. de Chateaubriand. Ce sont là des beautés, il faut en convenir, que les anciens n'ont pas connues. En fait de descriptions, ils se bornent en général à une indication précise, rapide, qui se résume dans une épithète expressive. Du reste, ils préfèrent les détails à l'ensemble ; c'est sur un détail qu'ils s'arrêtent avec complaisance, et qu'ils épuisent la magie de leur pinceau. Ils sont à mille lieues du panorama ; ils ne traitent pas même le grand paysage historique ; leurs descriptions partielles sont comme ces études que les peintres font d'après nature, seulement ces études sont des modèles achevés. Ils aiment à représenter un rocher, une grotte, un arbre auprès d'une fontaine. Quelques vers leur suffisent pour donner un sentiment complet de tout ce qui fait le charme de leur pays : la beauté de la solitude, des arbres, des eaux, la douceur de l'ombre sous un ciel brûlant ; tout cela peut se trouver exprimé et comme concentré dans un vers de l'*Iliade* ou dans une petite pièce de l'*Anthologie*. La nature procède encore ici comme l'art a procédé, elle vise plus au détail qu'à l'ensemble. Telle chaîne aride renferme des vallées et surtout des parties de vallée délicieuses. Qu'un filet d'eau coule entre les âpres sommets de l'Argolide, et ce filet d'eau qui s'appelle l'Inachus (son nom ne gâte

rien à ses bords) fera naître un oasis de myrtes et de lauriers-roses. Au milieu des campagnes stériles de l'Attique, au sein des gorges de la Phocide, il suffira de quelques oliviers, de quelques pins, de quelques lentisques, d'un beau platane pour créer dans un coin du paysage un petit tableau qui sera complet comme une comparaison d'Homère. En somme, ce qu'il y a de plus beau dans la nature de la Grèce, ce sont les accidents et ce qu'on pourrait appeler les épisodes. Ne sont-ce pas les accidents naturels que les poëtes grecs excellent à peindre ! Quel charme ont les épisodes dans l'*Iliade* et l'*Odyssée !*

II

EXACTITUDE PITTORESQUE DES POËTES GRECS.

En employant des moyens si simples et un procédé si peu ambitieux, les poëtes grecs sont parvenus à caractériser les diverses parties du pays qu'ils habitaient avec une fidélité dont le voyageur est encore aujourd'hui frappé. C'est surtout chez Homère qu'on admire cette fidélité merveilleuse. Strabon invoque sans cesse l'autorité du chantre d'Achille et d'Ulysse ; pour lui, le grand poëte est aussi un excellent *topographe*. Il est curieux de suivre cette vérification de la poésie homérique depuis le géographe ancien jusqu'aux voyageurs les plus récents. Ainsi, Homère appelle la ville de Thisbé *abondante en colombes;* Strabon avait déjà relevé l'exactitude de cette désignation. N'est-il pas intéressant de voir le colonel Leake reconnaître encore au même indice la ville de Thisbé dans le village de Kakolia? « Avant que j'eusse pris des informations sur ce sujet, dit-il, mon janissaire athénien, que je ne soupçonne pas d'avoir jamais lu l'*Iliade,* m'apporta en présent une paire de pigeons qu'il venait de tuer dans les rochers qui avoisinent le village. On dit que ces

oiseaux, encore aujourd'hui, y sont plus nombreux que dans les environs. » Wood, après un mûr examen des lieux chantés par Homère, proclame le grand poëte le plus fidèle des peintres. M. Leake, l'homme qui a certainement le mieux déterminé les situations des anciennes villes grecques, revient sans cesse sur cette exactitude de la poésie homérique et ne la trouve jamais en défaut; son voyage est un perpétuel hommage à la propriété des épithètes par lesquelles Homère caractérise toutes les localités mentionnées dans ses poëmes.

Si le mont Olympe reçoit d'Homère les épithètes de *long* et d'*abondant en neige*, c'est que cette montagne offre, en effet, un sommet remarquablement étendu et plus chargé de neige que ne l'est aucune autre cime. La Phthie, patrie d'Achille, est dite par Homère une terre féconde et nourricière des hommes; or, la Phthie, c'est-à-dire le pays situé aux environs de Pharsale, est aujourd'hui la portion la plus fertile de la Thessalie, qui, elle-même, quand elle *sera de nouveau grecque*, sera la plus riche contrée de la Grèce. La grasse Béotie mérite encore ce nom qu'elle porte déjà dans l'*Iliade*; souvent la moisson est abondante aux environs de Thèbes, quand le manque d'eau frappe de stérilité le reste de la Grèce. La plaine de Thèbes était surtout renommée, de toute antiquité, pour ses récoltes de blé; l'auteur de l'*hymne à Apollon* l'appelle *porte-froment*. Les Thébains de nos jours, comme pour attester la vérité de l'épithète homérique, ne semblent penser qu'à semer du blé, bien que leur sol soit favorable à la culture de la vigne, ainsi qu'on doit s'y attendre dans le pays témoin de la punition

de Panthée, et où est placée la scène des *Bacchantes* d'Euripide. Scyros est toujours l'*escarpée,* Aulis la *rocailleuse,* Lacédémone la *creuse*[1], c'est-à-dire située dans un enfoncement dominé par le Taygète, et l'*aimable;* il n'y a qu'une voix sur la beauté de la plaine de Sparte. Dodore se reconnaît à ses *rigoureux hivers*[2], Pyrasos à ses *prés fleuris*, Épidaure à ses *vignes*. Homère parle des murailles de Tyrinthe : les murailles sont encore là, gigantesques et inébranlables, et il faut croire que Mycène était, comme dit l'*Iliade,* une ville *bien bâtie,* puisque le temps n'a pu entièrement la démolir. Ces localités et une foule d'autres offrent aujourd'hui au voyageur l'empreinte ineffaçable dont les a marquées le burin descriptif d'Homère.

Il y a tel détail dans ses récits dont on ne peut bien se rendre compte que par le spectacle des lieux. Le poëte, par exemple, représente Neptune assis sur les hauteurs de la Samothrace, et de là contemplant ce qui se passe dans la plaine d'Ilion ; si on se borne à consulter une carte, on pourra croire qu'Homère a manqué une fois aux lois de la vraisemblance poétique, lois dont il est en général si rigoureux observateur, et qu'il a oublié, ce qu'il ne fait jamais, de tenir compte dans ses peintures de la disposition relative des lieux ; car l'île d'Imbros est placée tout juste entre la Samothrace et la plaine de Troie, et il semble qu'elle ait dû intercepter le regard du

[1] La Laconie s'offre de loin sous l'aspect d'un bassin de montagnes fort élevées.—Paw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. II, p. 242.

[2] Cette épithète donnée par Homère aux deux Dodones convient à toutes deux.

dieu. Mais je sentis combien la fiction d'Homère était naturelle, quand, du milieu du détroit des Dardanelles, je vis la Samothrace élever ses montagnes abruptes bien au-dessus de l'île d'Imbros et pyramider derrière elle. Plaçant alors en imagination Neptune sur ces sommets, je compris parfaitement comment il avait pu voir de là ce qui se faisait dans la plaine de Troie. En reconnaissant que tout était inventé suivant la loi du possible, la fiction me parut vraisemblable, je crus à Homère et presque à Neptune.

Souvent on parvient à expliquer d'une manière satisfaisante une apparente inexactitude qui avait étonné d'abord. Ainsi, la colline qui portait la ville de Thurium ne semble pas au premier aspect assez élevée pour justifier l'épithète d'*escarpée* qu'elle a reçue d'Homère; cependant, remarque M. Leake, étant entourée à une distance considérable par un terrain beaucoup plus bas, cette ville est très en vue, et l'effet qu'elle produit s'accorde suffisamment avec les expressions du poëte. Une remarque analogue m'avait frappé en vue de l'île d'Imbros. Homère appelle Imbros *île escarpée,* bien que ses bords ne s'élèvent pas considérablement au-dessus des flots; mais il faut remarquer que dans le même vers Homère parle de l'île de Lesbos, qui est plus basse, et que sa forme allongée fait paraître moins élevée encore qu'elle ne l'est véritablement. Dans ce vers l'épithète donnée à l'île d'Imbros semble plutôt relative qu'absolue. La vérité poétique n'est pas la vérité mathématique, elle peut être une vérité de comparaison ou de contraste.

Là même où l'exactitude topographique d'Homère a

été mise en doute, après un plus mûr examen elle a souvent triomphé. On avait contesté une connaissance précise de l'île d'Ithaque à l'auteur de l'*Odyssée*, à celui qu'une tradition, mensongère il est vrai, a fait fils de Télémaque; mais on paraît être revenu de cette opinion, et M. Leake, dont l'autorité en ces matières ne le cède à nulle autre, reconnaît que l'Ithaque d'aujourd'hui ressemble fort à l'Ithaque de l'*Odyssée*, sauf en un point, savoir : que les montagnes ne sont plus couvertes de forêts, ce qui a fait disparaître le genre de troupeaux que gardait Eumée. De son côté, M. Dodwell s'exprime ainsi : « Rien ne peut être plus exact que la description des abords d'Ithaque et de son grand port; chaque mot peint; » et il cite le passage de l'*Odyssée* tout entier. Le témoignage des yeux doit l'emporter sur les suppositions de la science, et ici encore, comme partout, ce témoignage est favorable à l'exactitude d'Homère.

Cette constante exactitude des peintures homériques me semble avoir une importance qu'on ne lui a pas attribuée, et donner lieu à une conséquence qu'on n'en a point tirée. J'y vois contre l'existence d'Homère une objection qu'il faut lever. En effet, si l'on trouve, dans les poëmes qui portent son nom, ces lieux si divers et si éloignés les uns des autres caractérisés avec une surprenante fidélité, comment concevoir qu'un seul homme les a tous connus? Un même poëte n'a guère pu voir tout ce qu'a peint Homère. Chaque épithète attachée aux montagnes, aux fleuves, aux villes, semble inspirée par l'habitude de les contempler. La vérité des peintures locales paraît accuser en chaque pays l'existence d'une poésie locale, et l'on est tenté de voir dans les poëmes homé-

riques un recueil de chants nés dans les diverses contrées qu'ils célèbrent, et portant le cachet de leur origine variée. On serait ramené par là à l'opinion de Vico, reprise par Wolf, et d'après laquelle Homère n'est qu'un nom collectif. Le poëte qui a composé l'*Iliade* ou l'*Odyssée* ne serait pas un homme, mais un peuple. Cependant l'érudition abandonne aujourd'hui cette thèse ingénieuse et téméraire. Elle a été obligée de reconnaître l'unité primitive de ces grandes compositions, sauf à y reconnaître aussi la présence d'interpolations nombreuses. Mais alors comment se rendre compte de cette incroyable exactitude dans les descriptions de tant de localités diverses qu'un seul homme a pu difficilement visiter, et qui, dans tous les cas, n'auraient pas laissé dans son âme une empreinte si minutieusement fidèle ? Pour expliquer ce fait singulier, il faut, ce me semble, admettre que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* a travaillé, non-seulement sur des traditions nationales, mais sur des *chants antérieurs*, œuvre de poëtes qui appartenaient aux différentes parties de la Grèce. Chacun d'eux avait dû naturellement décrire la contrée où il était né, avec la fidélité que donne seule une contemplation habituelle et cet intérêt particulier qui s'attache à la patrie. Puis les traits descriptifs inspirés à ces poëtes locaux par une nature bien connue ont été recueillis dans la grande épopée homérique. Homère a donc vu par les yeux de ses obscurs devanciers ce qu'il n'a pu voir par les siens.

Du reste, Homère n'est pas le seul poëte grec dont l'exactitude pittoresque soit remarquable; d'autres partagent avec lui l'honneur de cette fidélité, qui est l'es-

sence de la belle poésie antique. M. Leake a pu déterminer la place de la ville de Lélantum en Eubée, d'après un vers de Théognis. Le témoignage de Sophocle et d'Euripide est invoqué par le géographe Strabon, aussi bien que le témoignage d'Homère. Strabon loue avec raison ce qu'il y a de caractéristique dans les vers par lesquels Euripide exprime la différence de la Laconie et de la Messénie : la première, remplie de vallées, entourée d'âpres montagnes, de difficile accès pour l'ennemi; la seconde, fertile, arrosée de mille fontaines, pleine de pâturages chers aux troupeaux et aux bergers, ne souffrant ni des souffles rigoureux de l'hiver, ni des ardeurs excessives de l'été. Pour la douceur du ciel de la Messénie, je m'en rapporte aux belles peintures de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*. Quant à la Laconie, sans y avoir voyagé, j'en ai vu assez pour avoir reconnu la vérité de ce que dit Euripide sur l'âpreté des montagnes qui l'entourent. Je la trouvai difficile à *pénétrer*, non-seulement pour des ennemis, mais pour les voyageurs qui n'auraient ni le temps ni la santé nécessaires, le soir où, de Nauplie, je vis la muraille à pic qui défend l'intérieur du Péloponèse dresser devant moi ses bastions de rochers, rendus plus formidables encore par les nuages, dont les masses noires, qu'enflammait un couchant sinistre, lançaient des jets d'une lumière rougeâtre, et semblaient d'autres montagnes placées au-dessus des premières, dardant des torrents de lave dans le ciel.

Quelque temps après, j'étais dans l'Asie Mineure, contemplant, avec mon ami Mérimée, des hauteurs de Tireh, le mont Tmolus, qui nous séparait de Sardes, et qui s'élevait devant nous comme un mur sans porte;

tandis que nous nous demandions avec inquiétude par où et comment nous franchirions cette magnifique montagne, je ne trouvais que trop juste l'expression d'Eschyle : Le Tmolus, *rempart de la Lydie*, et j'eus le loisir d'en apprécier toute la vérité pendant la journée pénible qui fut employée à gravir ce boulevard de la cité de Crésus.

Le pays des Thermopyles, entre l'Eubée et la chaîne de l'Œta, est une des plus belles parties de la Grèce. Le charme de cette contrée m'est soudain rendu présent quand je lis dans Sophocle l'allocution de Philoctète, que Fénelon a traduite avec tant de grâce, bien qu'en l'affaiblissant : « Mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Œta, de Trachine et des bords agréables du fleuve Sperchius. »

Pour la Sicile, et la Sicile c'est encore la Grèce, elle est dans Théocrite et dans Pindare; Pindare célèbre le sol fertile de la grasse Sicile, dont l'intérieur est, en effet, rempli de champs de blé, qui donnent un peu trop l'apparence de la Beauce au poétique pays d'Enna. Théocrite qui, sous les Ptolémées, traite avec une naïveté savante l'idylle inventée par les bergers dans les montagnes de l'Arcadie, Théocrite est le peintre en miniature de la Sicile. Ses idylles se composent d'une foule de petits tableaux champêtres peints d'après nature. Dans cette poésie insulaire, on aperçoit sans cesse la mer à l'horizon. Tantôt c'est un berger qui, appuyé contre un pin, joue de la flûte, tandis que les belles vagues à peine murmurantes réfléchissent l'image mobile de son chien qui court en jappant sur le rivage, tantôt ce sont de vieux pêcheurs conversant la nuit sur une couche d'al-

gues, pendant que la mer vient battre mollement leur cabane de feuillée.

Évidemment, au temps de Théocrite, on avait oublié les éruptions de l'Etna. L'Etna n'est pour Théocrite qu'une belle montagne aux cimes neigeuses, aux flancs couverts de ces forêts, dont les fameux *chênes de l'Etna* présentent de nos jours un assez triste débris.

Écoutez le cyclope amoureux disant à Galatée :

Laisse briser la mer écumante et terrible,
Ta nuit sera plus douce en ma grotte paisible.
Là sont de verts lauriers, là sont de hauts cyprès,
Et le lierre et la vigne aux bras souples et frais.
Et de l'Etna qui ceint de bois son flanc sauvage
La neige en flots glacés coule, divin breuvage.

Mais Pindare connaît la puissance volcanique de l'Etna. L'Etna n'est pas pour lui seulement la montagne au sommet feuillu, à la cime élevée, telle qu'elle se montre au navigateur qui aperçoit de loin sa majestueuse pyramide; l'Etna est la colonne céleste qui presse la poitrine velue du géant Typhée, sur lequel pèse la Sicile entière. Puis, laissant les symboles de la mythologie, Pindare décrit, dans un langage magnifique et vrai, une éruption de volcan. « Des profondeurs de la montagne jaillissent des sources très-pures d'un feu inaccessible. Le jour, ces fleuves répandent un torrent de fumée ardente; mais la nuit une flamme rouge et tourbillonnante roule des pierres sur la plaine de la mer profonde avec un grand bruit. » Pindare, dans son voyage de Sicile, avait vu sans doute ce qu'il peignait dans cette poésie, qui semble enflammée des reflets et résonnante des bruits du volcan.

Les îles de la mer Égée ont été bien caractérisées par les poëtes grecs. En apercevant le soir leur contour lointain *bleuir* au-dessus de la mer, on retrouve les *roches bleues* dont parle Euripide. En les voyant étinceler sur les flots aux rayons du soleil, on les compare, avec Denis le Périégète, aux étoiles semées dans l'azur du ciel. Leur forme, souvent arrondie, rappelle l'expression d'Homère parlant de la terre des Phéaciens : « Elle était comme un bouclier sur la face de la mer. » Leur abandon, leur nudité actuelle, et le souvenir de leur ancienne splendeur, font dire aujourd'hui au voyageur ce que disait déjà le poëte Antipater : « Iles tristes et solitaires qu'entoure la mer Égée de sa ceinture retentissante..., pour vous l'éclat des temps passés s'est évanoui ; Délos, autrefois si brillante, est maintenant délaissée. »

Je ne puis dire *et ego in Arcadia :* je n'ai pas vu l'Arcadie, et je le regrette, bien que lord Byron témoigne peu d'admiration pour ce pays pastoral, et l'appelle assez dédaigneusement une Suisse médiocre ; mais mon ami M. Lenormant, qui connaît très-bien la poésie grecque et la Grèce, m'apprend que, dans l'hymne à Pan, la nature de l'Arcadie est admirablement peinte, avec tous ses contrastes, ses cimes pierreuses, ses prairies humides remplies d'arbres et de fleurs, ses *neigeuses collines qui nourrissent mille fontaines*, et ses *rochers sur lesquels marche le soleil.* Cette dernière idée est exprimée en grec par un seul mot : Ἡλιόϐατος, c'est la plus belle épithète que je connaisse. Elle montre comment les Grecs employaient la mythologie dans la description. Où nous voyons des rochers brûlés par le soleil, ils voyaient le divin Hélios marcher silencieusement sur

les sommets solitaires. De même, sur la mer *azurée,* ils voyaient se dresser Neptune secouant *sa chevelure bleuâtre;* dans la vague *blanchissante,* ils voyaient les pieds d'argent de Thétis ; l'*aube,* c'était pour eux la blancheur du visage de l'Aurore. Nous nous bornons à décrire les objets dans leur réalité ; l'imagination des Grecs, accoutumée à tout personnifier, pour tout animer, traduisait les différents aspects de la nature dans un langage descriptif et figuré, à la fois très-exact et souverainement poétique. C'est ainsi que les nombreuses filles de Nérée, les gracieuses Néréides, me semblent exprimer, par les noms qu'elles ont chez Hésiode, les divers caractères et les divers accidents que présente la mer. Galéné, c'est le calme ; Glaucé, l'azur des flots ; Cymopolia, la blancheur de l'écume; Cymothoé, la fuite des vagues qui semblent courir; Nesæé, c'est la mer semée d'îles qui l'embellissent; Actæé, la mer avec les rivages qui la couronnent; Euliméné, la mer avec les ports où elle vient dormir. Tandis que les modernes s'efforcent de rendre, par des descriptions détaillées, les aspects de l'Océan, les Grecs les exprimaient d'une manière à la fois plus brève et plus vive ; ils créaient pour chacun de ces aspects une divinité, et le nom de cette divinité était un tableau.

Je reviens à l'exactitude des poëtes grecs dans la peinture des lieux. Il ne faut pas se hâter de soupçonner la vérité d'une désignation qui reparaît souvent dans la poésie antique ; et les contradictions qu'on croit trouver dans le langage des poëtes grecs peuvent tenir à des malentendus. Argos est appelée l'*aride,* l'*altérée,* et la ville d'Argos est bâtie dans une plaine fertile. Quand on voit, d'une hauteur, ses maisons semées au milieu des

vergers, on se demande où est *l'aride Argos*. Il y a plus, Homère et d'autres poëtes appellent souvent Argos la ville *qui élève des chevaux*. Cette industrie ancienne, et qui dure encore, ne s'accorde point avec l'idée de stérilité. Comment concilier ici la poésie grecque avec la nature et avec elle-même ?

Le secret de l'énigme, que j'aurais probablement cherché longtemps dans les livres, et qui a embarrassé Strabon[1], me fut révélé le jour où, par un ardent soleil, je gravis la montagne qui domine la ville moderne. Je sentis que l'Argos *altérée* devait avoir existé là où je me trouvais, méritant fort moi-même l'épithète qu'Homère applique à cette ville, tandis que l'Argos qui était à mes pieds était l'Argos fertile, l'Argos aux mille sources, et la contradiction fut levée en admettant, avec Otfried Müller, que tantôt le nom d'Argos désignait la colline où était l'acropole, tantôt la plaine où était la ville. Quand on trouve en défaut cette exactitude topographique, à laquelle les poëtes grecs se montrent constamment fidèles, il faut, avant de douter de leur sincérité, se demander si les lieux n'ont pas changé. Aujourd'hui, Phèdre ne pourrait voir Trézène du sommet du temple qu'elle avait élevé à Vénus, dans Athènes; mais elle le pouvait mieux au temps d'Euripide: le promontoire de Methana, qu'une convulsion géologique a soulevé plusieurs siècles après, ne dérobait pas alors à l'épouse de Thésée le séjour d'Hippolyte.

Les plus minutieuses observations, faites sur les

[1] Il dit que cette aridité d'Argos est une fiction des poëtes. C'est la seule fois qu'il admet ce genre de fiction, et il n'y avait pas lieu à l'admettre.

lieux, ont leur prix, quand elles font disparaître d'apparentes contradictions entre les témoignages des poëtes anciens, et nous confirment dans notre foi à la véracité de leurs peintures. En voici un exemple. J'avais toujours été frappé d'un dissentiment singulier entre les poëtes latins et les poëtes grecs, au sujet de la cigale. Suivant les premiers, ce chant est rauque et importun; les seconds le représentent comme plein de douceur. Homère et Hésiode parlent de la cigale, qui répand dans les airs sa *mélodieuse chanson;* Anacréon, dans une ode charmante, célèbre sa *voix harmonieuse;* dans Théocrite, le chant du berger vainqueur est trouvé semblable à celui de la cigale, et le poëte comique Eupolis lui comparait le langage de Platon; enfin l'*Anthologie* est pleine de petites pièces de vers qui célèbrent la grâce de ce chant. Ce contraste entre les expressions de Virgile et celles d'Hésiode, d'Anacréon, de Théocrite, des poëtes de l'*Anthologie,* m'a été expliqué quand j'ai pu comparer le chant de la cigale en Italie et en Grèce; je l'ai trouvé, est-ce une illusion? criard dans le premier de ces deux pays, et agréable dans le second.

Chose remarquable! avec l'exactitude des peintures diminue, chez les Grecs, l'essor de la poésie[1]; la puissante imagination d'Homère, d'Eschyle, de Pindare, s'assujettissait à faire de la nature un portrait ressemblant; les poëtes de la décadence semblent trouver au-dessous d'eux cet esclavage du vrai : dans leur liberté stérile, ils ne tracent que des descriptions vagues.

[1] Déjà Euripide est moins exact; il dit que le Cithéron est toujours couvert de neige, ce qui est faux.

Presque jamais, par exemple, vous ne trouverez chez Quintus de Smyrne ces épithètes caractéristiques, si fréquentes chez son vieux compatriote Homère. Apollonius de Rhodes brouille tout dans son énumération des villes de la côte de Magnésie, tandis que, dans l'*Iliade*, le catalogue des vaisseaux, qui faisait autorité en justice, dans l'antiquité, est aujourd'hui, pour la science, un recueil de documents aussi clairs que précieux. Ainsi ce sont les plus éminents des poëtes grecs qui ont le plus fidèlement reproduit les traits de la nature offerte à leurs regards; chez eux, jamais rien de faux ou de confus. La poésie la plus divinement inspirée a une exactitude et une précision géographiques. Les grands écrivains des temps modernes n'ont pas procédé autrement. Chez eux aussi, la vérité sévère du contour s'allie à toute la puissance de la conception, à toute la richesse du coloris; j'en citerai deux qui, à cet égard, sont de l'école antique et de la famille d'Homère, Dante et Chateaubriand.

III

INFLUENCE DES LIEUX SUR LA POÉSIE GRECQUE.

Il ne faut pas, comme on l'a fait trop souvent, s'exagérer l'influence des lieux sur la poésie, et vouloir retrouver à toute force le caractère d'un poëte dans le caractère du pays qui l'a vu naître. La nature humaine a en elle de quoi résister à l'action des objets extérieurs, et les circonstances sociales et politiques exercent plus d'empire sur les âmes que la transparence de l'air ou les lignes du paysage. Mais on ne doit pas oublier que l'existence politique des États de la Grèce a dépendu elle-même, en grande partie, de la configuration du sol et de la nature du pays. Quand on a vu la Grèce, on comprend mieux les différences de génie, de mœurs, de constitution, de langage, qui séparaient, dans l'antiquité, les différentes fractions du peuple hellénique. Nulle part, peut-être, le voyageur ne passe plus brusquement d'un climat à un autre climat, et pour ainsi dire d'une saison à une autre saison; à quelques milles de distance, l'époque de la moisson varie considérablement. En outre, nul pays n'est coupé de plus de montagnes, et de montagnes plus abruptes. Chaque

journée d'un voyage en Grèce est consacrée à gravir une ou plusieurs de ces montagnes et à redescendre. Ce sont des murs derrière des murs. Rarement ces remparts à pic sont fendus par un cours d'eau ; pas un fleuve qui puisse établir des communications entre les diverses parties de la Grèce, pas un qui soit longtemps navigable et qui se prolonge à une grande distance. A peine descendus des sommités escarpées où ils ont pris naissance, les fleuves rencontrent la mer, qui, pour ainsi dire, s'avance au-devant d'eux de tous côtés. On ne peut donc s'étonner qu'un pays dont les différentes portions sont ainsi séparées ait offert de grandes diversités de civilisation et de culture, et on doit s'attendre que ces diversités, qui ont passé dans le génie des peuples, modifieront le génie des poëtes.

Dans cette Grèce, toute pleine d'Homère, on cherche partout son berceau. Maintenant que la science a retrouvé la grande figure qu'elle avait perdue, on demande à la nature de révéler le secret de la naissance du poëte; car les lieux qui lui ont donné le jour doivent lui ressembler, et ici le spectacle du pays est d'accord avec les résultats de l'étude. Ce n'est pas la Grèce européenne qui a produit Homère.

En admirant cette magnifique rade de Smyrne, dont les contours ont à la fois tant de grâce et tant de grandeur, ces rivages majestueux et charmants, cette beauté si grave et si douce, on est conduit invinciblement à juger d'instinct le procès fameux des sept villes, et à s'écrier : J'atteste ces montagnes, ce ciel, ces flots, c'est ici qu'a dû naître Homère. Cette opinion, d'ailleurs, s'appuie sur des autorités considérables. Si

Wood hésite entre Smyrne et Chios, le savant et ingénieux Welcker se prononce pour Smyrne. Otfried Müller arrive à la même conclusion. Hélas ! lui aussi, fait partie de mes souvenirs de voyage. Après l'avoir vu à Gœttingue, en 1827, dans toute la puissance de la jeunesse, je devais entendre raconter à Delphes sa mort prématurée, et trouver son tombeau près d'Athènes, sur la colline de l'Académie !

Non loin de Smyrne coule le Mélès, père d'Homère ; près de son embouchure, les vagues apportèrent la tête murmurante d'Orphée, suivant un récit ingénieux qui rattache ainsi la poésie homérique à cette poésie plus ancienne encore et plus sacrée dont il n'est resté qu'un nom merveilleux. Heureusement le fangeux ruisseau qui, après avoir parcouru la belle plaine qui s'étend au pied du Sipyle, vient se salir dans les rues étroites de Smyrne, n'est pas le Mélès. Le véritable Mélès passe à quelque distance de la ville. La grotte appelée encore aujourd'hui grotte d'Homère, et qui ne peut guère abriter qu'un chevrier et deux ou trois chèvres, est peu digne de son nom. Ce n'est pas là que fut composée l'*Iliade*, mais elle a pu l'être sur cette colline où l'ancienne Smyrne, dont on reconnaît encore les vestiges, s'élevait entre la plaine verdoyante et la mer azurée, dans une des plus admirables situations de l'univers.

Tout porte à voir chez Homère un Grec d'Asie ; le dialecte ionien domine dans son langage. Sa poésie se teint des premières leurs de l'Orient. Homère connaît les manufactures de Sidon ; mais à l'ouest et au nord d'Ithaque commence pour lui un monde merveilleux. Corfou,

si voisine, est le séjour d'un peuple idéal et presque mythologique, de ces Phéaciens passant leurs jours dans la joie comme les immortels, et ne connaissant pas la guerre, qui était alors la condition de toute société réelle[1]. La Sicile est habitée par les cyclopes et les troupeaux du soleil; plus loin encore, sont les rochers des Sirènes, l'île de Calypso près de Malte, et l'île de Circé sur la côte d'Italie. A mesure que la Grèce se rapproche de nous, elle semble s'éloigner d'Homère. De même qu'Hésiode désigne confusément par la vague indication d'*îles lointaines* le Latium et le pays qui devait être le centre de notre monde, Homère place dans le détroit de Messine les roches errantes que les chantres anciens de l'expédition des Argonautes avaient placées dans la mer Noire, parce que le merveilleux suit toujours l'inconnu. C'est au sujet d'Ithaque et des côtes occidentales de la Grèce qu'a été le plus contestée l'exactitude topographique d'Homère, si frappante dans la plaine de Troie. La poésie homérique semble donc un produit de cette civilisation grecque qui a devancé sur les côtes de l'Asie Mineure la civilisation de la Grèce européenne, et d'où sont venues la philosophie et l'histoire comme l'épopée. En présence du ciel le plus beau et le plus doux sous

[1] On peut admettre avec l'illustre auteur des *Phéaciens*, M. Welcker, que les Phéaciens sont un peuple imaginaire, et penser cependant que la croyance populaire leur avait donné une habitation réelle dans l'île de Corfou. Je ne saurais regarder le pays des Phéaciens comme purement mythique, car M. Dodwell (*Travels in Greece*, t. I, p. 38) affirme qu'Homère décrit la situation de la ville de Corfou entre deux ports avec une grande exactitude, et ce témoignage balance suffisamment l'opinion de Munther, citée par M. Welcker (*die Phæaken*, p. 48), d'après laquelle *ce que dit Homère de cette île et du naufrage d'Ulysse serait opposé à la nature de nos jours.*

lequel puissent vivre les hommes, le génie humain a dû porter ses premières fleurs. Les Homérides, cette tribu poétique au sein de laquelle se conserva le dépôt des œuvres du grand homme dont elle portait le nom, les Homérides habitaient Chios. Chios, qui touche presque à la côte d'Asie, fut longtemps l'asile de la poésie dont l'Ionie avait été le berceau. Au temps des poëtes cycliques, continuateurs sans génie de l'épopée grecque, c'est encore des mêmes contrées que s'élève le prolongement affaibli des chants homériques, Arctinos est de Milet, Lesché s de Lesbos, Stasinos de Chypre, la muse épique a peine à s'éloigner de l'Asie.

Transportons-nous du brillant rivage ionien dans le fond de la Béotie, de la radieuse cité de Smyrne dans la petite ville de Pyrgaki. Nous sommes à Ascra; de la patrie d'Homère nous avons passé à la patrie d'Hésiode; le ciel a changé; nous respirons un air plus lourd, l'air béotien, qui appesantissait les esprits, et passe pour les appesantir encore. Le climat est plus rude; ce lieu a les inconvénients des pays situés au pied des montagnes. Les sommets de l'Hélicon rendent les hivers longs et rigoureux; l'été, ils réfléchissent cruellement les rayons du soleil à l'orient, et interceptent les brises rafraîchissantes de l'ouest. Hésiode a exprimé les inconvénients de la situation d'Ascra dans ce vers plein d'humeur : « Ascra, lieu mauvais en hiver, déplaisant en été, toujours fâcheux. » Le père d'Hésiode était né sur la côte de l'Asie Mineure, dans la ville éolienne de Cymé, dont l'histoire est mêlée à celle de Smyrne, sa voisine; des entreprises de commerce, le besoin de fuir la *pauvreté mauvaise*, l'avaient amené au fond de la Béotie. On

croit, dans les tristes accents d'Hésiode, entendre gémir la poésie exilée de son brillant berceau d'Ionie, et l'on comprend pourquoi, sur cette terre moins heureuse, elle aura un caractère plus sombre.

En effet, si Homère parle rarement de l'hiver, Hésiode en décrit avec détail les rigueurs, et trouve, pour les exprimer, des couleurs qui semblent étrangères à l'antiquité grecque. Il peint les glaces s'étendant sur la terre au souffle de Borée, qui déracine les chênes et les sapins, tandis que les animaux s'enfuient tout transis devant la neige, et que le froid fait clapoter leurs dents. On frissonne en lisant cette peinture, on dirait presque un poëte du Nord. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la narration sereine d'Homère va faire place, chez Hésiode, à la réflexion mélancolique. En présence de la dure réalité qui l'environne, le Béotien laissera sans cesse échapper des sentences lugubres et des plaintes amères. « Nés à peine, dira-t-il, les hommes vieillissent dans la douleur. Une multitude de maux errent parmi eux ; la terre est pleine de maux, et pleine de maux est la mer. » Après avoir raconté les âges du genre humain qui l'ont précédé, Hésiode s'écrie : « Pourquoi suis-je venu au monde dans ce cinquième âge ? Que ne suis-je mort plus tôt ou né plus tard, car maintenant c'est l'âge de fer ! Ni le jour ni la nuit les hommes n'ont de relâche, dévorés par les peines, les travaux et les soucis que les dieux leur ont envoyés. » Cette tristesse va jusqu'à la plus sombre misanthropie, quand Hésiode déclare la justice tellement persécutée sur la terre, qu'il regarderait comme un grand malheur pour lui et pour son fils d'être justes ; lorsqu'il se plaît,

dans deux de ses poëmes, à raconter de deux manières différentes comment la femme est la source de tous les maux, et à lancer contre elle des traits grossiers. Homère a un autre génie quand il nous montre les vieillards troyens pardonnant à Hélène à cause de sa beauté.

Habitant une contrée célèbre autrefois, et encore aujourd'hui remarquable par sa fertilité, Hésiode a été un poëte agricole. En Grèce, ses préceptes sur le labourage et la moisson sont observés, de nos jours, par les descendants de ceux auxquels ils furent jadis adressés, parce que ces préceptes sont fondés sur l'expérience locale et sur la nature du pays, qui n'a point changé. Encore aujourd'hui le paysan est averti que le moment des semailles est venu par ce cri de la grue qui retentissait si tristement aux oreilles du poëte Théognis, lui rappelant que d'autres avaient un champ à labourer, et que lui-même avait été dépouillé des champs paternels.

Comme l'épopée, la poésie lyrique des Grecs a son origine du côté de l'Asie. Alcman est de Sardes, Callinos d'Éphèse, Mimnerme est de Smyrne. Des rivages de l'Asie Mineure, cette poésie s'avance d'île en île, semant ses chants mélodieux sur les flots. Presque tous les précurseurs de Pindare sont nés dans quelqu'une de ces îles de la mer Égée, brillants anneaux d'une chaîne qui semble flotter entre l'Asie et la Grèce. Lesbos se glorifie de Terpandre, de Sapho et d'Alcée, Téos d'Anacréon, Paros d'Archiloque, Céos de Simonide. A mesure que le voyageur voit ces îles dorées par le soleil surgir comme des Néréides élevant au-dessus des flots leur chevelure blonde, chacune d'elles semble lui jeter en passant le

nom d'un poëte. En vue de Mitylène ou de Téos, il croit presque entendre les accents passionnés de la muse éolienne ou les doux sons de la cithare d'Ionie; tout lui rappelle une poésie ardente comme ce soleil ou fraîche comme ces vagues.

Cependant le Thébain Pindare nous enlève à cette atmosphère lumineuse et nous reporte de nouveau sous le ciel moins serein de la Béotie. Comment Pindare est-il Béotien? On pourrait répondre : La Fontaine est bien Champenois, et repousser comme un préjugé populaire sans fondement l'anathème intellectuel jeté par l'antiquité sur les Béotiens. Peut-être vaut-il mieux le restreindre en l'expliquant. La contrée qui a produit Hésiode, Pindare et Epaminondas n'est pas une contrée déshéritée du génie poétique et du génie militaire; mais ce qui peut être vrai, c'est que la fraîche Béotie, avec ses lacs, ses prairies, ses plaines fertiles, son sol humide, la Béotie dans laquelle un Allemand de nos jours, M. Ulrichs, a cru retrouver l'Allemagne, donnait le jour à des esprits moins prompts et moins faciles que l'Attique, dont l'air était plus sec, plus léger, plus vif, par cela même que le sol était plus aride. Ceci semble une loi générale, et la Grèce nous en offre d'autres exemples [1]. Sur ce qui n'était qu'une différence de génie, les beaux-esprits et les poëtes comiques d'Athènes prononcèrent une condamnation dédaigneuse et sans appel. Les pauvres Béotiens furent traités par leurs rivaux politiques à peu près comme, dans le siècle dernier, l'esprit allemand, avec ses allures lentes et posées, fut traité par la

[1] Les habitants de l'Acarnanie, l'une de plus fertiles contrées de la Grèce, passaient, comme les Béotiens, pour avoir l'esprit pesant.

vivacité française. Pourtant ce qu'on appelait la pesanteur germanique n'a pas empêché les Allemands de produire une poésie lyrique digne d'admiration, et d'avoir leur Pindare chrétien dans Klopstock. Il en a été de la Béotie comme de l'Allemagne, et cette intelligence plus lente dont on la raillait, après s'être longtemps repliée sur elle-même comme dans une élaboration patiente, quand elle s'est manifestée au dehors, a enfanté l'inspiration la plus grave, la plus élevée, la plus profonde qui ait animé la poésie lyrique chez les Grecs. Les chantres brillants de l'Asie Mineure et de l'Archipel ont dû céder le premier rang au chantre de Thèbes. Le Béotien Pindare a vaincu par l'énergie concentrée de sa poésie religieuse, comme le Béotien Epaminondas par l'organisation compacte de son bataillon sacré [1].

Si l'on voulait, on pourrait bien trouver quelque rapport entre les plaines de la Béotie, bordées de montagnes parmi lesquelles s'élèvent à l'ouest l'Hélicon et au nord le Parnasse, entre ces vastes plaines qui au soleil couchant rappellent un peu la majesté de la campagne romaine et la grandeur imposante de la poésie de Pindare : je parle ici de la véritable, de celle qu'ont retrouvée les travaux de Bœckh et de Dissen, et non du faux Pindarisme des modernes, cette froide extravagance par laquelle on a voulu singer un original qui n'a jamais existé ; mais le véritable Pindarisme, celui qu'Horace compare si bien à un fleuve puissant qui, accru par les

[1] La plus ancienne bataille où se montre l'art du tacticien est la bataille de Mantinée. Épaminondas y employa le premier ce qu'on a depuis appelé l'*ordre oblique*. (*Cours d'histoire et d'art militaires*, par Jean Rocquancourt, t. I, p. 95.)

pluies des montagnes, bouillonne immense et profond, ce Pindarisme pourrait trouver son symbole dans les vastes campagnes de Thèbes, sillonnées l'hiver par les torrents débordés et battues par les ouragans qui viennent de l'Hélicon. Je ne veux pas abuser de ces rapprochements. Ailleurs, ils m'ont semblé fondés sur la nature, et je les ai admis; ici, je les trouve artificiels, et je me hâte de les écarter. Ce n'est point la nature de la Béotie qui a fait le génie de Pindare. Tout ce qu'on doit conclure de ce qui précède, c'est que cette nature n'était pas avec ce génie dans un désaccord aussi grand qu'on le pourrait supposer. Du reste, Pindare n'est point un poëte local, il appartient à la Grèce. Ce n'est pas Thèbes ou la Béotie qu'il célèbre, c'est Olympie ou Némée, et ces jeux héroïques, au sein desquels tous les Grecs réunis oublient dans une solennité commune les divisions de race et de patrie, ou plutôt sentent qu'ils ne forment qu'une race et n'ont qu'une patrie. Pindare a le sentiment de l'hellénisme collectif, pour parler comme les anciens, du panhellénisme; chez lui, ce sentiment, qui était l'âme des jeux où ont triomphé ceux dont il chante la gloire, ne se renferme pas dans les bornes de la Grèce proprement dite, car le poëte a des louanges et des conseils pour Théron d'Agrigente et pour Arcésilas de Cyrène. Il serait donc puéril de demander à des influences locales l'origine ou les caractères d'une poésie dont l'essence est de n'offrir rien de local et d'avoir le monde grec tout entier pour théâtre et pour objet.

La Grèce offre d'autres harmonies plus réelles entre la nature et la poésie. Chez les Grecs, les vers étaient

dans un rapport étroit avec la musique ; or, l'usage de la flûte en Béotie s'explique par l'abondance des roseaux qui croissent dans cette humide contrée, et l'Arcadie est la patrie de la lyre, parce qu'elle est la patrie de la tortue de terre, qu'Hermès, ce malicieux enfant, fit servir à former la première cithare. Des observations d'histoire naturelle ne sont donc pas indifférentes à l'histoire de la poésie grecque. Enfin je ne crois pas qu'il soit tout à fait inutile à l'intelligence de la muse antique d'avoir visité le Parnasse.

Les Grecs avaient placé la demeure des muses, c'est-à-dire la source de l'inspiration poétique, aussi bien que la demeure des dieux, sur les hauts sommets, là où la terre semble toucher au ciel. Les muses habitaient l'Olympe, le mont Piérius, l'Hélicon, et surtout le Parnasse.

Le Parnasse est une des plus belles montagnes de la Grèce ; sur ses cimes couvertes de neige marchaient dans leur pureté les muses chastes. Les sommets du Parnasse sont souvent enveloppés de nuages. Qui a vu Liakoura [1] sans voile ? dit lord Byron. Cette particularité convenait à la destination que la mythologie antique avait attribuée à la sainte montagne. La création poétique est un mystère, il lui sied de s'envelopper de mystérieux nuages.

Chez les Grecs, toutes les inspirations étaient sœurs ; le Parnasse consacrait l'alliance de l'enthousiasme poétique et de l'enthousiasme religieux. Tandis que les thyades y célébraient leurs danses qu'animaient les fureurs de

[1] Nom moderne de l'une des cimes du Parnasse.

Bacchus, la pythie, assise sur le trépied, aspirait les émanations fatidiques de la montagne. Apollon y avait son temple et son laurier, à la place duquel existe à cette heure un laurier, image de l'inspiration qui ne meurt pas. Les muses s'y baignaient dans la source de Castalie, qui coule encore, et dont l'eau remarquablement pure et légère est un charmant symbole de la limpide poésie des Grecs. Ingénieux à saisir les convenances naturelles des lieux avec les idées qui devaient exprimer les fables attachées à ces lieux, les anciens avaient placé le temple d'Apollon au pied des roches à pic appelées *les Brillantes* (*Phédriades*), qui réfléchissent encore aujourd'hui avec tant de puissance les flèches du dieu. Pour eux le dieu de la lumière et de la chaleur était le dieu des vers; ils lui avaient consacré une cime escarpée et presque inaccessible. La perfection de l'art est un sommet lumineux et ardent que nul sentier ne gravit, et auquel on ne s'élève que par l'essor d'un vol divin.

Au-dessus de l'emplacement de l'ancienne Delphes s'élève le *double sommet* si souvent invoqué par les poëtes. Il domine la grotte très-pittoresque d'où s'échappe la fontaine de Castalie, que j'ai vue transformée en lavoir aussi bien qu'Aréthuse. M. Ulrichs fait observer que certains poëtes latins, tels qu'Ovide et Lucain, qui n'étaient pas venus à Delphes, semblent croire que les deux sommets au pied desquels la ville était bâtie forment le point culminant du Parnasse, tandis que le Parnasse n'a réellement qu'une cime, et cela est vrai dans tous les sens, au moins du Parnasse antique.

Ce qui n'est pas moins inexact que les expressions

d'Ovide et de Stace, c'est la *double colline* de Jean-Baptiste Rousseau. Quelle colline! La distance de la poésie de Pindare à la poésie de Jean-Baptiste, de la grande lyre antique à la lyre diminuée du XVIIIe siècle, est tout entière dans cet abaissement du Parnasse, devenu, pour le poëte qui n'avait vu que les environs de Paris ou de Vienne, une colline! Un soir, à Drachmani, me trouvant au pied du Parnasse et suivant de l'œil les vautours qui planaient sur ses flancs, je vins à me rappeler ce vers fameux :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur....

Il me fallut un effort inouï de réflexion pour me convaincre que cette fière montagne qui se dressait là devant moi, baignant dans les teintes violettes du soir ses rochers, ses sapins, ses abîmes, c'était le Parnasse de Boileau.

En revanche, le Parnasse tel qu'il était devant mes yeux, je le trouvais dans les poëtes anciens et surtout chez Euripide. En contemplant les rochers qui resplendissaient si vivement au soleil du midi, je n'estimais pas trop forte l'expression du poëte dans les *Phéniciennes* : « O roche étincelante de feu! ô splendeur à double sommet! » Il faut lire à Delphes l'*Ion* d'Euripide, drame touchant où paraît ce bel enfant, Joas de la tradition grecque, qui cache la royauté de son sang divin sous l'humble vêtement d'un desservant du temple d'Apollon; on le voit, dans le zèle enfantin de sa piété naïve, lançant ses flèches aux oiseaux qui peuvent souiller dans leur vol le temple du dieu, et qui aujourd'hui volent en foule au-dessus du lieu qu'Eschyle appelle déjà *Phi-*

lornis, cher aux oiseaux. Il y a un grand charme à ranimer ainsi la tragédie antique en la relisant aux lieux où fut la scène des événements qu'elle retrace; souvent on reconnaît combien les poëtes grecs ont marié habilement les catastrophes de leur drame avec les décorations naturelles que lui avait données la tradition. Certes la scène de la destinée d'OEdipe est appropriée à cette tragique destinée. Enfant, il est exposé sur le Cithéron, qui, à voir son air sauvage et morne, semble encore aujourd'hui frappé de malédiction. C'est bien le *mont scélérat* d'Euripide, le mont aux *croupes arides* qu'a deviné le chantre moderne d'*Antigone*. On a remarqué que l'Hélicon et le Cithéron, très-voisins l'un de l'autre, ont un aspect entièrement opposé; le premier est frais et boisé, le second est âpre et nu. Ils diffèrent comme la Muse et la Furie.

La fameuse *Schiste,* le lieu où OEdipe frappa Laïus, est aisée à reconnaître à la bifurcation du chemin de Delphes, qui va d'un côté vers Thèbes, de l'autre vers Corinthe. OEdipe revenait de consulter l'oracle, que Laïus allait interroger, quand ils se rencontrèrent dans cette voie étroite, encaissée entre deux montagnes sauvages dont les flancs sont semés de pierres noirâtres, ravin perdu, gorge sinistre, où l'imagination des poëtes grecs a bien placé l'accomplissement du parricide. Enfin, cette vie tragique d'OEdipe, commencée sur les tristes cimes du Cithéron, traverse les sombres gorges de la Phocide pour venir se purifier et se transfigurer sous le ciel serein d'Athènes.

Rien ne sied mieux aux tristes fureurs de la tragédie d'Eschyle à tous les souvenirs sanglants des Pélopides,

que les montagnes arides, grisâtres, farouches, qui dominent Mycènes, la ville d'Atrée. J'ai vu ailleurs des lieux auxquels est attachée encore aujourd'hui la mémoire des premières horreurs qui ouvrent cette série d'horreurs. Près de Smyrne, sur une cime peu élevée qui forme le premier contre-fort du mont Sypile, on montre à l'étranger le *tombeau de Tantale* et le *trône de Pélops*. Cette cime, visitée par les panthères, hérissée de roches noires, rappelle sous le ciel de l'Ionie, et au sein d'une nature gracieuse, les sommets menaçants de l'Argolide; la tradition a donné au prologue un théâtre digne de celui qu'elle a choisi pour le terrible drame de la mort d'Agamemnon et de la parricide vengeance qui punit cette mort. Enfin le rocher de l'Aréopage, au pied duquel le patriotique orgueil du tragique de Marathon se plaisait à faire prononcer un jury athénien sur la cause d'Oreste, débattue par les dieux; ce rocher, par sa majesté sévère, convient au dénoûment grave et religieux de l'imposante trilogie. En contemplant, des sombres hauteurs auxquelles s'appuient les murs cyclopéens de Mycènes, ces deux lions, semblables à ceux de Persépolis ou de Philæ, qui, debout après tant de siècles, se tiennent là comme pour garder la porte d'une ville qui n'existe plus; en pénétrant dans ce monument d'une architecture forte et grande, qu'on appelle le *Trésor d'Atrée*, en mesurant de l'œil cette voûte antique et si prodigieusement conservée, les pierres gigantesques et inébranlables de cette maçonnerie anté-historique, je me sentais transporté au temps des primitives productions du génie tragique des Grecs. Eschyle a bâti sa tragédie dans ce goût simple, hardi, colossal; comme les énormes pierres du Trésor d'Atrée,

les pièces de son édifice sont soudées seulement par l'effort de sa main puissante et tiennent sans ciment.

Enfin si vous cherchez un lieu qui vous puisse donner une complète révélation du génie grec, allez à Athènes. Ce paysage n'a rien qui étonne, cette plaine est poudreuse, ces montagnes sont nues; mais contemplez ces lignes si nettement dessinées et qui s'abaissent avec tant de mollesse, laissez-vous pénétrer par le sentiment tranquille de la beauté simple, par la douceur de l'air et son élasticité, par la suavité infinie de la lumière; asseyez-vous sur une des marches du Pnyx, désert aujourd'hui comme il l'était lorsque le bonhomme Dicæpolis d'Aristophane attendait à midi les prytanes. A votre gauche est le temple de Thésée presque intact; en face est le Parthénon. Regardez, voilà ce qui s'est fait de plus achevé parmi les hommes. Peu à peu votre œil saisira cette perfection trop grande pour frapper d'abord; le beau atteindra votre âme par tous vos sens. Étranger, ou, comme auraient dit les anciens, barbare, quand vous vous serez éloigné d'ici, vous ne rencontrerez jamais rien de semblable sur la terre.

Eh bien, l'impression que ces lieux font éprouver au voyageur qui peut comparer plusieurs pays est semblable à celle que produit l'étude de la poésie grecque sur l'homme qui a connu et comparé plusieurs littératures. En fermant Homère ou Sophocle, il se dit : Voilà la beauté véritable et souveraine; jamais il ne s'est écrit rien de pareil chez les hommes. En vue d'Athènes, on demande à la poésie athénienne de traduire une admiration qu'elle seule peut exprimer, Si l'on gravit le petit tertre qui s'appelle encore *Colone*, et du haut duquel l'Acropole fait un si bel effet, on dit avec le poëte : « Ce sont les murs

de la ville qui s'élèvent devant nous.—Ce lieu, je pense, est sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne, y croissent en abondance; les rossignols y chantent. » Les lauriers n'y sont plus, et les rossignols y chantent à peine; mais pour le voyageur ami des lettres, ce lieu est toujours saint.

Il l'est aussi pour les Grecs de nos jours. Une petite chapelle a remplacé le temple des Furies; au lieu des Euménides avec leurs flambeaux et leurs serpents, on voit, parmi quelques saints du pays grossièrement peints snr les murailles, Dieu tenant un enfant dans ses bras, avec ces mots : Dieu gardien des petits enfants. Voilà le changement des temps et des religions. Ce Dieu qui porte les petits enfants dans ses bras vaut bien les implacables divinités d'Eschyle. Mais ici l'on revient vite à l'antiquité; on s'écrie avec le chœur de *Médée :* « O fils fortunés d'Érechthée, bienheureux enfants des immortels, vous qui marchez dans un air pur, plein de mollesse et de clarté ! » On salue les Propylées célébrées par Aristophane, quand ils brillaient dans leur nouveauté, et qui, après tant de siècles, viennent de reparaître au jour ; puis on continue à regarder. Regarder est ici un bonheur vif, une volupté; et plus on regarde, plus on comprend que ce lieu ait été celui où le génie humain devait atteindre cette fleur de jeunesse que les Grecs nommaient *Acmé*. La plupart des arts et divers genres de poésie sont nés ailleurs : les plus anciens sculpteurs sont de Sicyone, de Sparte, d'Argos ou d'Égine, et non d'Athènes; la poésie vient de Thrace ou d'Asie, mais chaque art, chaque genre de littérature a reçu son complément dans ce lieu favorisé. Jamais ville ne sembla comme Athènes prédestinée à être la patrie de la plus parfaite poésie qui

soit née parmi les hommes; car ici le caractère de perfection est partout; ici, rien n'est démesuré, ni les montagnes, ni les monuments; ici, un horizon admirable, mais limité; des contours pleins de fermeté et de douceur; des plans qui fuient avec grâce les uns derrière les autres, qui tour à tour reviennent à la lumière ou rentrent dans l'ombre, selon les besoins de la perspective et pour l'effet du tableau, comme si dans ce pays, où l'art est si naturel, il y avait de l'art dans la nature.

IV

LES MONUMENTS DE LA POÉSIE.

La poésie des Grecs n'était pas dans une harmonie moins intime avec les monuments de l'art qu'avec les scènes de la nature. Il y a peu d'études à faire sur la statuaire grecque dans les lieux où elle a fleuri; c'est dans les musées de l'Europe, c'est surtout dans sa brumeuse prison de Londres qu'il faut l'aller chercher. On n'en salue qu'avec plus d'amour les débris peu nombreux qui ont échappé à la barbarie des conquérants ou à l'avidité des connaisseurs. On contemple quelques bas-reliefs oubliés au Parthénon comme on recueillerait des pages déchirées d'Homère; ils suffisent pour faire pénétrer l'âme plus avant dans les mystères de la poésie grecque, car ils sont beaux de la même beauté, de cette beauté tranquille et sereine qui n'éblouit pas d'abord, mais qui, s'insinuant dans l'âme sans la troubler, finit par la remplir et la posséder.

La matière de la poésie grecque ressemble à la matière de la sculpture antique, la langue ressemble au marbre; c'est de même une substance fine, ferme et pure, qui se prête à des contours à la fois faciles et précis, qui tout ensemble enchante le regard et le repose.

Les sculptures de l'Acropole ont la perfection exquise de l'art athénien ; elles sont sœurs de la poésie du grand siècle d'Athènes et lui ressemblent. Les canéphores du Pandrosium ont la chaste beauté de Sophocle : une Victoire qui s'incline pour rattacher son brodequin est adorable encore ; mais on sent déjà poindre cette grâce moins naïve qui sera la grâce d'Euripide.

Rapprochant la poésie antique de la poésie du moyen âge, je comparais dans ma pensée les gracieuses canéphores du temple d'Érechthée aux cariatides accroupies qui soutiennent à Florence les arceaux de la loge d'Orgagna. Les figures d'Orgagna semblent supporter tout le poids de l'édifice, et la fatigue de leur attitude gênée, ainsi que Dante l'a exprimé admirablement, se communique au spectateur. A voir les vierges du Pandrosium, on éprouve, au contraire, comme un sentiment d'aisance et de légèreté ; c'est que l'artiste grec a eu soin que l'architrave ne pesât pas uniquement sur leurs têtes. De même, tandis que la poésie moderne, comme écrasée par un laborieux effort vers l'infini, courbe le front et plie sous le poids qu'elle aspire à soulever, la poésie antique, debout après tant de siècles, le front haut et serein, porte légèrement sa corbeille de fleurs.

Il ne nous reste de peinture athénienne que sur les vases. Les vases peints d'Athènes ont une grâce et une délicatesse particulières ; en général, le tracé est rose sur un fond blanc, la pâte fine et légère, les formes sont sveltes, les dimensions peu considérables, les proportions parfaites ; en regardant ces vases attiques, on sent mieux ce qu'était cette élégance que les anciens appelaient l'atticisme.

L'architecture offre plus d'un enseignement à celui qui étudie en Grèce le génie de la poésie grecque; qu'on me permette de renvoyer à ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet [1]. A ces remarques, je joindrai quelques-unes des réflexions qui naissaient dans mon esprit pendant les longues et douces heures que je passais presque chaque jour, un poëte grec à la main, parmi les débris de l'Acropole, à l'ombre des colonnes du Parthénon.

Un des caractères de la poésie grecque, c'est de se mettre admirablement en harmonie avec la nature, sans se subordonner à elle; c'est de ne se servir du paysage que comme d'un fonds sur lequel se dessine le sentiment et la pensée. Couché sous le péristyle du Parthénon, je regardais à travers les colonnes les montagnes, les îles, la mer, le ciel, et admirant combien cet encadrement ajoutait à leur beauté, je me disais : Ainsi, dans la poésie grecque, c'est pour ainsi dire à travers les interstices de l'art qu'on aperçoit la nature.

Un dernier rapprochement entre la poésie des Grecs et leur architecture. On a reconnu que les colonnes du temple de Thésée n'étaient pas verticales, mais un peu inclinées. Tout récemment, en mesurant avec soin le Parthénon, on s'est assuré que des lignes qu'on croyait horizontales étaient des courbes très-légèrement fléchies. N'y-a-t-il point chez les Grecs, dans l'expression poétique, quelque chose de semblable à cette pente ou à cette courbure à peine sensible qui paraît être la ligne droite, la ligne géométrique, et qui ne l'est point? On croyait copier l'architecture grecque, et l'on s'étonnait

[1] Voy. plus loin *Une Excursion dans l'Asie Mineure.*

de n'en jamais reproduire l'effet ; c'est qu'on ne tenait pas compte de la courbe presque imperceptible du Parthénon. De même on croit traduire les anciens, on croit avoir exprimé leur pensée tout entière, et on s'étonne de n'en pas reproduire l'effet merveilleux : c'est qu'on remplace par la ligne droite la ligne idéale qui périt sous l'équerre de la traduction.

Il est à peu près impossible de comprendre à fond l'art dramatique des Grecs sans avoir vu ce qui subsiste de leurs théâtres. D'abord on est disposé à croire que la voix devait se perdre dans une enceinte sans toit [1]; mais quand on a essayé de lire des vers sur la scène, presque entièrement conservée, de Taormine, ou en se plaçant au sommet des nombreux gradins du théâtre de Syracuse, on ne peut plus nourrir aucun doute à cet égard. Les restes des théâtres de Taormine, d'Arles [2], de Pompéi [3], d'Herculanum, ces colonnes, ces niches, ces piédestaux de statues, composaient une scène et des décorations monumentales, au lieu de notre scène en planches et de nos décorations de toile peinte. Quelques débris d'un théâtre antique suffisent pour donner l'idée d'un art dramatique plus sérieux, plus solennel que le nôtre. On sent que cet art faisait partie de la religion publique, quand on voit les théâtres ressembler à des temples.

[1] On ne peut douter que les théâtres grecs ne fussent découverts. Vitruve nous apprend que des portiques étaient placés derrière la scène pour qu'une pluie survenant, le peuple y pût trouver un abri. Pline parle d'un théâtre couvert, à Ostie, comme de quelque chose d'extraordinaire. On se servait d'ombrelles, σκιάδειον. (Dod., *Trav.*, t. II, p. 259.)

[2] Arles a été grecque jusqu'au IVe siècle de notre ère.

[3] Pompéi et Herculanum étaient tout imprégnés des mœurs grecques de la Campanie.

Assis par un beau jour sur les gradins de marbre blanc du plus beau théâtre de la Grèce, celui d'Épidaure, on s'étonne moins de ce masque immobile qui cachait la figure des acteurs, on comprend comment l'usage du masque était lié à l'usage des représentations en plein jour. Dans nos représentations nocturnes, la rampe a surtout pour objet de projeter la lumière sur la personne et principalement sur le visage de l'acteur, parce que, pour nous, tout l'effet dramatique réside dans le jeu de la physionomie, et, s'il faut le dire, la lorgnette est une condition presque indispensable de notre plaisir et de notre admiration. Les anciens n'employaient point ces moyens artificiels pour produire l'impression tragique; ils ne la faisaient point dépendre des accidents mobiles et fugitifs de la physionomie. De même que dans leurs statues l'expression ne tourmentait pas les muscles de la face, mais se manifestait dans l'attitude et le mouvement de la figure tout entière; ainsi, sur la scène, elle se produisait par des gestes mesurés, par une pantomime grave, dont le rhythme accompagnait la mélopée cadencée des paroles.

Pour ce genre de déclamation et d'action, il n'était pas besoin d'offrir à l'œil du spectateur les diverses contractions que la passion imprime au visage humain, et qui paraissaient aux Grecs aussi indignes de la majesté du théâtre que de la dignité de la statuaire; la beauté idéale d'un type immobile semblait mieux convenir aux demi-dieux et aux héros, auxquels la scène était consacrée. Par l'emploi du masque, l'art dramatique se rapprochait de la statuaire, comme, par la portion immobile et permanente des décorations, il se rapprochait de

l'architecture. Mais tout cela n'était possible qu'à la condition d'une représentation diurne. Le masque idéal des acteurs tragiques pouvait être d'un bel effet là où la lumière du jour se répandait également partout ; la clarté d'une rampe, en se concentrant sur des traits immobiles, les eût rendus hideux. Par une raison inverse, rien n'est plus déplaisant qu'un mélodrame joué en plein jour, comme on fait en Italie, par exemple à Florence. Notre drame agité, haletant, un peu factice, est fait pour la lumière excitante des bougies ou pour les éblouissantes clartés du gaz. A l'art tranquille, à la fois plus naturel et plus idéal des anciens convenait mieux la clarté sereine, égale, harmonieuse du soleil.

Les Grecs attachaient, comme on l'a remarqué souvent, une grande importance à la situation de leurs théâtres; ils faisaient presque toujours en sorte que les spectateurs eussent en perspective un bel horizon[1], la mer comme à Athènes, ou de magnifiques montagnes comme à Corinthe, à Éphèse, à Magnésie, à Sardes. En Sicile, l'Etna offrait un fond de tableau qu'on se gardait de négliger; l'intention de faire servir ce majestueux sommet à l'embellissement de la scène est bien évidente : à Taormine, la porte royale, située au milieu de la scène, est tout juste dans la direction de la cime du volcan ; qu'on aille à vingt

[1] Je sais qu'on a objecté que le fond de la scène masquait la vue ; mais des gradins supérieurs le regard pouvait passer par-dessus cet obstacle, principalement quand il s'agit d'un horizon de montagnes. Les trois portes et les entre-colonnements de la scène devaient offrir aux regards des échappées sur la mer ou la campagne. Tous les voyageurs ont eu la même impression que Denon, lequel, à propos du théâtre de Taormine tourné vers l'Etna, s'écrie : « Voilà ce qui servait de toile de fond pour ceux qui étaient placés sur les gradins supérieurs. »

lieues de là, à Lentini (*Leontium*), on verra le théâtre orienté de même, et le cône de l'Etna fumer également au-dessus et au milieu de la scène.

En contemplant les points de vue, toujours admirablement choisis, qui s'offraient aux spectateurs assis dans les théâtres, il m'est venu souvent à l'esprit que l'on pouvait, par la situation de ces monuments, s'expliquer un des caractères dominants du drame antique. Pour nous, ce drame a de singulières lenteurs. L'auteur ne se presse point d'arriver au dénoûment, et l'on ne peut dire de lui ce qu'Horace a dit d'Homère : *Semper ad eventum festinat*, ce qui du reste ne me paraît pas très-vrai pour Homère; mais, outre tous les autres motifs que peuvent avoir les *longueurs* de la tragédie antique, je ne puis m'empêcher de croire que des spectateurs assis à l'aise en plein air et jouissant d'un magnifique coup d'œil devaient être moins impatients que nous le sommes, serrés dans ces boîtes qu'on appelle des loges ou entassés sur les bancs d'un parterre. Il était commode d'attendre que le sort du héros de la pièce fût décidé en regardant l'horizon de l'Attique, l'Etna ou les imposants sommets du Tmolus. Si l'intérêt languissait un peu, la patience était plus facile, tandis qu'on laissait errer ses yeux sur une admirable décoration naturelle merveilleusement éclairée, qu'elle ne l'est aujourd'hui, quand on a au-dessus de sa tête le lustre en guise de soleil, et pour toute perspective les coulisses et le trou du souffleur.

Quelquefois la situation du théâtre se trouvait dans une heureuse harmonie avec le sujet du drame. Lorsqu'on jouait *OEdipe* sur le théâtre de Corinthe, le spectateur pouvait voir à la fois le Cithéron et le Parnasse, et em-

brasser ainsi d'un coup d'œil toute la destinée d'Œdipe depuis son exposition sur la montagne maudite jusqu'à son parricide involontaire sur la route de Delphes. Combien l'impression que produisirent les *Perses* d'Eschyle dut être augmentée par la position du théâtre d'Athènes! La patriotique tragédie fut jouée en vue de Salamine. Du sommet des gradins du théâtre, on jouit mieux peut-être que partout ailleurs du spectacle de la mer. Là on imagine sans peine ce que devaient éprouver les compagnons de Thémistocle, assis sur ces gradins, quand le soleil s'inclinant sur ce magnifique horizon, et Salamine apparaissant enveloppée de la lumière d'or de l'Attique, on voyait fuir sur la mer peinte de rose et d'azur quelques-uns des vaisseaux qui avaient troué de leur éperon de fer les vaisseaux des Perses, ce pendant que le messager venait raconter à la mère de Xerxès et aux vieillards éperdus comment toute la flotte avait péri devant l'île de Salamine, comment la rive de Salamine était remplie de morts, et qu'on entendait la malheureuse reine maudire ce nom funeste; alors quels transports, quels applaudissements devaient saluer à la fois le récit et le théâtre du glorieux comat.

V

LA GRÈCE ANTIQUE DANS LES TRADITIONS ET LES CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE.

Il y a en Grèce d'autres débris que les débris des monuments. Les vieilles croyances et les anciens usages ont aussi laissé leurs ruines, ruines vivantes qu'on rencontre à chaque pas et qui rappellent, au sein de l'existence moderne, les souvenirs de l'antique poésie. Les voyageurs sont unanimes sur ce point[1]; tous ont été frappés de ces ressemblances du passé et du présent, et en ont signalé quelques-unes. Ici, ma tâche se bornait à recueillir avec choix leurs témoignages et à les rassembler, en y joignant quelques observations personnelles.

L'érudition s'est complu trop longtemps à placer les œuvres littéraires qu'elle étudiait en dehors de la vie commune et de la réalité. La poésie classique apparaissait comme quelque chose d'abstrait sans rapport avec

[1] « La Grèce ancienne se trouve partout dans la Grèce moderne. » (*Œuvres de M. Pierre Le Brun*, t. II, p. 319. Voy. aussi Dodwell, *Travels*, t. I, p. 133; Gell, *Itinerary of Greece*, préf., p. II, et la vingt-neuvième lettre de Lady Montague.)

les sentiments de la foule, comme le prodige d'un art savant destiné à charmer les littérateurs et à exercer les critiques. Maintenant on a reconnu que toute grande inspiration poétique a ses racines dans les sentiments et l'imagination des masses. Homère, sans cesser d'être un artiste naturellement sublime, est pour nous le chantre ou plutôt la voix de la tradition; on l'a enlevé à la société des poëtes lettrés pour le placer à la tête de cette famille des poëtes primitifs et spontanés à laquelle appartiennent les auteurs des épopées indiennes, de l'*Edda*, des *Niebelungen*, des ballades espagnoles et des chants populaires de la Grèce moderne. Entre ces derniers et les chants immortels d'Homère, il y a, outre l'analogie qui rapproche toutes les poésies naïves, un rapport de parenté. Les mendiants aveugles qui naguère parcouraient la Grece soumise au joug des Turcs, chantant dans les banquets les exploits des héros de la montagne, des palicares indomptés, descendaient en droite ligne du mendiant, de l'aveugle dont les chansons héroïques furent dites aussi à table où il était accueilli, et en payement de l'hospitalité.

Sans parler d'Homère, il est d'autres chants antiques que M. Fauriel a ingénieusement rapprochés des chants populaires de la Grèce moderne[1]. La *chanson de l'Hirondelle*, dont parlent les anciens, est encore aujourd'hui entonnée par les enfants grecs au premier jour de mars, et même ils ont conservé l'usage de porter avec eux l'image de l'oiseau dont le retour annonce le printemps. A Rhodes, les jeunes garçons chantent: « Elle est venue, elle

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne.* Disc. prél., p. 28 et 104.

est venue, l'hirondelle qui amène la belle saison ! Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle, car nous ne sommes pas des vieillards, mais des enfants. » Ailleurs, on célèbre le premier jour de mai en chantant : « Elle est venue, elle est venue heureusement, notre nymphe Maia[1] ! »

Il n'y a rien peut-être de plus pathétique dans l'*Iliade* que le discours adressé au divin Achille par ses coursiers. Dans plusieurs chants populaires publiés par M. Fauriel, des chevaux parlent aussi à leur maître. Le cheval de Liakos lui dit : « Allons, allons délivrer ma maîtresse. » Le cheval de Vevros s'adresse à ce brave gisant sur le champ de bataille et lui dit : « Lève-toi, mon maître, et « cheminons : voilà notre compagnie qui s'en va ! » Enfin, dans le plus extraordinaire de ces chants, celui qui s'appelle *l'Enlèvement*, le héros, qui a une course longue et rapide à faire, ayant demandé « qui peut, en un éclair « qu'il fait du pied dans l'Orient, arriver dans l'Occident? » un vieux, un tout vieux cheval, qui avait une multitude de plaies, répondit : « Je suis vieux, je suis laid, et les « voyages ne me conviennent plus ; je le ferai pour l'a- « mour de ma belle maîtresse, qui me choyait me don- « nant à manger dans son tablier, qui me choyait me « donnant à boire au creux de sa main. » Ce discours du vieux cheval fidèle n'a pas la grandeur triste des prophétiques paroles prononcées par les coursiers divins, mais il a aussi sa naïveté et son charme, et il est

[1] Ces gracieux hommages à la déesse du printemps se sont perpétués, au moins jusqu'à une date récente, dans la ville phocéenne des Gaules ; à Marseille, le 1er mai, on plaçait sur des autels garnis de fleurs des jeunes filles bien parées, et leurs compagnes appelaient les passants pour offrir des fleurs à la Maia. (Guys, *Voyage littéraire en Grèce.*)

inspiré aussi bien qu'elles par le sentiment de la communauté d'existence et de l'association fraternelle qui lie le cheval à son maître comme un confident et un ami.

A l'occasion des chants funèbres, je reviendrai sur les rapports curieux qui unissent la poésie antique à sa sœur modeste la poésie moderne des Grecs. Je passe aux traces que les croyances païennes ont laissées dans les mœurs actuelles de la Grèce.

Les Grecs croient aux Parques et les appellent de leur ancien nom *Moirai*. Trois jours après la naissance d'un enfant, on prépare un festin pour elles; les femmes grecques vont dans la *grotte des Parques* prononcer une invocation magique assez obscure dans laquelle figure le nom de l'Olympe. Le peuple croit aussi aux Néréides, dont il n'a pas oublié le nom, et auxquelles il attribue un singulier mélange de grâce et de cruauté. Elles enlèvent les enfants près des fontaines, comme ces nymphes, *déesses redoutables aux habitants de la campagne*, dit Théocrite, qui entraînèrent le bel Hylas au fond des eaux. Personne aujourd'hui n'oserait s'approcher de la source du Styx, qui passe pour avoir les qualités les plus funestes. La croyance à Charon est encore populaire. Dans un chant rapporté par M. Fauriel, un berger que Charon veut emporter lutte avec lui, comme Hercule, chez Euripide, lutte avec le dieu de la mort (Thanatos) pour lui ravir Alcestie. Les mots *adès, tartaros*, sont encore en usage parmi les Grecs modernes. Il y a plus, le Crétois invoque son compatriote Jupiter. Un village de l'Ida s'appelle le vallon de Jupiter[1]. Lors mêmes qu'elles

[1] Souzo, *Histoire de la révolution grecque*, p. 153.

ont disparu devant le christianisme, les divinités païennes ont laissé leurs fantômes. Telle est certainement l'origine des *esprits* qui président aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Le soleil est un personnage divin qui s'entretient avec les mortels[1], et la nuit est une femme qui s'appelle Nycteris.

Souvent il s'est fait un singulier amalgame entre les deux croyances. Ainsi dans quelques provinces, ce sont les âmes des enfants morts sans baptême qui habitent auprès des fontaines, et les femmes, en allant puiser de l'eau, ne manquent jamais de saluer ces innocents génies. Les saints du christianisme ont hérité des dieux du vieil Olympe. Saint George protége le labourage et la moisson, il a remplacé Cérès; saint Démétrius les troupeaux, il a succédé à Pan. Saint Spiridion se promène sur la mer et conduit les vaisseaux au port comme Neptune. D'autre part, Charon joue le rôle du diable; de là cette malédiction fréquente : *Que Charon te prenne!* comme nous disons : *Que le diable t'emporte!* De même le paysan danois s'écrie : *Qu'Odin t'enlève!* En Danemark comme en Grèce, l'ancienne divinité a survécu à la religion abolie, et s'est confondue avec le *mauvais esprit* de la religion nouvelle.

Un respect superstitieux s'attache aussi aux images des divinités antiques et parfois les protége. Il n'y a pas beaucoup d'années, on voyait à Éleusis une statue de Cérès. Les habitants, sans jamais avoir entendu parler de Cérès, croyaient que la fertilité de leurs campagnes était attachée à la présence de cette statue. Ils voulaient empêcher les Anglais de l'enlever et prophétisaient des

[1] Fauriel, *Chants populaires*, t. II, p. 84.

malheurs au vaisseau qui l'emporterait. Par un singulier hasard, le vaisseau périt. Ainsi se plaignaient les habitants d'Enna quand Verrès leur ravissait une autre statue de Cérès. La crainte où étaient les paysans d'Éleusis que la fertilité fût enlevée à leurs champs avec l'image de Cérès rappelle un récit de Pausanias, qui raconte comment la déesse s'étant cachée dans une grotte d'Arcadie, la faim depuis lors moissonnait les mortels.

Les trois belles cariatides de l'Erechthéum ont été, dit-on, conservées à la Grèce par la superstition populaire. Déjà une d'elles avait été enlevée par lord Elgin. Le peuple, qui les nommait *les vierges* et les considérait comme des êtres surnaturels veillant sur Athènes, le peuple murmurait de leur enlèvement. On attendit la nuit pour l'achever. Comme les Turcs s'approchaient, prêts à consommer le sacrilége, une plainte se fit entendre parmi les ruines. Était-ce le vent qui sifflait à travers les débris? Les soldats turcs, atteints eux-mêmes par une terreur qu'ils n'auraient pas dû ressentir, et redoutant les vierges, reculèrent; on ne put les décider à porter la main sur elles, et ainsi un reste de la religion qu'elles inspiraient les sauva[1].

Chaque jour les Grecs font acte de dévotion païenne. Les mariniers, en passant devant les promontoires les plus dangereux, jettent des dons à la mer comme à une divinité qu'ils veulent apaiser. Le Grec répand des libations de vin ou d'huile sur un vaisseau qu'on met à flot ou sur les flammes du foyer. Les Athéniens, fidèles à leur nom et au souvenir d'*Athenè* (Minerve), consi-

[1] Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*, p. 69.

dèrent comme un présage favorable que l'oiseau consacré à cette déesse, partout ailleurs oiseau funeste, vienne se poser sur leurs maisons[1]. On va encore dormir sous les chênes de Dodone afin d'avoir des idées lucides; souvenir des songes fatidiques d'autrefois[2]!

Dans les campagnes règnent des préjugés superstitieux mentionnés déjà par Théophraste ou par Théocrite. Un lièvre[3] qui traverse le chemin est une cause d'effroi. Si on trouve un serpent dans une maison, on se garde de lui faire aucun mal, car on le révère comme le bon génie du lieu, l'*Agathodemon*. La *fascination*, qui est venue des Grecs aux Italiens, s'appelle encore en Grèce *bascania* (d'où *fascinatio*). Celui qui veut en prévenir les effets doit, comme au temps de Théocrite, cracher trois fois dans son sein. Le sens de cette singulière *déprécation* est révélé par ce que racontent plusieurs voyageurs : s'il leur était arrivé de se récrier sur la beauté d'un enfant, la mère tout éplorée les suppliait de cracher sur le charmant visage qu'ils avaient loué. On eût dit qu'elle voulait par là désarmer la jalouse colère des dieux, toujours prêts à punir les mortels de leur bonheur ou de leur beauté, et qu'elle craignait le sort de Niobé[4].

1 Dodwell, *Travels*, t. II, p. 43-44.

2 Pouqueville, t. I, introd., p. 10.

3 Voy. la traduction italienne des *Caractères de Théophraste*, par M. Leontaraki, p. 39. Les notes de cette traduction renferment plusieurs rapprochements curieux entre les anciennes mœurs et les mœurs actuelles.

4 Il ne faut pas pousser la rage des rapprochements aussi loin que l'a fait Guys, qui remarque à ce sujet que les femmes du peuple, à Marseille, ont conservé l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent et

Le chevrier de Théocrite dit : « Il ne faut pas jouer de la flûte à l'heure de midi ; à cette heure, nous craignons Pan, terrible lorsqu'il se repose après les fatigues de la chasse. » On redoute encore l'heure de midi ; les enfants disent : « Ne restons pas dehors à midi, ou malheur nous arrivera. » La cause de cette crainte peut être l'ardeur du soleil, si dangereux en Grèce durant l'été.

La science menteuse des présages n'a point péri ; et les amants disent chaque jour : « Mon œil a frémi, je vais voir celle que j'aime. » Les jeunes filles qui veulent savoir si elles sont aimées frappent une feuille de rose placée sur leur main ; si elle fait du bruit, l'indice est favorable. Dans Théocrite, le chevrier fait la même expérience avec une feuille de pavot. L'inspection des entrailles des victimes, qui revient si souvent dans Homère, a quelque rapport avec l'usage moderne de lire l'avenir sur les os, et particulièrement sur l'omoplate d'un mouton rôti qui a été dépecé dans les festins homériques des Klephtes [1].

J'ai vu près d'Athènes une colonne autour de laquelle sont enroulés chaque jour des fils auxquels les malades attachent l'espoir de leur guérison. C'est que non loin de là s'élevait le tombeau du médecin scythe Toxaris, et ce tombeau était surmonté d'une colonne toujours ornée de couronnes qu'on y suspendait pour guérir de la fièvre. Près de l'endroit où était la statue de Diane, au pied de laquelle les femmes, après le premier accou-

sur ce qu'elles veulent insulter. Je doute qu'il y ait dans cet usage des poissardes de Marseille rien d'antique ou d'attique.

[1] Dodwell, *Travels*, t. I, p. 309.

chement, déposaient leurs ceintures, elles vont aujourd'hui glisser, assises sur le rocher, pour devenir fécondes. Mainte église chrétienne a hérité de quelque superstition païenne. L'église de Saint-André, à Patras, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Cérès, voit accourir une foule de pèlerins empressés de boire l'eau d'une source tenue pour sacrée, avec une dévotion qui remonte certainement au paganisme. A l'ouest de l'Aréopage était un temple d'Hercule où l'on conduisait les enfants malades, et dans lequel un ancien usage voulait qu'on leur fît ôter et reprendre leurs vêtements. Aujourd'hui une église remplace le temple d'Hercule, et la coutume a subsisté d'y conduire les enfants et de les y dépouiller de leur chemise [1].

Enfin, il y a telle croyance populaire, reste d'un mythe antique, dont l'origine est due à quelque accident bizarre du sol qu'on peut observer encore. Près d'Athènes, sur la route du Pnyx au Pirée, est une roche appelée la *Méchante Sorcière*; on croirait voir une vieille femme assise. M. Dodwell pense, avec beaucoup de vraisemblance, que cette forme singulière a donné naissance à l'histoire d'Aglaure; la jeune fille, métamorphosée en rocher [1], est devenue la vieille sorcière; de même le rocher à forme humaine du mont Sipyle a fait inventer cette admirable histoire de Niobé, qui exprime si heureusement comment l'ame est endurcie et pétrifiée par une profonde douleur. Après avoir décrit avec un grand bonheur d'expression les belles stalactites qu'on admire dans une grotte de l'île d'Ithaque, un spi-

1 Ce fait, ainsi que plusieurs de ceux qui précèdent, m'a été communiqué par un zélé et savant Athénien, M. Pittakis.

rituel touriste, M. d'Estourmel, dit ingénieusement : « Il me semblait reconnaître les prestiges décrits par le prince des poëtes, et ces métiers taillés dans la pierre, où les belles nymphes travaillaient à tisser les étoffes de pourpre qui sont les merveilles des yeux. » Je cite avec plaisir le *Journal d'un voyage en Orient*, ce livre où des impressions fines et sincères sont reproduites avec tout le charme et toute la vivacité de la conversation la plus piquante, et qui inspire tout à la fois le désir de faire le voyage et de connaître le voyageur.

Les légendes sont la poésie du peuple, et il est intéressant de les suivre en remontant jusqu'à leur origine. Hérodote parle du fantôme de Marathon. Pausanias rapporte qu'un personnage mystérieux parut dans la mêlée, abattant les barbares avec un soc de charrue ; il dit que, près des monuments de Miltiade et de Cimon, on entendait de son temps, pendant la nuit, un tumulte de chevaux et de combattants. Aujourd'hui, les bergers croient encore ouïr dans les marais des bruits étranges et voir un petit homme chevaucher sur le mont Vrana : ce petit homme est un diminutif du fantôme de Marathon.

Ailleurs, d'autres traditions se sont transmises avec une fidélité qui étonne. Le promontoire de Leucade s'appelle le *promontoire des femmes*, dernier souvenir de l'histoire probablement fabuleuse de Sapho et de Phaon. Une grotte de Thessalie se nomme l'*antre d'Achille*.

Veut-on voir comment les traditions se conservent en s'altérant ? On lit dans Pausanias qu'Hercule boucha les ouvertures par où s'écoulait le trop-plein des eaux du

[1] Dodwell, *Travels*, t. I, p. 406.

lac Copaïs. Voici ce qu'on raconte maintenant dans le pays. Les terres couvertes aujourd'hui par les eaux étaient autrefois une contrée florissante. Le roi de cette contrée avait un frère qui, par un sentiment de vengeance, ferma les ouvertures du lac; plaines et villages furent inondés. En Arcadie, une fable inventée pour expliquer la formation de la fente par laquelle s'échappe le fleuve Aïonios a été métamorphosée en une légende plus bizarre. Les anciens Grecs croyaient que la montagne s'était ouverte en cet endroit pour donner passage à Pluton enlevant Proserpine. Naturellement les Grecs modernes ont mis le diable à la place de Pluton. Un jour, le diable se battait avec un roi du pays; les armes du premier étaient des boules de graisse; l'une d'elles prit feu; le corps du roi, tout embrasé et lancé avec une force terrible, ouvrit passage aux eaux à travers la montagne. La parodie est évidente. Comme l'histoire originale, elle semble se rapporter à une action volcanique [1].

Partout, en Grèce, on entend parler de fleuves qui semblent se perdre et qui reparaissent sous un autre nom, de communications entre des lacs et des cours d'eau très-éloignés. Ainsi, mon guide m'assurait que l'Alphée venait du lac Phonia, comme on racontait à Pausanias que des gâteaux jetés dans le Céphise de Béotie reparaissaient dans la fontaine de Castalie. Ces préjugés tiennent également à une croyance païenne d'après laquelle les fleuves habitaient sous la terre, et se rattachent à la fable charmante du fleuve Alphée et de la nymphe Aréthuse.

[1] Dodwell, *Travels*, t. II, p. 440.

Un conte grec recueilli par M. Buchon [1], et dont l'origine est populaire, offre évidemment une version altérée de l'histoire de Psyché et de ses sœurs. Le conte moderne provient de l'île de Chios; probablement la femme chiote qui l'a transmis disait sans le savoir l'ancienne fable milésienne qu'Apulée et La Fontaine ont reproduite avec tant de grâce, et qu'elle avait reçue de la tradition.

Comment ne pas retrouver, dans ce qu'on raconte à Delphes de la femme d'un papas qui se noya dans la fontaine de Castalie, l'histoire de la nymphe aimée d'Apollon, qui se précipita dans ces eaux et leur donna son nom ? Si M. Fauriel a vu avec beaucoup de probabilité dans les aventures du sire du Bousquet revenant de la croisade une transformation lointaine des aventures d'Ulysse revenant dans Ithaque, s'il y a reconnu comme une dernière édition des récits populaires qui ont servi de base à l'*Odyssée*, tels qu'ils s'étaient perpétués en Provence, depuis l'arrivée des Phocéens jusqu'au XIIe siècle, pourquoi ne verrait-on pas un vague souvenir du retour d'Ulysse dans la gracieuse ballade grecque intitulée *la Reconnaissance?*

Une jeune femme est assise devant son métier et travaille. Passe un marchand étranger. Le marchand arrête son cheval et parle à la jeune femme.

« Bonjour à toi, la belle. — Étranger, sois le bienvenu. — Ma belle, comment n'es-tu pas mariée, comment n'as-tu pas pris un brave pour mari ?—Puisse crever ton cheval plutôt que j'entende de telles paroles ! J'ai un époux qui est à l'étranger il y a maintenant

[1] *La Grèce continentale et la Morée*, p. 263.

douze années ; je l'attendrai encore, je prendrai encore patience trois ans, et alors, s'il ne revient pas, s'il ne paraît pas, je me fais religieuse, j'entre dans la cellule, je prends le vêtement noir. — Ma belle, ton mari est mort ; ma belle, ton mari est perdu pour toi. Mes mains l'ont tenu, mes mains l'ont enseveli. — Si tu l'as tenu, si tu l'as enseveli, Dieu te le rende.—Je lui ai donné le pain et la cire pour que tu me les donnes.—Le pain, la cire que tu lui as donnés, je te les rendrai.—Je lui ai prêté un baiser, il m'a dit que tu me le rendrais.—Si tu lui as prêté un baiser, retourne vers lui et va vite le chercher.—Ma belle, je suis ton mari, je suis ton bien-aimé.—Si tu es mon mari, si tu es mon bien-aimé, indique les signes de la maison, et ensuite je t'ouvrirai. —Tu as un poirier à ta porte, dans ta cour une vigne qui produit de beaux raisins et un vin qui est comme le miel. Les janissaires le boivent et vont combattre, les pauvres le boivent et oublient leur misère.—Cela, les voisins le savent, tout le monde le sait. Indique des signes de mon corps, et tout de suite je t'ouvrirai.—Tu as un signe à la joue, un signe au menton, et sur le sein droit une petite morsure.—Servantes, allez ouvrir ; c'est lui-même, c'est mon bien-aimé. »

Quel charmant petit drame ! Peut-on ne pas se rappeler à la fois Ulysse indiquant à Pénélope les *signes de la maison*, lui décrivant le lit conjugal, et Ulysse reconnu à une cicatrice par la fidèle nourrice Euryclée ?

VI

MOEURS, COUTUMES, LANGAGE ANTIQUES DE LA GRÈCE MODERNE.

Ce n'est pas seulement dans les superstitions et les légendes populaires de la Grèce que se retrouvent le souvenir et la continuation de son passé poétique. A tous égards l'homme y est, à peu de chose près, tel que l'ont peint les anciens poëtes. A travers tant de vicissitudes, le fond du Grec n'a pas changé ; il a les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'autrefois. Aussi un homme qui poussait jusqu'au ridicule l'aversion pour les Grecs de nos jours n'avait pas trouvé de plus grande injure à leur dire que celle-ci : C'est toujours la même canaille qu'au temps de Thémistocle.— Il me semble que l'on peut accepter cette insulte. Un autre voyageur, qui est loin d'être enthousiaste, les a mieux jugés en disant d'eux, à l'époque où ils étaient encore esclaves, après avoir expliqué avec raison leurs défauts par l'influence fatale de l'oppression turque achevant l'œuvre de la domination byzantine : « Malgré cette fâcheuse enveloppe (*unamiable covering*), l'ancien caractère national se fait jour à tout moment[1]. »

[1] Leake, *Northern Greece*, t. I, p. 14.

Les deux héros épiques de la Grèce sont encore aujourd'hui les deux types du caractère de ses habitants. Le Thessalien Achille, c'est l'homme du nord, l'homme de la montagne, le Klephte, le Palicare, prompt à la course, vaillant, colère. Ulysse, c'est le Grec des îles, brave aussi, mais moins fougueux, plus patient et parfois trop digne de l'admiration qu'inspiraient à Minerve les ruses de son favori.

La curiosité, l'envie d'entendre des récits, étaient grandes chez les anciens Grecs. L'*Odyssée* en fait foi, car elle a été composée pour satisfaire à ce besoin, et on sait avec quelle avidité sont toujours écoutés, dans ce poëme, les récits d'Ulysse. Cet instinct de curiosité est bien puissant encore aujourd'hui chez les Grecs. Nos guides nous accablaient de questions. Que disent ces lettres? demandaient des femmes grecques à un voyageur qui recueillait une inscription. Le meilleur résultat de cette ardente curiosité, c'est de produire dans la nation une sérieuse envie de s'instruire. Ce qui s'est fait en Grèce pour l'éducation en douze ans est très-remarquable; le pays est couvert d'écoles[1]; les parents les plus pauvres adressent à leurs enfants un proverbe dont le sens est celui-ci : « Apprenez, pour ne pas ressembler aux animaux; » ils s'écrient, déplorant leur sort : « C'est pour nos péchés que Dieu nous a condamnés à être ignorants. » Un des exemples les plus frappants de ce désir universel d'apprendre a été donné par l'illustre Canaris, qui n'était, au commencement de la guerre, qu'un simple marinier d'Hydra; après la

[1] Voy. dans ce volume un tableau de l'état de l'instruction publique en Grèce.

victoire, après avoir inscrit son nom au premier rang parmi les noms des libérateurs de son pays, il s'est avisé qu'il ne savait pas lire, et, à plus de cinquante ans, le glorieux héros, devenu gouverneur d'une place forte, s'est mis à épeler comme un enfant. Telle est la soif d'instruction qui dévore ce noble peuple; on voit bien que c'est lui qui a créé les lettres et les a ranimées dans l'Occident.

Oserais-je parler des défauts qu'on reproche aux Grecs modernes, et y retrouver encore un héritage de leurs pères? Il me semble que cette association même ôte à mon rapprochement ce qui pourrait blesser. Du reste, tous les peuples en sont là, tous portent dans le sang le germe de quelque imperfection héréditaire, et ont, en général, la sagesse d'en convenir. Les Français se résignent de trop bonne grâce à être les descendants de ces Gaulois vaillants, mais légers et indisciplinés, pour que les Grecs puissent se scandaliser beaucoup si quelques traits décochés contre leurs ancêtres viennent les effleurer. Ainsi, l'Athénien est plaideur comme au temps de Lucien. Les Grecs, en général, aiment les procès comme au temps d'Hésiode, et on pourrait leur adresser le conseil que le poëte d'Ascra donne à son frère. « Que le goût de la chicane ne te détourne pas du travail ! »

Peut-être pour devenir la patrie de la fiction, pour créer les ingénieux mensonges qui charment encore tous les peuples civilisés, fallait-il que le peuple grec eût cette disposition innée à feindre et à mentir, qui fut proverbiale dans l'antiquité, et dont les voyageurs modernes sont encore aujourd'hui frappés. Je ne parle pas

du mensonge intéressé, qui est de tous les pays, mais du mensonge gratuit, cultivé pour lui-même, pour la beauté de l'art de mentir, pour avoir, à ses propres yeux, la gloire d'un génie inventif et

. . . . D'une imaginative
Qui ne le cède en rien à personne qui vive.

Quand M. Leake reprochait à ses guides un mensonge, ceux-ci répondaient : « Il fallait bien dire quelque chose. » Ulysse, le sage Ulysse, mentait aussi *pour dire quelque chose*; il ment au fidèle Eumée, et adresse à Minerve un récit plein de menteries tout à fait inutiles, qui obtint de la déesse cette louange singulière : « Certes, il serait un habile trompeur celui qui te surpasserait en artifice. »

Les Athéniens passaient dans l'antiquité pour aimer la nouveauté et le changement. Depuis la révolution du 2 septembre, qui a fondé chez eux la vie politique, on doit reconnaître qu'ils n'ont pas encore trop laissé paraître ce défaut; on peut espérer qu'ils en sont corrigés. Espérons qu'ils continueront sagement comme ils ont commencé; qu'après avoir voté leur constitution, ils s'y tiendront, et qu'on n'aura pas à dire d'eux ce qu'Aristophane disait de leurs ancêtres : « Ils sont prompts à rendre des décrets; puis, les décrets une fois rendus, ils ne veulent plus les exécuter. » Mais un point par lequel plusieurs d'entre eux se sont montrés déjà trop semblables aux Grecs d'autrefois, c'est la tendance à se diviser, à se fractionner, au lieu de se fondre et de s'unir; c'est cet esprit de jalousie étroite qui fit tant de mal à la Grèce antique en la morcelant, et,

après l'avoir épuisée par des luttes et des déchirements intérieurs, la livra sans défense aux tyrans étrangers. Ce patriotisme de canton, au lieu du grand patriotisme grec, n'a encore aujourd'hui que trop de puissance. On a vu, le lendemain de la dernière révolution, un parti nombreux refuser les droits politiques à des citoyens que le hasard avait fait naître hors des limites de la Grèce actuelle; et cependant l'avenir de la Grèce est dans l'union de ses enfants, de tous ceux qui ont l'honneur de parler le langage dans lequel ont été écrits les plus beaux livres qui existent. La Grèce n'a été unie que deux fois : la première, dans les temps héroïques, pour cette expédition qu'Homère a immortalisée; la seconde, pour cette lutte contre l'Asie, d'où est sortie la civilisation du monde. Il faut qu'une troisième fois toutes les populations helléniques soient réunies en un corps de nation. Alors seulement la Grèce pourra quelque chose de grand. On ne doit pas sans doute compromettre cet avenir en le voulant précipiter, mais on doit y tendre; et pour arriver plus sûrement au but, il n'est pas nécessaire de commencer par lui tourner le dos.

Non-seulement le peuple grec offre encore des traits généraux de son ancien caractère, mais on peut démêler jusqu'aux traits particuliers qui distinguaient la physionomie morale des différentes populations helléniques. « Athènes, dit M. Gell, est la ville la plus polie de la Grèce; les *eleuthero-lacones* gardent encore leur indépendance et leur aversion pour les étrangers. Les hommes les plus vigoureux se trouvent encore à Daulis; les Acarnaniens et les Épirotes sont encore les plus in-

disciplinés[1]. » La Laconie est célèbre par la beauté de ses femmes, de nos jours comme au temps d'Homère, qui appelle Sparte la ville aux belles femmes. La Béotie répudiera, je n'en doute pas, l'héritage proverbial de son passé. En attendant, on assure que les Béotiens, ce que je n'ai nullement éprouvé, ont conservé quelque chose de la rudesse de leurs aïeux, et qu'ils ont de nos jours le caractère inhospitalier dont parle Dicæarque. Il est impossible de ne pas être frappé de ce qu'on lit chez un voyageur récent[2], que les habitants de Topolia, au bord du lac Copaïs, en pleine Béotie, n'ont pu trouver, après la révolution, personne qui sût lire ou écrire, pour organiser la commune.

Ce n'est pas seulement dans la Grèce proprement dite que les mœurs domestiques des anciens Grecs se sont conservées en partie jusqu'à nos jours. M. Leake dit expressément que dans l'Ionie elles lui semblent avoir peu changé depuis Homère[3]. A Alexandrie, les femmes portent leurs enfants sur une de leurs épaules; c'est ainsi qu'Andromaque porte le petit Astyanax, sur un vase où sont représentés les adieux d'Hector. D'autre part, à Chalcis en Eubée, on apporte au voyageur l'eau destinée à laver ses mains dans un vase à long col, qui est le *prochoos* d'Homère, tel que le montrent les monuments. Quel pays que celui où une fille d'auberge, en vous donnant un pot à l'eau, vous fait songer à Homère!

Au reste, en Grèce, on est reporté sans cesse du sein

[1] Gell, *Itinerary of Greece*, préf. II.

[2] Ulrichs, *Reisen und Forschungen* (Voyages et Recherches), p. 201.

[3] Leake, *Northern Greece*, t. IV, p. 146.

de la vie journalière vers la vie poétique de l'antiquité. Le voyageur introduit dans une famille grecque est accueilli à peu près comme le fut Télémaque à Pylos par Nestor, ou à Sparte par Ménélas. Le maître de la maison va au-devant de son hôte, l'embrasse, le prend par la main et le conduit dans la salle de bain, où il trouve du linge et des vêtements. L'usage homérique d'accueillir un étranger en l'invitant à manger et à boire avant de l'interroger, cet usage est probablement l'origine de celui qui, de nos jours, prescrit de présenter à tout visiteur des confitures et du café. C'est comme un repas abrégé auquel les habitudes modernes ont joint la pipe; mais le principe est toujours le même: s'occuper d'abord du bien-être de son hôte, et lui offrir une réfection quelconque avant de commencer à s'entretenir avec lui. On donne aujourd'hui le baiser sur les yeux dont parle Homère, et le baiser en tirant les oreilles dont parle Théocrite. Mille coutumes charmantes de l'antiquité subsistent encore. Ainsi, les jeunes filles de l'Hélicon portent une ceinture qu'elles déposent le lendemain de leurs noces.

La condition des femmes n'a pas beaucoup changé. Fidèles aux habitudes du gynécée, elles sortent rarement du logis. A Athènes, on voit peu de femmes dans les rues; jamais elles ne s'y mêlent aux hommes, et n'y font pas, comme chez nous, partie de la foule; elles semblent se souvenir de ce précepte que leur donne Euripide : « Ce qu'une femme peut faire de mieux, c'est de demeurer dans l'intérieur de sa maison. » La femme grecque sert son mari; elle lui apporte la pipe et le café, et ne s'assied pas devant lui. On s'étonnerait

peu de lui entendre dire comme Técmesse à Ajax : O maître !

Les réjouissances qui accompagnent le mariage rappellent, par plus d'un trait, les noces antiques. Le flambeau de l'hymen est porté devant les nouveaux époux. On place sur leur tête la couronne de fleurs, suivant un usage dont parle Homère. Le beau-père offre à son gendre la coupe que remplit la rosée bouillonnante de la vigne, comme dit Pindare en parlant de cette cérémonie, déjà pratiquée de son temps. La nouvelle épouse, qui s'appelle comme autrefois la *nymphé,* s'avance au milieu des chants et des danses de ses compagnes. On croit les voir, telles qu'elles sont représentées sur le bouclier d'Achille, conduisant l'épouse à travers la ville, à la clarté des flambeaux, tandis que la foule entonne le chant d'hymen, que les jeunes gens dansent et pirouettent, que les flûtes et les lyres retentissent. Des chants alternatifs des compagnons du marié et des jeunes filles qui entourent l'épouse, les efforts folâtres qu'elles font pour la retenir, rappellent plusieurs détails de l'épithalame grec tel que l'avait traité Sapho, imitée par Catulle[1].

Les jeunes filles qui ont ramené la mariée de l'église dans sa demeure vont, le soir, chanter à la porte de la chambre nuptiale, comme Théocrite nous peint les jeunes compagnes d'Hélène, les cheveux ornés de fleurs d'hyacinthe, les pieds entrelacés, se tenant par la main et adressant aux époux le chant gracieux et enjoué de l'hymen.

[1] Ot. Müller, *Histoire de la littérature grecque* (en allemand), t. I, p. 332-4.

Plus d'un voyageur a remarqué la ressemblance des danses modernes de la Grèce avec celles dont l'antiquité nous a laissé la description poétique. La danse qui a lieu tous les ans, le 1er avril, autour du temple de Thésée, paraît provenir en droite ligne de la danse que Dédale inventa pour la belle Ariane, dont le souvenir serait encore lié au souvenir de son ravisseur infidèle. Les voyageurs les plus récents remarquent que le jeune homme qui conduit le chœur se permet seul des bonds et des sauts périlleux que s'interdisent les autres danseurs. Il en est de même des *cubistes*, qui, dans la danse qu'Homère a dessinée sur le bouclier d'Achille, conduisent le chant et bondissent au milieu de la foule.

Nous devons à une Grecque aimable, mère du plus *antique* de nos poëtes, à Mme Chénier, quelques détails curieux sur la danse d'Ariane. Tantôt on l'exécute avec un fil qui rappelle celui du labyrinthe, tantôt avec un mouchoir. La personne qui tient le mouchoir dit ces paroles : « Navire qui es parti et qui m'enlèves mon bien-aimé, mes yeux, ma lumière, reviens pour me le rendre ou pour m'emmener aussi. » On voit que c'est Ariane qui parle, et le mouchoir est là pour essuyer ses larmes. Quand Ariane a chanté, le chœur lui répond sur le même air, en s'unissant au sentiment qu'elle éprouve, à la manière du chœur antique : « Maître du navire, mon seigneur, et vous, nocher, âme de ma vie, revenez pour me la rendre ou pour m'emmener aussi[1]. »

[1] Cette lettre se trouve dans le *Voyage littéraire* de Guys, t. I, p. 196. M. Labitte en a parlé dans sa spirituelle biographie de J. Chénier; *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1844.

Les danses dans lesquelles les hommes figurent seuls sont moins gracieuses, mais bonnes à noter ici, comme particulières à la Grèce, et offrant plus de ressemblance avec le chœur antique, où ne figuraient jamais ensemble des hommes et des femmes. Il y a un rapport frappant entre le chœur tragique qui se mouvait autour de l'autel de Bacchus et la ronde des Albanais que Leake appelle un chœur circulaire, et qui, d'après l'énergique peinture de Byron, semble avoir gardé le caractère *orgiastique* d'une danse consacrée à Bacchus.

L'expression de la douleur n'a pas été moins constante que l'expression de la joie; plusieurs des anciens rites funèbres se sont fidèlement conservés. Tels sont les cris des femmes qui se font un devoir, et quelquefois un métier de leurs gémissements. Telles sont les couronnes de fleurs placées, encore aujourd'hui, sur la tête des jeunes filles mortes. Pour les anciens, la couronne était un ornement funèbre. Il seyait bien à l'antiquité de couronner de fleurs la mort comme la vie, la tombe comme l'hyménée.

Souvent, sur les sépultures antiques, on a sculpté les instruments de la profession du mort, ainsi, dans l'*Odyssée*, Ulysse place une rame sur le tombeau d'Elpénor. Aujourd'hui, au cimetière des Arméniens, à Constantinople, on voit gravé sur chaque tombe l'emblème de la profession de celui qui l'occupe : des ciseaux pour le tailleur, un rasoir pour le barbier, des tenailles pour le forgeron. C'est un usage grec; ce qu'il y a de particulier aux Arméniens, c'est de constater de la même manière le genre de supplice par lequel ils ont péri; si c'est par la corde, on dessine sur la

pierre funèbre un gibet; si c'est par le glaive, on représente le mort le chef coupé, et placé entre ses jambes.

Dans les îles Ioniennes, un voyageur a vu les amis, les parents, s'approcher d'un ami ou d'un parent expiré, se pencher vers lui, murmurer à son oreille l'adieu suprême, puis porter sur sa tombe les gâteaux, le vin et l'huile, en l'invitant à prendre ce repas[1]. On retrouve là l'offrande funèbre, la libation, la croyance aux mânes qui boivent le vin. M Fauriel, dans son introduction aux *Chants populaires de la Grèce moderne,* qui est un vrai chef-d'œuvre, a parfaitement décrit les *myriologues,* effusions poétiques de la douleur d'une épouse, d'une sœur ou d'une mère, en présence des restes d'un époux, d'un frère ou d'un fils[2]. M. Fauriel n'a pu recueillir que de courts fragments de myriologues, et ce que Guys et Mme Chénier nous en ont fait connaître est traduit trop librement pour donner une idée exacte de ce poëme qu'improvisent les femmes grecques à l'occasion d'une perte domestique; mais M. Fauriel a très-judicieusement remarqué que nous possédons un véritable myriologue dans un passage du xxive chant de l'*Iliade.* Priam a rapporté le cadavre d'Hector; on l'a placé sur un lit, dans l'intérieur du palais. Auprès du mort se tiennent les chanteurs qui doivent diriger le chœur funèbre; ils entonnent ce chant et les femmes, en gémissant, leur répondent. Alors la veuve d'Hector, Andromaque *commence sa plainte,* qui se compose d'une allocution simple adressée à son époux et à son fils;

[1] Grasset Saint-Sauveur, *Voyage aux îles Ioniennes,* t. II, p. 54-55.

[2] Fauriel, *Chants populaires,* disc. préliminaire, xxxix et suiv.

toutes les femmes accompagnent, par des gémissements, les paroles d'Andromaque. Après la veuve, la mère *commence sa plainte*; les gémissements s'élèvent de nouveau. Enfin Hélène *commence sa plainte;* cette formule, répétée chaque fois qu'une des trois femmes prend la parole, pourrait se traduire : *commence à chanter son myriologue.* La scène touchante qu'Homère place ici dans le palais de Priam se passe chaque jour dans la demeure du plus humble enfant de la Grèce. Les chanteurs y sont, et les femmes qui appartiennent à la famille expriment les regrets de tous comme le font, dans l'*Iliade*, Hécube, Andromaque, Hélène.

L'idée du myriologue moderne se montre aussi dans la poésie dramatique des Grecs. Le premier chœur des *Suppliantes* d'Euripide se termine par des plaintes semblables à celles que les femmes grecques de nos jours font retentir auprès d'un cadavre. Il en est de même du dernier chœur des *Sept Chefs* d'Eschyle. Antigone et Ismène adressent à leurs frères morts un véritable myriologue. Rien ne ressemble plus aux gémissements entrecoupés de la muse tragique que ces plaintes simples et touchantes, prononcées aujourd'hui par une mère en présence du corps de sa fille : « Ma fille, ma joie, tu n'es plus, et j'ai des yeux, j'ai une voix, j'ai des pieds; je vois, je parle, je marche! » Je traduis mot à mot les paroles expressives que la version de Guys a singulièrement affaiblies. Ainsi, on reconnaît, dans Homère, dans Eschyle, dans Euripide, le simple myriologue existant déjà au temps d'Homère, et conservé jusqu'à nous par la fixité des coutumes populaires.

Plusieurs traits des mœurs grecques rappellent les anciennes pratiques de l'agriculture et de la navigation. Le grain est foulé sur l'aire par des chevaux, comme il l'est dans l'*Iliade* par des bœufs, comme il l'était chez les Égyptiens par des porcs, au dire d'Hérodote, et par des troupeaux de chèvres, d'après les monuments.

En naviguant près des côtes de la Grèce, on se croit transporté au temps où les Grecs de l'*Iliade* montèrent sur leurs mille vaisseaux, vaisseaux qui ressemblaient beaucoup aux caïques d'aujourd'hui. Ces petits bâtiments, goudronnés au dehors, sont bien les navires *noirs* d'Homère. Le système de navigation est pareil; pendant le calme, on supprime le mât et les voiles, et on se sert de rames; si le vent se lève, on dresse le mât, on déroule la voile, on la déploie, et le navire *court sur les flots*. Quand la nuit vient, ou si la mer est trop mauvaise, on aborde et on tire le bâtiment à terre; j'ai vu souvent des caïques rangées ainsi sur le sable, comme les navires des Grecs sur les côtes de la Troade. Le cri du marinier de l'Archipel rappelle celui des matelots dans *la Paix* d'Aristophane. Chaque rame est fixée à une cheville par un lien de cuir, comme le dit Eschyle dans *les Perses*, tant est complète et minutieuse la ressemblance des anciennes mœurs et des mœurs modernes! C'est que la tradition des usages antiques se conserve surtout dans les détails les plus familiers de l'existence, dans le cri du matelot, dans la chanson de la nourrice, dans les jeux de l'enfant.

Il ne faut pas, comme M. Guys, rapporter à une origine grecque des jeux qui se trouvent ailleurs qu'en Grèce, comme la toupie; mais il en est de particuliers

aux enfants grecs. Tel est le jeu de la tortue, cité par le même voyageur, et le jeu des astragales, retrouvé par M. Ulrichs dans le village phocéen d'Arachova. Ce fut en jouant à ce jeu que Patrocle, dans son enfance, tua le fils d'Amphidamas, ce qui le contraignit à se réfugier chez Pélée. Destinée des grandes choses! influence des petites! si Patrocle enfant n'eût pas joué aux astragales, comme font encore aujourd'hui les jeunes montagnards d'Arachova, Achille, qui n'eût jamais été son ami et son vengeur, serait resté sous sa tente, les Grecs seraient remontés sur leurs vaisseaux sans prendre Troie, et .... nous n'aurions pas l'*Iliade*.

Le costume national des Grecs tient beaucoup du costume qu'ils portaient dans les temps héroïques. L'espèce de jambard de pourpre que portent les Klephtes rappelle les knémides, chaussure caractéristique des Grecs dans Homère. L'expression *Grecs aux belles knémides*, employée souvent par le poëte, et que Voltaire a rendue par « Grecs bien bottés. » n'était ni ridicule, ni insignifiante. La knémide était la chaussure des Grecs[1], tandis que les Troyens portaient des pantalons nommés *anaxyris*. L'épithète qui, chez Homère, s'applique aux Grecs par opposition aux Asiatiques, renfermait une désignation nationale, européenne; c'est comme si on opposait l'uniforme de nos soldats au manteau des Kabyles.

La cuisine homérique est encore aujourd'hui celle

[1] Les knémides étaient de métal, comme le prouvent un vers d'Hésiode et plusieurs vers d'Homère. La knémide moderne est en étoffe, mais l'ornement métallique que les Grecs appellent *tsaprasia* est un souvenir de cette origine. De plus, Dodwell dit que les bottes des Arnautes sont couvertes d'argent. *Travels*, t. I. p. 136.

des palicares de la Grèce moderne. On embroche un mouton et on l'expédie, exactement comme faisaient Achille ou Ajax. Seulement, dans l'*Iliade*, c'est un bœuf qui sert de pâture aux héros affamés. La différence du bœuf au mouton mesure la distance du chef antique des Dolopes au capitaine thessalien, son successeur, peut-être son descendant, et la distance de la poésie homérique à la chanson populaire des Klephtes. C'est le même type et le même génie ; mais les proportions de l'héroïsme et de l'inspiration ont changé comme celles de l'appétit. Les repas moins primitifs du Grec des villes ont aussi un fumet classique. Dans le dessein de retrouver en Grèce l'antiquité sous tous ses aspects, un archéologue zélé pourrait y faire une savante étude de gastronomie poétique, en savourant les anguilles du lac Copaïs, vantées par Aristophane, et aujourd'hui fort appréciées par les moines des couvents voisins, ou les anguilles du Strymon, célébrées par le poëte Archésistrate, et dont le débit fait subsister presqu'à lui seul la ville de Mochori. Il aurait quelque plaisir à boire du vin de Lemnos, mentionné par Homère ; en goûtant, non sans faire la grimace, le vin que les Grecs gâtent à plaisir avec de la résine, il trouverait une véritable satisfaction à penser que cet usage doit remonter à la plus haute antiquité, et qu'il est probablement l'origine de la pomme de pin placée à l'extrémité du thyrse bachique ; conjecture ingénieuse que je dois, comme tant d'autres choses, à M. de Chateaubriand.

La vie intérieure des Turcs tient elle-même, en beaucoup de points, à la vie des anciens. Les habitudes des musulmans sont en partie des habitudes grecques

adoptées par leurs ancêtres : souvent les Turcs ont fait pour la civilisation grecque ce qu'ils ont faits pour Sainte-Sophie : ils ont conservé l'édifice ; seulement ils ont placé le croissant au sommet. Sous ce rapport, habiter une ville turque, ce n'est pas tout à fait sortir du monde grec. Pour moi, quand j'errais dans les rues de Smyrne, sans cesse une porte entr'ouverte, qui laissait mon regard pénétrer dans l'intérieur d'une habitation, me donnait l'idée de l'existence domestique des anciens. La disposition des maisons turques, aussi bien que des maisons arabes, est calquée sur celle des maisons grecques et romaines. Point de fenêtres au dehors, une cour carrée entourée d'un péristyle, au centre de cette cour une fontaine, et, dans la partie la plus reculée du bâtiment, le harem, qui s'appelait le gynécée. L'aspect d'un quartier de Smyrne, brûlé récemment, me rappelait les rues de Pompéi. A l'intérieur, même ressemblance : les siéges placés le long des murs, dans la salle du palais des Phéaciens, sont déjà disposés comme les divans orientaux. Le mobilier d'une maison turque, composé surtout des tapis et des coussins, peut se résumer dans un vers d'Aristophane, qui montre, comme le remarque M. Leake, que les Grecs ont toujours meublé leurs appartements de la même manière ; observation qu'on doit étendre aux Turcs. Plusieurs usages de l'Orient, qui ne viennent pas des anciens Grecs, existent chez leurs descendants. Ainsi la coutume aujourd'hui si générale de coucher sur les toits plats des maisons coûte la vie à Elpénor, dans l'*Odyssée*. L'usage du voile a été grec avant d'être turc ; dans les temps héroïques, les femmes ne paraissent que voilées. Andromaque prend

son voile, quand elle sort pour aller au temple. Le voile thébain, tel que Dicæarque le décrit, ne laissant *voir que les yeux*, et cachant tout le reste du visage[1], est un voile turc, et l'on a retrouvé, à Égine, une figure en terre cuite, de grandeur naturelle, représentant une femme dont la bouche et l'extrémité du nez sont voilées[2], exactement comme s'il s'agissait d'une dame de Constantinople.

La clôture des femmes n'existait pas chez les Grecs; mais, quoi qu'on en ait pu dire, elle n'existe pas non plus en Turquie : les femmes de Constantinople sortent perpétuellement, les rues sont pleines de femmes, et surtout les bazars. Ce qui caractérise les mœurs orientales, c'est que jamais les hommes ne sont admis à pénétrer dans l'appartement intérieur, où vivent ensemble la mère, les sœurs, l'épouse[3] du maître de la maison et ses enfants. Or, il en était de même, à peu de chose près, des femmes grecques dans l'antiquité, et les hommes n'étaient pas plus admis dans les gynécées qu'ils ne le sont dans les harems. On ne voit pas que les prétendants, malgré leur audace, entrent jamais dans l'appartement où Pénélope vit retirée, filant la laine, ou brodant la toile au milieu de ses esclaves. D'autre part, les désordres reprochés au gynécée par les poëtes grecs sont ceux dont on accuse le harem. Aristophane et Athénée reviennent à plusieurs reprises sur le goût des femmes grecques pour le vin; il paraît

1 Édition Manzi, p. 36.

2 *Expédition de Morée*, t. III, pl. XLIII, fig. 2.

3 On a beaucoup exagéré la polygamie orientale; elle diminue chaque jour; et l'on m'a assuré à Constantinople que, lorsqu'un homme a deux femmes, il les établit chacune dans une maison différente. Les frais de ces doubles ménages doivent les rendre assez rares.

que ce goût est partagé par les femmes turques : honteux passe-temps de la solitude, auquel entraîne la privation des plaisirs plus délicats de la société. Il faut attribuer aux mêmes causes les conversations grossièrement licencieuses des dames turques entre elles, même de celles qui appartiennent à la classe la plus élevée. Simonide parle aussi de ces réunions où les femmes grecques tenaient des discours *pleins d'Aphrodite*. L'honnête familiarité des deux sexes que repoussaient les préjugés de l'antiquité, et que réprouvent encore aujourd'hui les mœurs de l'Orient comme indécente et criminelle, est aussi nécessaire à la moralité des entretiens qu'à leur agrément.

Rien ne saurait donner une idée des licences de l'ancienne comédie grecque, mieux que les bouffonneries déhontées des *ombres chinoises* de Smyrne et de Constantinople. L'accoutrement impudique des satyres qui figuraient dans les drames grotesques auxquels ils avaient donné leur nom a été fidèlement conservé par un personnage scandaleusement burlesque, nommé Karageuz, favori de la populace turque, qui se permet devant elle certaines gaietés dont les analogues ne peuvent se trouver que chez Aristophane, et qui font comprendre l'origine qu'Aristote donne à la comédie[1].

L'usage de recevoir des cadeaux sans qu'il en résulte aucun sentiment d'humiliation pour celui qui reçoit est encore un trait de ressemblance qu'offrent les mœurs antiques avec les mœurs actuelles de la Grèce et de l'Orient. Ulysse se fait faire des présents toutes les fois

[1] *Poétique* d'Aristote, chap. IV.

qu'il en trouve l'occasion, et Achille parle avec complaisance des beaux dons qu'il a reçus de Priam.

Il n'est pas jusqu'à des usages religieux ou superstitieux que les sectateurs de l'islamisme, malgré leur horreur de toute idolâtrie, semblent avoir empruntés au paganisme[1]. Un voyageur a vu avec étonnement des femmes turques offrir des aliments et des parfums aux Parques dans une grotte près de l'Ilissus, et il a remarqué l'analogie de la danse des derviches tourneurs avec la danse des corybantes, telle que l'a décrite Apulée; mais ici, je pense, avec M. Lenormant, qu'il faut remonter plus haut, et voir dans les contorsions des derviches un reste de danses furieuses que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseignées aux corybantes.

Je l'ai déjà dit, plusieurs de ces usages qu'on trouve chez les Turcs actuels et chez les anciens Grecs ne sont point dérivés les uns des autres, mais appartiennent également aux habitudes générales de l'Orient. Ainsi, Nestor, Achille, Hector, Priam, font des ablutions avant la prière comme le plus dévot musulman. D'autre part, l'esclavage sous des tyrans orientaux avait forcé les Grecs d'adopter certains usages de l'Orient. En approchant du pacha, il fallait se prosterner et baiser la terre, selon l'ancienne coutume orientale dont parle Oreste dans Euripide. Ces usages disparaissent chaque jour; ils ont cessé d'être grecs, ou plutôt ils ne l'ont

[1] Les tombeaux turcs sont pareils aux anciens tombeaux grecs ; la pierre verticale au sommet de laquelle on sculpte un turban est la stèle dont parle Homère : « Ses frères et ses amis l'honoreront par un tombeau et une stèle, honneur qu'on accorde aux morts. » (*Iliade*, XVI, 457.)

jamais été. Les Grecs, redevenus libres, les ont bannis comme ils ont banni les mots turcs qui s'étaient glissés dans leur idiome à la faveur de la servitude. Ces mots ont disparu de la langue le lendemain du jour où les Turcs ont disparu du territoire.

Le langage est ce qu'il y a en Grèce de plus antique. C'est un grand charme pour celui qui a voué un culte à l'antiquité grecque d'entendre parler grec autour de lui, de reconnaître dans les conversations d'un guide ou d'un marinier tel mot qu'il n'avait jusque-là rencontré que dans Homère. Il semble alors qu'on est réellement transporté dans la Grèce antique; on est tenté de dire aux passants, comme Philoctète à ses compatriotes retrouvés dans Lemnos : « Je veux vous entendre, » et de s'écrier comme lui : « O langage bien-aimé ! » Mais, pour se livrer à ce transport, il faudrait, dira-t-on, que ce langage fût celui des anciens Hellènes, et non pas un dérivé imparfait que défigure une prononciation bizarre. A cela on peut répondre: Qu'il n'y a pas de raison pour que les descendants de Périclès adoptent le système qu'un savant hollandais a imaginé au XVIe siècle. Du reste, la question est délicate et ne saurait être traitée ici. Qu'il suffise d'affirmer que plusieurs règles de prononciation, adoptées par les Grecs modernes, remontent à la plus haute antiquité, et que l'on trouve déjà dans le IIe siècle de notre ère des exemples de l'iotacisme, c'est-à-dire de *ê*, *ei*, *oi*, prononcés *i*, bien que l'iotacisme ne paraisse avoir été définitivement et complétement constitué qu'au Xe ou XIe siècle.

L'iotacisme, d'ailleurs, n'est pas toute la prononcia-

tion grecque. Sous d'autres rapports, la prononciation du grec moderne est certainement conforme à la prononciation antique là où la nôtre ne peut se flatter d'avoir cet avantage. Les Grecs ont fidèlement conservé à l'accent sa place véritable dans des mots où nous reproduisons les déplacements introduits dans l'accentuation grecque par la prononciation latine[1]. En somme, il y a profit à suivre une prononciation vivante, bien que les siècles aient pu altérer le type antique d'où elle provient. Cette méthode sera toujours préférable à un système purement arbitraire, et l'on sera toujours plus près d'Homère et de Sophocle en prononçant le grec comme un mendiant d'Athènes qu'en le prononçant comme un helléniste de Rotterdam[2].

Dans le langage populaire de certaines parties de la Grèce, on retrouve quelques vestiges des dialectes qui y furent parlés autrefois. En général, les anciens dialectes grecs ont péri par suite de conquête, qui les a éteints avec la vie locale des pays subjugués. Cependant ils n'ont pas disparu entièrement; on reconnaît à des traces assez nombreuses le dialecte éolien dans la Béotie

[1] Leake, *Researches*, p. 205-220.

[2] Le grec moderne n'est pas un idiome qui diffère du grec ancien, comme l'italien ou le français du latin. Le grec moderne est seulement du grec fort altéré; le sens de plusieurs mots a changé, un certain nombre d'expressions ont péri; la grammaire s'est appauvrie; elle a perdu plusieurs de ses formes. Deux surtout sont regrettables : l'infinitif que remplace aujourd'hui le subjonctif précédé de la conjonction *que*; exemple : *je veux que j'aime*, pour *je veux aimer*; et le datif, auquel on substitue l'accusatif précédé d'une préposition qui correspond à la préposition *à* en français. Telles sont les principales différences entre le grec ancien et le grec moderne. Malgré ces différences, le fond de la langue est encore le même, et peut éclairer l'étude du langage ancien de plusieurs manières.

et la Phocide, et dans un canton montagneux du Péloponèse, la Tzaconie, le dialecte dorien s'est merveilleusement conservé. Un certain nombre de mots grecs oubliés avec le temps ont été remplacés dans l'usage par une autre expression : ainsi, *trecho*, courir, se dit seul, au lieu de *dramo*; au lieu d'*artos*, pain, *psômi*. Eh bien ! il arrive que le vieux mot grec oublié se retrouve dans un coin de la Grèce; par exemple, *dramo* dans les villages du Parnasse[1]. Pour *artos*, son histoire est plus singulière; après avoir complétement disparu de la langue grecque moderne, il ne se trouve plus que dans le patois des environs de Marseille, où *pain* se dit *arton*, mot qui a encore été entendu en 1830, et qui certainement ainsi que quelques autres mots grecs égarés dans les patois provençaux, remonte à l'arrivée des Phocéens sur les rives de la Gaule. En Grèce, quelquefois le mot antique a subsisté, mais avec un sens plus ou moins modifié. Il est curieux de se rendre compte des causes de cette modification, et de voir pour ainsi dire le grec ancien s'avancer vers le grec moderne. Le mot *psari*, qui s'emploie exclusivement pour *poisson*, est dérivé d'*opsarion*, qui, dans le grec ancien, signifiait bonne chère, bon morceau, parce que chez les anciens le poisson fut toujours regardé comme l'aliment le plus délicat, le plus recherché, témoin les murènes, de barbare mémoire, et le turbot de Domitien. Ou bien un usage antique rend raison de l'emploi d'un mot employé dans le langage moderne; le vin s'appelle aujourd'hui *krasi*, c'est-à-dire boisson *mêlée*, en raison de l'usage où étaient les Grecs de mêler au vin du

[1] Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, p. 128.

miel et divers ingrédients. Voici un autre exemple du sens actuel d'un mot expliqué par une particularité de la vie antique, dont le souvenir a péri, mais qui a laissé une trace dans le langage parlé de nos jours : *tragoudin* voudrait-il dire aujourd'hui *chanter*, si la tragédie n'avait pas été chantée?

Très-souvent le mot antique s'est conservé sous la forme du *diminutif*[1].

Parfois même une expression usitée dans la langue grecque moderne ne se trouve à aucune époque dans le grec ancien, et cependant porte la marque d'une parenté évidente avec des mots qui firent de tout temps partie de la langue antique. Ainsi l'eau, en grec moderne, s'appelle *nero*, ce qui ne ressemble nullement au nom de l'eau en grec ancien, *hudôr*; mais *nero* rappelle *Nereus* et les *Néréides*, qui sont des divinités aquatiques. La racine de leur nom semble avoir péri à une époque très-reculée dans l'ancienne langue, et, chose singulière, avoir subsisté jusqu'à nos jours dans *nero*, nom de l'eau en grec moderne[2].

Ces faits, quelque singuliers qu'ils soient, peuvent se comprendre à l'aide de faits analogues et s'expliquer par la nature des choses. Le langage que parle le peuple change beaucoup moins que le langage écrit par les

[1] Ce qui est arrivé pour le grec a eu lieu également dans le passage du latin aux langues qui en proviennent, et particulièrement au français. *Oreille* vient d'*auricula*; *oiseau* (ancien français, *oisel*) d'*avicellus*, mots à forme diminutive qui, dans la basse latinité, paraissent avoir été d'un usage plus fréquent que le simple *auris*, *avis*.

[2] Ce qui achève de rendre vraisemblable l'existence d'un radical grec de *Nereus*, *Néréides*, perdu dès le temps d'Homère, et qui reparaît dans *nero*, c'est que le mot sanscrit *nara* veut dire *eau*

savants ou les poëtes. Telle signification anciennement perdue, tel mot même sorti de la langue littéraire depuis des siècles, peuvent avoir subsisté longtemps après dans l'usage populaire; et comme le grec aujourd'hui parlé est né de cet usage, il a pu conserver et recueillir les sens et les mots négligés ou rejetés par les auteurs. Il en a été ainsi partout, partout le langage vulgaire a conservé des éléments très-anciens qui ont disparu dans le langage cultivé. Le patois que parlent les paysans normands et picards est beaucoup plus semblable au français de Ville-Hardouin ou de Joinville que le français de l'Académie; bien des mots que la langue française a exclus en se polissant sont restés dans les dialectes provinciaux. Il serait curieux de chercher si, dans les cantons écartés de la Grèce, on ne trouverait pas des formes très-anciennes du langage grec; on pourrait presque l'affirmer d'avance[1].

Le grec moderne peut donc servir à faire connaître plus à fond le grec ancien; quelquefois il peut offrir l'explication inattendue d'un passage obscur[2], et même épargner à de savants traducteurs quelques contre-sens[3]. Enfin, en parlant le grec moderne et en l'enten-

[1] De la même cause dérive ce fait très-curieux, que, des dialectes de la Grèce antique, celui qui domine dans la prononciation actuelle, c'est le plus ancien de tous, le dialecte éolien.

[2] Le sens du mot νομάδες, dans Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 687, est expliqué par le nom de *nomai*, que les paysans donnent encore aux tuyaux qui reçoivent l'eau du Géphise. Voy. le *Voyage* de Stephani, p. 101.

[3] M. Artaud dans *les Chevaliers*, v. 120, a traduit *potérion* par *du vin*. S'il avait eu l'occasion de demander un verre dans une auberge de Grèce, il aurait appris qu'un *verre* s'apelle *potiri*. *Potérion*, dans ce passage d'Aristophane, veut dire une coupe.

dant parler, on acquerra de la langue d'Homère et de Platon un sentiment pratique, et, pour ainsi dire, une intelligence vivante que rien ne saurait remplacer. Du reste, le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque complétement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter vers l'idiome antique de ses pères; c'est un spectacle qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. Cette tentative inusitée est d'autant plus intéressante, qu'elle est dictée aux Grecs par le sentiment et l'orgueil bien permis de leur nationalité glorieuse. Pour eux, la patrie, c'est le passé, il est naturel qu'ils y cherchent les titres de leur indépendance et la garantie de leur avenir. On aime à les voir rendre à leurs villes affranchies les noms qu'elles portèrent autrefois; ils veulent effacer le souvenir de la servitude et ressaisir les traditions de la gloire et de la liberté. Ces noms officiels sont acceptés par le peuple. Il en est de même pour la langue; non-seulement les savants s'empressent de suivre les pas de l'illustre Coray, qui, au temps de la captivité, préparait par la régénération de l'idiome populaire la régénération de l'esprit national; non-seulement les écrivains cultivés reviennent de plus en plus aux formes de la langue antique, à tel point qu'on peut lire quelquefois des pages entières écrites hier presque sans s'apercevoir qu'on lit du grec moderne; mais chaque jour les habitudes du grec ancien rentrent insensiblement dans l'usage universel.

Chez un peuple aussi plaideur que le peuple grec, on est bien sûr que les lois sont comprises par tous, et les lois ont été rédigées dans un idiome fort différent de ce qu'était le grec vulgaire avant la révolution. Plusieurs expressions usuelles sont remplacées par les expressions antiques; celles-ci, au moins, commencent à être entendues, et si j'ai eu le chagrin de trouver à Delphes un Grec qui ne comprenait pas le mot *thura*, porte, et n'entendait que le mot italien *porta*, en revanche, j'ai eu le plaisir de voir affiché à Éleusis un avertissement au sujet de certains chevaux égarés qui s'adressait évidemment à toutes les classes de la population, et dans lequel, au lieu du mot vulgaire *alogon*, cheval, on lisait le mot classique *hippos*.

Avant d'avoir recouvré leur indépendance, les Grecs n'osaient porter leur vrai nom, leur nom élégant et harmonieux d'Hellènes, ils le réservaient pour leurs aïeux, qu'ils croyaient avoir été des géants hauts comme les arbres des forêts, car le vague souvenir de la grandeur morale du peuple ancien s'était traduite grossièrement en une idée de grandeur matérielle. Eux-mêmes s'appelaient non pas Hellènes, mais enfants des Hellènes. Depuis qu'ils sont libres, ils ont senti qu'ils avaient le droit de reprendre leur nom. Tout le monde connaît le début du chant de Riga : « Allons, enfants des Hellènes..... » Riga lui-même ne donnait pas le nom d'Hellènes à ceux qu'il appelait à la liberté, mais qui n'étaient pas encore libres.

La guerre de l'indépendance a renouvelé le passé de la Grèce, les scènes de la vie homérique sont redevenues les scènes de la vie journalière. Les chefs sont

descendus de leurs montagnes, la chevelure flottante, portant leurs belles knémides : on s'est trouvé en pleine *Iliade*. On n'a vu que combats singuliers précédés de défis et d'injures, querelles pour le butin, luttes terribles pour enlever le corps d'un brave ou dépouiller un ennemi mort de ses armes. Du reste, c'était le même genre de guerre. Les Grecs comme les Turcs combattaient toujours derrière un abri, et, quelle que fût leur bravoure, ne s'exposaient pas volontiers à découvert. Pâris aussi, quand il dirige sa flèche contre le fils de Tydée, se place derrière une stèle élevée sur un tombeau, comme un palicare aurait ajusté sa carabine derrière une pierre funèbre dans un cimetière turc. Cependant des chanteurs, des Homères inconnus, mais inspirés, célébraient ces faits héroïques dans la langue de leur vieil aïeul, tandis que les jeunes compatriotes des villes répétaient le chant de Riga, dont le début célèbre est emprunté aux *Perses* d'Eschyle.

Les héros de la Grèce moderne ont souvent offert des traits d'une ressemblance glorieuse avec les héros de la poésie antique. Par un hasard singulier, c'est un *Ulysse* (Odysseus), qui, à beaucoup d'égards, rappelait Achille. L'Achille moderne aux passions terribles, à la *colère fatale*, blessé dans son orgueil, se sépara des autres chefs, et se tint longtemps à l'écart, non sous sa tente, au bord de la mer, mais dans une caverne du Parnasse. Le vaillant Odysseus était célèbre dès sa jeunesse par la rapidité de sa course, comme le fils de Pélée. Il courait devant une voiture dont les chevaux étaient lancés au galop. On dit la même chose de Nikitas, aujourd'hui relégué dans l'île d'Égine, où je n'ai

pas vu sans émotion ce terrible capitaine, que ses exploits homériques avaient faits surnommer *le Turcophage*, se lever de la simple natte sur laquelle il prenait son sommeil. En sortant, mon guide me disait : « Aujourd'hui encore, il défierait à la course le cheval le plus rapide. » Il me citait, pour m'en convaincre, deux vers d'un chant populaire sur le vieux Nikitas, *dont les pieds sont des ailes*.

Le jour où je visitai les ruines de Mycènes, le caractère des lieux et des monuments ne fut pas pour moi le seul commentaire de la forte poésie d'Eschyle, et l'histoire contemporaine m'en offrit un non moins frappant. Ce jour-là, on m'avait montré dans le mur de l'église de Nauplie l'empreinte de la balle qui frappa Capo d'Istria, et qui partit d'une main armée comme celle d'Oreste, par le désir de venger un père. Le vieux bey du Magne, Pietro Mavromichali, dont je devais saluer quelques jours après la vénérable vieillesse; Pietro-Bey, qu'il faut entendre raconter avec une simplicité sublime comment son grand-père, son père et lui-même ont battu les Turcs ; Pietro-Bey, qui n'avait peut-être pas assez oublié, sous un gouvernement jaloux d'effacer le passé récent de la Grèce, que les beys du Magne se contentaient d'offrir au sultan pour tout tribut vingt piastres à la pointe de leur sabre en lui disant : « Je te les donne, non que je te les doive, mais parce que telle est ma volonté ; » Pietro-Bey était en prison; son frère Constantin et son fils George n'avaient pu obtenir sa grâce de Capo d'Istria. A l'heure de la messe, Constantin et George attendent le président à la porte de l'église; le frère du vieux Mavromichali tire

sur l'ennemi des siens, qui tombe à ses pieds; le fils, avec le sentiment d'Électre criant à son frère tandis qu'il frappe Clytemnestre : « Redouble si tu peux! » donne un coup de poignard au cadavre. Condamné, il demanda la faveur de baiser la main de son père avant de mourir. Cette grâce lui fut refusée; mais, quand il marcha au lieu où il devait être fusillé, on vit le vieux bey, en vrai descendant des Spartiates, paraître à la fenêtre de sa prison, et, sans larmes, sans paroles, bénir son enfant.

Ce récit m'eût ému en toute circonstance; il me frappa singulièrement dans ce jour, où j'étais plein d'Eschyle et poursuivi du souvenir d'Oreste. C'était, après tant de siècles, comme un écho de la voix d'airain de l'antique Melpomène qui retentissait à mes oreilles dans ce récit d'hier. La tragédie moderne était là près d'Argos en regard de la tragédie antique. Un même principe avait armé le fils d'Agamemnon et le fils de Mavromichali; c'était cette loi du talion qu'Eschyle exprime si énergiquement dans *les Choéphores* : vie pour vie, sang pour sang.

Ainsi, dans ce pays, les événements de l'histoire, comme les scènes de la nature, ramènent à cette vieille poésie grecque rajeunie par le spectacle des lieux et des mœurs qui l'ont inspirée. J'ai été surpris, je l'avouerai, de trouver en Grèce des vestiges si nombreux et si vivants de l'ancien caractère hellénique. Je les ai recueillis avec soin, avec respect, comme des monuments vénérables et des titres glorieux. En me livrant à ce travail, avant tout littéraire, j'ai cru faire encore autre chose qu'*illustrer* la poésie antique : j'ai voulu en

même temps montrer que les Hellènes d'aujourd'hui sont les descendants légitimes des Hellènes d'autrefois, et cela peut avoir quelque importance. Ils doivent leur liberté à leur nom. L'Europe s'est émue en leur faveur à cause de leur passé; tout ce qui se rattache à ce brillant passé peut concourir à assurer leur avenir.

Je ne me flatte point que ces notes rapides d'un voyageur soient destinées à servir en rien cet avenir, je dis seulement dans quel sentiment j'ai écrit. Les Grecs, d'ailleurs, n'ont plus besoin que les encouragements leur viennent du dehors; ils ont maintenant une tribune nationale, cette tribune qui ne s'était pas relevée depuis Démosthène, et où un Grec aimé de la France, le patriote Jean Colettis[1], vient de faire entendre de si nobles paroles. Que les Grecs reprennent complétement la tradition de leur génie, et puissent-ils, c'est le vœu par lequel je termine ces rapprochements entre l'antique poésie et la réalité contemporaine, puissent-ils avoir une histoire qui soit, non plus seulement le commentaire, mais la seconde édition de leur ancienne histoire !

[1] Ceci a été écrit en 1844. En 1847, Colettis a prononcé de nobles paroles que la Grèce et la France ont répétées; mais, hélas! il les a prononcés sur son lit de mort.

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

Parmi les révolutions que ce siècle a vues s'accomplir, il en est une qui a vivement excité les sympathies de la France, et dont les suites ne sont pas sans importance pour nos propres destinées : c'est la révolution qui a délivré la Grèce. Les hommes de la génération présente, en ces tristes jours d'abattement moral et de prostration politique, peuvent regretter ces années d'enthousiasme pendant lesquelles, unis pour une cause qui était à la fois celle de la religion et de la liberté, celle des beaux souvenirs et des généreuses espérances, ils suivaient avec un intérêt passionné la lutte héroïque soutenue par les Klephtes du Pinde ou les marins d'Ipsara, alors qu'on se racontait dans les salons de Paris les désastres de Missolonghi, les massacres de Chio, les exploits de Canaris. Les femmes quêtaient pour donner de la poudre aux Hellènes, les soldats français allaient les aider à vaincre, des hommes éminents formaient un comité destiné à seconder leurs efforts. M. Villemain retraçait éloquemment leur histoire. M. de Chateaubriand, écrivain,

orateur, ministre, prêtait à cette noble cause sa plume, sa parole, ses actes et l'appui de sa gloire. L'Académie française ne voulut pas rester étrangère à ce mouvement généreux ; elle choisit pour sujet du prix de poésie *l'Indépendance de la Grèce*. A cette occasion furent composés les vers qu'on va lire. Alors enfoncé dans une petite ville d'Allemagne, d'où j'avais fait le vœu très-peu raisonnable de ne plus sortir, j'étais loin de penser que je verrais jamais la Grèce ailleurs que dans les savants cours de M. Welcker et dans les récits de mon ami Schinas. Je n'envoyai pas mes vers au concours. J'étais à cette époque atteint d'un grand découragement de la vie ; d'ailleurs, comme on le verra par la fin du morceau, mon but aurait été de faire une quête pour les Grecs en recevant le prix si je l'avais obtenu. Mon absence était un obstacle invincible à l'exécution de ce projet qui m'avait porté à concourir. Je ne concourus pas. Aujourd'hui, en publiant cette poésie d'un autre âge, j'agis à la manière des héros antiques, qui laissaient à leurs hôtes un don brillant ou modeste selon que les avait partagés Jupiter. J'offre à la Grèce délivrée, que j'ai visitée avec tant de bonheur, l'hommage que j'adressai avec tant de sympathie à la Grèce armée contre ses tyrans.

Les Grecs ont triomphé. A Navarin et en Morée, la France a partagé et assuré leur triomphe. Comment n'y aurait-il pas entre les deux peuples amitié sincère et union constante? comment ne seraient-ils pas enchaînés l'un à l'autre par ce lien qui subsiste entre deux frères d'armes qui ont combattu côte à côte et vaincu ensemble? Aussi le nom français est resté popu-

laire en Grèce. La Grèce se défie des Anglais et des Russes, qui ont intérêt à la dominer; elle aime les Français, qui ont intérêt à ce qu'elle soit indépendante. Ce qu'on appelle en Grèce le parti français n'est pas un parti, c'est l'opinion nationale. Il se compose des meilleurs, des plus fiers et des plus sages patriotes. C'est vers la France que se tournent les regards des hommes désintéressés qui désirent sincèrement que leur pays prospère et s'agrandisse. De son côté, la France aime la Grèce. Elle l'a aidée à naître; elle suit avec intérêt les premiers pas de cet enfant vigoureux qui est un peu le sien, qu'elle a allaité de son sang, qui étouffe dans les langes étroits taillés avec trop de parcimonie par les avares ciseaux de la diplomatie européenne. Elle voudrait le voir se mouvoir plus à l'aise sous son beau ciel; elle voudrait et elle doit vouloir qu'un État respectable se fonde entre l'influence anglaise et l'ambition moscovite. Mais quand la France sera-t-elle assez libre au dedans pour être forte au dehors? quand reprendra-t-elle son ancien patronage des États chrétiens de l'Orient? En attendant cet avenir dans lequel il faut s'obstiner à espérer, et auquel Dieu nous préserve de renoncer! la Grèce, reduite à elle-même, doit évidemment travailler à développer tout ce qu'il y a d'énergie, d'activité dans ses citoyens, de ressources dans son sol et son climat; elle doit s'organiser, se fortifier, s'éclairer, s'enrichir, et attendre les événements. C'est le parti qu'elle a pris. S'il reste énormément à faire, il faut reconnaître que depuis trente ans beaucoup de choses ont été faites. D'abord l'ordre a été fondé; la sécurité règne sur la terre et sur la mer. Ce n'était

pas chose facile d'établir une police exacte dans un pays dont les pirates avaient quelque renommée, et qui s'était affranchi surtout par le bras de ses Klephtes. Maintenant on navigue sans aucun danger à travers l'Archipel. Quant aux Klephtes, de peur qu'ils ne continuassent à trop mériter un nom sur lequel leur vaillance venait de jeter tant de gloire, on en a fait des gendarmes.

La population s'est considérablement accrue, sous le régime de la liberté et sous l'empire de la paix. La petite île de Syra, qui ne renfermait que quelques maisons, compte aujourd'hui vingt mille habitants. Il ne se passe pas de semaine qu'elle ne lance un navire à la mer. Athènes n'existait pas, pour ainsi dire, après la guerre; à peine quelques masures étaient encore debout : Athènes renferme aujourd'hui une population de plus de trente mille âmes, qui augmente chaque jour. Enfin, et c'est là ce qui, malgré toutes les difficultés du présent, répond de l'avenir, ce peuple a un profond sentiment de nationalité, un vif et sincère amour de la patrie. Il croit à lui-même, il croit à ses destinées. Il peut faire des fautes, mais il est plein de confiance et de courage. Il se sent Grec, il se veut libre, il se rêve grand. Avec cela on peut tâtonner, hésiter, souffrir : on ne périt pas.[1]

[1] Écrit en 1844, revu en 1858.

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

1827

Un bruit sourd se répand du Danube à l'Epire ;
Le montagnard l'entend, de l'Olympe indompté,
Le matelot sur son navire.
Que veut ce cri?... Quels vents, quels flots l'ont apporté?
On ne sait, mais il dit : Vengeance, liberté !
Il dit à l'univers que la Grèce respire !

Le monde la crut morte et pleura son flambeau ;
L'Europe l'oublia longtemps sous les décombres ;
Les voyageurs allaient mesurer son tombeau ;
On la rangeait parmi les ombres.
Elle vit cependant!... Ne vous trompez-vous pas?
Non ; voyez : son front se colore,
Son cœur dans son sein bat encore.
Pour ressaisir un glaive elle a levé son bras.
Et, comme s'étonnant d'une nouvelle aurore,
Passant sa faible main sur son front gracieux,
A la clarté du jour elle a rouvert les yeux.
Qu'elle est changée, hélas ! mais qu'elle est encor belle !
Ses enfants étonnés s'empressent autour d'elle,
Elle alors par degrés renaissant au réveil,
Laissant errer ses yeux encor pleins de sommeil,
Elle dit de grands noms : Thésée, Alcide, Achille,
Lycurgue, Périclès, Marathon, Thermopyle.....
Ils ne comprennent pas ;... ces noms pourtant sont beaux ;
Peut-être ils les ont lus gravés sur des tombeaux.
Mais bientôt disparaît comme au sein d'un nuage

De ce passé confus la fugitive image.
La Grèce enfin s'anime. Elle dit cette fois
Du janissaire impur l'arrogance barbare,
Des pachas gorgés d'or la tyrannie avare;
Elle montre des fers, elle agite une croix,
Dit aux fils leurs parents qu'a massacrés le glaive
Dit les enfants ravis, les temples profanés,
Et les prêtres martyrs, dans Byzance traînés.
Ils comprennent alors. Un nouveau bruit s'élève;
C'est le bruit du canon qui gronde sur les mers;
C'est le bruit qu'en tombant font retentir les fers,
Et de la liberté le chant remplit les airs!

LA GRÈCE.

O France! viens à moi, toi classique et chrétienne;
Une part de ma gloire et ma cause est la tienne.
O France! viens me secourir.

LA FRANCE.

Me voici, me voici, glorieuse victime;
Partout où l'on combat, partout où l'on opprime
Mes belliqueux enfants sont pressés d'accourir.
Pour toute cause magnanime
Mes enfants aiment à mourir.

LA GRÈCE.

O Russie! ô ma sœur, ma sœur par la prière,
N'avons-nous plus de communs ennemis?
N'es-tu plus chrétienne et guerrière?
Ma sœur, me tiendras-tu ce que tu m'as promis?

LA RUSSIE.

Résiste ou sers, triomphe ou meurs, ô Grèce?
Si j'ai promis, c'est un songe oublié.
Pour tes malheurs je n'ai point de pitié,
D'autres pensers occupent ma sagesse.
Je regarde vers l'Occident.

Sur douze États vois ma main suspendue;
Vois du Nord au Midi sa grande ombre étendue
Je veux courber au joug le siècle indépendant
Je veux...

LA GRÈCE.

Malheur à toi, si ta démence l'ose,
Si, pour lutter à l'aise avec l'esprit humain,
Pour la troisième fois, tu désertes ma cause,
Quand c'est toi qui m'a mis les armes à la main!...
Déjà pour te punir de ta lenteur fatale
Les flots ont inondé ta fière capitale[1].
Frémis, pour toi s'apprête le plus grand deuil
Cette main qui pesait sur le volcan qui gronde
Se détache et tombe au cercueil[2].
Où donc est cet éclat que vantait ton orgueil
Je ne vois qu'une nuit profonde
Où la sédition agite son flambeau,
Un trône que le sang inonde
Et des gibets sur un tombeau.
Tu portes dans tes mains l'esclavage du monde,
Mais tu pourrais ployer sous le fardeau;
Sens-tu frémir ta base et chanceler ta cime,
O colosse de glace incliné sur l'abîme?....

Entends du moins ma voix, île de liberté;
Angleterre! Angleterre! à ta superbe rive
Sur l'aile de tes vents que ma prière arrive;
Mais tu ne réponds point... Dans ta sécurité
Tu ris de l'univers par l'orage agité.
Qu'importe à tes calculs que je vive ou j'expire
Pour toi finit le monde où finit ton empire.

1 Le débordement de la Néva.

2 La mort d'Alexandre et les troubles qui la suivirent.

Tandis que ton orgueil sourit à tes trésors,
Je baigne en vain de pleurs ma plage ensanglantée
Et ma plainte vers toi de flots en flots portée
Va se briser avec eux sur tes bords.

BYRON.

O Grèce ! un cœur anglais a recueilli ta plainte,
Un cœur que les ennuis ont brisé sous leur poids,
Où du monde et du ciel l'espérance est éteinte,
Surpris de battre encor se réveille à ta voix.
Oui, je la reconnais, ta voix plaintive, ô Grèce ;
Elle m'a rappelé les jours de ma jeunesse,
Les pensers d'un autre âge et les temps d'autrefois.
Quand tu charmais d'Harold la rêveuse tristesse,
Tes vallons résonnaient du pas de mes chevaux,
Mon corps avec amour se baignait dans tes eaux ;
Oui, Grèce, je t'aimais ainsi qu'une maîtresse
Et je pleurai ton sort avec tendresse,
Ainsi qu'on pleure des amours.
Aujourd'hui du tombeau ta tête se redresse,
Le fer brille en ta main et tu combats, j'accours.
Tiens, je jette à tes pieds ma gloire, ma richesse
Et le vain reste de mes jours.
Que je suis las de ces jours qu'il faut vivre
Pour regretter et pour souffrir !
Ah ! de tes fers que ma main te délivre
Et sur ton sein qu'on me laisse mourir.

. . . .

Missolonghi ! c'est là que Byron doit périr.
Missolonghi ! ce nom sera bientôt célèbre
Par l'infortune et la valeur.
Ainsi toujours, Byron, sort brillant et funèbre,
Tu traînas sur tes pas la gloire et le malheur.

« Missolonghi tient-il encore ?
—Oui, l'on espère des secours.
—Ses braves que la faim dévore?...
—N'importe, ils combattent toujours. »

Ainsi, les yeux tournés vers les deux mille,
Chacun en frémissant s'informait de leur sort,
Et tous les cœurs battaient pour cette noble ville
Comme pour un ami menacé de la mort.

Mais son jour est venu, jour de deuil et de gloire,
Jour de massacre et de victoire.
« Allez, frères, ont dit quelques-uns des héros;
Les Turcs vont être là, fuyez au sein de l'ombre;
Longtemps notre carnage occupera leur nombre.
Pendant que nous mourrons, aux baisers des bourreaux,
Aux caresses de sang, aux supplices infâmes,
Dérobez, dérobez nos enfants et nos femmes. »
Ils marchaient dans la nuit craignant de respirer,
En silence auprès d'eux s'avançaient leurs compagnes,
Et les enfants n'osaient pleurer !
Pourront-ils gagner les montagnes,
Ils sont sauvés!—Non; ô crime! ô douleur!
Ils sont trahis! trahir tant de malheur !

LA GRÈCE.

Mourez, vous que je pleure en ces ombres affreuses,
Et le vieillard débile et l'enfant innocent.
Et vous, mères plus malheureuses,
Donnez pour moi votre généreux sang,
Donnez pour moi vos âmes généreuses!

Ainsi disait la Grèce..... ou plutôt, non, c'est moi,
C'est vous qui m'entendez, c'est toute fibre humaine
Qui palpite d'espoir et qui frémit d'effroi.

Assez d'un art menteur.—La vérité m'entraîne.
Oui, notre art est habile et nos tableaux touchants.
Ils meurent, ces héros, sur les remparts en cendre,
Ils meurent, mais en vain, sans pouvoir les défendre;
Ils meurent, nous chantons, je rougis de mes chants,
Et vous tous plus longtemps rougiriez de m'entendre.
Ah! plus de chants, des pleurs!... pas de pleurs, un peu d'or
Pour sauver ce qui reste et qui combat encor.
Après, nous chanterons des hymnes à leur gloire,
Après, nous verserons des pleurs sur leur mémoire,
Mais d'abord donnons-leur de quoi briser leurs fers;
    Donnons du pain, donnons des armes;
    Des pleurs valent mieux que des vers,
    Un denier vaut mieux que des larmes.

PORTRAITS DE ROME

A DIFFÉRENTS AGES

PORTRAITS DE ROME

A DIFFÉRENTS AGES

MOYEN AGE.

(425-1400.)

Les derniers des anciens à Rome.—Impressions de voyage d'un Gaulois du ve siècle.—Effet du nom de Rome sur les imaginations des hommes du Nord.—Lamentations de Grégoire le Grand.—Hildebert, évêque de Tours.—Plusieurs légendes.—Dante à Rome.—Satires du moyen âge contre Rome.

Rome n'est pas une ville comme les autres villes : Rome a un charme malaisé à définir, et qui n'appartient qu'à elle. Ceux qui éprouvent ce charme s'entendent à demi-mot ; pour les autres, c'est une énigme. Quelques-uns avouent naïvement ne pas comprendre l'attrait mystérieux qui attache à une ville comme à une personne ; un plus grand nombre affichent la prétention de sentir cet attrait, mais les véritables fidèles reconnaissent bien vite ces faux dévots et sourient en les écoutant, comme les personnes qui aiment véritablement la peinture ou la musique sourient quand cer-

tains connaisseurs se placent à contre-jour devant le tableau qu'ils admirent, ou battent à faux la mesure de l'air qui les transporte.

Il y aurait encore des volumes à écrire sur Rome, après tout ce qu'on a écrit; et je ne renonce pas à donner un jour mon impression personnelle, comme tant d'autres l'ont fait. Mais pour aujourd'hui je n'ai pas cette ambition. Je me contenterai de passer rapidement en revue les impressions successives que Rome a produites sur un certain nombre d'hommes différents de nation, de caractère et de génie, pendant un espace de quatorze siècles.

Ce n'est pas Rome même que je présente au lecteur, ce sont les reflets que Rome a jetés sur les imaginations du moyen âge et sur les imaginations modernes. Parmi ceux que divers motifs ont attirés vers cette ville extraordinaire, il y a des barbares et des saints, des pèlerins sans nom et de grands poëtes, des philosophes et des artistes; chacun a vu et compris Rome à sa manière. La comparaison de ces points de vue, si dissemblables, peut être piquante et instructive : elle peut aider ceux qui n'ont point vu Rome à se faire une idée de cette ville, comme on se forme l'idée d'un caractère en rapprochant les témoignages qui le concernent, les jugements qu'il a inspirés. C'est ainsi qu'on a fait l'histoire des historiens d'Alexandre. Et pour ceux qui connaissent Rome et qui l'aiment, n'y a-t-il pas quelque intérêt à parcourir cette galerie de portraits, à les comparer à l'original, à retrouver en eux quelque chose de ce qui plaît en lui? J'ai connu un admirateur de Napoléon qui avait une collection de bustes et de gravures représen-

tant l'homme extraordinaire, à toutes les époques de sa carrière. Dans le couvent de Vallombreuse, j'ai trouvé un recueil énorme de toutes les images de la Vierge, depuis les gravures d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres, jusqu'aux représentations populaires du type sacré, tel que l'ont diversifié à l'infini les dévotions individuelles et les légendes locales. L'auteur du recueil était un bon moine vallombrositain, qui, indigné de voir qu'on rassemblait avec soin les images de Vénus, avait voulu, par un hommage rival, venger de cet hommage profane sa madone adorée. Chacun ressemble à ce moine; chacun a sa religion; chacun a son héros, sa déesse, sa sainte, dont il suspend les images à son sanctuaire domestique. Rome a, comme Napoléon, des portraits de ses différents âges. Comme Vénus, sa mère, comme la madone, qu'on pourrait presque nommer sa fille, elle a révélé sous bien des aspects son éternelle beauté. Rome a donc droit à un culte semblable; elle mérite bien qu'on recueille les peintures tracées par la main des siècles, et qu'on les appende au portique du temple que d'autres achèveront.

Le premier voyageur que je rencontre est un Gaulois, un homme de Poitiers probablement, qui se nommait Rutilius Numatianus. Après avoir rempli à Rome des charges importantes, il revint, vers 425, dans sa patrie. Nous possédons un fragment fort curieux, à plusieurs égards, d'un poëme qu'il avait composé sur son retour en Gaule. Ce fragment commence par un adieu que le voyageur adresse à Rome en la quittant. Depuis Rutilius, bien des voyageurs ont éprouvé un douloureux attendrissement au moment de cet adieu. Quand on

s'est accoutumé à vivre à Rome, on ne peut s'en éloigner sans un serrement de cœur; c'est comme si on abandonnait une patrie. Étranger, on éprouve quelque chose qui ressemble à la tristesse de l'exil, et il arrive de pleurer en regardant Rome pour la dernière fois. Eh bien! ce sentiment est déjà dans le Gaulois du v[e] siècle, et il a inspiré à la muse latine de cette époque déchue quelques vers d'une mélancolie pénétrante. Rutilius regrette Rome comme le pourrait faire un voyageur moderne. Un ami s'étonnait qu'il y fût resté si longtemps. « Étonne-toi plutôt, lui dit-il, de la promptitude de mon retour..... L'éternité tout entière serait courte à qui admire Rome; rien n'est long qui plaît sans fin..... » Il envie ceux qui sont nés sur le sol sacré, ceux qui y ont obtenu des demeures..... « Mais, ajoute-t-il dans ses vers d'une mélodie plaintive comme un regret, mais moi, ma destinée m'enlève à ces bords chéris..... Je cède et je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée, je baise mille fois ces portes qu'il faut quitter, mes pieds franchissent à regret le seuil sacré. » Puis, le soir du départ, au moment de s'embarquer sur le Tibre, à quelque distance de Rome, arrêté par le vent contraire, il s'applaudit d'être retenu..... « Je me plais, dit-il, à tourner souvent la tête vers la ville encore peu éloignée, et à suivre les contours des montagnes dans la lueur qui s'évanouit. » Le Gaulois avait remarqué la beauté particulière des horizons romains, de la lumière romaine. « Une région du ciel, plus éclatante et plus sereine, s'écrie-t-il, fait resplendir les sept collines. Là sont de constants soleils, et Rome semble se créer un jour plus pur. » Et cependant Rutilius aime son pays;

il aime cette triste Gaule que le flot des Barbares vient d'inonder; il l'aime d'autant plus qu'elle est plus désolée; ce sentiment lui inspire même quelques vers touchants et ces nobles paroles : « C'est un moindre crime de négliger ses concitoyens quand ils sont à l'abri du péril, mais les malheurs publics font un appel à la foi de tous. » Il revient donc pieusement dans cette malheureuse patrie à laquelle il appartient; mais ce n'est pas sans éprouver un vif attendrissement au partir de la *ville bien-aimée*. Rutilius n'est pas le dernier qui, en quittant Rome, ait senti ces deux émotions se combattre et se mêler dans son cœur.

Pour le magistrat gallo-romain du ve siècle, Rome était toujours la capitale du monde, *caput orbis*. Païen encore, cent ans après le concile de Nicée, il avait foi aux destinées du Capitole; il ne pouvait croire à la chute prochaine de Rome, qui lui apparaissait brillante et magnifique « avec ses trophées nombreux comme les étoiles, ses temples qui éblouissent les regards, ... les voûtes aériennes de ses aqueducs, qui s'élèvent vers le ciel comme des montagnes, apportant des fleuves dans ses murs, au sein de ses édifices retentissant du bruit de mille fontaines. » Cette peinture de Rome, inspirée par l'enthousiasme du polythéisme et du patriotisme romains à un des derniers zélateurs de ces deux religions, cette peinture nous frappe, et par les traits qui en subsistent, et par ceux que le temps a effacés. Les trophées et les temples que saluait Rutilius sont dans la poussière; la plupart de ces merveilleuses lignes d'aqueducs qu'il vit debout sont brisées!.... Deux seulement, que les papes ont réparées, suffisent pour abreuver la Rome

moderne avec une profusion qu'on admire encore, car c'est même aujourd'hui un des grands charmes de cette ville que les nombreuses fontaines dont elle est toute remplie et toute résonnante comme au temps de Rutilius.

Rutilius, aveugle au présent et crédule à l'avenir, promettait des destins éternels aux dieux qui tombaient, et il faisait l'apothéose de Rome entre Alaric, qui l'avait prise quinze ans plus tôt, et Genséric, qui devait la ravager quinze ans plus tard. Païen, il ne parlait pas de la Rome chrétienne, déjà plus puissante que l'autre[1], même sur les esprits de ses barbares vainqueurs. En effet, ce n'était pas Jupiter Capitolin ou la mère des Énéades qui avait adouci la furie des Goths d'Alaric, maîtres de Rome : c'était au nom de saint Pierre et de saint Paul qu'ils s'étaient modérés au sein du désordre et du pillage, et qu'on les avait vus portant processionnellement les vases sacrées dans les rues de la ville conquise. La Rome chrétienne, la Rome nouvelle, commençait à parler à l'imagination des peuples germaniques qu'elle devait longtemps dominer.

Mais la Rome des arts et de la civilisation antique imposait aussi à ces peuples. Dans le siècle suivant, nous voyons Théodoric occupé à soutenir Rome dans sa chute, à réparer une ruine déjà commencée. Ce n'est pas lui seulement, l'homme extraordinaire, l'Ostrogoth, civilisateur, le Charlemagne anticipé, qui témoigne de son respect et de son amour pour la cité où il voulut

[1] Saint Jérôme, un peu auparavant, exagérait, au contraire, l'abandon des temples païens, qu'il disait pleins de poussière et de toiles d'araignées, tandis que le peuple, passant devant eux sans s'y arrêter, se précipitait vers les tombeaux des martyrs.

entrer en successeur des Césars. S'il fit revivre les lois des empereurs contre ceux qui détruisaient les monuments publics, s'il releva le théâtre de Pompée, sa fille, ses successeurs, Amalasonthe, Athanaric, Théodat, suivirent son exemple; ils firent venir de la Grèce des marbres précieux pour en parer cette Rome où ils étaient fiers de régner. Toute cette héroïque famille des Amales, la plus noble d'entre les Barbares, paraît avoir partagé jusqu'à un certain point le sentiment d'admiration et de tendresse que Rome, au nom de son ancienne gloire et d'un reste de splendeur, inspirait encore à tous ceux qui la contemplaient.

Ce sentiment était surtout énergique chez ces hommes fidèles aux lettres antiques dont Théodoric aimait à s'entourer, jusqu'au jour où le barbare reparaissant tout à coup sous la pourpre, il faisait trancher leurs têtes, comme il advint à Symmaque, ou jaillir leurs yeux du front, comme il advint à Boëce. Ces hommes, les derniers des Romains, devaient en effet conserver pour Rome un attachement pieux et filial. Un d'entre eux, dont la fin fut plus plaisible, Cassiodore, sorti de son cloître de Ravenne pour être consul et secrétaire d'un roi goth, et pour aller ensuite terminer ses jours dans un couvent de l'Apulie; Cassiodore, dans les lettres qu'il écrivait au nom de Théodoric, se montre à nous transporté d'une admiration un peu profane en présence des merveilles de la sculpture et de l'architecture païennes que, de son temps, Rome possédait encore.

Parlant d'un architecte que Théodoric chargeait d'en-

tretenir et de réparer les monument romains, Cassiodore s'écrie[1] : « Il verra certainement des choses qui surpassent tout ce qu'il a lu, et des merveilles au delà même de ses pensées. » Puis, oubliant qu'il écrit au nom d'un roi goth, le secrétaire ampoulé de Théodoric déclame sur les statues et les monuments, mais déclame en homme pénétré d'une admiration véritable; il montre quelque sentiment de l'art lorsqu'il dépeint « les veines exprimées dans l'airain, les saillies des muscles, les nerfs comme tendus par la marche. » Puis, il vante les statues équestres qui semblent courir, les colonnes élancées comme d'immenses roseaux. Il rappelle les sept merveilles du monde : « Rome tout entière, dit-il, est une merveille... » Mais c'est déjà la Rome du passé; déjà l'étendue de ses murailles est trop grande pour le peuple qu'elle contient ; déjà Cassiodore mesure par cette grandeur, désormais inutile, l'immensité de la foule qui la remplissait.... « L'ampleur des murailles de Rome, dit-il, la vaste enceinte des théâtres, la grandeur merveilleuse des thermes, attestent quelle était la multitude des citoyens. » Il compare ingénieusement les édifices de la cité aux vêtements qui donnent la mesure du corps, et de ces vêtements vides il conclut à un corps de géant. N'est-ce pas ce que fait encore aujourd'hui le voyageur errant parmi les grands débris des thermes de Caracalla, ou égaré dans ces masses de décombres qui, en s'accumulant, ont élevé au-dessus du Palatin une autre montagne formée de débris? Ce sentiment d'une existence éteinte, plus grande que l'existence présente, ce sentiment qui écrase notre petitesse

[1] Livre VI, lettre XV.

sous le poids des ruines romaines, il était déjà dans l'âme de Cassiodore.

On ne trouve rien de pareil chez un de ses contemporains, le Lyonnais Sidoine Apollinaire, qui vint à Rome pour affaire vers la fin du ve siècle. Celui-ci était un bel esprit gaulois, un grand propriétaire instruit, qui, après avoir eu pour gendre un empereur romain, fut à la fin un évêque et un saint.

Sidoine, dans une lettre écrite de ce style précieux qu'il affectait, raconte à son ami un voyage à travers l'Italie; il fait, sur la route, étalage d'érudition classique, à peu près comme un *scholar* anglais de nos jours. A Crémone, il cite Virgile et rappelle ce voisinage de Mantoue déploré par le poëte; au bord de l'Eridan, car il lui donne son nom poétique, il sourit en voyant les peupliers du rivage, ces sœurs de Phaéton, dont il avait chanté maintes fois à table les larmes fabuleuses. Les souvenirs de l'histoire ne sont pas moins présents au bel esprit gaulois que les traditions de la mythologie. Rimini lui rappelle César, et Fano Asdrubal. On s'attend qu'à Rome il va se livrer à toute la verve de sa mémoire : Rome est favorable aux citations pédantesques, et on ne les lui a pas épargnées; mais Sidoine, de meilleure foi en cela que beaucoup de voyageurs, avoue qu'en arrivant à Rome il pensait à toute autre chose qu'aux souvenirs; il avait la fièvre, il était dévoré d'une soif ardente, et quand Rome, comme il le dit, *s'étala devant son regard,* il ne pouvait songer qu'à l'eau des puits et des fontaines; « il aurait bu non-seulement les thermes, mais les naumachies. » Le fleuve historique, le Tibre, ne lui inspira qu'une réflexion : c'est que l'eau en était

bien trouble et pourrait l'incommoder. Cependant, à peine se fut-il prosterné sur les tombeaux des apôtres, avant même de pénétrer dans la ville, qu'il fut soudain guéri; guérison merveilleuse, qu'il nous sera permis d'attribuer au repos d'abord, puis à l'effet produit sur l'imagination de Sidoine par la pensée qu'il était à Rome, pensée qui, les premiers jours, ne laisse froid aucun voyageur. Bientôt, du moins, l'enthousiasme l'eût gagné, car, dans une autre lettre, il presse un ami de venir à Rome, qu'il appelle « le domicile des lois, le gymnase des lettres, la curie des honneurs, le point culminant du monde, la patrie de la liberté, l'unique ville de l'univers où seuls les Barbares et les esclaves sont étrangers. » Au temps de Sidoine, on faisait déjà les honneurs du soleil d'Italie aux dépens de celui de nos régions transalpines, et un certain Candidianus de Césène félicite le *buveur des eaux de la Saône* de ce qu'il verra quelquefois le soleil : épigramme exagérée contre les brouillards de Lyon, qu'en bon Lyonnais je repousse comme Sidoine. Ces ultramontains ont toujours regardé *nos beaux pays* comme l'antre ténébreux des Cimmériens. Un Napolitain, qui avait été en Angleterre, ne prétendait-il pas qu'à Londres on tirait le canon toutes les fois que paraissait le soleil?

Avant de suivre plus loin la série des voyageurs qui affluent de toutes les parties du monde romain dans la ville de saint Pierre, je veux jeter ici épisodiquement un fragment de *saga* scandinave, qui montrera quelle impression l'ancien nom de Rome produisait de loin sur les imaginations des peuples restés en dehors de son influence. Ces enfants des régions inconnues, où ni la

langue et la civilisation anciennes, ni la foi nouvelle, n'avaient pénétré, ces pirates du VIIe et du VIIIe siècle, seconde irruption et seconde menace de la barbarie, se sentaient, comme les premiers Barbares, attirés vers Rome par quelque chose qui leur disait de l'aller renverser. C'était surtout la renommée de ses richesses qui les tentait à cette entreprise. Mais en même temps ils étaient découragés par l'idée de la distance; Rome se perdait pour eux dans un lointain fabuleux, comme une espèce d'Eldorado chimérique. C'est ce que me paraît exprimer assez vivement la bizarre aventure racontée dans la *saga* de Ragnar Lodbrok, aventure dont les héros sont les fils de ce roi de la mer, célèbre par le chant de mort qu'un scalde lui a prêté. La *saga* de Ragnar est une de celles qui peignent le plus fidèlement les sentiments, les mœurs et les idées des Normands à cette époque de leurs expéditions et de leurs conquêtes, qu'on peut appeler l'âge héroïque de la piraterie moderne.

LES FILS DE RAGNAR FORMENT LE PROJET DE PRENDRE LA VILLE DE ROME.

« Alors ils s'embarquèrent, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à une cité nommée *Luna*[1], et ils eurent bientôt détruit toute ville et tout château dans le royaume du sud[2], et ils devinrent si fameux par le monde, qu'il n'y avait pas d'enfant qui ne sût leur nom. Ils formèrent la résolution de ne point s'arrêter qu'ils ne fussent arrivés à la ville de Rome. Ils avaient enten-

[1] Luni, ville aux confins de l'Étrurie et du pays génois, détruite par les Normands ou les Hongrois.

[2] L'Italie.

du vanter cette ville pour sa grandeur, la multitude de ses habitants, sa richesse et la célébrité de son nom. Cependant, comme ils ne savaient pas bien exactement la longueur du chemin qui y conduisait, et comme ils n'avaient pas assez de provisions pour leur nombreuse troupe, ils restèrent un temps dans la ville de Luna à parler de leur expédition. Alors vint un vieux homme à cheveux gris, ils lui demandèrent qui il était; il répondit qu'il était un mendiant, et qu'il avait passé sa vie à courir le monde. « Tu peux donc, lui dirent-ils, nous « apprendre beaucoup de choses que nous désirons « savoir? » Le vieillard répondit : « Je ne pense pas que « vous puissiez m'interroger sur un pays dont je ne « sois en état de vous raconter quelque chose.—Nous « désirons, lui dirent-ils, que tu nous dises combien de « chemin il y a de d'ici jusqu'à Rome. » Il répondit : « Je puis vous apprendre quelque chose à ce sujet. « Vous voyez ces souliers de fer que j'ai aux pieds; ils « sont maintenant vieux, et ceux que je porte sur mon « dos sont entièrement usés : eh bien! quand je suis « parti de Rome, j'ai mis à mes pieds ces souliers de « fer, maintenant usés, que je porte sur mon dos, et « j'ai toujours marché de là jusqu'ici. » Lorsque le vieillard eut dit ces choses, ils pensèrent qu'il fallait renoncer au voyage de Rome. C'est pourquoi ils se mirent en route avec toute leur armée, et prirent maintes villes qui jusque-là n'avaient jamais reçu d'ennemis dans leurs murs; et on en voit les traces jusqu'à nos jours. »

Tel est le récit naïf de la *saga*. Ne traduit-il pas merveilleusement cette idée que les peuples du Nord se

faisaient de Rome comme de quelque chose de très-riche, de très-puissant, de très-célèbre, mais de si éloigné, qu'on n'y pouvait arriver? Le vieillard aux souliers de fer est le symbole de cette idée. La distance, a-t-on dit, augmente le respect : *Major e longinquo reverentia.* Ici, une sorte de respect superstitieux s'exprime en agrandissant la distance, en repoussant Rome dans un lointain presque infini, comme une puissance supérieure à l'humanité, que l'imagination, qu'elle accable, rejette dans les vagues profondeurs de l'immensité.

Tandis que le fantôme de Rome occupait ainsi les imaginations barbares, les misères de Rome arrachaient de tristes plaintes aux témoins de sa ruine. Ici commence cette longue suite de lamentations qui se prolongent et se répètent de siècle en siècle, comme les mille échos d'un même gémissement. Celui qui entonne ce chant de deuil sur le cadavre de Rome, c'est le pape Grégoire le Grand, à la fin du VIe siècle. Une peste venait de ravager la ville, Grégoire prononçait une homélie devant le peuple ; il commentait ces sombres paroles d'Ézéchiel menaçant Samarie : « Mettez les os les uns sur les autres, afin que je les fasse brûler dans le feu. La chair sera consumée ; on en arrangera toutes les pièces, on les fera cuire ensemble, et les os seront réduits à rien.

« Mettez aussi la chaudière vide sur les charbons ardents, afin qu'elle s'échauffe, que l'airain brûle, que son ordure se fonde au dedans, et que la rouille se consume. »

A ces terribles images, le saint évêque s'interrompit,

et, par un rapide et touchant retour sur la ville désolée, il s'écria : « Mais de quelle manière est tombée Rome, qui semblait autrefois la souveraine du monde? c'est ce que nous voyons de nos propres yeux : elle est frappée de mille façons par un inépuisable malheur, par le deuil de ses citoyens, l'oppression de ses ennemis, la multitude de ses ruines, de sorte que nous voyons accompli sur elle ce qu'Ézéchiel avait prophétisé sur Samarie.... Où est le sénat? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est éteinte en elle; et nous, en petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'épée nous presse, chaque jour d'intarissables calamités fondent sur nous. Placez la chaudière vide sur les charbons ardents, dit le prophète.... Rome brûle maintenant comme une cité vide. Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons les monuments eux-mêmes écrasés par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? »

C'est là une peinture déjà bien lugubre de Rome; et que de maux l'attendent encore?... que d'incendies, d'inondations, de tremblements de terre, de troubles intérieurs? que de causes de misère et de deuil! Peu de villes ont autant souffert dans le moyen âge; et chacune des catastrophes qu'elle a traversées a contribué à lui donner ce caractère sévère et triste, visible encore à travers les embellissements qui la décorent sans la rajeunir. C'est là ce qui, pour nous, contemplateurs oisifs, produit un charme mélancolique dont nous ne nous rendons pas toujours compte; mais cette malheureuse ville a payé cher notre rêverie, et il a fallu, dans le passé, bien des désastres et bien des douleurs réelles

pour amener les élégies sentimentales de notre temps.

Voici un fragment d'une élégie du VIIIe siècle. L'anonyme auteur de ces vers montre quelque humiliation de l'assujettissement de Rome à ses nouveaux maîtres, et quelque jalousie contre la jeune capitale grecque, qui a détrôné la vieille capitale latine. On sent se remuer obscurément dans cette âme un reste de ferment païen et une rivalité envieuse de la Grèce. Enfin, une attaque assez énergique contre le gouvernement des successeurs de saint Pierre termine ce fragment.

« Rome, autrefois construite par de nobles patrons, maintenant soumise à des esclaves, tu te précipites tristement. Il y a longtemps que tes souverains t'ont abandonnée ; ton nom et ta gloire ont passé aux Grecs ; il ne t'est resté personne de ceux qui te gouvernaient glorieusement. Tes *ingénus* habitent les champs pélasgiques ; une populace rassemblée des extrémités du monde, des esclaves d'esclaves, voilà aujourd'hui tes maîtres! La florissante Constantinople s'appelle la nouvelle Rome, et toi, vieille Rome, tes mœurs s'écroulent comme tes murailles ;... ton empire a passé, mais tu as gardé ton orgueil. Le culte de l'or te domine trop. Tu as autrefois infligé aux saints, lorsqu'ils vivaient, un trépas cruel, et maintenant tu enseignes à trafiquer de leurs membres morts. »

Ainsi, dès cette époque, on opposait la Rome du passé à la Rome du présent. Des voix s'élevaient pour regretter l'époque de la gloire antique, et pour maudire l'abaissement moderne.

A ces regrets, à ces malédictions, se joignaient déjà d'amères invectives contre le commerce des reliques.

On conçoit l'union de ces sentiments; le culte et le deuil de l'antiquité nourrissaient la haine et le mépris de ce qui l'avait remplacée. Cette alliance du paganisme des souvenirs et de l'opposition frondeuse dirigée contre l'autorité chrétienne s'est plusieurs fois reproduite au moyen âge, et au XVI[e] siècle, siècle érudit et novateur à la fois, elle a aidé la réforme plus puissamment qu'on ne pense.

Nous la retrouvons même dans les vers élégiaques inspirés, vers le commencement du XII[e] siècle, à Hildebert, évêque de Tours, par le spectacle de Rome après les dévastations de Guiscard.

« Rien n'est égal à toi, ô Rome! quoique tu ne sois presque rien qu'une ruine..... tes débris montrent ce que tu fus dans ton intégrité..... tes chefs prodiguèrent les trésors, le destin sa faveur, les artistes leur génie, le monde entier ses richesses, et elle est tombée, cette ville de laquelle, si je cherche à dire quelque chose qui soit digne d'elle, je dirai seulement : Elle fut Rome! Et cependant, ni la suite des années, ni la flamme, ni le glaive, n'ont pu entièrement abolir sa splendeur; il en reste trop, et trop en est tombé, pour qu'on puisse détruire ce qui est debout, ou relever ce qui est gisant.»

Jusqu'ici Hildebert exprime seulement une tendre commisération pour les ruines qu'il a devant les yeux et un noble respect pour la gloire ancienne de Rome. Mais voici ce qu'il ajoute, et ce qui pour un évêque est peut-être un peu plus extraordinaire : « Ici les dieux eux-mêmes admirent les formes des dieux, et ils voudraient ressembler aux traits que l'art leur a prêtés. La nature n'a pu créer des dieux égaux en beauté aux

images merveilleuses que l'homme a faites; ces dieux semblent respirer, *et on les honore plutôt pour le talent des artistes que pour leur propre divinité.* »

Dans ces vers où une expression malhabile s'efforce de rendre un sentiment profond, d'exprimer comme en tâtonnant l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art antique; dans ces vers n'est-il pas curieux de voir les dieux du paganisme, évoqués pour ainsi dire, et comparés, comme des êtres réels, à leurs propres images? Plus tard, quand nous rencontrerons ce culte de l'antiquité romaine, poussé jusqu'à la superstition, nous ne nous en scandaliserons pas trop, car nous nous rappellerons les paroles de l'évêque du XIIe siècle. De même, l'âpreté des sarcasmes des âges suivants contre le pouvoir des papes dépassera difficilement l'amertume de deux vers qui suivent ceux que nous venons de citer : « Heureuse ville si elle manquait de maîtres, ou s'il était honteux à ses maîtres de manquer de foi. »

Au moyen âge, on ne voyageait pas pour voyager; on n'allait pas à Rome pour admirer les antiquités, pour rêver sur les ruines; mais il y avait une classe d'hommes qui apportaient dans la ville apostolique une imagination ouverte aux impressions solennelles des lieux, avide surtout de légendes saintes, mais curieuse aussi de merveilles de tout genre. C'étaient les pèlerins.

Dans les premiers âges du christianisme, Jérusalem surtout fut le but sacré de ces pieux voyages. Déjà, au IVe siècle, saint Grégoire de Nysse, dans une lettre fameuse, en relevait sévèrement l'abus, et prévenait les pèlerins et les pèlerines contre les dangers de plus d'un genre qui les attendaient sur le chemin, et jusque dans

les murs de la ville sainte. Dans les siècles suivants, quand Rome eut commencé à se constituer comme la tête et le cœur de la chrétienté, ce fut vers elle que se tournèrent les pèlerinages, surtout ceux des hommes de race germanique. Tout le Borgo, faubourg réuni plus tard à la ville par Sixte-Quint, était peuplé de Francs, de Saxons, de Frisons, que la dévotion attirait au tombeau de saint Pierre. Les noms de certaines rues, de certaines églises, attestent encore que là était la patrie des habitants de ce quartier. Bède nous apprend que les pèlerinages à Rome étaient très-fréquents en Angleterre au VIIe siècle. Loup de Ferrière, au IXe, recommande à tous les évêques deux prêtres de son monastère, qui, poussés par un mouvement divin, avaient résolu d'aller à Rome prier sur le tombeau des apôtres. Il paraît que c'était la formule consacrée en parlant de ceux qui se décidaient à faire ce pèlerinage, car elle se reproduit plusieurs fois. De grands personnages donnaient l'exemple de cette dévotion aux monuments chrétiens de Rome. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome avaient célébré ce zèle « qui amenait dans la royale ville de Rome, au tombeau du pêcheur, des empereurs, des consuls, des généraux d'armée. » Charlemagne, dit Éginhart, employa plusieurs jours à visiter les lieux saints; Knut le Grand, roi de Danemark et d'Angleterre, qui, féroce comme Clovis et politique comme Charlemagne, comprit comme tous deux le parti qu'il pouvait tirer de l'Eglise, s'achemina vers Rome du fond du Danemark; et, dans une lettre assez curieuse adressée à tout le peuple d'Angleterre, il s'exprime ainsi : « Je vous fais connaître que je suis allé récemment à Rome

prier pour la rédemption de mes péchés et pour le salut de mes peuples.... Il y a longtemps que j'avais fait vœu à Dieu d'entreprendre ce voyage; mais diverses circonstances m'en avaient empêché jusqu'à ce jour. Maintenant je rends de très-humbles actions de grâce à mon Dieu tout-puissant, de ce qu'il m'a accordé de pouvoir visiter dans ma vie, et, selon mon désir, vénérer et adorer en réalité (*presentialiter*) Saint-Pierre, Saint-Paul et tous les lieux saints, qui sont dans les murs et hors les murs de la ville. » Le rusé Scandinave avait eu d'autres intentions, en allant à Rome, que de visiter les tombeaux et les églises. Cependant on ne peut croire qu'il ait été insensible aux émotions du pèlerin. L'énergie barbare des expressions qu'il emploie rend assez bien ce que ces hommes rudes et simples devaient éprouver en voyant, en touchant ces lieux réellement présents (*presentialiter*), et le soin de notifier à tout un peuple un semblable voyage prouve l'importance que de son temps on y attachait.

Si on veut se faire une idée du sentiment dont Rome affectait ces pèlerins, et dont ils ne nous ont pas conservé l'expression, on n'a qu'à se les figurer marchant par bandes dans les rues solitaires de Rome, et chantant ce cantique dont Niebuhr a déterré une strophe dans la poussière du Vatican. « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lis des vierges, nous te saluons, nous te bénissons à travers tous les siècles, à jamais ! »

Cette strophe a, dans l'original latin, un caractère attendrissant, qu'elle doit à ses consonnances en *a* et à

une certaine douceur plaintive d'expression, unissant la gravité de l'hymne à la langueur de l'élégie.

Aujourd'hui l'étranger a, pour s'orienter dans Rome, les indications du valet de place qui a hérité du nom de Cicéron; pour les pèlerins du moyen âge, il y avait aussi des secours de ce genre; il y avait très-probablement des *ciceroni* populaires qui expliquaient à leur manière les monuments et les ruines. S'ils savaient rarement la véritable origine et le véritable nom d'un édifice, ils avaient cela de commun avec un grand nombre de leurs successeurs, et même avec certains antiquaires respectables; les légendes qu'ils racontaient n'étaient pas beaucoup plus fabuleuses que bien des systèmes, et elles étaient plus divertissantes et plus poétiques; de la tradition orale, elles passaient dans les recueils qui servaient de guides, d'itinéraires aux pèlerins, et qui nous sont parvenus sous le titre de *Merveilles de Rome* (Mirabilia urbis Romæ). Une classe nombreuse de livres portait ce nom (Mirabilia) au moyen âge; il y avait les *Merveilles de l'Orient*, les *Merveilles de l'Irlande*, les *Merveilles du monde*. Tout ce qu'on pouvait apprendre des contrées lointaines et peu connues apparaissait sous un jour merveilleux; on ne savait le monde que par ouï-dire, on le rêvait peuplé de prodiges. A cette époque d'ignorance et d'imagination, la géographie était une poésie, et les voyages ressemblaient à des contes de fées ou à des romans; bien plus, les voyages et les romans se prêtaient mutuellement les trésors de leurs fictions. Ainsi cette masse d'imaginations extravagantes sur l'Inde, que les récits mensongers des Grecs et les rêveries orientales ont concouru à

former, se trouve à la fois dans le roman d'*Alexandre* et dans les voyages de Mandeville; le voyage de Benjamin de Tudèle est aussi enflé de beaucoup de traditions fabuleuses sur la Rome du moyen âge.

Dans les *Merveilles de Rome* que Mabillon a publiées, il se rencontre, chose remarquable, peu de légendes chrétiennes : ce sont les antiquités profanes qui jouent le principal rôle : seulement elles sont présentées sans méthode, et entremêlées d'anecdotes étranges. On croit, en lisant ce curieux petit livre, entendre quelques-uns de ces *ciceroni* populaires dont j'ai parlé, quelque moine d'une ignorance bien profonde et bien assurée, expliquer les antiquités romaines aux pèlerins ébahis et encore plus ignorants que leur guide. Les noms sont appliqués à tort et à travers aux lieux et aux monuments; l'Aventin est pris tantôt pour le Quirinal et tantôt pour le Janicule; les thermes de Caracalla s'appellent le cirque de Vespasien et de Titus, par une confusion évidente avec le Colisée; le théâtre de Marcellus est devenu le théâtre d'Antonin : mais ce qui est plus curieux, ce sont les légendes qu'on raconte à propos de divers édifices dont on indique l'emplacement ou les ruines.

Quelquefois on cherchait à rattacher les monuments païens ou leur souvenir à l'avénement du christianisme; ainsi on disait que Romulus avait placé dans son temple sa propre statue en or, et qu'il avait dit : « Cette statue tombera quand une vierge aura enfanté. » A la naissance du Christ, la statue était tombée. Ici on reconnaît une autre version de la prophétie de l'avénement du Christ adressée à Auguste par la sibylle, et de cette

opinion, qui n'a cessé d'être reproduite depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au XVIe : à savoir, que l'antiquité païenne avait pressenti et prédit le rédempteur du monde. De là, les sibylles citées à côté des prophètes dans les écrivains ecclésiastiques, dans Lactance, par exemple; de là ce fameux vers de l'hymne des morts,

Teste David cum sibyllâ,

et Michel-Ange peignant alternativement un prophète et une sibylle au plafond de la chapelle Sixtine. Ou bien on cherchait pour des débris antiques une interprétation chrétienne. Ainsi fit-on pour les deux colosses et les deux chevaux qu'on voit sur la place du Quirinal, à laquelle ils ont donné son nom (*Monte Cavallo*). Ces colosses, qui représentent probablement Castor et Pollux, portent sur leur base les noms de Phidias et de Praxitèle. Les deux noms ont été mis là fort témérairement pour indiquer les sculpteurs auxquels on attribuait ces statues ; mais au temps des *Mirabilia*, on ne savait ce qu'étaient Phidias et Praxitèle, et voici l'explication que l'imagination légendaire avait inventée pour rendre compte des deux colosses, de ces noms, et d'une autre statue assise et entourée de serpents qui était placée à leurs pieds, ayant une conque de marbre devant elle.

Phidias et Praxitèle étaient deux philosophes, venus à Rome sous Tibère, et noyés par son ordre; un pape leur avait fait élever des statues après leur mort. Mais cette explication historique, toute satisfaisante qu'elle fût, ne suffisait pas à l'archéologie populaire ; il lui fallait aussi, comme à la docte archéologie de notre temps, une ex-

plication symbolique. Voici celle dont on s'avisa : Les chevaux qui foulent la terre sont les puissances du siècle. Il viendra un prince des puissances qui montera les chevaux mythiques. Les bras élevés, les doigts repliés des deux philosophes font voir qu'ils comptent tout ce qui a été et qui sera. Ils sont nus, parce que la science humaine est nue et sans voile. Le femme assise à leurs pieds, c'est l'Eglise; les serpents dont elle est entourée, ce sont les saints volumes (*volumina*). La conque de marbre qui est devant elle est la cuve baptismale. C'est ainsi qu'on interprétait les monuments de Rome au XIIe siècle. Cela est décourageant pour certain symbolisme de nos jours; il ne fera jamais mieux.

La plus belle légende du recueil est celle qui concerne le Capitole. Je vais traduire exactement :

« Le Capitole est le lieu où s'assemblaient les sénateurs et les consuls pour gouverner la ville et le monde. Il était couvert de remparts élevés et solides, d'édifices revêtus d'or et de cristal, et de lambris merveilleusement travaillés. Au-dessous de la citadelle s'élevait le palais, qui était d'or en grande partie et orné de pierres précieuses, et on disait qu'il valait le tiers du monde.... Là étaient autant de statues qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune avait une cloche suspendue à son cou; et elles avaient été disposées par un art magique, de telle sorte que dès qu'une contrée de l'empire romain s'était révoltée, aussitôt l'image de cette province se tournait de ce côté, et la cloche suspendue à son cou sonnait.... »

Je ne sais, mais malgré son côté puéril et quasi grotesque, je suis singulièrement frappé de cette énergique

légende. Que pouvait inventer de mieux le moyen âge pour exprimer selon ses mœurs l'idée qui lui restait confusément de la puissance romaine, présente à toutes les parties de l'univers? De même qu'à l'approche de l'ennemi, on sonnait la cloche du château ou de la commune, de même, sitôt qu'une des extrémités du monde remuait, le beffroi magique du Capitole sonnait le glas d'alarme.

Le plus grand résultat et la plus imposante manifestation de l'esprit de pèlerinage, ce fut le jubilé. Benoît VIII imagina d'organiser en grand cette branche de dévotion populaire, et le concours de l'an 1300 dépassa ses espérances. Nous avons pu voir de nos jours, cinq cent vingt-cinq ans après le jubilé de Boniface, le jubilé de Léon XII. Quoique la suprématie morale de Rome ait reçu, depuis ce temps, des atteintes bien profondes; quoique la défiance des gouvernements s'unît à la tiédeur des peuples pour diminuer le nombre des pèlerins, il s'en est trouvé dix mille à Rome, en 1825, et pendant trois jours, cette multitude a été nourrie et logée par le saint-père. Mais en 1300 ce fut bien autre chose : l'Europe entière était à Rome; et dans cette foule immense, il y avait un homme qui devait éterniser la mémoire de ce grand spectacle en le rattachant au spectacle encore plus merveilleux de sa vision. Dante a daté son voyage dans le monde invisible de l'année du jubilé, et il s'est souvenu dans son *Enfer* de ces files innombrables de pèlerins qui allaient et venaient le long du pont d'Adrien durant cette solennité. C'est, du reste, si l'on excepte les beaux vers sur le paysan qui s'ébahit dans l'église de Saint-Jean de Latran, le seul

passage où Dante, qui a mis dans son poëme tant d'impressions personnelles reçues des diverses contrées où il a erré, ait parlé de celles que la vue de Rome avait pu faire naître en lui. Rome, dont il avait tant à se plaindre, a été punie; elle n'a inspiré au poëte aucun de ses grands traits pittoresques dont il a été prodigue pour immortaliser les lieux qu'il aimait. Une terzine de Dante eût peint la désolation majestueuse de Rome comme on ne la peindra jamais; mais cette terzine, il ne l'a point écrite, et quand il a parlé de Rome, ce n'a été que pour la flétrir; quand il l'a personnifiée, il en a fait la grande prostituée que flagelle son brutal amant. Dante, catholique sincère, mais politique dépité, n'a éprouvé qu'un sentiment pour Rome: ce sentiment hostile et moqueur qui remplit nos fabliaux du moyen âge, d'où il a passé dans Boccace et Chaucer. Dante aussi a des invectives railleuses et quelquefois bouffonnes contre l'Eglise romaine. Alors il se rattache à toute cette lignée satirique dont je parlais tout à l'heure, car le burlesque n'était pas étranger à ce grave génie; le burlesque se cachait çà et là dans les recoins de son œuvre sublime, comme se cache et grimace plus d'une figure grotesque ou monstrueuse dans les angles d'une cathédrale gothique. Dante est un représentant trop complet du moyen âge pour que le gros rire de cette époque ne retentisse pas jusque dans le ciel du poëte et parmi les ineffables harmonies. Quand, par exemple, il interrompt son extatique contemplation du paradis pour adresser aux cardinaux ces moqueries plus énergiques que relevées: « Ils étendent leurs manteaux sur leurs palefrois, de sorte que deux bêtes marchent sous la même peau, »

ne semble-t-il pas se faire l'écho de ces conteurs malins, esprits forts d'un siècle dévot, enfants perdus de la satire, sentinelles avancées de la réforme, à qui Rome inspirait de vives censures, surtout lorsqu'ils avaient été témoins de sa corruption ? Guyot de Provins, dans sa *Bible* satirique, où il attaque toutes les conditions en commençant par l'apostoile (le pape), a placé des vers contre Rome qui sont d'une grande vigueur. Quelques détails portent à croire que, dans sa vie vagabonde, le moine champenois avait visité la cité papale; on sait qu'il était allé jusqu'en Grèce. A l'emportement de ses injures, il semble ne pas parler par ouï-dire :

Rome nous suce et nous englot (engloutit).
Rome détruit et occit tot (tout).
Rome est le nid de la malice
D'où sourdent (découlent) tous les mauvais vices.
C'est un vivier plein de vermine.

Bien plus, un pieux narrateur de légendes suspend le récit plein d'onction d'un miracle de sainte Léocadie pour s'écrier :

Tout le mont Rome mâche et ronge.
Rome mâche et ronge tout le monde.

On se souvient de cette plaisante nouvelle de Boccace, où un juif, pressé de se convertir, veut voir Rome avant de se décider. Grande est l'inquiétude de l'ami qui l'exhortait à changer de foi ; quel effet produira sur lui le spectacle de la dissolution romaine?... Mais le juif revient fermement convaincu de la vérité de la religion chrétienne : « Il faut bien, dit-il, que Dieu se

mêle de la soutenir pour qu'elle subsiste malgré tout ce que les hommes font pour la déshonorer. »

On ne pouvait représenter d'une manière plus vive, et par une plus sanglante ironie, le scandale de la corruption romaine, et le danger où le spectacle de cette corruption mettait les croyances. La conversion du juif, ainsi motivée, faisait pressentir la séparation de la moitié de l'Europe; bien avant que Luther eût commencé à son insu cette séparation en attaquant les indulgences, Chaucer, l'ami et le complice de l'hérésiarque Wiclef, leur avait porté de rudes coups dans la personne du *pardoner* (indulgencier), l'un des personnages grotesques des *Contes de Canterbury*.

Le *pardoner* vient de Rome, tout chargé d'indulgences et portant dans sa valise grande provision de reliques, au nombre desquelles se trouvent un morceau de la robe de la sainte Vierge et un lambeau de la voile du bateau de saint Pierre, pauvre nef que l'on commençait alors à dépecer. Ce personnage, dont les anciens manuscrits offrent la représentation figurée, paraît fréquemment dans les moralités dramatiques, autre forme de la satire au moyen âge; c'est un type du pèlerin venant de Rome, telle que la malice populaire l'avait souvent observé. Enfin, dans la grande épopée satirique dont le Renard est le héros, le voyage de Rome est parodié comme les tournois de la chevalerie, les cérémonies de la religion, l'autorité de la justice féodale, comme la société de ce temps tout entière. Renard échappe à la potence, que ses méfaits lui avaient bien méritée, en alléguant un vœu qu'il a fait d'aller à Rome; mais avant de partir il trouve moyen

de se faire tailler, pour son pèlerinage, des sandales et un capuchon dans la peau de ses ennemis.

Après avoir dit un mot de la Rome des pèlerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des *charges* moqueuses que traçait la malignité contemporaine.

RENAISSANCE

(1400-1600.)

Pétrarque.—Le Pogge.—Physionomie de la Rome du xvie siècle.—Luther à Rome.—Rabelais.—Montaigne.—Les deux Romes de J. Dubellay.—Épîtres de l'Arioste.—Lettres du Tasse.

J'arrive à l'époque où l'antiquité reparaît au jour et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette dévotion nouvelle : aussi, l'admiration de ses débris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier de ces hommes à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspirera pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Pétrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de

son caractère et de sa vie, qui fut considérée par ses contemporains et par lui-même comme la plus importante et la plus sérieuse; la plus vraie passion de l'amant de Laure fut peut-être la passion de l'antiquité. Pétrarque et Boccace, ces deux continuateurs du moyen âge, ont été les précurseurs de la renaissance. L'un fut le dernier et le plus achevé des troubadours, l'autre le dernier et le plus classique des conteurs de fabliaux, et par là ils se rattachent tous deux à l'âge littéraire qui les a précédés; mais tous deux se rattachent aussi à l'âge qui les a suivis, par leur zèle pour les lettres antiques, dont ils furent les premiers instaurateurs.

Pétrarque vivait avec les anciens dans un commerce intime et familier. Une partie de sa correspondance est adressée aux grands hommes de la Grèce et de Rome; il leur écrivait comme à des compatriotes et à des amis. Il faut lire ce qu'il raconte de son émotion profonde quand il approchait d'un couvent où il imaginait pouvoir découvrir quelque manuscrit précieux; son cœur battait de désir et d'incertitude; il se disait: « Là peut-être est renfermé l'objet que j'ai tant cherché! » Un chevalier n'aurait pas parlé autrement du donjon renfermant la dame de ses pensées; l'enthousiasme romanesque de ce temps enflammait ce culte nouveau de la beauté antique; elle sortait de son cercueil jeune, radieuse, immortelle, comme une fée enchantée durant des siècles dans un tombeau, et l'âge de la chevalerie, avant d'expirer, inclinait le genou devant elle et l'adorait.

C'était Rome surtout qui parlait à l'imagination de Pétrarque; le nom romain était encore imposant pour

lui. Il rêva et chanta la résurrection de la république par Rienzi; et, Florentin, il choisit le Capitole pour y être couronné.

Comment s'étonnerait-on des plaintes passionnées qu'arrache à Pétrarque le spectacle de Rome livrée aux ravages de ses propres citoyens, qui achèvent de détruire ce qui lui reste de monuments? « Après, s'écriait-il, qu'ils ont renversé les arcs triomphaux, d'où ils ont précipité peut-être les statues de leurs aïeux, ils n'ont pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. » Dans une lettre au pape Urbain, il lui adresse un touchant et vif appel, au nom des calamités de Rome : « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace... De quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les passibles toits de tes appartements dorés, tandis que le Latran s'en va en débris, que la mère de toutes les églises, manquant de toit, est ouverte aux vents et aux tempêtes; cependant les sanctuaires des apôtres chancellent; ce qui fut leur temple est maintenant un amas informe de pierres et de décombres qui arracheraient des soupirs à un cœur de pierre. »

Il y a de la déclamation dans ces paroles, et le *concetto* qui les termine n'est pas heureux; mais on y sent une passion et une douleur véritables, et on ne peut les accuser d'exagération, car, dans le mémoire officiel adressé en 1376 par la bourgeoisie de Rome à Grégoire XI pour presser son retour, on trouve ces paroles: « Les églises cardinales sont abandonnés de ceux qui tiennent d'elles leurs titres et leurs honneurs, au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont ouvertes

aux troupeaux, qui souvent viennent paître sur l'autel.»

Pendant tout le XV[e] siècle, ce ne sont plus les églises dont on déplore l'abandon : le pape et les cardinaux sont revenus veiller à leur entretien ; mais la passion toujours croissante de l'érudition et de l'antiquité, pendant ce siècle qui prépara si puissamment le XVI[e], cette passion fait pousser des gémissements et des imprécations à tous ceux qui sont témoins du triste état des antiquités romaines. L'aimable et savant Piccolomini, avant d'être pape, s'écriait mélancolique et indigné : « Rome, il me plaît de contempler tes ruines, dont la chute révèle ton antique gloire ; mais ton peuple brûle des marbres arrachés à tes vieux murs pour en faire de la chaux[1] ; et si cette race impie agit ainsi encore trois fois cent ans, il ne restera pas de traces de ta grandeur!» Il y a quatre cents ans qu'Æneas Sylvius écrivait ces vers, et si on n'avait pas arrêté la destruction des ruines de Rome, il n'en resterait en effet nulle trace aujourd'hui. Raphaël adressant à Léon X une lettre admirable dans laquelle il s'indignait que la moitié de Rome eût été construite avec de la chaux d'origine antique.

Un homme qui avait tout des érudits du XV[e] siècle, leur esprit licencieux et hardi, leurs haines féroces, leur passion pour l'antiquité, le Pogge a dû au spectacle des débris de Rome des paroles plus touchantes et

1 Sur cet emploi des marbres antiques, il faut lire les curieux mémoires de l'architecte Flaminio Vacca, qui termine sans cesse ce qu'il dit d'une statue ou d'un bas-relief par ces mots : *e andato alla calcara.* Flaminio Vacca croyait à l'existence des *Goths*, ennemis acharnés des antiquités romaines, qu'ils venaient abattre la nuit à coups de marteau. Il en avait même un jour rencontré quelques-uns dans une auberge.

plus émues qu'on ne serait en droit de les attendre du grossier auteur des *Facéties* et de l'âpre ennemi de Philelphe; c'est que tout homme sait nous toucher quand il exprime ce qu'il sent. Or, le Pogge sentait Rome; dans un repli de ce cœur barbare d'érudit, il y avait une veine de délicate tendresse, non peut-être pour une créature vivante, mais pour une ville morte. C'était sa Laure, à lui, l'antiquaire, que cette ville gisant à ses pieds, et il trouvait sur son tombeau des paroles d'une mélancolie élevée, à propos de cette grande destinée, fragile comme toutes les destinées.

Ce qui me plaît aujourd'hui dans la Rome actuelle, c'est ce qui ressemble à la Rome de Pétrarque et du Pogge; ce sont les quartiers déserts, les monuments abandonnés, les vignes couvrant les fûts des colonnes renversées, les buffles dans le Forum, et surtout les fragments antiques enfouis dans l'architecture moderne : l'architrave d'un temple servant de linteau à une porte d'église; un tronçon de colonne faisant l'office de borne au coin d'une rue; des échoppes nichées sous les gradins du théâtre de Marcellus, ou de petites maisons perchées sur les tombeaux de la voie Appienne. Ces accidents et ces contrastes donnent à Rome un caractère à part qui la distingue entre toutes les villes. Maintenant elle va le perdant chaque jour. On n'a que trop déblayé, fouillé, restauré. Il y a dix ans[1], j'ai vu encore le Corso avec des trottoirs inégaux, mal commodes, j'en conviens, mais pavés de débris. C'était une cannelure de colonne ou un bout d'inscription sur lesquels le regard aimait à tomber. C'était un fragment de rouge

[1] J'écrivais ceci en 1835.

antique ou de porphyre faisant saillie sur le sol et contre lequel, j'en conviens, venait heurter le pied du promeneur distrait; mais quelle rapide et immense rêverie éveillait en lui, mieux que tous les discours, ce heurt contre le passé, cet achoppement contre les siècles! Aujourd'hui, on peut marcher en toute sécurité dans une belle rue à trottoirs bien égaux, comme dans la rue Vivienne. On a tout disposé pour l'écoulement des eaux avec une adresse qui fait honte à nos ingénieurs; mais cette rue, si belle et si commode, ne dit rien. Il en est de même de beaucoup de déblayements et de restaurations. Ces choses enlèvent à Rome sa physionomie et aux ruines leur poésie. Les antiquaires et les architectes peuvent avoir raison dans l'intérêt de leur science et de leur art; mais quel effet, je le demande, produit la basilique Trajane au fond de la cuvette où s'élèvent, entourées d'une belle grille de fer, des colonnes bien proprement redressées sur leur base? Ceci du moins peut servir comme un modèle en carton pour montrer comment une basilique était faite; mais je regrette presque les fouilles du Forum? L'énorme trou qu'on y a creusé a permis de voir la base de la colonne de Phocas et de lire une inscription, mais il a donné à ce lieu si poétique l'aspect d'une grande carrière. Quant aux restaurations, c'est bien pis. L'Anglais qui disait : « Le Colisée sera une belle chose quand on l'aura terminé, » doit être satisfait. Il semble que ce soit pour lui qu'on ait travaillé; le Colisée est maintenant comme neuf; on l'a nettoyé, sarclé; il n'y manque qu'un peu de ce badigeon blanc dont on a sali l'intérieur du mausolée d'Auguste. Profanation

que tout cela! ne laissera-t-on pas une fois les os de cette vieille Rome en paix dans son tombeau?

Au XVIe siècle, Rome se ressentit plus que jamais du mouvement général qui portait les esprits vers l'étude de l'antiquité. On se mit à décrire et à expliquer les monuments : mais ce fut une époque de curiosité érudite, plus que d'enthousiasme poétique. Or, je ne fais pas ici l'histoire de l'archéologie romaine; je n'ai point à mentionner les nombreux traités de Fulvius, de Marlianus, de Panvinius, de Donatus; je vais chercher dans les siècles qui suivent, comme je l'ai fait pour les précédents, les reflets variés de Rome sur les imaginations; un intérêt nouveau et inverse, pour ainsi dire vient se joindre à celui-ci : à présent que les voyageurs et les documents abondent, je m'adresserai surtout aux hommes éminents en divers genres des trois derniers siècles, d'où il suit que Rome me sera aussi un miroir, où l'on verra se réfléchir tour à tour ces grandes individualités.

Je commencerai par Luther.

Quand Luther vint à Rome, le réformateur futur était un jeune moine obscur et fervent; rien ne l'avertit, en mettant le pied dans la grande Babylone, que dix ans plus tard il brûlerait la bulle du pape sur la place publique de Wittemberg. Son cœur ne ressentit que des émotions pieuses; il adressa à Rome le salut de l'ancien hymne des pèlerins, il s'écria : « Je te salue, ô Rome sainte, Rome vénérable par le sang et le tombeau des martyrs. » Mais après s'être prosterné sur le seuil, il se releva, il entra dans le temple... il n'y trouva pas le Dieu qu'il cherchait : la ville des saints et des martyrs

était la ville des meurtriers et des prostituées. Les arts qui masquaient cette corruption étaient sans puissance sur les sens grossiers, et scandalisaient l'esprit austère du moine germain ; à peine donna-t-il en passant un coup d'œil aux ruines païennes de Rome, entassées, selon son expression assez pittoresque, à la hauteur de trois lances. Intérieurement révolté de tout ce qu'il voyait, il quitta Rome dans une situation d'esprit bien différente de celle qu'il y avait apportée ; il s'agenouilla alors avec la dévotion des pèlerins, maintenant il s'en retournait dans une disposition analogue à celle des frondeurs du moyen âge, mais plus sérieuse que la leur. Cette Rome dont il avait été dupe, et dont il était désabusé, devait entendre parler de lui ; il devait un jour, parmi ses joyeux propos de table, s'écrier jusqu'à trois fois : « Je ne voudrais pas pour mille florins n'être pas allé à Rome, car j'aurais toujours l'inquiétude d'avoir fait une injustice au pape. »

Après Luther, Rabelais, cet autre adversaire du passé, Rabelais, l'héritier direct de toute la gausserie du moyen âge, bouffon enfroqué, qui raille son siècle en langage burlesque pour être compris, en langage allégorique pour ne pas être brûlé ; Rabelais, comme tous ses devanciers des fabliaux et des moralités, Rabelais en veut surtout à l'Église : on n'est jamais trahi que par les siens ; nul ne persifle bien que ce qu'il connaît par expérience. Le chevaleresque Cervantes fera une parodie sublime de la chevalerie ; et le curé de Meudon tracera la satire la plus sanglante du clergé ; mais pour qu'il remplît complétement sa mission, il fallait qu'il eût visité Rome, et le sort l'y envoya. Il y trouva double

pâture : pour sa verve moqueuse, la cour du pape; pour son ardeur de savoir, les antiquités romaines; car Rabelais n'avait pas seulement, de son siècle, l'audace de l'esprit et la licence du langage, il en avait encore l'érudition universelle, et ce goût délicat d'antiquité, qui imprègne son style d'atticisme, lors même que sa pensée est la plus grossière. Il est assez curieux que sa première publication ait été une édition de la *Topographie de Rome* de Marliani. Du reste, chez le joyeux auteur de *Gargantua*, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qu'il avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. Tout ce que la tradition a conservé de ce voyage, ce sont des anecdotes ou des paroles bouffonnes, attribuées à Rabelais, et portant ce caractère de raillerie licencieuse contre la cour de Rome, qu'on trouve répandue surtout dans les derniers livres de *Pantagruel*. C'est là qu'il faut chercher l'impression de la Rome papale sur cet esprit bizarre et hardi; lui aussi, après tout le moyen âge, se moquera des pèlerins romipètes, ainsi que les appellent les canons, et des saintissimes décrétales. C'est bien Rabelais qui parle, cette fois, comme souvent, par la bouche de Panurge, quand il dit : « Oui dea, messieurs, j'en ai vu trois (papes) à la vue desquels je n'ai guères profité. »

Quand on a entendu les mille cloches de Rome, dont le retentissement ne cesse pour ainsi dire jamais, et accompagne si bien la rêverie que cette ville inspire, on comprend pourquoi Rabelais, qui ne prenait pas les choses par le côté de la rêverie, frappé à sa manière de ce bruit perpétuel de cloches, a appelé Rome l'île son-

nante, pourquoi il dit : « Nous entendions un bruit de loin, venant frequent et tumultueux, et nous sembloit, à l'ouïr, que ce fussent cloches, grosses, petites et médiocres ensemble sonnantes, comme l'on faict à Tours, à Paris, à Nantes et ailleurs ès jours de grandes festes; plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie merveilleuse. »

Cette isle où les cloches suspendues au-dessus de leur cage font chanter les monagaux ; cette isle des prestergaux, des capucingaux, des evesgaux, des cardingaux..... cette isle enfin où l'on montre, avec grande difficulté, l'oiseau merveilleux, unique, comme le phénix d'Arabie, le papegau... c'est la Rome de Rabelais.

Montaigne alla aussi à Rome, Montaigne, qui avançait à sa manière l'œuvre de démolition à laquelle concoururent Luther et Rabelais; plus réservé, moins licencieux que le dernier dans la forme, mais au fond aussi épicurien, aussi sceptique, et païen, comme Pascal le lui a reproché ; Montaigne, moins érudit que Rabelais, était aussi un homme nourri des lettres antiques, et surtout des lettres romaines; enfant, il avait parlé latin, et malgré l'originalité prodigieuse de son esprit, ses saillies ne se produisent qu'à travers une masse de citations. Dans ses capricieux *Essais*, il ne marche qu'accompagné de Cicéron, d'Horace, de Juvénal, car Montaigne est homme du XVIe siècle, homme des nouveautés et de l'antiquité; chez lui il y a de l'esprit-fort et de l'érudit, déjà du révolutionnaire en idées, et encore du compilateur. Lui aussi était à Rome comme dans une patrie; il le sentit si bien qu'il voulut emporter le titre

de citoyen romain, il employa, dit-il, ses cinq sens de nature pour obtenir ce titre, « ne fust-ce que pour l'ancien honneur et religieuse memoire de son authorité. » Il fut jugé très-digne d'être admis au droit de cité, par les suffrages et le jugement souverain du peuple et du sénat, l'an de la fondation de Rome 2331. La solennité dérisoire de ce formulaire antique, employé par les représentants modernes du sénat et du peuple romain, fait naître dans l'âme un sentiment qui tient de l'ironie et de la pitié, pareil à celui que j'éprouvais en voyant le sénateur de Rome venir du Capitole, avertir le peuple romain que le carnaval pouvait commencer... Montaigne ne se faisait pas illusion sur l'importance de cette dignité tant désirée : « C'est un titre vain, » disait-il; puis il ajoutait avec sa naïve franchise : « Tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Montaigne est le premier voyageur, proprement dit, qui ait écrit sur Rome; son voyage en Italie est, autant que ses *Essais*, un *livre de bonne foi;* il n'y embouche point sans cesse la trompette de l'admiration, comme se sont crus obligés de le faire d'autres voyageurs. Il parle froidement des choses qui ne l'émeuvent point. Ainsi il ne dit pas un mot de Raphaël ni de Michel-Ange; il ne sent point la campagne de Rome avec ce grand caractère de sublime solitude, avec la splendeur des teintes, la tristesse des ruines, la beauté des horizons, telle qu'elle s'est révélée au pinceau du Poussin, et au pinceau de Chateaubriand. La campagne romaine n'a inspiré à Montaigne que cette description plus exacte que poétique : « Nous avions, loin sur notre main gauche,

l'Apennin, le prospect du païs, mal plaisant, bossé, plein de profondes fendasses, incapable d'y recevoir nuls gens de guerre en ordonnance; le terroir nud, sans arbre, une bonne partie sterile; le pays fort ouvert tout autour, plus de dix mille à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

En parlant de Rome, Montaigne conserve en général ce ton tranquille; il paraît plus curieux que transporté; mais ses impressions sont justes, et l'expression, pour être simple, ne manque pas d'énergie, quand il dit, par exemple, du quartier montueux qui était le siége de la vieille ville, et où il faisait tous les jours mille promenades et visites, qu'il est « *scisi* (coupé) de quelques églises et anciennes maisons rares, et jardin des cardinaux; » quand il dit « qu'on marche sur la tête des vieux murs que la pluie découvre, etc. »

Il y a pourtant un morceau assez ambitieux, qui tranche sur le ton général par un tour légèrement déclamatoire; on voit que Montaigne, se trouvant à Rome, a voulu dire sur Rome quelque chose de beau, et que dans un moment d'enthousiasme un peu forcé, il a dicté à son secrétaire cette tirade, où il y a assez d'enflure, et où l'on rencontre quelques traits assez frappants, mais un peu étrangement jetés, dans son journal, entre le récit de sa bourse perdue et celui de quelques accidents de santé, qu'il ne manque jamais d'enregistrer.

« Il disoit (M. de Montaigne)[1] qu'on ne voyoit rien de Rome que le ciel sous lequel elle avoit esté assise, et le plan de son giste; que cette science qu'il en avoit estoit

[1] C'est son secrétaire qui parle.

une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avoit rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disoient qu'on y voyoit les ruines de Rome en disoient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'estoit rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avoit premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort renversé et défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine même ; que ces petites montres de sa ruine, qui paroissent encore au-dessus de sa bière, c'estoit la fortune qui les avoit conservées pour le témoignage de sa grandeur infinie, que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérés tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universellement éteindre; mais qu'il estoit vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restoient, c'estoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avoit portés premièrement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne; que les bâtimens de cette Rome bâtarde, qu'on alloit à cette heure attachant à ces masures antiques, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présens , lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant aux voûtes et parois des églises, que les huguenots viennent de démolir ; encore craignoit-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnust pas tout, et que la sépulture ne fust elle-même pour la plupart ensevelie. »

J'aime mieux les réflexions plus naïves de Montaigne, sur l'aspect de la ville de Rome, telle qu'elle était de son

9.

temps : « C'est une ville toute cour et toute noblesse; chacun prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique. Il n'y a nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville; ce ne sont que palais ou jardins ; il ne se voit nulle rue de la Harpe ou de Saint-Denis ; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Certains traits de cette description sont encore applicables aujourd'hui, comme l'oisiveté ecclésiastique, dont chacun prend part..... Quant aux comparaisons avec Paris, il faut songer que les deux villes ont bien changé depuis Montaigne ; il ne dirait plus : « Les logis y sont communément meublés un peu mieux qu'à Paris, » ni que « la forme des rues en plusieurs choses, et notamment pour la multitude d'hommes, lui représentait plus Paris que nulle autre où il eût jamais été. »

Dans ses observations sur les mœurs et la physionomie de Rome, on retrouve fréquemment son habitude de donner, par l'expression, du relief et de la saillie à la justesse de la pensée.

« Rome est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et la différence de nation se considère le moins, *car c'est une ville rappiécée d'étrangers.* » Peut-on mieux dire?

Enfin cette grâce, qui ne l'abandonne jamais quand il se montre dans sa vie habituelle, avec son laisser-aller de tous les jours, quand il pose en négligé ; cette grâce de Montaigne racontant confidentiellement sa journée à son lecteur, n'est-elle pas tout entière dans ce passage où il peint sa vie de Rome :

« Je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennui et

l'oisiveté; là j'avois toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'eusse pu le désirer, au moins suffisante à me désennuyer, comme à visiter les antiquités, les vignes qui sont des lieux de plaisir, de beauté singuliere, et là où j'ai appris combien l'art se pouvoit servir bien à point d'un lieu bossu, montueux et inégal; car eux, ils en tirent des graces inimitables à nos lieux plains (plats), et se prévalent très-artificiellement de cette diversité. Ce sont beautés ouvertes à quiconque veut s'en servir... où aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie..... Tous ces amusemens m'embesoignoient assez.... De mélancolie qui est la mort, et de chagrin, je n'en avois nulle occasion, ni dedans, ni hors de la maison..... C'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là, si j'eusse gousté Rome plus privément, combien elle m'eust agréé. » Il n'y a rien à ajouter à cette peinture si bien sentie de la vie indolente et occupée, calme et variée, paisible sans ennui, et remplie sans fatigue, qu'on mène à Rome, et qu'on ne mène que là. Enfin Montaigne avait bien raison de dire qu'il eût encore aimé davantage Rome s'il l'eût connue plus *privément*, car son charme devient d'autant plus profond et plus pénétrant qu'on le savoure plus longtemps. On peut ne pas se plaire à Rome ; mais qui s'y est plu quelque temps s'y plaira toujours davantage ; qui s'y est attaché une fois ne s'en détachera jamais.

La littérature française fut, au XVIe siècle, moitié italienne et moitié latine ; à ce double titre, Rome devait être visitée, et l'a été en effet par presque tous nos hommes célèbres de cette époque. Nous avons mentionné Rabe-

lais et Montaigne; il faudrait y joindre de L'Hôpital, de Thou, et l'ami de Ronsard, l'auteur du manifeste en faveur de l'école nouvelle qui voulait ressusciter l'antiquité, de l'école qui a été dite romantique pour avoir été trop classique, le bon Joachim Dubellay.

Quelques lignes insignifiantes de la vie de de Thou, écrite par lui-même, et quelques vers latins pleins d'humeur, dans les épîtres de de L'Hôpital. sont tout ce que l'un et l'autre ont laissé sur Rome. Dubellay a fait plus: nous avons de lui deux recueils bien différents, consacrés à chanter cette ville où il passa plusieurs années, attaché à son parent le cardinal Dubellay. L'un de ces recueils est intitulé les *Antiquités de Rome, contenant une générale description de sa grandeur, et comme une déploration de sa ruine*. Ici Dubellay prend Rome au sérieux; il enfle sa voix pour en déplorer la chute. Celui qui parle, c'est le poëte devenu presque païen, à force d'érudition, qui entonnait le pæan ou le dithyrambe, et chantait *Evoe* dans ces réunions où l'on immolait un bouc à Bacchus. De ce point de vue élégiaque, ce qui devait le frapper, c'était l'absence, pour ainsi dire, de la Rome antique; lui-même était comme un vieux Romain qui reviendrait errer sur ces débris, et chercherait, selon ses propres expressions, *Rome dans Rome*, sans la pouvoir trouver; il rencontre quelquefois un langage assez pittoresque et assez hardi, quand, par exemple, il peint la ville géante comme écrasée par Jupiter, sous le poids des sept montagnes :

Sur le ventre il planta l'antique Palatin,
Quirinal sur un pied, et sur l'autre Aventin.

Ceci est la traduction mythologique d'un fait vrai; c'est la terre éboulée des collines de Rome, qui a couvert l'ancien sol; ce sont ces collines qui ont, pour ainsi dire, enseveli la ville antique sous des amas de ruines.

Il y a de la grandeur et un sentiment assez profond de l'aspect de la campagne romaine, aperçue des hauteurs de Rome, dans ces vers adressés aux *pâles esprits* des anciens Romains :

Ne sentez-vous augmenter votre peine,
Quand quelquefois, de ces côtes romaines,
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains
N'être plus rien qu'une poudreuse plaine ?

Le retentissement sourd et prolongé du dernier vers produit le même effet que certains vers lugubres de Dante.

Dubellay connaissait celui qu'il appelle le *triste Florentin* dans un de ces sonnets dont l'ensemble est intitulé *Vision*, et où il cherche à imiter le génie allégorique de Dante. Chaque sonnet a pour objet d'exprimer figurément la grandeur et la chute de Rome. Mais tout cela, c'est la partie solennelle et un peu convenue des peintures de Dubellay. Celui qui voulait que les écrivains français se fissent Romains, ou au moins s'emparassent des dépouilles de Rome; celui qui leur criait à la fin de ses *Illustrations de la langue française :* « Là donc, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des *serves* dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels ! » celui-là devait parler de la Rome antique avec pompe et révérence, et nous venons de voir en quels termes il

l'a fait. Mais Dubellay ne pensait pas toujours à la Rome antique; il vivait aussi dans la Rome moderne, s'amusait parfois, et parfois s'indignait de ses désordres qu'il partageait; il en traçait une peinture plus animée que les lamentations pompeuses, et formant avec elles un piquant contraste.

Dubellay, d'abord enchanté du séjour de Rome, en fut bientôt aux *regrets*, et, dans les sonnets auxquels il a donné ce titre, il exprime son désappointement avec beaucoup de franchise, et souvent beaucoup de verve :

Je n'écris d'amitié ne trouvant que feintise,
Je n'écris de vertu n'en trouvant point ici,
Je n'écris de savoir entre les gens d'Église.

Il est encore plus vif dans quelques sonnets. Voici un des plus piquants parmi ceux que l'on peut citer :

Marcher d'un grave pas et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*,

Entremêler souvent un petit *et cosi*,
Et de *son servitor* contrefaire l'honnête,
Et comme si l'on eût sa part à la conquête,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence ;

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain et mal vêtu,
Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

Quelquefois la satire prend un ton moins enjoué, et parle un langage plus énergique :

Ici de mille fards trahison se déguise ;
Ici mille forfaits pullulent à foison ;
Ici ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse ici par usure est acquise.

C'est bien la Rome corrompue du XVI[e] siècle, telle qu'avaient achevé de la faire les Borgia. Du reste, la position personnelle de l'auteur contribuait à lui rendre le séjour de Rome insupportable. Voyez le tableau animé de la vie qu'il y mène, vie dépendante et tracassée, pleine de soins et de soucis :

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chaque jour, et il faut que je pense
A rendre sans argent cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point de temps ;
Je courtise un banquier, je prends argent d'avance ;
Quand j'ai dépêché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.
Qui me présente en compte une lettre en mémoire,
Qui me dit que demain est jour de consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers,
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie.
Avecque tout cela, dis, Panjas, je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers?

Il paraît qu'il avait fondé sur son parent le cardinal des espérances qui ne se réalisèrent point. Aussi s'écrie-t-il :

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, le point,

Et malheureuse soit la flatteuse espérance,
Quand pour venir ici j'abandonnai la France,
La France et mon Anjou dont le désir me point!

Une fois en proie au mal du pays, Dubellay devint insensible à l'intérêt des ruines qu'il avait chantées dans sa *déploration*. Quand on prend Rome en grippe, ce n'est pas à demi. Il ne voyait plus dans ces ruines

Que de vieux monumens un grand amas pierreux,

et dans lui-même qu'un *Prométhée cloué sur l'Aventin.*

Dubellay nous a montré, à l'occasion de Rome, tous les côtés de l'âme d'un littérateur du XVIe siècle. Ces hommes, qui vivaient au sein de l'antiquité, étaient en même temps presque tous de joyeux compères, aimant à railler et à s'ébaudir; nous avons vu Dubellay prendre par le côté comique la plus tragique des cités. C'étaient aussi de bonnes gens attachés à leur province, à leur manoir, à leur clocher, non des pédants sans entrailles, étrangers aux affections du pays et de la famille. Du Bellay, au bord du Tibre, regrettait son Anjou, comme Belleau ou Ronsard revenaient volontiers de leurs excursions imaginaires sur le Pinde grec, dans leurs maisons du Perche et du Vendômois. Ce touchant triomphe de la bonhomie sur l'imagination, des affections domestiques de l'homme sur les jouissances cosmopolites du savant, est exprimé avec bien du charme dans le sonnet suivant. On ne peut sacrifier de meilleure grâce l'antiquité au présent, et les souvenirs poétiques de Rome aux simples émotions de la patrie.

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,

Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée? Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Mais ce qui est fâcheux, c'est de voir ce rêve attendrissant du pays natal déçu par le retour tant désiré; rien de plus triste que la plainte du pauvre Dubellay, tombé des ennuis de la dépendance à l'étranger dans les tribulations casanières du coin du feu, et s'écriant: *Adieu doncques Dorat, je suis encor Romain.*

Deux autres poëtes du XVIe siècle, bien autrement célèbres que celui que nous venons de nommer, ont trouvé à Rome des désappointements semblables; chacun d'eux les a ressentis et les a exprimés à sa manière. Ces deux poëtes sont l'Arioste et le Tasse.

Jamais peut-être, on ne vit mieux qu'en ces deux grands hommes, quelle est sur la vie, les actions, les ouvrages, l'influence du caractère indépendamment des circonstances. Leur situation dans la vie était à peu près la même. Ils furent exposés à des traverses et à des contrariétés fort semblables: tracasseries de cour, ingratitude des grands; oubli, indifférence pour le mal-

heur et le génie, l'un et l'autre éprouvèrent toutes ces choses. L'âme tendre, mélancolique, irritable du Tasse, ploya sous le fardeau. L'âme forte, douce et sereine de l'Arioste résista : c'est au milieu d'ennuis sans cesse renaissants, c'est sous le poids d'une situation précaire et pénible, c'est au fond des montagnes de la Garafagna où il fut relégué durant de longues années pour exercer une mince charge de justice dans un pays perdu ; en un mot, c'est au sein d'une vie toute pleine d'agitations et de misères, qu'il a conservé cette gaieté d'humeur, cette placidité d'imagination, empreintes dans chaque stance du *Roland furieux*.

Rien n'est plus douloureux que de lire les lettres du Tasse. C'est un perpétuel gémissement ; c'est un cri de détresse non interrompu. Le divin malade s'agite en désespéré sur sa couche, sans trouver une situation où il puisse se reposer. L'Arioste, dans ses satires qui sont de véritables épîtres, et un peu des confessions intimes, raconte gaiement ses tribulations et ses mécomptes ; Rome joue dans ceux-ci un grand rôle, comme nous l'avons vu pour Dubellay. Du reste, il s'en venge par en médire ; et petite est son édification en présence du Vatican ; il parle même assez familièrement du prince des apôtres, quand il demande à un ami de lui faire préparer un logis près du temple *qui doit son nom à ce vaillant prêtre qui fit sauter l'oreille de Malchus....* Puis il se peint gaiement allant faire une visite à un prélat, et reçu par un camérier qui le renvoie au lendemain. Il insiste : « Qu'il sache au moins que je suis à sa porte. » Le camérier répond que son maître ne veut permettre qu'aucun message

pénètre jusqu'à lui, quand viendraient Pierre, Paul, Jean et le docteur de Nazareth en personne. « Mais, ajoute l'Arioste avec l'énergique indignation de l'honnête homme, à laquelle se joint la mauvaise humeur du solliciteur exclu, si j'avais des yeux de lynx pour pénétrer par la vue là où je pénètre par la pensée..., peut-être je les verrais tellement occupés dans leurs maisons, qu'ils auraient lieu de se cacher, non-seulement à mes regards, mais à ceux même du jour. »

L'Arioste comptait sur les promesses de Léon X, dont il avait été l'ami avant son élévation à la papauté; mais il ne tira pas grand fruit de cette amitié, qui, s'il eût voulu entrer dans les ordres, eût pu, dit-il, le conduire à un évêché.

Messer Ludovico Ariosto évêque ! il faudra bien croire que Voltaire a eu la chance d'être cardinal.

L'Arioste n'avait pas le fanatisme de l'antiquité, heureusement pour lui. Son poëme y a gagné en originalité; il n'a pas, comme le Tasse, emprisonné la fantaisie chevaleresque dans le cadre mal approprié de l'épopée antique. On ne peut donc s'étonner qu'il ne se soit pas mis en grands frais d'enthousiasme pour les souvenirs de la vieille Rome. Il le dit très-franchement et très-crûment à son ami Galasso; ce qui l'a poussé à voir le mont Aventin, c'est le désir d'obtenir une bulle qui lui assure certains deniers, *certi bajocchi,* qu'il prend volontiers, dit-il, encore que peu nombreux. Voilà l'Aventin mentionné sans beaucoup d'exaltation; là où l'on pouvait penser à Hercule vainqueur de Cacus, au peuple romain triomphant du patriciat, l'Arioste ne pense qu'*à quelques bajoques.*

Cependant l'Arioste ne pouvait être entièrement insensible aux souvenirs de l'antiquité romaine; tout indépendant de Virgile qu'il se montre dans son épopée, il imita Plaute dans ses comédies, il écrivit des élégies latines : il était l'ami de Sadolet, de Bembo, de Paul Jove, de Vida, de ces hommes dont le latin était comme la langue maternelle; et on voit qu'il avait pris plaisir à explorer avec eux les antiquités romaines. Du fond de ces montagnes de la Garafagna où il est confiné, s'il souhaite un docte loisir, c'est pour se retrouver à Rome avec cette illustre élite, et prendre, dit-il, tour à tour, chacun d'eux pour guide à travers les sept collines. « Qui, le livre en main, me montre Rome divisée en ses différents quartiers; qui me dise : Ici fut le cirque, ici le forum, là Suburra; ceci est la voie Sacrée; ici Vesta, plus loin Janus, avaient leur temple. » On voit que la contagion savante avait gagné l'aimable indifférent, et qu'Arioste ne pensait pas seulement à ses bajoques sur le mont Aventin.

Le Tasse, dans sa vie errante, visita plusieurs fois cette Rome où l'attendait le triomphe après la mort. Le Tasse vit à Rome le jubilé, comme Dante l'y avait vu près de trois cents ans auparavant; mais il ne paraît pas que l'imagination de l'auteur de *la Jérusalem* ait été touchée, autant que celle de son grand devancier, par les pompes de cette solennité. La fin du XVIe siècle était loin de la foi naïve des commencements du XIVe.

Le Tasse revint à Rome en 1586. Dès cette époque, il s'exprime dans ses lettres comme ayant renoncé à toutes les espérances de fortune qui l'y avaient attiré. Les souhaits ambitieux du gentilhomme et du poëte se sont ré-

duits aux humbles désirs du solitaire. « Je voudrais, dit-il, deux chambres dans un couvent. » Il semblait, saisi d'un pressentiment funèbre, chercher déjà dans la ville éternelle la petite cellule où il devait mourir. Toutes ses lettres de cette année (1588) et de la suivante, datées de Rome, contiennent l'expression répétée et douloureusement monotone de son dénûment et de son désespoir. Il y est peu question des merveilles de Rome, et cependant le chantre du saint tombeau devrait être ému en présence de la *confession* de saint Pierre. Celui qui vivait assidûment dans le commerce de l'antiquité, comme le prouvent ses écrits en prose, et un Platon de la bibliothèque Barberine annoté de sa main, devait être sensible au spectacle des ruines.

Nous avons vu Pétrarque se passionner pour les débris de Rome. Comment le Tasse est-il resté froid et muet devant ces débris? Hélas! c'est que Pétrarque était heureux! Ami des papes et des princes, correspondant des rois et des empereurs, le premier homme de lettres qui ait joué en Europe un rôle analogue à celui qu'y joua depuis Voltaire, Pétrarque, n'ayant d'autre souci qu'une belle passion, qu'il célébrait dans ses sonnets limés divinement, et qui exaltait son imagination sans gêner ses plaisirs, Pétrarque avait l'insouciance et l'oisiveté nécessaires pour s'apitoyer sur la chute des arcs de triomphe ou la désolation des basiliques. Il n'en était pas ainsi du malheureux Torquato. Son humeur inquiète et irritable l'avait brouillé avec les princes; il fuyait le duc de Ferrare, et le duc revendiquait son poëte domestique, son fou échappé, pour lui emprunter une gloire qu'il lui payait en malheur. Le Tasse, afin de rester à Rome, où

il était libre, afin de retarder le moment où il reprendrait ses chaînes, où il irait de nouveau se faire écrouer dans le palais de son geôlier, alléguait d'un ton soumis «qu'il était encore malade, ce que prouvait sa main tremblante.» Il s'efforçait de démontrer qu'il serait un bien inutile serviteur, étant absorbé par certaines études auxquelles il ne pouvait cependant renoncer qu'en renonçant à la vie : du reste très-pauvre, et infirme autant que pauvre. « Je suis à Rome, écrivait-il alors, avec un déplaisir incroyable... Je voudrais me retirer dans un désert, tant je suis las des cours, du monde et de moi-même : plaise à Dieu qu'il me rappelle bientôt à lui !... » Mais Dieu ne devait pas encore l'exaucer, et Rome lui réservait bien des douleurs avant la dernière agonie. Le cardinal Scipion de Gonzague l'avait admis à faire partie de sa maison ; mais bientôt il le chassa... non, il le fit chasser par ses domestiques. Et le Tasse, qui nous apprend ces détails, se trouva pendant l'été à Rome, malade, sans asile, sans argent, et, il faut bien l'écrire, puisque lui-même l'a écrit, *sans chemise*[2]. Que voulez-vous que le pauvre grand homme, jeté à la porte comme un laquais, mourant de misère et de tristesse, trouvât à sentir et à chanter dans cette Rome où sa grande affaire était de se procurer un logis, des vêtements et du pain ? Dans les moments où sa fortune, sans être jamais bien brillante, était un peu moins désespérée, c'étaient, et on le comprendra sans peine, les cérémonies de la Rome chrétienne qui seules savaient parler à cette âme affligée une langue qui la consolât. Les divertissements et les joies

[1] *Œuvres du Tasse*, t. X, p. 530, édit. in-4°.

[2] « Nè roba d'estate, nè camiccie. » T. IX, p. 526.

profanes ne pouvaient l'intéresser. Aux approches des fêtes de Noël, il écrivait : « Plût à Dieu qu'il me fût au moins donné de recevoir quelque consolation des fêtes sacrées, puisque dans les fêtes mondaines je n'ai pu trouver aucun plaisir ! » Par ces dernières, il entendait parler sans doute de ces joies turbulentes d'octobre, espèce de carnaval d'automne, où revivent les bacchanales antiques. Ces fêtes à demi païennes avaient été sans charmes pourle poëte chrétien et malheureux. Mais il attendait quelques émotions fortifiantes de la vue du saint enfant dans la crèche. On sait qu'aux fêtes de Noël l'usage, à Rome, est d'exposer le *bambino* avec une grande pompe. C'est une vive joie pour tout le peuple. On voit les pâtres des montagnes venus de loin s'agenouiller devant le saint berceau, comme les autres bergers qui s'agenouillèrent devant la crèche de Bethléem ; peut-être le chantre de Sion, confondu parmi cette foule rustique, se prosterna dévotement comme elle devant le *bambino* de l'église d'*Ara Cœli;* et peut-être cette commémoration naïve de la naissance de celui qui vint pour affranchir les esclaves, consoler les affligés et les pauvres, apporta-t-elle au grand homme pauvre, affligé, esclave, un peu des consolations qu'il en espérait.

On trouve une expression touchante de la dévotion aux souvenirs de la Rome chrétienne qu'inspiraient si naturellement au Tasse les infortunes de sa vie et la religion de sa pensée, dans un sonnet qu'il est difficile de lire sans émotion, surtout quand on songe à sa date. Il l'écrivit à son arrivée à Rome, dans cette année 1589 où ses lettres nous l'ont montré si malheureux. Après avoir demandé

à Rome de recueillir et d'abriter son infortune, le poëte lui dit : « Ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes, que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée, bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre de partout. Oh ! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes ! » Non, ce que tu cherchais à Rome, ô Tasse, ce n'était pas la poussière de l'empire romain, c'était la terre pétrie des débris et du sang des martyrs ; et quand tu te sentis près de quitter la vie, si tu te retiras sur le Janicule, dans le petit couvent de Saint-Onuphre, ce ne fut pas pour contempler en face de toi le Capitole, pour y rêver le triomphe qui t'y attendait si tu pouvais guérir ; ce fut, comme on le lit dans une lettre que tu écrivis peu de jours avant ta mort, ce fut pour commencer avec les bons pères des entretiens qui devaient s'achever dans le ciel... Ainsi, Rome ne fut pas pour toi un lieu de rêverie, d'étude ou d'inspiration, elle fut le lieu de ton épreuve sur la terre. Un moment, le Capitole sembla devoir être le trône de la gloire du poëte ; mais Rome n'eut pas cet honneur dont elle était digne : elle n'eut que les derniers regards, les dernières larmes du martyr, et son tombeau.

TEMPS MODERNES

(1600-1830.)

Comparer, c'est comprendre. Choisissez un objet quelconque, observez comment il a été envisagé par différents hommes, à différentes époques, et toute une portion de l'histoire de l'esprit humain aura passé devant vous. C'est ainsi que nous avons fait; nous nous sommes établis dans Rome, et, postés au Capitole, nous avons vu dix siècles défiler à nos pieds. Chacun d'eux a salué à sa manière cette ville dont le sort est d'occuper le monde. Les uns l'ont pleurée, les autres l'ont maudite : nous avons entendu les regrets de Rutilius et de du Bellay, les lamentations de saint Grégoire et de Pétrarque, les invectives d'Hildebert et de Luther, les railleries de Rabelais et de l'Arioste. Le nom de Rome a retenti dans les sagas, les légendes, les fabliaux, tour à tour merveilleux, ridicule et détesté. Montaigne et le Tasse ont passé dans cette ville, où l'un trouva la vie si douce, l'autre la mort si amère. De plus, nous avons traversé tous les grands faits de l'histoire, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Nous avons vu la fin du paganisme et les

illusions de son agonie; l'établissement des Barbares et leur superstitieux respect pour cette ombre de la puissance romaine qu'ils venaient effacer; toute l'Europe gravitant vers son centre sacré; la réforme préparée longtemps à l'avance par la littérature satirique du moyen âge; la renaissance des lettres classiques, cette autre réforme de l'esprit humain, préparée aussi, durant les siècles d'ignorance, par une tradition de sympathie et de respect pour l'antiquité, qui ne s'est jamais entièrement interrompue; nous avons vu toutes ces choses sans sortir de l'enceinte du Pomœrium romain. Continuons notre revue rapide des hôtes illustres ou bizarres qu'a reçus cette enceinte; faisons, pour les deux derniers siècles et pour le siècle où nous vivons, ce que nous avons fait pour ceux qui ont précédé le XVII[e]; cherchons, dans les impressions personnelles des visiteurs successifs de Rome, l'histoire de leur âme, le caractère de leur action, le génie de leur temps.

En France, le XVII[e] siècle se divise en deux époques bien distinctes. La seconde commence vers la majorité de Louis XIV; la première comprend le règne de Louis XIII et la régence. Cette première moitié du XVII[e] siècle, en France, a plus d'un rapport avec le XVI[e], dont elle continue en partie le mouvement; elle s'en rapproche, entre autres choses, par une occupation et une pratique constante de la langue et de la littérature italienne. L'invasion ultramontaine avait été complète dans ce XVI[e] siècle, les Valois transplantèrent l'Italie en France. Elle se prolongea, mais moins heureusement, au XVII[e]. La décadence commençait alors, en Italie, dans les lettres et dans les arts. Marini et Pierre de Cor-

tone remplaçaient l'Arioste et Raphaël. Ce fut la littérature académique et arcadienne des sonnets et des concetti qui fit fureur en France jusqu'à Boileau. La plupart des fondateurs de l'Académie française étaient beaucoup plus versés dans les littératures espagnole et italienne que dans les lettres grecques et latines. L'*Adone* de Marini fut publié, en France, sous la protection d'une préface de Chapelain..... Toute cette première moitié du XVIIe siècle est donc dominée par les influences italiennes ; aussi les hommes éminents de cette époque voyagent-ils la plupart en Italie comme les hommes du XVIe siècle. Voiture et Balzac, les deux soleils de cette aurore du grand siècle, Voiture et Balzac allèrent en Italie; Scarron visita Rome, ainsi que l'avait fait Rabelais. Au contraire, pas un des hommes les plus célèbres de l'époque de Louis XIV ne mit le pied en Italie et ne vit Rome. En général, cette époque est sédentaire ; sa littérature, profondément nationale, entre peu en contact avec les littératures étrangères; de là un champ d'idées comparativement rétréci peut-être, mais aussi une forme parfaitement déterminée, une langue parfaitement française, nulle trace d'accent étranger. Les grands hommes de ce temps ne sortaient guère du pays. Racine et Boileau n'eurent probablement jamais l'idée d'aller visiter cette Rome dont la littérature était l'objet des prédilections de leur goût. Ils la trouvaient telle qu'ils la voulaient peindre dans Tacite et dans Horace, et peut-être au bord du Tibre ne l'auraient-ils pas reconnue. Pendant tout le règne de Louis XIV, nous n'aurons guère que les petits vers de M. de Coulanges, chansonnant Saint-Pierre et le Colisée.

Dans l'époque antérieure, Balzac est le seul qui nous

fournisse quelques passages remarquables sur Rome. Voiture a trouvé le sujet trop sérieux pour sa frivole correspondance. Balzac, qu'on lui associe à tort, était un esprit d'une portée bien supérieure; Balzac, qui a laissé sur la langue française une empreinte qu'elle porte encore, était sans doute trop amoureux du balancement des périodes et de la symétrie des pensées; il se laissait trop entraîner à la rhétorique et au bel esprit; mais il était capable de concevoir des pensées élevées et de trouver d'énergiques paroles pour les rendre. Chez lui, parfois, le sophiste devient penseur et le rhéteur se fait éloquent. On retrouve Balzac tout entier, avec les défauts et les qualités de son talent, dans ce qu'il a écrit sur Rome.

Commençons par les défauts.

« Au mois où nous sommes (juillet), je cherche tous les remèdes imaginables contre la violence de la chaleur. J'ai un éventail qui lasse la main de mes valets, et fait un vent en ma chambre qui ferait un naufrage en pleine mer; je ne dîne point que je ne noircisse de la neige dans du vin de Naples... C'est affaire au vulgaire de sentir les fleurs; j'ai trouvé moyen de les manger et de les boire, et le printemps est toute l'année chez moi en eaux et en conserves. »

Il y a, dans les idées que Balzac exprime et dans les images qu'il emploie, autant de recherches qu'il y en a dans les habitudes qu'il décrit. Il y a du sybaritisme dans ce style comme dans cette vie; c'est un tapis de feuilles de roses, et pas une feuille de rose n'a un pli.

Mais celui qui a écrit les lignes suivantes n'était pas insensible à la majesté des souvenirs et des débris ro-

mains : « A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée : vous considérerez la ruine de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables... Il n'y a que Rome où la vie soit agréable, où le corps trouve ses plaisirs et l'esprit les siens, où l'on est à la source des belles choses. Rome est cause que vous n'êtes plus barbares, elle vous a appris la civilité et la religion... Il est certain que je ne monte jamais au Palatin ni au Capitole que je n'y change d'esprit, et qu'il ne me vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant : si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. »

Voilà qui est grave, senti. La sincérité de l'impression se fait jour à travers un reste de pompe et de symétrie factice, dont Balzac ne peut jamais perdre entièrement l'habitude.

Ce siècle était peu descriptif[1]. Nous sommes aujourd'hui arrivés à l'extrémité opposée : ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle qu'on a commencé à décrire, et encore J.-J. Rousseau, qui a fondé le genre dans quelques admirables pages de l'*Héloïse* et des *Confessions*, a passé plusieurs mois à Venise et n'a pas décrit cette ville, dont l'aspect extraordinaire appelle et défie si puissamment la description.

Ce qui est peut-être encore plus singulier, c'est de

[1] On en peut dire autant du XVIe : Benvenuto alla plusieurs fois à Rome ; il ne donne pas sur cette ville un mot de description.

voir le Poussin passer tant d'années à Rome, occupé sans cesse à contempler cette physionomie des ruines et de la campagne romaine, dont l'imitation a donné à ses paysages leur grand caractère historique, et dans sa correspondance ne pas faire souvent allusion à ce que son pinceau se plaisait tant à reproduire. Le peintre seul a compris et rendu Rome, l'homme n'en parle presque point et semble à peine y penser; il parle affaires, il exprime quelques idées remarquables sur la théorie de son art, mais il n'écrit pas une phrase sur l'aspect de Rome. J'aime cette simplicité, cette retenue naturelle d'un grand artiste, qui ne fait point l'écrivain, qui ne veut être qu'artiste, qui ne veut se servir que de sa langue, comme si la langue vulgaire des hommes était une profanation. Poussin ne consentait à traduire ses impressions que par les merveilles de son art, et dédaignait d'écrire autre chose sur Rome qu'un paysage sublime. Les détails intimes, prosaïques même, qu'il livre au papier, m'émeuvent d'autant plus. C'est ainsi que j'aime à lire, dans le journal d'Albert Durer, des détails sur les hôtes qui l'hébergent, et qu'il paye ordinairement par un portrait, plutôt que des descriptions pompeuses des paysages et des cathédrales du Rhin! Poussin me toucherait moins s'il entretenait ses amis des horizons romains, que lorsqu'il écrit à M. de Chantelou cette triste lettre, dans son vieil âge, veuf et délaissé: « Après avoir, pendant neuf mois, gardé dans son lit ma pauvre femme, malade d'une toux et d'une fièvre d'étisie, qui l'ont consumée jusqu'aux os, je viens de la perdre, quand j'avais le plus besoin de son secours. Sa mort me laisse seul, chargé d'ennui, paralytique, plein d'infir-

mités de toute sorte, étranger et sans ami, car dans cette ville il ne s'en trouve point... Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut durer longtemps, j'ai voulu me disposer au départ; j'ai fait pour cet effet un peu de testament, par lequel je laisse plus de dix mille écus de ce pays à mes pauvres parents qui habitent aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorants qui, ayant, après ma mort, à recevoir cette somme, auront grand besoin du secours et de l'aide d'une personne charitable... Je m'assure, d'après l'expérience de votre bonté, que vous ferez volontiers pour eux ce que vous avez fait pour votre pauvre Poussin pendant l'espace de vingt-cinq ans. » En lisant ces paroles attendrissantes, on pense malgré soi au Tasse, mort à Rome encore plus malheureux. Au milieu de ces soins touchants du grand homme pour ses pauvres parents des Andelys, qu'il y a d'amertume dans cette ligne sur Rome! « .... Étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point..... »

Il est fâcheux pour la gloire du burlesque que Scarron n'ait pas écrit son voyage à Rome[1]. Le burlesque

[1] On ne peut former aucun regret de cette nature, puisqu'on a *la Rome burlesque* de Saint-Amand. M. Chasles, dans ses spirituelles recherches sur les victimes de Boileau, a cité les passages les plus comiques de cette boutade de trois cents vers, que j'ai eu le tort d'oublier. Saint-Amand ne respecte rien, ni le Colisée :

Piètre et barbare Colisée,
Exécrables restes des Goths!
Nids de lézards et d'escargots,
Dignes d'une amère risée.

Ni le Tibre :

Il vous sied bien, monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon,
Vous en qui le moindre poisson

tire les effets qu'il produit de l'opposition qu'il fait ressortir entre la grandeur du fond et la trivialité de la forme. Nul sujet ne se prêtait mieux que Rome à un pareil contraste. On ne pouvait bouffonner sur un thème plus sublime. Mais, en 1634, quand Scarron fit le voyage, il n'était pas encore en possession du burlesque, car il le rapporta d'Italie. Si, plus tard, il a donné un souvenir aux ruines des temples romains et du Colisée, c'est dans ce fameux sonnet :

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne *dissoude*.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit troué par le coude ?

Le seul représentant du siècle classique, dans la ville

A peine a le mouvement libre.
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir de quoi le disputer
A tous les fleuves de la terre,
Vous qui, comblé de trois moulins,
N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins.

Ni, ce qui est plus grave à mes yeux, les obélisques et les hiéroglyphes :

Sots prodiges des anciens,
Fastes pointus des Egyptiens,
Griffonnés d'hiéroglyphiques,
Amusoirs des fous curieux.

Ce dernier trait étant une personnalité, je n'ai pas à m'en expliquer.

classique par excellence, fut, je l'ai dit, le sémillant et plat chansonnier à qui les belles *villas* de Rome inspiraient le madrigal suivant :

Plus je vous vois, plus je vous considère,
Et plus, touché de vos charmes divers,
Je soutiens que vos gazons verts
Sont préparés par le fils de Cythère,
Pour l'ornement de ce vaste univers,

et qui trouvait, en présence des monuments romains, ces beaux couplets :

Quoi ! je revois ce fameux Colisée,
Au bout de trente années ;
Je revois le Panthéon
Et le palais de Néron,
Le temple de Faustine et d'Antonin,
Et le mont Capitolin.
Je revois Marc-Aurèle
Et les chevaux de Praxitèle.

Quand aura-t-il tout vu?..... C'est lui dont madame de Sévigné disait :

« Coulanges m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre... Il m'a envoyé des couplets que j'honore, car il y nomme tous les beaux endroits de Rome, que j'honore aussi. »

On pardonne aux insignifiants madrigaux de M. de Coulanges à cause de quelques lignes de madame de Sévigné sur Rome, dont ils ont été l'occasion. « Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de *santissimo*... Je songeai à cette boule où vous étiez grimpé avec vos jambes devingt ans (la boule qui sur-

monte la coupole de Saint-Pierre)... et combien je me promènerais de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. » Il y a un regret légèrement mélancolique dans la gaieté de ces derniers mots. Madame de Sévigné, que transportaient si fort les vieux Romains de Corneille, devait souhaiter quelquefois pour elle-même ce qu'elle appelle dans le style galant de l'époque « la plus agréable aventure qui puisse arriver, » le bonheur de visiter « cette belle maîtresse du monde qu'on a toujours envie de revoir. » Un peu plus loin elle dit : « Ah ! que j'aimerais à faire un voyage à Rome ! » Puis elle ajoute : « Mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai maintenant. Il ne faut point remuer ses os, surtout les femmes, à moins d'être ambassadrice. »

Conclusion charmante, bien d'une femme, et bien d'elle.

Au XVII[e] siècle, je ne trouve hors de France que Milton, dont la présence à Rome puisse offrir quelque intérêt. Malheureusement, il n'a consigné nulle part en détail les impressions reçues dans ce voyage, qui ne dut être perdu pour lui d'aucune manière. Milton, avant de partir, avait passé cinq ans à relire tous les auteurs de l'antiquité ; le puritanisme qu'il apportait à Rome dut s'y roidir encore plus dans son âme, en présence de l'idolâtrie papiste et des abominations de Babylone. *Le Paradis des Fous*, grotesque épisode du *Paradis perdu*, semble, en quelques endroits, un rancunier souvenir des superstitions romaines. Mais tout puritain qu'était déjà Milton, il était jeune et beau dans ce voyage d'Italie,

où de charmantes inconnues le regardaient dormir, et improvisaient des vers sur ses yeux fermés par le sommeil. Il ne nous a guère laissé de son séjour à Rome d'autre trace que des vers galants, écrits en latin, il est vrai, par respect pour lui-même et pour le lieu, et adressés à une cantatrice nommée Léonora ! *Ad Leonoram Romæ canentem.* Il faut y joindre une belle ode à un poëte romain malade, où Milton parle du Palatin, demeure du paisible Évandre, de Numa, goûtant, dans l'horreur de son bois sacré, la béatitude du repos éternel, et toujours penché sur l'onde, où il contemple son Égérie... avec un sentiment mythologique et dans un langage qu'un ancien Romain n'aurait pas désavoués.

En 1701, dans la première année du XVIIIe siècle, un poëte anglais bien différent de Milton se trouvait à Rome.

Dans son voyage en Italie, Addison n'est guère occupé qu'à retrouver dans les monuments l'explication des auteurs anciens. Rome, en particulier, est pour lui un commentaire perpétuel de la littérature latine, et rien de plus. Sous ce rapport, il est le type et le père de tous les touristes *scholars* jusqu'à Eustace... Dans l'épître d'Addison sur l'Italie, la même prédominance de cet objet de ses prédilections se retrouve sans doute, mais à côté de l'antiquaire se montre ici le politique, le partisan de la révolution de 1688, celui qui devait célébrer Marlborough comme il célébrait Guillaume, celui qui, douze ans plus tard, devait donner ce *Caton* qu'il composait pendant son voyage d'Italie, et auquel le parti wigh réservait un succès d'enthousiasme et de circon-

stance. Dans l'épître sur l'Italie, Addison n'est plus seulement le *scholar* à qui tous les lieux qu'il voit plaisent, parce que les écrivains classiques les ont décrits; il est pour nous le patriote un peu adulateur qui trouve moyen de parler de la Boyne à propos du Tibre; il est pour lui-même le citoyen d'un État libre dans un pays esclave. Il plaint avec orgueil les habitants d'une contrée qui ne profite pas de ses richesses. Il s'écrie : « O liberté! déesse brillante... la pauvreté te sourit, et tu égayes la face lugubre de la nature. Tu donnes la beauté au soleil et le plaisir au jour. C'est toi, déesse, qu'adore l'île de Bretagne. Combien de fois, pour toi, elle a épuisé ses trésors, combien de fois elle t'a cherchée sur les champs de bataille, et n'a pas cru payer trop chèrement ta présence au prix de son sang! »

Ce noble orgueil de la liberté en présence de la servitude, ce culte du pays en face de l'étranger, enfin, l'Anglais à Rome, fier de n'être pas Romain, tout cela a produit, depuis Addison, des redites sans fin; mais alors, dans le moment qui suivait la victoire, la patriotique exaltation qui remplissait les âmes avait quelque chose de naturellement superbe et de véritablement imposant; quand le poëte, s'animant toujours davantage à la pensée de la Hollande secourue et de Louis XIV vaincu enfin, dit en beaux vers : « Que d'autres charment la vue par de majestueux monuments, qu'ils se réjouissent dans l'orgueilleuse hauteur de leurs dômes, qu'ils étalent des touches plus délicates sur la toile ou fassent vivre le marbre... le soin de l'Angleterre, c'est de veiller sur le sort de l'Europe, de maintenir l'équilibre entre les puissances qui se combattent, de

menacer de ses armes l'orgueil des rois présomptueux, et de secourir les alliés qui l'implorent ; » on éprouve je ne sais quelle joie involontaire en voyant un de ces Bretons, que Rome ne comptait pas dans son univers, lui renvoyer les paroles altières que son poëte jetait aux nations :

> Excudant alii spirantia mollius æra,
> Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Le sage Addison s'élève pour un moment à un rôle sublime : il parle en vengeur du monde.

L'aimable et mélancolique Thomas Gray vint à Rome vers le milieu du siècle, en compagnie du sec et hautain Horace Walpole. Gray n'a que les impressions du voyageur classique, mais chez lui elles tournent plus à la poésie qu'à l'érudition ; Gray n'était pas moins érudit qu'Addison, peut-être l'était-il davantage ; son biographe nous apprend qu'il avait fait un catalogue de tous les passages des auteurs anciens qui se rapportent aux différents usages de la vie. Mais il l'a sagement gardé pour lui, et ne l'a point publié, plus inspiré qu'Addison, dont le voyage n'est, à bien prendre, qu'une assez pédantesque et assez faible compilation. Au lieu de cela, Gray nous a donné une ode latine délicieuse, écrite à Tivoli, et qui est toute horatienne pour le mètre et pour la grâce. Dans la candeur presque enfantine de son âme, Gray, en arrivant à Rome, est, on le sent d'abord, disposé à tout admirer, presque avant d'avoir rien vu. « L'entrée de Rome, dit-il, est prodigieusement frappante ; la porte est magnifique et dessinée par Michel-Ange. En face, on découvre à la fois deux

églises d'une belle architecture..... » L'entrée de Rome par la porte du Peuple a peu de caractère, la porte est mesquine et lourde; les deux églises n'ont rien de frappant. Quand Gray ajoute que cette première vue a dépassé tout ce que son imagination attendait, on peut croire qu'il s'exagère un peu ses impressions présentes, et anticipe sur ses impressions futures. Le premier coup d'œil de Rome ne produit point l'effet qu'on en attendait; mais l'impression que l'on en reçoit augmente toujours, à mesure qu'on la contemple et l'étudie davantage. C'est un fait reconnu de tous les voyageurs, et qu'exprime très-bien pour sa part le président Misson. Misson fit le voyage de Rome en 1688, à la fin du XVIIe siècle; mais par la tournure indépendante et souvent ironique de sa pensée, il appartient réellement au XVIIIe siècle. Il était de ces esprits forts de la génération de Bayle, qui devançaient la génération de Montesquieu et de Voltaire. Il suffit, pour n'en pas douter, de l'entendre parler « de ces fatras d'os et de haillons sacrés qu'on appelle reliques... »

Avant lui on n'avait guère fait, et après lui on n'a encore fait longtemps, en Italie, que des voyages d'érudition. Le président Misson est le seul, entre Montaigne et Duclos, qui ait pris intérêt aux mœurs, aux détails de la vie sociale; c'était en toutes choses un esprit libre et original. Voici comment il réfute d'avance Gray, en rendant un compte bien plus exact de l'admiration graduelle et progressive que Rome inspire à ceux qui l'admirent véritablement.

« Du premier abord, à regarder Rome en général, on n'y trouve point de beauté surprenante; mais plus on y

séjourne, plus on y découvre de choses qui méritent d'être considérées. Saint-Pierre passe pour le plus vaste et le plus superbe temple du monde : pour le bien juger, il y faut aller souvent; il faut monter sur les voûtes et se promener partout, jusque dans la boule qui est sur le dôme. Il faut voir aussi l'église souterraine : d'abord on ne trouve rien qui paraisse fort étonnant; la symétrie et les proportions bien observées de l'architecture ont si bien mis chaque chose en son lieu, que cet arrangement laisse l'esprit dans sa tranquillité; mais plus on considère ce vaste bâtiment, plus on se trouve engagé dans le nécessité de l'admirer. »

La franchise du président Misson, qui ne comprenait rien à la peinture de Michel-Ange et de Raphaël, a devancé celle d'un de nos contemporains, M. Simond, qui se trouvait absolument dans le même cas que le président. Les blasphèmes de M. Simond ont paru une grande nouveauté ; ceux qui se les rappellent les retrouveront presque avec les mêmes expressions dans le passage suivant, écrit en 1688 :

« Se peut-il voir plus de bizarrerie et une ordonnance plus fantastique que celle du *Jugement* de Michel-Ange? On y voit des anges sans ailes; on y voit le batelier Charon qui passe des âmes dans sa barque; on y voit des ressuscités de tout âge, et tout musclés comme des Hercules ; des nudités en profusion et des corps exposés avec indécence[1]. » On a beau être étrange, on n'est pas sûr d'être original ; il n'est paradoxe si audacieux qui ne coure le risque d'être une redite.

Duclos a écrit un voyage en Italie plein de ce bon

[1] Voy. plus loin le voyage de Simond en Italie.

sens ferme et fin qui est chez lui si remarquable. On ne peut craindre de sa part aucune sorte d'engouement. Lui aussi fait justice de l'admiration banale des voyageurs ordinaires pour l'entrée de Rome par la porte du Peuple. Duclos est peu touché des arts, ce qu'il dit de plus admiratif est cette phrase sur Saint-Pierre : « A l'égard de Saint-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obélisque, les deux gerbes d'eau et le temple excitent dans l'âme est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. » Il ajoute : « Il n'y a rien encore, dans quelque Etat que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux, qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. « Duclos a raison sans doute ; mais on voit que pour admirer le beau, cet esprit positif a besoin de le trouver utile.

On ne peut pas dire que Duclos soit tout à fait insensible à l'impression des ruines. « Les débris des monuments, dit-il, qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'âme dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires. »

Si Duclos s'arrêtait là, il n'y aurait rien à remarquer; mais voici que le siècle épicurien prend la parole par la bouche du philosophe, que commençait à gagner l'émotion sérieuse des ruines. Le philosophe tourne court, et ajoute, à propos de ces ruines, *qui inspirent une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires,* « qu'elles ramènent l'homme à lui-même et l'avertissent de jouir. » Il faut

avouer que les ruines parlaient un singulier langage aux hommes du XVIIe siècle.

Un des livres les plus franchement spirituels qu'on ait écrit sur l'Italie, les *Lettres du président de Brosses*, montrent sous un jour frappant quelles étaient la tournure des esprits et la direction des idées au XVIIIe siècle.

Le président de Brosses vante peu la mélancolique grandeur de la campagne romaine. Elle ne lui donne que de l'humeur : « Pour aller aux maisons de campagne, il faut toujours traverser cette diable de campagne de Rome, où l'on n'aperçoit d'autre objet satisfaisant que les ruines des anciens aqueducs. » Le président n'a pas un vif sentiment des ruines, bien qu'en leur présence il lui échappe de dire : « Qu'est-ce que de nous? Cela fait peur. » Mais l'impression qui a arraché ce cri d'effroi à l'aimable épicurien est passagère, et il n'y revient plus. Sans respect pour la majesté des débris, il voudrait sacrifier la portion la plus ruinée du Colisée, et de ce qui resterait faire un amphithéâtre. « Ne vaut-il pas mieux, demande-t-il, avoir un demi-Colisée en bon état qu'un Colisée entier en guenilles? »

Je crois que plus d'un artiste, plus d'un homme d'imagination et de rêverie s'écriera :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Ce n'est pas que le président de Brosses fût étranger à l'antiquité : au contraire, c'était un savant du meilleur aloi. Mais on peut avoir la science sans l'amour, la connaissance sans le sentiment ; on peut posséder sans jouir de ce qu'on possède, acquérir la science d'une chose sans en sentir la poésie.

De même le président de Brosses connaissait les arts mieux que beaucoup de ceux qui en ont écrit. Mais cette connaissance très-réelle et très-positive ne l'empêchait point de prononcer souvent les jugements qui nous semblent les plus étranges. C'est qu'il était du XVIII[e] siècle et que nous sommes du XIX[e]. Le XVIII[e] siècle avait ses préjugés en matière d'art; probablement nous avons aussi les nôtres. Mais ceux de l'âge qui nous a précédés nous choquent particulièrement, parce qu'ils sont tout juste en sens contraire de ceux de notre époque. Aussi les opinions du président de Brosses sur les arts forment, avec les opinions en vogue aujourd'hui, le plus amusant contraste. Ainsi aujourd'hui on n'admire que le primitif; on est à genoux avec raison devant *Beato Angelico*. Plusieurs s'arrêtent à la première manière de Raphaël. Pour l'amateur du XVIII[e] siècle, tout ce qu'on a fait avant Léonard de Vinci était *mesquin, roide et barbare*. Aujourd'hui il est de bon air de mépriser profondément le Dominiquin et toute l'école de Bologne. Les préférences du président sont pour cette école; il admire à outrance les fresques de Lanfranc, et pas assez ce qu'il appelle les *grâces adoucies* de Raphaël. Quant à Michel-Ange, c'est un terrible, mais *mauvais* dessinateur. En architecture, ses jugements ne sont pas moins hérétiques; il n'hésite pas à mettre en regard le dôme de Saint-Pierre et la fontaine de la place Navone, cette œuvre gigantesque et maniérée, ce caprice colossal de Berni. Tout ce qui sent le moyen âge, cette bête noire du XVIII[e] siècle, est proscrit sans commisération.

Le palais de Saint-Marc, cette forteresse florentine, d'un si grand aspect, est un vieux, vilain logement

tout à fait indigne de recevoir un procureur général du roi. Le président n'est pas très-satisfait du palais de la Chancellerie, architecture classique, chef-d'œuvre de Bramante ; il est froid sur le palais Farnèse, sévère architecture de Michel-Ange ; il accepte sans restriction la renommée, alors incontestée, aujourd'hui très-ébranlée du fameux baldaquin à colonnes torses de Saint-Pierre. Enfin l'église *du Giesù* est « *tout à fait belle tant au dedans qu'au dehors ;* à l'intérieur on n'a des yeux que pour l'admirable chapelle de Saint-Ignace, chef-d'œuvre de magnificence et de goût. » De magnificence, à la bonne heure ; mais de goût, c'est autre chose : nous dirions, nous, chef-d'œuvre de rococo.

Le XVIII[e] siècle était en général peu propre à goûter Rome ; à ce siècle ennemi du passé, l'antiquité imposait peu, et le christianisme ne disait rien[1]. Aussi quand il voulait faire de l'enthousiasme sur Rome, cet enthousiasme était forcé. Le pauvre Dupaty, qui malgré son pathos était un homme d'esprit, a payé pour tous. On s'est mieux souvenu de ses déclamations que de celles d'une foule de ses contemporains, parce qu'elles étaient plus brillantes sans être plus emphatiques ; et on peut dire que quelques qualités réelles lui ont valu une célébrité de ridicule. Mais pour être juste, il ne faudrait pas s'en tenir à Dupaty. Des hommes de talent et de goût

[1] Aussi presque personne ne se tourne de ce côté ; on peut juger d'un temps par les voyages qu'on fait plus volontiers dans ce temps. Au XVI[e] siècle, tout le monde allait en Italie ; presque tous les grands hommes du XVIII[e] siècle vont en Angleterre, peu ont vu l'Italie. Montesquieu est, en cela comme en plusieurs autres choses, une exception dans son époque. L'esprit posé et réfléchi de Montesquieu avait goûté Rome, ville de méditation et de recueillement. Il disait que c'était à Rome qu'il choisirait de vivre.

pourraient même offrir l'exemple de singulières distractions dans l'appréciation des monuments romains.

Que le rival un peu prosaïque de Parny, Bertin, aille

> .....Respirer la poussière humide
> Des cascades de Tivoli;

à la bonne heure; là il est dans un monde fait pour son imagination; entouré d'objets et de souvenirs qu'il peut sentir et chanter; mais que vient faire l'érotique chevalier dans le Panthéon? Ici il est dépaysé, perdu, il n'a rien à dire, mais il veut dire quelque chose; alors il enfle sa voix et salue

> ..... Ce beau Panthéon,
> Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Le souvenir du peuple libre ne pouvait manquer d'être évoqué à Rome, quand ce n'eût été que par égard pour le Tibre et pour la rime; mais où ce souvenir pouvait-il être plus déplacé qu'au Panthéon? Le Panthéon est loin de rappeler des idées républicaines; il fut construit par Agrippa en l'honneur d'Auguste, et celui-ci, avec sa modestie calculée, en refusa la dédicace. Ce beau monument ne retrace donc à la mémoire que l'hommage servile d'une adulation trop humble pour être acceptée. Certes, je ne sais où l'on pourrait, à Rome, rencontrer l'ombre du peuple libre, car les ruines sont presque toutes du temps des empereurs;... peut-être au forum, mais certainement pas plus sous le dôme du Panthéon que parmi les décombres du palais de Néron ou des thermes de Caracalla.

Le XVIII[e] siècle n'a été, nulle part, en Europe, le siècle de l'art; en ceci comme en plusieurs autres cho-

ses, son devancier en réforme, le XVIe siècle, lui fut bien supérieur. Gœthe est peut-être le seul grand écrivain de cette époque, à laquelle il appartient par la première moitié de sa vie, qui ait eu un vif sentiment de l'art antique et de l'art moderne. Gœthe, à cet égard, est sous l'impression immédiate de Winckelmann. Winckelmann, qui s'est trompé quelquefois dans le détail, a eu l'immense mérite de relever l'autel du beau, dans un siècle qui vit tomber tant d'autels. Cet Allemand, transplanté en Italie, se fit Italien à force d'imagination, comme il s'était fait Grec à force de science. Ce fut surtout à Rome, parmi les merveilles du Vatican et de la galerie du cardinal Albani, que se forma en lui cette religion de l'idéal dont il fut le prêtre enthousiaste. Voilà donc enfin, à Rome, un homme qui sent le beau, qui aime l'art! Jusqu'ici les monuments antiques avaient excité l'érudition; désormais ils inspireront l'éloquence; désormais aussi vont abonder sur ce sujet les déclamations creuses et les froids dithyrambes. Une nouvelle source de sublime produit toujours un nouveau torrent de ridicule.

Disciple de Winckelmann, Gœthe voyait dans Rome le sanctuaire du beau, un musée de l'art ancien et de l'art moderne; c'est par ce côté qu'elle l'attirait puissamment. Gœthe, élevé par un père amateur et *dilettante*, Gœthe, organisé pour les arts, les connaissant, et jusqu'à un certain degré les pratiquant depuis son enfance, après avoir exprimé, par entraînement et par contagion, la mélancolie germanique dans *Werther* et *Faust*, le moyen âge germanique dans *Gœtz de Berlichingen*, la sentimentalité allemande dans *Stella*, se tournait depuis quelque temps, par goût et par système,

vers l'adoration de la forme et du style antiques, qu'il essayait de reproduire dans *Iphigénie* et *Torquato*.

Telles étaient la disposition de son âme et la phase de son génie, quand il vint à Rome en 1786. C'était pour lui plus qu'un simple voyage, c'était un grand événement, une grande crise dans sa vie intérieure. C'était une transformation morale et poétique qu'il voulait accomplir; il allait à Rome chercher l'initiation aux merveilles de l'art et demander le baptême de l'antiquité.

Dans deux genres différents, ses lettres et ses poésies expriment, avec une vivacité pareille le bonheur de se sentir à Rome et d'y vivre. « Enfin, écrit-il à un ami, je suis donc dans cette capitale du monde... A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais; en chemin je craignais encore, et ce n'est que sous la porte du Peuple que j'ai été bien sûr de tenir Rome... J'ai franchi comme au vol la route du Tyrol... Je ne me suis arrêté que trois heures à Florence... Maintenant que je suis ici, je suis calmé, et calmé, je crois, pour la vie; tous les rêves de ma jeunesse sont maintenant des réalités vivantes; je vois les originaux des premières gravures que je me souviens d'avoir contemplées, enfant, dans une antichambre où mon père les avait suspendues. Tout ce que je connaissais depuis longtemps par les tableaux, les dessins, les gravures, les reliefs, le plâtre ou le liége, tout est là, rassemblé devant moi; partout où je vais, je trouve une connaissance dans un monde inconnu, tout est comme je me le figurais, et tout est nouveau. »

Le sentiment pris ici, pour ainsi dire, sur le fait, dans sa naïveté individuelle, ce sentiment est le même qui, exalté par la poésie, lui dictera les beaux vers de sa

septième élégie. « Oh ! que je me sens bien à Rome ! Je pense au temps où, dans le Nord, un jour grisâtre m'enveloppait ; le ciel s'abaissait lourd et sombre sur mon front ; je languissais au sein d'un monde sans forme et sans couleur ; je m'abîmais dans l'éternelle contemplation de moi-même ; je me fatiguais à sonder les routes sombres de mon esprit sans repos. Maintenant, autour de mon front rayonne l'auréole d'un éther serein. Apollon le dieu évoque les formes et les couleurs ; la nuit étoilée resplendit, elle résonne de chants d'amour ; la lune brille ici plus claire que le jour du Nord. O quelle félicité m'a été accordée, à moi mortel ! Est-ce un songe? ô Jupiter ! ô père des dieux, ouvres-tu à l'étranger ton palais parfumé d'ambroisie? Je suis prosterné, tendant mes mains suppliantes vers tes genoux ; accueille-moi, Jupiter Hospitalier ! Je ne saurais dire comment je suis venu jusqu'ici ; Hébé a pris le voyageur par la main, et m'a introduit dans le temple. Lui as-tu ordonné, ô père des dieux, d'y conduire un héros? la belle déesse s'est-elle trompée? Pardonne, et laisse-moi profiter de son erreur ; la Fortune est aussi ta fille, elle distribue ses dons à la manière des jeunes filles, comme la guide son caprice ; es-tu vraiment Jupiter Hospitalier ? Oh ! alors ne repousse pas l'étranger qui t'aime, ne le repousse pas de ton Olympe sur la terre..... où es-tu monté ? ô poëte ! Pardonnez, le sommet du Capitole est pour moi un second Olympe ; que Jupiter me souffre ici, et qu'Hermès, bien tard, du pied de la pyramide de Cestius[1] me conduise chez les ombres ! »

[1] Le cimetière des protestants à Rome est au pied de cette pyramide.

Il est impossible de se faire plus complétement païen, d'invoquer plus naturellement Jupiter, Apollon, Hermès; on sent que le poëte est près de croire à ces dieux; il fait dévotement sa prière à Jupiter Hospitalier; il se recommande après sa mort à Hermès, conducteur des âmes; à Rome, Gœthe païen par nature et par théorie, Gœthe qui a laissé percer son antipathie pour le christianisme, autant que le lui permettait la prudence de son caractère, Gœthe a senti présentes les divinités qu'avant ce jour il adorait de loin, et les a saluées religieusement.

Ce n'est pas seulement en vers qu'il se montre dévot à Jupiter; dans ses lettres, il écrit : « Je n'ai pu m'empêcher d'acheter une tête colossale de Jupiter, elle est en face de mon lit, convenablement éclairée, afin que je puisse lui adresser ma prière du matin (*Morgenandacht*). »

Gœthe a été plus avant dans la même voie, et, par respect pour l'antiquité, il a divinisé les sens; il est vraiment curieux de l'entendre s'écrier avec une étrange ferveur : « Combien il m'est salutaire, moralement parlant, de vivre au milieu d'un peuple purement sensuel ! » Et la pratique suivit fidèlement la théorie, non par entraînement, par faiblesse, par distraction, mais sérieusement, systématiquement, dans un but d'étude et d'art. Il m'est impossible de traduire ce qu'il a confié sur sa manière d'étudier l'antique à ses distiques élégiaques, empreints de liberté latine. Tout ce que je puis dire, c'est que Gœthe ne perdait point de temps à Rome pour s'instruire, il pensait et comparait en toute circonstance. On ne peut porter plus loin que lui l'étude de la forme et les préoccupations de l'artiste.

Dans cette manière toute païenne et toute sensuelle de prendre Rome, on conçoit que la Rome chrétienne tenait peu de place. L'esprit sévère et réfléchi du poëte allemand ne pouvait se prêter à l'alliance souvent si étrange de religion et de volupté que fait naturellement le génie italien. Si les pompes catholiques surprennent un moment l'imagination de Gœthe par leur aspect pittoresque, bientôt, comme il le dit lui-même, le péché originel du protestantisme arrête son enthousiasme. Gœthe n'a point senti tout ce côté si attachant de la vie romaine : les cérémonies magnifiques et les solennités naïves, la majesté de la bénédiction pontificale descendant au bruit du canon, au roulement des tambours, au retentissement des fanfares, du balcon de Saint-Jean de Latran, ou de Saint-Pierre, sur *la ville et le monde*, et l'humble hommage rendu à la madone dans un coin de rue, sous la petite lanterne agitée par le vent, devant la petite grille ornée de fleurs bénites; les processions de pénitents faisant les stations devant les chapelles du Colisée, ou chantant les litanies des morts le long de la voie Sacrée; tous ces accidents de la vie religieuse des Romains, ce cycle annuel de fêtes et de prières, qui à Rome accompagne si bien les ruines et les souvenirs; tout cela me paraît avoir passé à côté de Gœthe sans l'émouvoir; il était absorbé par les superbes et savantes merveilles de l'art et de l'antiquité; il n'y avait plus de place dans son âme pour les émotions religieuses et populaires: Gœthe n'a point senti le christianisme dans la capitale du monde chrétien; il faut que Rome soit un bien vaste objet pour que l'âme si vaste de Gœthe n'ait pu l'embrasser tout entier.

A cette lacune près, nul esprit n'a mieux saisi, nulle âme n'a mieux goûté l'attrait si multiple de Rome; car tout l'intéressait : « L'histoire, les inscriptions, les médailles dont je ne me souciais jusqu'à présent de rien savoir, tout m'envahit; il m'arrive ici ce qui m'est arrivé dans l'étude de la nature... A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde... » C'est ce qui, dans un autre endroit, lui faisait dire ingénieusement : « L'histoire se lit ici autrement qu'en aucun lieu de l'univers. Ailleurs on la lit du dehors au dedans; ici, on croit la lire du dedans au dehors. »

Il dit encore : « Plus on avance loin sur la mer, plus on la trouve profonde; il en est de même de Rome. » Rien ne caractérise l'aspect général de cette ville avec plus de précision que le passage suivant : « Tandis qu'on marche ou qu'on s'arrête, on découvre un paysage qui se renouvelle sans cesse de mille façons. Ce sont des palais et des ruines, des jardins et des solitudes; l'horizon s'étend au loin ou se resserre tout à coup; les maisonnettes, les étables, les colonnes, les arcs de triomphe, tout cela est pêle-mêle, et souvent si rapproché, que tout pourrait trouver place sur la même feuille de papier... »

Ce ton est simple et n'a rien d'affecté; Gœthe ne se drape point pour poser parmi les ruines; il les montre, ainsi que lui, telles qu'elles sont : il ne fait ni leur toilette ni la sienne. On le voit sur les débris du palais de Néron, tout occupé, non à rêver sur l'instabilité des grandeurs humaines, mais à faire ce que beaucoup d'autres ont fait après lui, à remplir ses poches de morceaux de granit et de porphyre. Il ne supprime point

les artichauts qui croissent parmi les ruines. Il conserve ces contrastes qui augmentent l'effet. Quand on veut visiter la roche Tarpéienne, on sonne à une porte de peu d'apparence, sur laquelle sont écrits ces mots : *Rocca Tarpeia.* Une pauvre femme arrive et vous mène dans un carré de choux. C'est de là qu'on précipita Manlius. Je serais désolé que le carré de choux manquât. Le souvenir y perdrait.

Gœthe jouissait de Rome avec une parfaite sérénité d'âme et d'esprit. Échappé à toutes les tracasseries littéraires, à tous les petits soucis de cour et de société; achevant *Egmont* et *Torquato,* écoutant retentir jusqu'à lui les succès d'*Iphigénie,* jouissant du ciel, de la lumière, des arts, des monuments, avec l'œil d'un connaisseur, l'intelligence d'un critique et l'âme d'un artiste, il goûtait à Rome tout le bonheur que les sens, l'imagination et l'étude peuvent donner. Les facultés de son être étaient dans un équilibre délicieux ; il exprime en cent endroits sérieux ou folâtres ce sentiment d'harmonieuse félicité dont Rome le remplissait. Lui, accoutumé à s'étudier et à se dominer, se livre avec un aveugle abandon. Dans un passage seulement de sa correspondance perce la défiance du bonheur qu'il avait déjà tant de fois éprouvé passager.

« Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse; nous verrons si je suis destiné à le goûter, ou à reconnaître que celui-ci est vain, comme tant d'autres l'ont été. » Ce sentiment de mélancolie si naturel au bonheur ne fait que traverser le sien, et il continue à le savourer sans mélange et sans inquiétude; mais cette disposition parfaitement sereine et satisfaite de l'âme de Gœthe ne

lui a pas permis d'aborder Rome par le côté sérieux et sévère : il a connu le culte du beau, plus que la mélancolie du passé, il a compris le monument mieux que la ruine ; Rome n'a été pour lui qu'un musée, tandis qu'elle est aussi un tombeau. La morne grandeur, la sublime tristesse de la campagne romaine ne l'ont pas frappé ; sur les bords déserts du Tibre, en présence de cette solitude et de cette désolation qui a rappelé à M. de Chateaubriand Tyr et Jérusalem, Gœthe n'a trouvé à faire que des observations techniques fort justes sur la transparence de l'air et la couleur du paysage, *surtout dans les fonds*. C'est un paysagiste qui parle de ce que son œil voit ; l'âme du poëte devait sentir autre chose. En somme, Gœthe goûta le plaisir du spectacle plus que le charme intime de la rêverie et de la pensée ; ce n'est qu'au moment de quitter Rome, que son âme, préparée aux émotions sérieuses par la tristesse d'un départ longtemps retardé, paraît avoir été pénétrée de tout ce que Rome, la nuit, peut inspirer de solennel, d'imposant, de lugubre et presque de terrible.

« Après des jours écoulés au sein de distractions pénibles, je fis, entièrement seul, la promenade que j'avais coutume de faire avec un petit nombre d'amis. Lorsque pour la dernière fois j'eus suivi le Corso dans toute sa longueur, je montai au Capitole, qui était là, comme un palais de fée dans la solitude. La statue de Marc-Aurèle me rappela la statue du commandeur dans *Don Juan*, et donna à entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire. Néanmoins je descendis la rampe qui est derrière le Capitole. Lugubre, et jetant une ombre lugubre, l'arc de Septime Sévère était en

face de moi. Dans la solitude, les monuments si connus de la voie Sacrée avaient quelque chose d'étrange et de fantastique. Lorsque je m'approchai des ruines majestueuses du Colisée, et plongeai mon regard dans son intérieur, à travers la grille fermée, je ne puis nier qu'un frisson me saisit et hâta mon retour. » Et Gœthe, exilé de Rome, comme Ovide, s'éloigna en répétant l'élégie des adieux : *Dum repeto noctem....*

Mais le moment approchait où Rome allait être comprise dans ce qu'elle a de plus triste et de plus majestueux, dans les ruines qui la couvrent, et dans les solitudes qui l'environnent.

Le sentiment poétique des ruines, je l'ai dit, n'existait pas au XVIe et au XVIIe siècle. Il naquit en France à la fin du XVIIIe avec la mélancolie qu'on ne rencontre guère dans la littérature française avant Rousseau. Le siècle des sens et de l'esprit devait la connaître, car la mélancolie est au bout de la pensée et du plaisir. Déjà Bernardin de Saint-Pierre avait dit des choses charmantes sur la grâce des ruines ; mais celui qui en révéla véritablement la poésie, ce fut l'homme qui rouvrit au siècle naissant le monde de la religion et de l'imagination, que le vieux siècle croyait avoir fermé. On avait admiré dans le *Génie du Christianisme* une théorie éloquente des ruines, et voici que l'auteur de ce livre immortel était à Rome, au milieu des ruines de la cité impériale, devenue la grande métropole chrétienne. Comment n'eût-il pas trouvé là d'admirables paroles pour exprimer ce qu'un tel spectacle lui inspirait? N'avait-il pas appris des événements et de la vie à comprendre ce langage sévère? Ne devait-il pas, mieux que

personne avant lui, sympathiser avec ces débris illustres? Il avait contemplé les débris d'un édifice plus grand que les palais des Césars et les temples des dieux, les débris de l'ancienne société française écroulée à ses pieds, et cette chute avait laissé dans son âme comme un long retentissement. Il avait connu aussi la ruine des illusions et des espérances, ce que *Réné* a dit d'une manière sublime. Il était doublement préparé par son temps et par son génie à sentir et à rendre le caractère grandiose et l'attendrissante mélancolie des ruines romaines. Il ne leur a donné que quelques lignes d'une correspondance rapide; mais quelle précision pénétrante dans celles-ci :

« Quiconque n'a plus de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome; là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. » Ce qui suit se rapporte à la villa d'Adrien, à Tivoli, mais peint merveilleusement des effets pittoresques et des aspects mélancoliques qui se reproduisent partout dans les ruines de Rome.

« Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine : des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles solitaires ; les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tom-

bées dans ces palais de la mort. L'acanthe sauvage rampait à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée ; les salles diverses, et les sommités des ruines, ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure ; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel. »

Mais ce ne sont pas seulement les ruines proprement dites dont l'admirable écrivain a pleinement rendu la physionomie et le caractère. Une autre poésie plus intime, et qui ne se manifeste qu'à ceux qui étudient Rome de plus près et avec plus d'amour, la poésie des lieux solitaires, des rues désertes, des cloîtres vides, cette poésie n'a pas été perdue pour lui, et à côté d'une description du Colisée éclairé par la lune, elle lui dicte les paroles suivantes ; je les tire d'une lettre moins connue que la magnifique lettre à M. de Fontanes :

« Rome sommeille au milieu de ses ruines ; cet astre de la nuit, globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où on n'entend plus la voix des cénobites ; des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée. »

Voilà pour le charme des ruines, pour l'abandon et le silence des lieux ; quant à la campagne romaine, il est reconnu que personne n'en a rien dit qui égale certains passages de la lettre à M. de Fontanes, dont je parlais tout à l'heure. C'est ici surtout que le génie du peintre

s'est élevé à toute la majesté du sujet : *Majestati Romæ par ingenium.*

Cette lettre est si célèbre qu'il est peu nécessaire de la citer tout entière. Je ferai remarquer seulement que si le poëte français est frappé de la limpidité de l'air et de la beauté des lignes de l'horizon romain, s'il dépeint *les contours suaves et fuyants des montagnes qui les terminent,* et cette *vapeur particulière répandue dans les lointains,* qui *arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes,* il ne s'en tient pas, comme le poëte allemand, à ces observations matérielles; ce n'est pas seulement l'horizon et la lumière de la campagne romaine qu'il décrit, il peint cette campagne elle-même, et communique au lecteur quelque chose de la désolation sublime qu'elle répand dans l'âme de ceux qui savent la contempler.

« Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires; souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil. Sous ces moissons arides, on distingue quelquefois

les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de mugissements de troupeaux, point de villages; un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés... Vous croiriez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines; vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur..... »

Voilà ce que Gœthe n'a point senti, et ce qu'il fallait sentir pour être complet. Mais l'âme de Gœthe, si ouverte à la beauté de l'art antique et à tout ce qui dans la nature ressemblait à cette beauté harmonieuse et tempérée, n'était pas également accessible à une sublimité sévère, à une majesté triste. Elle recherchait trop, à Rome, les impressions douces et sereines, pour s'abîmer dans les émotions sombres; de plus, un certain grandiose avait manqué aux premières habitudes de ses rêveries. Elles enfantèrent *Werther* et *Faust* dans les riantes, mais un peu mesquines vallées de l'Allemagne. *Atala* et *René* naquirent dans la savane immense, au bord des gigantesques eaux du Meschascebé. Les solitudes vierges de l'Amérique avaient préparé M. de Chateaubriand aux solitudes séculaires de la campagne romaine.

Le nom que la postérité placera en regard du nom de M. de Chateaubriand est celui d'une femme, madame

de Staël. Ces deux nobles noms s'élèvent au-dessus de la littérature de l'empire, isolés par l'indépendance et par la gloire.

Madame de Staël a consacré quelques belles pages de *Corinne* à peindre Rome. Dans cette peinture, on admire plus la hauteur et la force des pensées suggérées par les objets à l'écrivain, que la fidèle représentation de ces objets. L'imagination de madame de Staël est plutôt de celles qui produisent à l'occasion des choses que de celles qui reproduisent les choses mêmes. L'impétuosité de la passion et l'ardeur de la pensée ne lui laissaient pas toujours le calme nécessaire pour réfléchir fidèlement la réalité. Examinez ce qu'elle dit des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture qui sont à Rome, et que Corinne fait admirer à Oswald. Chacun de ces chefs-d'œuvre lui inspire des idées élevées et brillantes sans doute, mais qui font un peu oublier le monument pour la théorie. Si les obélisques plaisent à l'imagination de Corinne, ce n'est pas parce qu'ils se détachent merveilleusement sur l'azur serein, c'est parce qu'ils semblent « porter jusqu'au ciel une magnifique pensée de l'homme. » Le Panthéon lui fera dire: « Les anciens ont divinisé la vie; les modernes ont divinisé la mort; » et Saint-Pierre : « L'architecture est une *musique fixée.* » Tout cela est pensé avec hardiesse et profondeur, mais c'est plus *pensé* que *vu.* La réflexion cache l'objet; de là souvent une certaine préoccupation d'une idée formée d'avance, qui empêche de saisir les choses telles qu'elles sont, et peut jeter dans l'erreur ou l'exagération.

Corinne dit, en parlant de la coupole de Saint-Pierre :

« Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver une sorte de terreur; on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête.... » Je ne puis penser que personne ait jamais éprouvé une pareille impression dans Saint-Pierre, dans ce monument dont l'étendue réelle est dissimulée par l'harmonie des proportions. Ces abîmes étaient évidemment dans la vaste imagination de madame de Staël. Corinne ajoute : « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il n'y a pas de danger à Saint-Pierre que l'impression de l'ensemble soit dérangée par ces beautés multipliées; excepté deux ou trois tombeaux, les détails et les ornements sont très-médiocres quand ils ne sont pas très-mauvais. On pourrait parier que madame de Staël ne les avait pas regardés avec beaucoup d'attention; au reste, il lui était facile d'occuper mieux sa pensée. Il y aurait une souveraine injustice à conclure de là et de quelques autres inexactitudes que madame de Staël n'a pas senti Rome. Elle en a senti ce qu'elle a si bien appelé « le charme dont on ne se lasse jamais. » Elle en a senti jusqu'à la poésie quotidienne et familière, témoin ces paroles : « C'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre; menez-moi sur les bords du Tibre.... » Elle a bien saisi et bien dessiné la physionomie de Rome. Lisez plutôt cette page si vraie :

« Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église

sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la déprédation. Mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres. »

Dans ces derniers mots, on retrouve madame de Staël tout entière, avec sa noble et chaleureuse nature, qui ne pouvait s'endormir dans une contemplation oisive parmi les ruines, mais qui, du sein de ces ruines, faisait un ardent appel à l'éternelle puissance de la sympathie, à l'éternelle jeunesse de l'enthousiasme, comme on plante un arbre toujours vert sur un tombeau.

Au fond, le secret de Corinne, c'est qu'elle préfère Naples à Rome. Dans une belle et grave élégie de M. G. de Schlegel sur Rome, le poëte disait à son illustre amie : « Tu t'es abreuvée de vie sur le sein voluptueux de Parthénope, apprends maintenant la mort sur le tombeau du monde. » Mais la vie était trop énergique chez madame de Staël pour qu'elle pût supporter longtemps le silence de la grande capitale du passé. Les fleurs, les parfums qui enivrent, le volcan qui gronde auprès de la mer des sirènes; le bruit, la foule au soleil, voilà ce qu'il faut à Corinne. Elle est mieux sous le ciel my-

thologique de Naples que sur le sol historique de Rome; elle improvise mieux au cap Misène que sur le rocher du Capitole.

Rome et Naples sont les deux idoles entre lesquelles hésite et se partage le culte des adorateurs de l'Italie, ou plutôt on n'hésite pas, chacun se prononce vivement sur la question de supériorité, chacun éprouve et mafeste pour l'une ou l'autre de ces deux villes une préférence décidée. Cette préférence tient à tout l'ensemble du caractère et de l'imagination. On peut prévoir ce que pensera, ce que sentira, dans plusieurs circonstances, une personne dont on connaît l'opinion sur ce point. Ainsi, M. de Lamartine est plutôt le poëte de Naples que le poëte de Rome. On trouve dans les secondes *Méditations* une belle description du Colisée éclairé par la lune : mais, sauf ce morceau et quelques vers magnifiques jetés en passant comme une aumône aux ruines de Rome, avec une pitié qui n'est pas sans dédain, c'est Naples qui a son cœur et sa lyre. M. de Lamartine goûte moins l'art que la nature, l'histoire que la poésie : il est moins sensible aux grandes traces de l'homme qu'aux splendides vestiges de Dieu. Rome est bien sombre, bien vieille, bien austère, pour le jeune chantre d'Elvire. Ce qu'il lui faut, c'est la plage de Sorrente ou le golfe de Baïa, un ciel aussi serein que son âme, des flots aussi mélodieux que ses vers.

Byron à son tour est allé à Rome; il y a conduit son *Harold*, ce pèlerin du désespoir, ce pèlerin sans but, semblable au juif éternellement voyageur, et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme, et cherchant Dieu. Dans ce poëme,

plus que dans aucun autre, Byron s'est identifié avec son héros, auquel il se substitue sans cesse, et qu'il finit par oublier tout à fait.

C'est surtout dans les deux derniers chants qu'il en est ainsi; c'est là peut-être qu'il a mis le plus de son âme, de son génie et de son malheur. Il les publia six ans après les deux premiers : dans ceux-ci on trouve la mélancolie anticipée d'un jeune homme blasé par les plaisirs avant d'avoir connu les passions, et fatigué de la vie avant d'avoir vécu. Dans les deux derniers chants de *Childe-Harold* se montre un désespoir plus profond, une tristesse plus invétérée, plus ancrée dans l'âme; la douleur mûrie par la vie, la lassitude après la passion éprouvée, le découragement après l'action tentée sans fruit. Byron, dans l'intervalle, avait lutté avec le monde, et il avait été vaincu. Les convenances, audacieusement bravées, s'étaient vengées cruellement, et la société froide et vaniteuse, dont il fut un instant l'idole, avait, par un hypocrite ostracisme, puni moins les fautes de sa conduite que les dédains de son génie.

C'est avec ce nouveau poids sur le cœur, ce nouveau torrent de fiel dans les veines, qu'Harold reprend sa course à travers les montagnes, les mers et les cités. Il est merveilleux que malgré la torture intérieure qu'il porte partout avec lui, comme un enfer errant, son âme puisse encore s'ouvrir à tant d'impressions diverses de la nature extérieure et des œuvres de l'homme. Il est merveilleux qu'absorbé dans une pensée constante de désespoir, il puisse s'élancer, pour ainsi dire, hors de lui-même, et aller dans le sein des choses chercher la poésie qu'elles contiennent. Mais cependant, malgré

cette puissance du génie par laquelle il échappe au sentiment amer qui le domine et le poursuit, ce sentiment reparaît toujours comme un écueil sous les flots. Ce qu'il peint avec une heureuse prédilection, ce sont les scènes lugubres, les souvenirs de deuil, c'est l'agonie de Venise, la solitude de Ferrare, la tristesse de Rome.

Rome est, pour Byron comme pour Chateaubriand, la cité d'asile des malheureux, le refuge des âmes qui n'espèrent plus, le dernier amour de ceux qui ont aimé. Il lui dit : « O Rome! ma patrie, cité de l'âme, les déshérités du cœur doivent se tourner vers toi. » Son imagination, subjuguée par les merveilles qui l'entourent, trouve de magnifiques descriptions pour le Panthéon, pour Saint-Pierre, pour le Vatican; mais c'est à l'idée de ruine, de mort, qu'il revient avec une préférence douloureuse. Rome est surtout, pour lui, la Niobé des nations, comme il l'appelle, le symbole majestueux du deuil humain; tantôt il pleure cette grandeur déchue, tantôt il la raille; le désenchantement des choses mortelles n'a jamais prononcé ses anathèmes de plus haut que de ce sublime piédestal de ruines. Byron tient là, pour ainsi dire, l'histoire du monde sous ses pieds, et se plaît à en fouler dédaigneusement la poussière; il s'écrie : « O homme! admire, triomphe, méprise, ris, pleure, il y a ici matière à tout cela. » Il se laisse distraire un moment de ces contemplations lugubres par un rêve gracieux d'amour, en présence de la solitaire fontaine d'Égérie, par une rêverie attendrissante qu'éveille en lui l'imposante sépulture de Cécilia Métella, ou le souvenir de la tradition qui a fourni à la peinture le pieux sujet de la Charité romaine. Ces images de nymphes

descendues du ciel sur la terre, de jeunes femmes descendues de la terre dans une prison ou dans un tombeau, ces images s'élèvent naturellement à côté de la mâle agonie du gladiateur dans cette sombre imagination, d'où sortirent *Médora, Angiolina, Zuleika, Haïdeh, la Fiancée d'Abydos,* aussi bien que *le Corsaire, le Giaour, Manfred* et *Alp le Renégat;* car les plus douces fantaisies naissaient dans cette âme troublée, comme ces îles riantes de l'Archipel, qui jaillissaient d'un volcan pendant la tempête. Mais Byron revient bientôt à l'incurable amertume de ses penséees; il mêle cette tristesse à la tristesse des lieux qu'il contemple. Lui aussi offre au temps son offrande de ruines, des ruines d'années, *ruins of years.* La nuit, au Colisée, méditant sur les malheurs du monde et sur les siens, sur les iniquités de Rome triomphante et sur l'injustice de sa patrie et de ses proches, il évoque Némésis pour qu'elle le venge et punisse... Mais en présence de ces *ténèbres azurées d'une nuit italienne,* qui flottent sur le merveilleux monument, il sent la colère s'apaiser dans son cœur, et la malédiction y mourir; et de ce cœur, amolli par la mollesse de l'air et de la nuit, s'échappent ces paroles : « Ma malédiction sera un pardon. (*My curse shall be forgiveness.*) »

Ainsi Byron, dont la poésie est essentiellement personnelle, n'est si éloquent sur Rome, que parce qu'il a identifié ses propres misères avec les calamités de la ville éternelle : c'est comme un miroir immense et brisé, dont les mille fragments lui renvoient l'image de sa douleur.

On s'explique moins facilement le caprice d'imagina-

tion qui a déterminé Moore, dans ses *Rhymes on the road,* à parler de Rome ainsi qu'il l'a fait. On sait que sous ce titre sans prétention il a publié un petit volume de poésies détachées, jetées *sur la route,*selon le hasard et la fantaisie du moment. A Rome, on attend du poëte de l'Irlande quelques mélodies catholiques; il n'en est rien. Le barde coquet d'Érin, le mobile personnage qui passe tour à tour de l'élégie érotique à la controverse, était à Rome en humeur profane. Dans la ville des papes, il n'a une pensée et des vers que pour le tribun Cola Rienzi, et dans la longue harangue paraphrasée du père du Cerceau, que le poëte papiste place dans la bouche de Rienzi, on est un peu surpris de trouver ces invectives inutiles contre la papauté : « Et nous, nous avons humblement, lâchement baisé la terre devant le pouvoir papal..... ce fantôme de notre ancienne patrie... Trop longtemps des prêtres tyrans, et des tyrans affiliés aux prêtres (*lordly priests and priestly lords*), après avoir flétri tout notre orgueil, nous ont conduits à l'autel comme des animaux dévoués à la mort et entourés de guirlandes fanées. » L'attraction de l'inévitable lieu commun sur l'ancienne Rome, opposée à la moderne, a été plus forte que l'attachement de Moore à l'Église, qui cependant, pour un patriote irlandais, pouvaient représenter les idées d'indépendance et de liberté. Rienzi d'ailleurs s'attaquait aux seigneurs et non au pape.

Un philosophe catholique, poëte aussi, mais poëte plus sérieux, plus profond que Moore, M. Ballanche, a laissé, comme lui, dans des *Fragments*, la trace de son voyage à Rome. Les graves et mélancoliques paroles de ses adieux sont mieux appropriées à sa croyance. C'était

en 1813, le moment était remarquable, Rome était sans pape. M. Ballanche fut frappé surtout « de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. Le futur auteur d'*Orphée,* plein d'un sentiment dont l'analogie avec celui du Tasse est remarquable, disait : « Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des Césars. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de celle où saint Pierre vint en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je je ne te dis point adieu. » En effet, M. Ballanche devait revenir à Rome ; et c'est en présence des sept collines qu'il devait concevoir sa Rome mythique, type pour lui de la cité humaine, et reconstruire en esprit la ville primordiale d'Évandre et de Carmenta.

La présence de Rome a agi sur plusieurs historiens célèbres. Niebuhr a changé son système, entre la première édition de son livre et la seconde, parce qu'il a vu Rome dans l'intervalle ; et l'on sait que quelques moines, chantant les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, inspirèrent à Gibbon la pensée de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain ;* tout l'ouvrage se ressent de cette première impression. Gibbon est pour les prêtres de Jupiter contre les moines ; il est pour le Capitole contre le Calvaire. En allant plus au fond de l'histoire morale du genre humain, on eût pu, orthodoxie à part, tirer du même contraste une conclusion toute contraire. Non, Gibbon, ce n'était pas un malheur pour le monde, mais un progrès, que de voir les serviteurs d'une religion de pureté et d'amour remplacer les ministres d'une religion de sang et de volupté.

Ami de l'humanité, vous deviez vous réjouir de ce qui avait amené un tel changement. Il fallait comprendre que le parti du christianisme était le parti du genre humain.

De toutes les effusions que Rome a provoquées, il n'en est peut-être pas de plus naturelles, de plus naïves, que les courtes pièces de vers dont se compose ce que Louis Tieck a intitulé : *Poésies sur le voyage d'un malade.* Tieck est un aimable et ingénieux poëte, un rêveur gracieux, un conteur plein de charme : nul ne sait mieux mêler l'imagination à la plaisanterie, la mélancolie à la gaieté. Cette alliance, qui lui est naturelle, donne un charme particulier au voyage du malade, ou plutôt du convalescent. L'Italie, qu'il adore, lui apparaît comme à travers un crêpe léger, non pas noir, comme pour le deuil, encore moins rose, comme pour une fête, mais d'une nuance indécise, ni éclatante, ni sombre, ni tout à fait triste, ni tout à fait riante. A mesure qu'il approche du soleil, le réseau étendu devant ses yeux devient de plus en plus transparent, et jette des reflets de plus en plus lumineux ; à mesure que la santé revient à son corps, et la jeunesse à son âme, son imagination semble sortir lentement de l'ombre et se détacher moelleusement dans la demi-teinte, comme une figure du Corrége ; la mélancolie du Nord se fond par degrés au soleil du Midi ; elle s'évapore et retombe en brillante rosée de poésie.

Voici l'impression du départ, mélangée de joie et de peine. « ....Quel transport ! quelle tristesse ! Est-ce bien moi qui étais assis là-bas, dans ces murs, comme enchaîné?..... Oui, la douleur m'a suivi ; elle étend un voile

noir sur les champs et les forêts. » Hélas ! oui, la douleur l'accompagne, et c'est d'un cri de douleur qu'il salue Rome, objet de tous ses vœux. « Ainsi la vaste route est franchie ; enfin, enfin le but désiré m'apparaît ; et tandis que je me recueille pour me sentir moi-même, et sentir la grandeur de ce moment, l'image à peine saisie se brise et s'écoule en douleur ; tous les nobles souvenirs s'enfuient devant le présent étroit et oppressant..... Combien l'homme est petit ; qu'il est pauvre avec une apparence de richesse !... » Et le malade, au lieu de sentir le ravissement d'être à Rome, va tomber dans les bras de ses amis, et se soulager par ses plaintes ; son âme voudrait s'ouvrir aux charmes des lieux et du ciel, mais l'aiguillon de la souffrance vient le réveiller de ses douces rêveries de la villa Borghèse. « Quel charme : l'élégant et le magnifique, l'art et la nature réunis. Je vois donc enfin ce que, jeune garçon, j'avais déjà rêvé ; et maintenant..... livré uniquement à la tristesse, ces riants ombrages me font mal. Mon rêve s'est enfin accompli, et les dieux jaloux m'envoient ici, pauvre infirme, auquel il manque de pouvoir jouir de son bonheur.

« Comme ces lauriers et ces myrtes me regardent tristement ! Là-bas, les pins secouent doucement leurs têtes murmurantes : quoi ! c'est ainsi que tu viens vers nous ? est-ce donc là ta promesse ? Au lieu du jeune homme heureux de vivre, nous voyons ici le malade, le souffreteux, qui, sous ce ciel d'un bleu si pur, et sous la couronne de feuillage des pins, et dans le parfum des myrtes, ne respire que la douleur. Tombez, chaînes pesantes, vous qui arrêtez chaque mouvement

de vie ; laissez-moi libre, que j'embrasse avec transport toutes ces formes merveilleuses, ces amies d'autrefois !

« Mais le prisonnier n'a que des larmes qui coulent dans les ténèbres ; la voiture me reporte à la ville déjà dans l'ombre ; et, me reposant dans mon fauteuil de malade, las de vivre, c'est à peine si les doux entretiens, les feuilles légères, peuvent me distraire et me consoler. »

Mais peu à peu l'influence du climat se fait sentir ; sa santé s'améliore par l'exercice, et la gaieté se glisse dans son âme et dans sa poésie.

C'est à cette gaieté renaissante que nous devons de petites scènes de mœurs romaines, racontées par Tieck avec une vivacité et une grâce difficiles à conserver dans une traduction. Ceux qui ont été à Rome reconnaîtront son *Mendiant*. « Ne pourrai-je jamais échapper au bavard effronté, orateur mendiant, devant lequel je passe toujours en revenant au logis ? Pauvre, il ne l'est point, et cependant je suis forcé de lui donner plus qu'aux nécessiteux. Prendrai-je cette autre rue ? Non, rougis de cette faiblesse ; il peut dorénavant haranguer, prier, supplier, passe devant lui d'un pas ferme, le front haut, et que pas une pièce d'argent, pas une pièce de cuivre ne tombe de ta main en hommage à son éloquence. Déjà il m'a reconnu de loin ; il balance son grand chapeau à trois cornes, et le timbre sonore et plein de sa voix retentit : « Béni soit le noble seigneur qui tous les « jours marche d'un pas plus léger à travers les rues « célèbres de notre ville ! Mes dévotes prières ont donc « été utiles à ce seigneur incomparable. Comme il

« passait là devant moi, la première fois, malade, faible « et gémissant !..... Bientôt je le verrai marcher d'un « pas vigoureux, sans bâton, en parfaite santé. Que « suis-je, moi misérable, moi pauvre mutilé, obligé « d'être là gisant dans la rue, pour que ce cher et ex- « cellent seigneur s'occupe de cette figure desséchée. Il « s'approche, il s'approche de moi. Quel visage plein de « douceur ! Ne serais-je pas un réprouvé, si la joie que « je lui témoigne de sa santé n'avait pour but que d'en « obtenir un présent ? Loin de moi une pensée si vile. « Non, digne homme, homme vertueux ; passez, passez « ferme devant moi ; ne regardez pas le plus pauvre de « vos serviteurs, qui cependant priera toujours pour « vous. Quoique je mendie, je ne connais pas l'intérêt ; « mais je ne puis être assez dédaigneux pour refuser et « mépriser ce que m'offre un tel Alexandre. » Il a déjà reçu le *paul*, et sourit en me remerciant avec un regard singulier.

J'ai placé ces esquisses, crayonnées d'après nature, à la suite des grands tableaux de Rome que nous avons admirés, comme on dessine des arabesques autour d'une fresque majestueuse.

Maintenant nous allons rencontrer un plus grand contraste.

Après l'hymne, la satire ; après l'enthousiasme, l'ironie : c'est la loi des choses, la marche éternelle de l'esprit humain ; jamais cette réaction ne fut plus inévitable que pour le sujet qui nous occupe.

Le despotisme de l'enthousiasme amène la révolte de la moquerie ; l'exagération de la louange amène l'hyperbole de l'invective. On conviendra que l'injure ne

pouvait être plus véhémente que dans ce sonnet de l'atrabilaire Alfieri :

« Une région vide et insalubre, qui se donne le nom d'*Etat*; des champs incultes, arides; les visages sales, maigris, opprimés, d'un peuple scélérat, lâche et sanglant; un sénat orgueilleux et non libre; de riches et rusés patriciens couverts de la pourpre, et encore plus sots que riches; un prince que béatifie la sottise de son prochain; une cité sans citoyens; des temples augustes sans religion; des lois injustes que chaque lustre voit changer, mais en pis; des clefs qui s'achetaient autrefois, et ouvraient aux criminels les portes du ciel, mais qui maintenant sont usées par le temps. O Rome! est-ce bien toi? ou est-ce le siége des vices? »

Ceci est une boutade, donnée évidemment pour telle, et dont l'exagération n'a pas besoin d'être relevée. Mais l'on conçoit bien que sans aller si loin, certains esprits, las de voir les voyageurs prendre tout à Rome par le beau côté, aient fait quelques protestations, les unes justes, raisonnables, les autres aussi pédantesques et aussi prétentieuses que l'engouement même qu'elles attaquaient.

L'excellent et spirituel Bonstetten doit être compté parmi les premiers. C'est mû par un sincère amour de l'humanité qu'il a mis en relief la misère effroyable des habitants de la campagne romaine, que la faim livre à la fièvre, comme le bourreau livre le patient à la torture. On aime à voir le philanthrope, sorti de la hautaine aristocratie bernoise, s'intéresser vivement à des détresses populaires. On lui sait gré de n'être pas tellement absorbé par l'effet pittoresque de la campagne ro-

maine, et par les ruines d'Ardée ou de Laurentum, qu'il ne puisse trouver le temps de considérer et de déplorer la triste condition de ceux qui sont courbés sur cette campagne, ou se traînent et languissent parmi ces ruines.

L'auteur produit d'autant plus d'impression qu'il ne déclame point, mais dit simplement ce qu'il a vu et le fait voir au lecteur. Tel est le passage du *Voyage dans le Latium*, où M. de Bonstetten retrace une triste scène dont il fut témoin. Une jeune fille qui travaillait dans la campagne s'évanouit de faim; sa mère la couvrit de son tablier et retourna à l'ouvrage... « Que la plus pauvre cabane suisse me parut riche en ce moment! s'écrie le digne voyageur; je jetai les yeux autour de moi, et, n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'abandon et de la solitude de ce pays, si plein de souvenirs, si vide de réalité. »

Mais autant est touchant ce sentiment de compassion exprimé avec simplicité, autant est irritante la prétention philanthropique et sentimentale qui se produit avec affectation dans un ouvrage où les prétentions et l'affectation abondent, dans *l'Italie* de lady Morgan.

Que les Anglais soient vivement frappés en entrant en Italie, et surtout en venant demeurer à Rome, de ce qui manque aux habitants en bien-être, en propreté; que les vices évidents des gouvernements italiens en général, et du gouvernement papal en particulier[1], choquent des hommes accoutumés au spectacle des

[1] Ce jugement sévère était juste sous Grégoire XVI; de jour en jour il le deviendra moins sous Pie IX.

mœurs constitutionnelles, et qu'ils expriment leur mécontentement du peuple et du gouvernement en termes assez énergiques, rien de plus naturel assurément. Depuis le whig Addison, chez qui nous avons vu se manifester avec quelque fierté, en présence de Rome, le sentiment de la supériorité politique de l'Angleterre, presque tous les Anglais ont proclamé, après lui, cet orgueilleux lieu commun. Il leur est fort permis de prendre sur l'Italie cette revanche de tous les biens qu'elle possède et qui leur sont refusés : ciel, soleil, climat, sentiment des arts; mais il ne faut pas qu'ils se livrent trop à une méprisante pitié. Il ne faut pas que, du haut de leur sublime philanthropie, qui n'a pas encore trouvé du pain pour l'Irlande, ils jettent trop arrogamment le mépris ou la compassion à une ville qui ne changerait pas ses ruines et ses églises pour leurs manufactures, son soleil pour leur gaz hydrogène, le génie qui a élevé le Colisée et Saint-Pierre, sculpté le Moïse, ou peint la Sixtine, pour l'industrie qui a fabriqué la machine à vapeur, ou même inventé ces métiers qui, depuis cinquante ans, ont produit la valeur d'un fil de coton assez grand pour mesurer, dit-on, cent quarante-deux fois la distance de la terre au soleil.

On me pardonnera ce mouvement d'humeur en lisant les extraits suivants du livre de lady Morgan.

L'auteur, pour se singulariser, ne voit au Forum, parmi ces débris qui ont parlé si éloquemment à Byron, à Chateaubriand, à madame de Staël..... « que des traces d'un pouvoir illégal et d'une force antisociale... Tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poëte; mais ces combinai-

sons sont propres à *déchirer le cœur* de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances, sans rappeler ses folies, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. »

Voici maintenant pour Saint-Pierre : « Au philanthrope qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple inimitable paraît une des causes qui ont *perpétué la peste dans les plaines du Latium,* et porté la misère et l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. »

Si l'on pouvait se permettre d'employer, à l'égard d'une femme, le langage tranchant que lady Morgan emploie souvent, ne devrait-on pas dire qu'elle unit les préjugés d'un protestantisme étroit à l'affectation de la philosophie voltairienne, et au pathos d'une philanthropie vulgaire?

Mais voici ce qu'un ami de Rome ne peut pardonner à l'enthousiasme de la propreté anglaise et à la pédanterie de l'anglicanisme. On appelle, à Rome, *immondezzaio* les lieux où l'on jette les immondices. Lady Morgan couronne toutes ses déclamations contre les superstitions romaines, en déclarant que Rome est « l'*immondezzaio* de ce monde dont elle fut autrefois la maîtresse. »

Un ouvrage écrit par une tragédienne célèbre, madame Butler (Fanny Kemble), et qui est intitulé *Une Année de consolation,* nous montre l'imagination d'une grande artiste faite pour sentir la poésie de Rome aux

prises avec les habitudes d'une Anglaise mariée en Amérique. En approchant de Rome, la jeune femme a ressenti un trouble qui lui a rappelé ce qu'elle avait éprouvé la première fois qu'elle s'était penchée sur l'abîme tumultueux du Niagara. Puis la malpropreté des rues de Rome a soulevé la délicatesse de ses exigences britanniques. Après le premier enthousiasme, elle s'est applaudie d'être née en Angleterre et de devoir mourir en Amérique. Elle s'imagine un moment qu'elle pourrait toujours, assise sous un pin, regarder le ciel en écoutant le murmure d'une fontaine. Puis ce besoin d'activité, qui est l'instinct naturel de sa race énergique et affairée, la reprend ; elle s'écrie : « Non, non, debout et agissante, telle est ma destinée ! (*No more, up and be doing is the impulse for ever with me !*) ».

J'aime mieux Simond que lady Morgan; celui-ci est plus naïf et plus divertissant; ce n'est point par affectation, par envie de se singulariser, qu'il dit de la Transfiguration et du Jugement dernier le contraire de ce qu'on en dit ordinairement : c'est parce qu'il sent ainsi; il trouve les chefs-d'œuvre de l'art souverainement ridicules, et il ne s'en cache point. Michel-Ange et Raphaël lui déplaisent, et il le proclame sans ménagements. Il dit de la fresque de Raphaël représentant l'incendie du Borgo : « Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, le coloris tel que l'ont ordinairement les fresques, froid et sans harmonie. » Il dit du Jugement dernier de Michel-Ange : « Dos et visage, bras et jambes, se confondent; c'est un véritable pouding de ressuscités. » Cela est beau, cela est franc, cela est héroïque; Simond n'est point de ces

Barbares timides qui cherchent à déguiser leur barbarie sous le faux semblant d'une admiration empruntée; ce n'est point un sauvage qui endosse gauchement le costume de la civilisation, ou s'efforce d'en contrefaire le langage; c'est un Barbare qui se vante de sa barbarie; c'est un sauvage qui se promène fièrement, nu et tatoué, parmi les monuments d'une société inconnue, ou plutôt Simond ressemble à ce Chinois que Gœthe vit à Rome, et à qui les monuments de l'art inspiraient un si souverain mépris, quand il leur comparait son architecture à sonnettes, sa peinture de paravents, ses beaux joujoux de laque et de carton doré.

Dans ces dernières années, les voyages à Rome se sont tellement multipliés, qu'il serait impossible de s'y arrêter [1] sans fatiguer la patience du lecteur. D'ailleurs nous rencontrerions peu de points de vue nouveaux; en visitant un lieu tant de fois décrit, il est bien difficile de ne pas retomber dans les descriptions que d'autres en ont faites : alors l'enthousiasme n'est qu'une redite; on croit sentir, on ne fait que se rappeler.

Je n'ai pas à parler des livres consacrés à faire connaître Rome, plutôt qu'à manifester les impressions de leurs auteurs. Telles sont les amusantes *Promenades dans Rome*, de M. Beyle, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus

[1] Il faut faire une exception pour la singularité de la chose en faveur d'un poëte moldave du XIXe siècle. On sait que les Moldaves prétendent descendre des colons romains. M. Assaki d'Iassy, transporté à Rome, ressent des émotions qui tiennent à cette origine. En présence de la colonne Trajane, il éprouve un enthousiasme patriotique; il contemple avec orgueil l'Ister abaissé sous le joug de ses frères, et, *Rouman* de la Dacie, il retrouve et salue ses aïeux dans les Romains du Capitole.

à sa place dans un salon de Paris[1], causeur spirituel, qu'enterré dans son triste consulat de Civita-Vecchia. Enfin le vaste et profond ouvrage (*Die Stadt Rom*), où le représentant de la Prusse près le saint-siége, et de la science allemande près l'antiquité, M. de Bunsen, aidé de ses doctes amis, applique avec tant de sagacité l'érudition et la critique de l'école de Niebuhr à l'étude des monuments romains.

Mais, pour être complet, il faut dire un mot de quelques hommes de notre génération qui ont parlé de Rome sous l'empire des sentiments politiques contemporains ; je choisirai M. Delavigne, M. Ch. Didier, auteur de *Rome souterraine*, M. Barbier, auteur du *Pianto*.

Le libéralisme généreux, mais incertain et un peu timide de l'opposition littéraire sous la restauration (j'excepte Courrier et Béranger), ce libéralisme a été la muse politique de M. Delavigne; image assez fidèle de cette opposition qui flottait entre les souvenirs à demi ravivés de 89 et les souvenirs plus récents de l'empire, la muse de celui qui fut notre poëte à tous au sortir du lycée impérial, ou du lycée Napoléon, a commencé par le dithyrambe sur la naissance du roi de Rome, et a fini par *la Parisienne*. Sur sa route elle a pleuré Waterloo, salué la Grèce renaissante, évoqué l'Italie au tombeau ; toujours indépendante et pure, mais

[1] Le goût du paradoxe et quelques regrettables réminiscences du dernier siècle ne doivent pas empêcher de rendre justice au piquant écrivain qui, sous le nom de Stendhal, a publié les *Promenades dans Rome; Rome, Naples et Florence: l'Histoire de la peinture en Italie*. Sincère, malgré son affectation, il était généreux et obligeant, en dépit de ses théories d'égoïsme. Si M. Beyle eût voulu plus souvent être lui-même, il aurait eu encore plus d'admirateurs et surtout plus d'amis; il en méritait.

un peu détournée dans ses attaques et indécise dans ses tendances, comme la France d'alors; mêlant les conseils aux censures, arrivant à l'épigramme par l'allusion; et, pour en venir à ce qui nous occupe, poursuivie de ses rancunes discrètes contre les rois jusque sur les bords paisibles de la fontaine d'Égérie, décochant de là ce couplet d'une malice assez inoffensive :

Son eau coule encor, mais les rois,
Que séduit une autre déesse,
Ne viennent plus chercher des lois
Où Numa puisait la sagesse.

On sent qu'il y a une grande crise sociale et comme un cataclysme politique entre ces insinuations sur les événements du jour à propos des classiques souvenirs de Rome, et le sentiment qui a inspiré *Rome souterraine* à M. Didier. Nul Français n'a peut-être pénétré plus avant que M. Didier au sein de la nature et des populations italiennes. Il a vécu avec les pâtres et les montagnards dans les forêts de la Calabre, et dans les steppes de la Maremme, parmi les buffles et les chevaux sauvages. Il a vécu longtemps à Rome, au milieu du peuple et des ruines. Puis, après 1830, obéissant à l'élan qui emportait tant d'âmes vers un avenir de régénération sans limite, il a voulu placer à Rome cette pensée de l'affranchissement de l'Italie, ce rêve de la grande république ausonienne qu'il avait surpris dans bien des cœurs; il a creusé, sous la Rome que l'on visite et que l'on connaît, une Rome inconnue, mystérieuse, souterraine; il a ouvert les loges du carbonarisme et les catacombes de la liberté; et au-dessus de ces tortueux abîmes dont il

nous dévoilait les labyrinthes, il a donné pour théâtre à son action la Rome actuelle, dont il a dessiné la topographie en homme qui est *pratique* du pays, comme disent les Italiens. Je ne sais s'il y a assez de talent plastique chez M. Didier pour donner une idée de Rome à ceux qui ne la connaissent point; mais nul ne rappelle avec plus d'exactitude à ceux qui la connaissent le caractère particulier de ses différents quartiers, surtout l'aspect agreste et rustique des lieux abandonnés et des rues solitaires.

On reconnaît une autre inspiration, une inspiration déjà plus découragée, dans le *Pianto* de M. Barbier. M. Barbier écrivit *la Curée* dès le lendemain de la grande semaine, averti par un pressentiment et un instinct de poëte de toutes les déceptions qui attendaient l'immense enthousiasme de cet admirable moment.

La muse de M. Barbier; c'est le découragement des choses, né du désabusement des hommes; c'est cette mélancolie sociale, pour ainsi parler, qui lui a inspiré, après l'emportement des *Iambes*, ces lamentations sur l'Italie, qu'il a intitulées *il Pianto*. Après avoir fouillé des plaies vivantes, le poëte est allé soulever le linceul d'une nation morte; et dans son voyage à travers le pays du beau, cette inspiration lugubre n'abandonne nulle part celui qui s'est donné pour mission de *mettre le doigt dans toutes les blessures*. Au Campo Santo de Pise, sur la plage de Naples, au milieu des lagunes de Venise, il peint le hideux, le vide du présent, avec verve, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affectation. De ce point de vue sévère et désenchanté, Rome doit apparaître dans toute

sa tristesse, et pour ainsi dire dans toute sa nudité [1]. Ce sera la Rome des haillons et des gueux, une Rome sale, mendiante, fiévreuse; l'auteur se placera au forum, qu'il aura soin d'appeler de son ignoble nom moderne, le Champ des Vaches (*Campo Vaccino*). Il y montrera :

Le temple de la Paix aux trois voûtes jumelles,
Immense, et laissant voir par un trou dans le fond
Le cloaque de Rome et son gouffre profond.
. . . .
De grands monceaux de terre, où l'enfance se rue,
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait partout une mare en cherchant son niveau.

Ajoutons que ces traits ne sont pas les seuls; il en est de plus poétiques, mais j'ai cité ceux-ci comme caractérisant le point de vue de l'auteur. On le retrouve encore dans cette apostrophe aux Romains :

O superbes fiévreux, gras habitants du Tibre.
. . . .

Les poëtes gagnent presque toujours à oublier les systèmes qu'ils se sont faits; et M. Barbier ne se trouve pas mal de mettre un peu de côté sa misanthropie

[1] C'est une fantaisie satirique de ce genre qui a fait dire au plus capricieux et parfois à l'un des plus heureusement inspirés de nos poëtes, M. Alfred de Musset :

Dans un petit manteau d'abbé
Rome expire.

obligée dans ce tableau, du Forum aux approches du soir :

Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux.
Le sol devient plus rouge, et les arbres plus sombres;
Derrière de grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs attachés par le nez.
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale,
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul.
Puis, des femmes en rouge, et de brune figure,
Descendent en filant des degrés de verdure.
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas
Se lèvent lentement pour prendre leur repas.
L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette
La quitte ; le travail, les pelles, tout s'arrête.
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou, derrière un froutou renversé sur la terre,
Quatre forts mendiants couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus, et du feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

Ici la peinture est toujours un peu crue, mais elle est parfaitement vraie de dessin et de couleur, et c'est par cette vue du forum au coucher du soleil qu'il faudrait

terminer notre promenade à travers l'immense galerie que nous avons parcourue. Mais je ne puis résister à la tentation de m'y accorder aussi une petite place en citant un fragment d'une *épître sur Rome,* laquelle, je l'avoue, n'a jamais été achevée. J'ai cherché à y décrire fidèlement la bénédiction du pape à Saint-Jean de Latran, c'est-à-dire la cérémonie la plus imposante du catholicisme s'accomplissant en présence des plus majestueuses ruines de l'antiquité. Aujourd'hui cette bénédiction en descendant de la main libératrice de Pie IX a acquis une nouvelle sublimité ; jusque-là elle empruntait sa grandeur aux souvenirs d'un double passé, elle y joint les espérances de l'avenir.

13 juillet 1824.

D'une cérémonie auguste et solennelle
A Saint-Jean de Latran le retour nous appelle,
Car l'apôtre, héritier des empereurs romains,
Y vient intercéder le ciel pour les humains,
Y recevoir les clefs de cette basilique,
Qui des temples chrétiens se dit la mère antique.
Et, de ses cardinaux avec pompe entouré,
Il bénit l'univers de ce balcon sacré.
Au pied de cette église est un lieu solitaire;
Là, quand l'ombre du soir descendait sur la terre,
Ensemble que de fois nous avons admiré
Des derniers feux du jour ce lieu triste éclairé!
Contemplé les débris épars dans les campagnes
Et l'azur radieux des prochaines montagnes,
Et les vastes troupeaux sur les gazons paissants.
Le désert et le soir portaient dans tous nos sens
Le charme d'une douce et longue rêverie.
Un jour, c'était le jour de la Pâque fleurie,
On respirait dans l'air l'odeur de l'églantier

Et de petites fleurs blanchissaient le sentier.
Là, je goûtai longtemps, oppressé de tendresse.
D'un bonheur douloureux la langueur et l'ivresse.
Alors autour de nous quel calme! quel repos!
Aujourd'hui quel aspect! Où paissaient des troupeaux
Un peuple d'étrangers, qu'un grand spectacle invite
Des prélats, des guerriers, la foule qui s'agite,
Les fanfares de guerre et les hennissements
Des coursiers belliqueux sous le harnais fumants,
Les salves du canon dont l'épaisse fumée
Teinte aux feux du couchant d'une pourpre enflammée
Roule sur ces débris d'un ancien souvenir:
Ces monuments païens qu'un pape va bénir.
Mais il vient, tel un jour Dieu dont il est l'image
Apparaîtra sans doute assis sur un nuage;
Seul au-dessus de tous, seul avec majesté
Sur son trône dans l'air il s'avance apporté.
Soudain, comme inspiré, le pontife se lève,
Joint les mains en priant, vers le ciel les élève,
Penche son corps infirme et son front couronné,
Dans un calme profond le peuple est prosterné,
De moment en moment le canon tonne et gronde,
Et son bras lentement bénit Rome et le monde.

Pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu toucher en passant à bien des questions, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1830. J'ai été forcé d'être rapide, et j'espère que, dans les jugements qu'on pourra porter sur mes jugements, on tiendra compte de cette rapidité forcée; elle m'a souvent interdit les développements, les preuves ou les restrictions.

Je sais qu'il y a dans mon travail des omissions et des

lacunes : il était impossible de parler de tous ceux qui ont parlé de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on ne m'accuse d'avoir été trop court; je redoute plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseraient, je répondrais que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qui l'ont visitée; que je me plaisais trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en finissant je suis tenté de m'écrier avec Rutilius : « Je cède, je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée; mes pieds franchissent à regret le seuil sacré :

Laxatus tandem caræ complexibus urbis,
Inviti superant limina sacra pedes. »

VOYAGE DANTESQUE

VOYAGE DANTESQUE.

C'est un vrai malheur pour les admirateurs sincères de Dante que la mode se soit emparée de ce grand poëte. Il est cruel pour les vrais dévots de voir l'objet de leur culte profané par un engouement qui n'est souvent qu'une prétention. Ce n'est rien de tenir tête à l'injustice de l'opinion, il y a dans la lutte un plaisir secret qui soutient et anime à la résistance. Mais il faut souvent un vrai courage pour persister dans une opinion juste, en dépit de ses défenseurs. Oh ! le bon temps pour les amis de Dante et de Shakspeare que celui où tous deux étaient traités de barbares ! Cependant on ne doit point renoncer à sa religion, parce qu'elle est professée par une foule qui ne croit pas du fond du cœur ; on ne peut abandonner ses affections littéraires, parce qu'il est du bon air d'en afficher de pareilles. Il faut être fidèle au génie et à la vérité *quand même ;* il faut tenir pour le christianisme, malgré les arguments de certains apologistes et la foi de certains croyants ; il faut tenir pour la liberté, malgré certains libéraux ; il faut admirer les grands poëtes du siècle de Louis XIV,

malgré les protecteurs officieux de leur gloire. Enfin, je suis résolu à persévérer dans mon amour pour la poésie de Dante, bien que ce soit aujourd'hui une fureur universelle, en France et en Italie, d'admirer à tout propos et hors de propos l'auteur de *la Divine Comédie,* que presque personne ne lisait il y a soixante ans.

J'avais besoin de placer cette profession de foi en tête de quelques pages, inspirées par ma religion pour le grand Alighieri. En effet, c'est une véritable piété envers son génie qui m'a fait entreprendre, à deux reprises, un pèlerinage aux lieux qu'il a consacrés par ses vers. Je l'ai suivi, pas à pas, dans les villes où il a vécu, dans les montagnes où il a erré, dans les asiles qui l'ont recueilli, toujours guidé par le poëme dans lequel il a déposé, avec tous les sentiments de son âme et toutes les spéculations de son intelligence, tous les souvenirs de sa vie; ce poëme, qui n'est pas moins une *confession* qu'une vaste encyclopédie.

Quelquefois l'aspect des localités a bien changé, et, au lieu d'être frappé par une ressemblance, on est frappé par un contraste; mais souvent les scènes de la nature, les monuments de l'art, que Dante a contemplés, ont laissé sur son œuvre une empreinte d'une étonnante fidélité. En présence de ces scènes et de ces monuments, le voyageur acquiert, par la comparaison du modèle et de la peinture, un vif sentiment de la méthode et de l'art du peintre. Il prend, pour ainsi dire, sur le fait l'imagination du poëte dans l'acte mystérieux par lequel elle s'unit à la réalité pour créer l'idéal.

On peut aborder *la Divine Comédie* par bien des côtés; on peut la considérer abstraitement comme un tableau de la vie humaine, au point de vue chrétien, comme une initiation à la vérité divine; on peut chercher à reconstruire le système théologique contenu dans ce prodigieux poëme : c'est ce qu'un jeune écrivain, M. Ozanam, vient de faire avec une vraie supériorité; on peut demander à l'œuvre de Dante l'histoire contemporaine : c'est ce qu'a fait M. Fauriel dans ses belles leçons, dont ceux qui les ont suivies n'ont pas perdu la mémoire : c'est ce qu'a fait M. Lenormant dans un cours justement applaudi; enfin on peut aussi, négligeant ce qui est extérieur dans cette œuvre si complexe, s'occuper de ce qui est personnel, individuel, local; car la poésie de Dante est à la fois ce qu'il y a de plus général et de plus particulier. Pour acquérir de cette poésie un sentiment vif et complet, il est bon de descendre du premier point de vue au second. Après avoir reconstitué, par l'étude, l'édifice théologique que Dante a élevé, et l'état social qu'il a dépeint, il est bon de voir ce qu'il a vu, de vivre où il a vécu, de poser le pied sur la trace que son pied a laissée. Par là son génie n'est plus seulement en rapport avec les idées et l'histoire de son siècle, il devient, pour nous-mêmes, quelque chose de vivant, d'intime, de familier; de passé il devient présent, pour ainsi dire. On comprend mieux, on sent mieux surtout cette poésie, en présence des objets qui l'ont inspirée; elle est là comme une fleur sur sa tige, avec ses racines, ses rameaux et ses parfums. Enfin, toute utilité à part, il y a quelque charme à cheminer ainsi; le but donne un intérêt de

plus et une sorte de nouveauté à un voyage tant de fois entrepris et tant de fois raconté. Dante est un admirable *cicerone* à travers l'Italie, et l'Italie est un beau commentaire de Dante.

PISE.

Un voyage tel que celui-ci ne peut mieux commencer que par Pise. Pise rappelle Ugolin ; et bien qu'on n'en soit plus, grâce à Dieu, au temps où l'on ne citait de *la Divine Comédie* que l'épisode d'Ugolin et l'épisode de Françoise de Rimini, laissant de côté le reste du poëme comme barbare et indigne d'occuper les gens de goût, cependant l'histoire du supplice infligé au chef pisan n'en reste pas moins un des morceaux les plus étonnants de l'étonnant poëme de Dante, un de ceux qu'il est impossible d'oublier, surtout ici.

J'ai cherché le lieu où s'est passée la tragédie que Dante a resserrée dans un récit court et terrible, et qu'un poëte allemand, Gerstenberg, a étendue sur une surface de cinq actes, cinq actes d'agonie ! La tradition avait conservé à une tour de Pise le nom que Dante lui donne, le nom de *Tour de la Faim,* mais cette tour n'existe plus. Il est heureux pour les voyageurs qu'il en soit ainsi. Se prenaient-ils à frémir à la vue d'un débris, les antiquaires leur en contestaient le droit. Les uns retrouvaient la tour sur la place des Chevaliers, les autres sur l'emplacement de l'ancien palais de la commune; il fallait traverser tous ces doutes pour arriver à une émotion telle quelle : maintenant qu'il

n'y a plus de tour, la conscience du voyageur est en paix.

Mais voici pour elle une nouvelle cause d'hésitation et d'incertitude. On pense en général que la faim porta le malheureux père à se nourrir de la chair de ses enfants. Sans qu'on se rende bien compte de ce qui, dans le récit de Dante, peut justifier une pareille idée, elle est reçue, elle fait partie de l'horreur qu'on s'est accoutumé à ressentir, et il en coûterait à plus d'un lecteur d'y renoncer. Cependant rien n'est moins certain qu'une telle supposition. Déjà les commentateurs étaient partagés; mais, à l'heure qu'il est, une polémique spéciale s'est engagée sur cette question, entre deux hommes distingués de l'université de Pise, MM. Rosini et Carmignani. Les antagonistes, qui sont des amis, se sont combattus avec vivacité et courtoisie, sans se convaincre, c'est l'ordinaire, mais, ce qui est plus rare entre savants, sans se fâcher. J'ai trouvé à Pise le factum de M. Carmignani, qui tient pour l'anthropophagie d'Ugolin [1].

Le premier qui ait éveillé cette controverse est le poëte éminent Nicolini, dans un beau discours sur le sublime de Michel-Ange. C'est à l'occasion de ce discours que la discussion s'établit, dans un grand dîner où se trouvaient des princes et des littérateurs, entre les deux savants professeurs de Pise. Leur combat rappelle ceux que les érudits du XVI[e] siècle se livraient

[1] *Lettera del professore Giovanni Carmignani all' amico e collega suo professor Giovanni Rosini, sul vero senso di quel verso di Dante*: « Poscia più che il dolor potè il digiuno. » (*Inf.*, c. XXII, v. 75.)—La réponse de M. Rosini se trouve dans ses *Rime e Prose*, t. III, p. 233.

à propos d'un vers d'Horace ou d'une phrase de Cicéron ; pour que la ressemblance soit complète, il ne manque rien que des injures.

Du reste, les doctes citations et les théories subtiles abondent. M. Carmignani va jusqu'à discuter gravement jusqu'à quel point l'état physique des cadavres permettait à Ugolin de s'en rassasier. Il faut avouer que c'est conduire l'esthétique au charnier. Pour moi, si j'osais descendre dans la lice où se sont mesurés de si redoutables adversaires, comme on dit pompeusement dans ces grandes circonstances, ce serait pour combattre l'opinion qui transforme Ugolin en cannibale. Dante n'a pas fait à *la littérature atroce* de notre temps l'honneur de la devancer. Ce vers

Et puis la faim fut plus forte que la douleur,

me paraît avoir un sens très-naturel, et il me semble qu'il y a une profonde amertume dans cette réflexion sur la misère de notre nature :

La douleur ne m'avait pas tué et la faim me tua.

En effet, on meurt plus souvent de la seconde que de la première.

Une traduction admirable et peu connue de ce récit terrible est un bas-relief de Michel-Ange, que j'ai vu à Florence, au palais della Gherardesca. La Faim, sous les traits d'une horrible vieille, plane au-dessus des personnages, et montre à Ugolin ses trois fils mourants. Le père, debout, s'appuie sur une main; de l'autre, il presse ses entrailles et regarde en face sa terrible ennemie. L'attitude d'un des jeunes gens, qui

contemple son frère étendu à ses pieds, est animée d'une expression touchante. Au-dessous l'Arno est représenté, dans cette poétique composition, détournant les yeux de tant d'horreurs. C'est encore un souvenir de Dante. Celui-ci, dans son indignation contre Pise, s'adresse à l'Arno, et lui demande de noyer le peuple qui a laissé consommer une telle barbarie.

A ce sujet, j'ai eu lieu de me convaincre, par une nouvelle preuve, de l'exactitude géographique du grand poëte. Dans cette même imprécation, il s'écrie : « Ah! Pise, opprobre des nations du beau pays où le *si* retentit. puisque tes voisins sont si lents à te punir [1], que la Capraia et la Gorgone (deux petites îles de la mer Thyrrénienne) s'ébranlent et barrent l'embouchure de l'Arno, de manière à noyer tous tes habitants! » Cette imagination peut paraître bizarre et forcée si l'on regarde la carte; car l'île de la Gorgone est assez loin de l'embouchure de l'Arno, et j'avais toujours pensé ainsi jusqu'au jour où, étant monté sur la tour de Pise, je fus frappé de l'aspect que, de là, me présentait la Gorgone. Elle semblait fermer l'Arno. Je compris alors comment Dante avait pu avoir naturellement cette idée, qui m'avait semblé étrange, et son imagination fut justifiée à mes yeux. Il n'avait pas vu la Gorgone de la tour penchée qui n'existait pas de son temps, mais de quelqu'une des nombreuses tours dont Pise était comme hérissée. Ce fait seul suffirait pour montrer combien un voyage est une bonne explication d'un poëte.

Un commentaire d'un autre genre est celui que j'ai trouvé dans un mur d'église, à San-Giovanni, petite

[1] *Inf*, c. XXXIII, 82.

ville située entre Florence et Arezzo. Dans la maçonnerie est une espèce de niche, et dans cette niche un cadavre desséché, debout, les bras croisés et crispés fortement contre la poitrine, la bouche ouverte, et comme poussant un hurlement de terreur. Tout indique que ce malheureux a été enfermé vivant dans cette muraille, probablement par une erreur involontaire. Il y est mort de la mort d'Ugolin, plus vite, car il avait moins d'air à respirer, et moins douloureusement, car il était seul.

A l'entrée du cloître de Saint-François, à Pise, on montre la pierre sous laquelle furent ensevelis Ugolin, et ses enfants.

Quand je visitai le coin du cloître où gisent pêle-mêle les victimes innocentes et la victime coupable (car il ne faut pas oublier qu'Ugolin avait asservi et peut-être trahi sa patrie), autour de moi tout était silencieux, serein et brillant. Une lumière admirable inondait les orangers qui remplissent l'intérieur du cloître, un arceau encadrait leur verdure, le *campanile* rouge de Saint-François se détachait harmonieusement sur le bleu velouté du ciel. J'éprouvais un sentiment profond d'adoration pour la nature et d'éloignement pour l'homme, tandis que, le pied sur la fosse d'Ugolin, je regardais les orangers et le ciel. Une seule pensée combattait cette impression. Je me disais : « Ces atrocités, enfantées par les passions politiques, ont produit un des plus admirables chefs-d'œuvre de la poésie humaine ; l'art console de la vie. »

Il serait étonnant que dans le Campo-Santo de Pise, ce musée du moyen âge, rien ne rappelât le poëte du

moyen âge. Toute cette peinture contemporaine ou peu postérieure de Giotto, d'Orgagna, de Benvenuto Gozzoli, est empreinte de son génie. Souvent la similitude est frappante et montre l'analogie des pensées. Qulquefois elle va si loin, qu'on peut croire à une imitation.

Ainsi, dans la fresque d'Orgagna qui représente l'enfer, il est impossible de ne pas reconnaître des tableaux tracés d'abord par le pinceau de Dante. On voit ici Satan dévorant trois corps humains à demi engouffrés déjà dans sa gueule gigantesque. Il en est de même dans *l'Enfer*. Le nombre des victimes est pareil. Ce sont, chez Dante, Judas, Brutus et Cassius, rapprochement bizarre en apparence, mais qui cesse d'étonner quand on a étudié, dans le *Traité de la Monarchie*, le système de politique et d'histoire que le guelfe banni s'était fait en devenant gibelin, afin de justifier ses opinions nouvelles. Pour lui, les deux puissances de la terre, presque égales en sainteté, et l'une et l'autre d'origine romaine, c'étaient d'une part le pape héritier de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ quant au spirituel, de l'autre l'empereur héritier de César et vicaire de Dieu quant au temporel. A ce point de vue, les meurtriers de César étaient presque aussi coupables envers le genre humain que les meurtriers du Christ. Telle est la raison profonde de cette étrange association. Pour Orgagna, en mettant trois damnés dans la gueule de Satan, il ne pouvait avoir d'autres raisons que de suivre Dante, qu'il a bien réellement copié dans cette fresque du Campo-Santo. Là sont aussi les *bolge*, grands trous circulaires dans lesquels l'auteur de *la Divine Comédie* avait plongé les différentes sortes de damnés; là on voit

une figure décapitée, et, comme Bertrand de Born, tenant par les cheveux sa tête sanglante *ainsi qu'une lanterne,* expression familière, mais terrible, parce qu'elle est d'une exactitude pittoresque, et fait voir à l'esprit le tableau qu'Orgagna n'a pas craint de montrer aux yeux.

Du reste, cette fresque, évidemment retouchée, est loin d'être une des plus remarquables du Campo-Santo; c'est à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, que nous trouverons le même Orgagna couvrant tout un mur de fresques bien plus complétement calquées sur le dessin de Dante.

Dans une autre peinture du Campo-Santo, Buffalmacco a représenté l'univers composé de neuf cercles suivant le système de Ptolémée, et soutenu par les deux mains du Christ, dont la tête s'élève au-dessus du dernier cercle. C'est une alliance du même genre entre les idées chrétiennes et les idées de Ptolémée, qui sert de base à la construction du *Paradis*. Dante s'élève à la fois de planète en planète, de vertu en vertu, de vérité en vérité, jusqu'au principe du mouvement universel; arrivé là, il est parvenu à la plus haute manifestation de l'essence et de la trinité divines. Les divers degrés de la contemplation religieuse sont rapportés par lui aux différents cercles célestes imaginés par Ptolémée et placés ici entre les bras du Christ, dominés par sa tête radieuse. Dans les deux cas, même fusion de la science cosmologique du temps et de la pensée théologique [1].

[1] On pourrait citer une foule d'exemples de la même association des idés astronomiques et des idées théologiques. Sans sortir de Pise, dans le cloître de Saint-François, le Christ et la Vierge son entourés d'étoiles; sous leurs pieds sont placés le soleil et la lune. Sous le por-

Dans celui-ci, il n'y a pas emprunt fait par le peintre au poëte ; il y a chez tous deux analogie d'inspiration. Ainsi Orgagna nous montrait tout à l'heure l'action que la poésie de Dante a exercée sur l'art italien. Buffalmacco nous montre maintenant que l'un et l'autre ont parfois obéi spontanément aux mêmes influences.

Avant de quitter ce musée de sépultures, il faut saluer au nom de Dante celle de l'empereur Henri VII ; ce malheureux Henri VII, celui dont il attendait tout ce que désirait son âme ardente : retour dans sa patrie, vengeance de ses ennemis, triomphe de ses idées politiques ; celui dont il prophétisait, avec des paroles qui semblaient empruntées à Isaïe, les prochains triomphes, et qui ne vint dans cette Italie, où il était tant attendu, que pour y mourir. Le pauvre empereur a la tête à demi soulevée ; il semble faire un effort inutile et retomber sous le poids de sa faiblesse. Sa tombe raconte sa vie. Il tenta péniblement de relever la majesté impériale ; elle retomba vaincue ; le temps en était passé. On dirait qu'il est encore fatigué de sa malencontreuse tentative ; il a l'air de dormir mal et de ne pas être à son aise, même dans la mort. On a trouvé, dit-on, dans un cercueil, des vêtements dorés qui tombaient en poussière. Cela peint bien sa destinée. De la poussière de manteau impérial, c'est tout ce qui devait rester des projets d'Henri VII et des espérances gibelines de Dante.

Au nombre des traits les plus remarquables de sa poésie est le respect que, malgré sa rigoureuse orthodoxie, il montre pour les sages du paganisme ; il a placé

tail du baptistère, un vieux bas-relief, qui représente la descente du Christ aux enfers, porte cette légende : *Introitus solis.*

deux païens en paradis, Riphée et Trajan, et a fait de Caton le suicidé le gardien des âmes du purgatoire [1]. Il a appelé Aristote *maître de ceux qui savent*, bref et magnifique éloge. Il y a eu, au moyen âge, plus de cette tolérance qu'on ne croirait de nos jours. Le salut de Trajan n'est pas de l'invention de Dante; il était admis généralement, et motiva un décret des magistrats de Rome au XIIIe siècle pour la conservation de la basilique trajane. Aristote fut presque canonisé par l'Église; mais nulle part peut-être cette déférence pour la sagesse païenne ne se produit d'une manière plus extraordinaire que dans un tableau de l'église de Sainte-Catherine à Pise. Ce que je viens de dire m'autorise à en parler, d'autant plus que le personnage principal est saint Thomas, le maître de théologie de Dante. Saint Thomas est assis, son expression est méditative : il a l'air de ruminer quelque question difficile. On comprend le surnom de bœuf qu'on lui donnait dans sa jeunesse. Le Christ, les évangélistes, Moïse et saint Paul sont au-dessus de sa tête. Des deux côtés du saint, mais plus bas que lui, Aristote et Platon debout tiennent ouvert un livre écrit en hébreu. Dieu est au sommet du tableau; des filets d'or descendent de sa bouche sur les docteurs de la primitive Église, qui les envoient à saint Thomas, et de la bouche de celui-ci, il en descend un grand nombre sur la foule des théologiens. Mais ce qui est plus extraordinaire, deux de ces filets montent vers le saint, des lèvres de Platon et d'Aristote.

1 Dante paraît avoir eu une sorte de culte pour Caton. Il s'écrie dans le *Convito*, page 178, édit. de Pasquali): « Sacratissimo petto di « Catone, che presumerà di te parlare? » Il voit dans le retour de Martia à son premier époux un symbole du retour de l'âme vers Dieu.

Ainsi le peintre admettait que la science mondaine pouvait fournir quelque chose à celui qui était l'oracle de la théologie chrétienne. Mais il fallait que le triomphe de la foi sur la philosophie profane fût exprimé ; c'est le célèbre commentateur d'Aristote, Averrhoës, qui a été choisi dans ce but. Le médecin Averrhoës, dont la philosophie scandalisa ses coreligionnaires musulmans, réunit en Occident un assez grand nombre d'esprits forts dans des opinions peu chrétiennes. Pétrarque s'emporte avec véhémence contre ceux qui négligent l'Écriture sainte pour les livres d'Averrhoës. Dans le tableau de l'église de Sainte-Catherine, il est couché aux pieds de saint Thomas ; il semble abattu, et, appuyé sur son coude, il rêve à sa défaite.

LUCQUES.

Pour aller de Pise à Lucques, on passe au pied du mont Saint-Julien, ce mont qui fait que les deux cités ne peuvent se voir,

> Perchè i Pisan Lucca veder non ponno[1],

a dit Dante avec sa précision géographique accoutumée.

Lucques est placée au centre d'un délicieux pays. Il n'y a rien de plus frais, de plus gracieux que les environs de Lucques. C'est un lac de verdure encaissé dans d'admirables montagnes. La ville s'élève au milieu. Les

[1] *Inf.*, c. XXXIII, 30.

anciens remparts ont été changés en une promenade qui l'entoure complétement et domine l'élégant paysage.

Lucques n'était pas si gracieuse au temps de Dante. Quand son protecteur et son ami Uguccione della Faggiola, auquel il voulait dédier *l'Enfer*[1], après avoir opprimé Lucques, en était chassé par Castracani, ce Thrasybule du moyen âge, dont Machiavel a été le Plutarque; ses champs n'étaient pas si bien cultivés qu'aujourd'hui, la vigne ne balançait pas ses draperies verdoyantes des deux côtés d'une route qui ressemble à l'allée d'une villa. Cette tranquille promenade était un haut mur couronné de tours et flanqué de bastions. Cependant, à cette époque, l'industrie de Lucques était, je crois, plus florissante que dans notre siècle. L'activité industrielle de ce moyen âge si orageux est un fait bien remarquable. Les métiers allaient au milieu des assauts et des guerres civiles. Lors du séjour de Dante, il y avait trois mille tisserands à Lucques; on y fabriquait toutes sortes d'étoffes de soie, et vers la même époque les marchands de laine de Florence élevaient à leurs frais la cathédrale que devait envier Michel-Ange.

C'est probablement d'ici[2] que Dante écrivit sa noble réponse à l'offre qu'on lui fit, en 1314, de lui rouvrir sa patrie qu'il *voyait dans ses songes*[3], s'il voulait se sou-

1 Voy. la dédicace latine du frère Hilaire à ce chef illustre. Il affirme que Dante voulait lui faire hommage de la première *cantica*, de la seconde à Morello Malespina, et la troisième à Frédéric, roi de Sicile.

2 Dante était à Lucques, auprès d'Uguccione della Faggiola, en 1314. Il dit que son exil durait depuis près de trois lustres. Cet exil avait commencé en 1300.

« J'ai pitié de tous les malheureux, mais par-dessus tout de ceux qui, affligés de l'exil, ne voient leur patrie que dans leurs songes. » Dante, *Traité de l'Éloquence vulgaire*, l. II, ch. VI.)

mettre à une sorte d'amende honorable que l'usage consacrait, mais à laquelle ne pouvait se plier l'âme altière du poëte. La fin de cette lettre respire une fierté antique : « Voilà donc le glorieux moyen qu'on offre à Dante Alighieri de rentrer dans sa patrie après le supplice d'un exil de près de trois lustres ! C'est là ce qu'a mérité mon innocence, qui est connue de tous, et les sueurs et les fatigues que m'ont coûtées mes travaux, voilà ce qu'elles me rapportent ! Loin d'un homme consacré à la philosophie, cette bassesse imprudente, bonne pour un cœur de boue ! Moi, je consentirais à être reçu en grâce comme un enfant ! je pourrais rendre hommage à ceux qui m'ont offensé, comme s'ils avaient bien mérité de moi ! Ce n'est pas par ce chemin, ô mon père ! que je veux rentrer dans ma patrie. Si vous ou tout autre trouvez une voie qui n'enlève à Dante ni son honneur, ni sa renommée, je l'accepte, et je n'y marcherai pas d'un pied paresseux ; mais, si je ne rentre à Florence par un chemin honorable, je n'y rentrerai jamais. Eh quoi ! le soleil et les étoiles ne se voient-ils pas de toute la terre ? Ne pourrai-je méditer sous toute zone du ciel la douce vérité si je ne me fais d'abord un homme sans gloire, ou plutôt un homme d'opprobre pour mon peuple et mon pays ? Non ; et, je l'espère, le pain même ne me manquera pas. »

C'est plus certainement ici qu'il faut placer une infidélité de Dante à la mémoire de Béatrice, car nous avons son propre aveu.

Un damné Lucquois, qui avait d'abord murmuré le nom de Gentucca, lui dit[1] : « Une femme est née qui ne

1 *Purgat.* c. XXIV, 43.

porte pas encore la *benda* (ornement des jeunes filles), et, à cause d'elle, te plaira notre ville, quelques reproches qu'on lui adresse. » Remarquez avec quelle délicatesse Dante a soin de dire qu'en 1300, époque où il place sa vision, celle qu'il aima en 1314, date de son séjour à Lucques, portait encore l'ornement de tête des très-jeunes filles. Par là il donne les limites de son âge; en 1314, elle ne pouvait guère avoir plus de vingt-quatre ans.

Gentucca n'était pas la première qui eût consolé le poëte exilé. En 1306, il était amoureux à Padoue [1]. Il en coûte de trouver de telles faiblesses chez l'amant de Béatrice; elles dérangent cependant moins l'imagination que les bâtards de Pétrarque. Dante avait donc bien lieu de rougir devant son amie transfigurée, quand, du sein de sa gloire, du haut de son char céleste, elle lui adressait de si sévères reproches [2]. Il avait raison de se tenir devant elle confus et la tête baissée.

Ce sont ces erreurs de Dante qui ont fait dire un peu crûment à Boccace : *In questo mirifico poeta trovò amplissimo luogo la lussuria.*

Du reste, je ne sais si ma partialité pour mon poëte de prédilection me faisait lui chercher une excuse, mais il est certain que j'étais, à tout moment, frappé de la beauté des jeunes Lucquoises que je rencontrais dans les rues, ou que j'apercevais souriantes à leur fenêtre; mes compagnons de voyage faisaient la même remarque. Nous entrâmes dans l'église de San-Romano,

[1] Voy. la notice de M. Fauriel, insérée dans le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1834.

[2] Voy. *Purgat.*, c. XX et XXI.

pour y admirer l'un des plus beaux tableaux de Fra Bartholomeo. La ravissante Madeleine de cette peinture ressemblait, trait pour trait, à une jeune femme que nous venions de voir dans un magasin de fromages. Il fut conclu que, si Dante devait se permettre une infidélité au souvenir adoré, il ne pouvait pas mieux la placer que dans la patrie de Gentucca.

Ce que l'on a peine à concevoir, c'est que cette ville, à laquelle le rattachait un tendre intérêt, ne lui ait inspiré que des railleries amères et des insultes; il place parmi les adulateurs un Lucquois de la famille des Interminelli[1]. Ceux qui se souviennent du tourment infligé par Dante aux flatteurs me dispenseront de le rappeler, et conviendront qu'il ne pouvait choisir un supplice plus rebutant; peut-être y avait-il, dans ce choix d'un Interminelli, quelque motif d'inimitié personnelle, car à cette famille appartenait Castracani, le vainqueur d'Uguccione della Faggiola, ami et protecteur du poëte. C'est contre Lucques qu'il a détaché ce trait ironique : « Tout le monde y est fripon, excepté Bonturo. » Or, Bonturo passait pour un fripon achevé. Dante semble avoir voulu montrer en passant que, s'il savait buriner une satire terrible, il saurait au besoin aiguiser un vers d'épigramme. Il place aussi force Lucquois parmi ceux qui ont séduit des femmes pour le compte d'autrui. Y aurait-il là un peu de rancune contre quelque traître qui aurait détourné de lui vers un autre les affections de la belle Gentucca?

Le poëte, qui fait toujours allusion à ce qui est local dans chaque pays, n'a eu garde d'oublier à Lucques

[1] *Inf.*, c. XVIII, 122.

sainte Zita[1], la patronne de la ville, et le Santo-Volto, sa principale relique.

Le tombeau de sainte Zita est dans l'église de San-Frediano, vieille et curieuse basilique, et son histoire est le sujet d'une complainte populaire que j'ai achetée dans la rue. Sainte Zita est la Paméla de la légende : c'était une pauvre servante que son maître voulait séduire. Toutes les villes d'Italie, au moyen âge, avaient ainsi un patron ou une patronne dans le ciel, comme les anciens adoraient le génie du lieu, la divinité protectrice du pays : Minerve était la patronne d'Athènes, et Vénus la patronne de Rome. Certes, il y a quelque chose de plus touchant dans les puissances tutélaires invoquées par les cités chrétiennes : ce sont souvent de faibles femmes, de jeunes filles; à Palerme, sainte Rosalie, pénitente modeste qui vivait dans un trou de rocher, et dont la fête est accompagnée de pompes splendides et gigantesques.

L'humble et chaste servante de Lucques a été la patronne d'une république guerrière. Les grands et terribles chefs du XIV[e] siècle, Uguccione della Faggiola, Castruccio Castracani, se sont inclinés devant son image. Ils ont passé rapidement : leurs tombes ne se trouvent plus dans la ville où ils ont régné; la cendre de Zita y repose encore, et Dante a prononcé son nom.

Quant au Santo-Volto, que l'on conserve dans une chapelle fermée de la cathédrale, je n'ai pu le voir; mais à Pistoia on en montre un *fac-simile* d'après lequel il est aisé de se convaincre que l'original est un crucifix byzantin en bois noir, probablement d'une assez haute

[1] *Inf.*, c. XXI, 338.

antiquité, et pouvant remonter au VIIIe siècle, époque où l'on dit que Lucques reçut la précieuse image. Dans ce siècle, qui fut celui des iconoclastes, beaucoup d'objets pareils durent être transportés en Occident par ceux qui fuyaient la persécution des empereurs isauriens.

Voici, selon la légende, l'histoire du Santo-Volto. Après la mort et l'ascension du Sauveur, Nicodème voulut sculpter de souvenir la figure de Jésus-Christ crucifié; déjà il avait taillé en bois la croix et le buste, et tandis qu'il s'efforçait de se rappeler les traits de son divin modèle, il s'endormit. Mais à son réveil il trouva la sainte tête sculptée, et son œuvre achevée par une main céleste. Cette légende se rattache aux histoires apocryphes, dans lesquelles figurent Joseph d'Arimathie et Nicodème; elle pourrait bien remonter à la date du crucifix lui-même, et être née pendant les persécutions des images. Donner alors à un crucifix une origine céleste, c'était braver et flétrir les édits qui proscrivaient les représentations figurées; c'était dire aux empereurs iconoclastes qui mutilaient les peintres et les sculpteurs chrétiens : Vous ne couperez pas la main qui a fait cette image.

Je me suis procuré une brochure imprimée à Lucques sur l'origine, l'invention et la translation du Santo-Volto. Le but de l'auteur n'est pas d'établir l'authenticité de l'œuvre de Nicodème; il la regarde comme suffisamment démontrée. Ce qu'il veut prouver, c'est qu'un autre simulacre qui est à Beiruth, en Syrie, également de la main de Nicodème, n'a été fait que le second. C'est une discussion qui appartient tout à fait à

un pays d'art comme l'Italie, où l'on est accoutumé à discuter si tel tableau est un original, une copie, ou une *replica*. L'auteur de cette brochure tient à établir que le Santo-Volto de Beiruth est une *replica* du Santo-Volto de Lucques.

Le dernier monument de la dévotion à la précieuse image est une lampe d'argent d'une grande valeur, que les Lucquois ont suspendue dans la chapelle du Santo-Volto, parce que, grâce à sa protection, la ville n'a pas été frappée par le choléra. J'avoue que j'étais plus tenté d'attribuer cette absence du fléau à la pureté, à la douceur de l'air; mais cette explication, qui paraît plus rationnelle, n'est pas plus certaine, car la cause du choléra est encore un mystère pour tous; d'ailleurs, la lampe d'argent ne serait pas de trop, car dans tous les cas les habitants de Lucques ont à rendre grâce d'une bénédiction du ciel.

PISTOIA.

Pistoia joua un terrible rôle dans l'histoire de Florence et dans l'histoire de Dante, car c'est de Pistoia que vint cette division dans le parti guelfe, en noirs et blancs, qui agita si profondément la destinée de la république et la vie du poëte. Au reste, ces factions durent leur dénomination, plus que leur origine, à Pistoia. Les blancs et les noirs représentaient, comme l'a très-bien montré M. Fauriel, les uns la portion purement démocratique du parti guelfe, et les autres la portion de ce parti qui conservait des tendances gibelines. On sait que Dante

était guelfe quand il fut banni ; plus tard, le désespoir, la haine de Boniface VIII qui l'avait trahi, et une sorte d'enthousiasme mystique, où entraient pour quelque chose le respect du nom romain, la superstition des origines romaines chantées par Virgile, firent du guelfe découragé un gibelin ardent.

Les historiens contemporains s'accordent à attribuer aux habitants de Pistoia un caractère violent. L'origine de la querelle des blancs et des noirs offre des scènes d'une atrocité qui tranche même sur le fond des mœurs farouches de l'Italie au moyen âge. Un jeune homme, appartenant aux *cancellieri blancs*, ayant insulté un *cancelliere noir*, celui-ci attaqua, le soir du même jour, le frère de l'agresseur, le blessa au visage et lui abattit la main. Le père du coupable envoya son fils au père du blessé, nommé Galfredo, pour traiter d'une satisfaction; mais Galfredo blessa le jeune homme au visage, lui coupa la main sur une mangeoire de cheval, et le renvoya ainsi à son père.

Je me rappelais cette horrible représaille, suivie de tant d'autres, en parcourant les rues vastes et solitaires de Pistoia, qu'une malédiction semble encore habiter, quand, en entrant dans le palais de la commune, bariolé, suivant l'usage italien, des écussons de tous les chefs du peuple, je rencontrai celui des *cancellieri*. Ce nom si fatal à Pistoia, et par suite à Florence et à Dante, se présentant là tout à coup à mes yeux, sur cette vieille muraille, parmi d'autres insignes du moyen âge, produisit sur moi une grande impression ; il évoqua le souvenir de ces terribles haines et des luttes au sein desquelles Dante consuma sa vie.

C'est à Pistoia que Catilina fut battu. Au temps de Dante, les souvenirs romains, altérés par la tradition, étaient populaires en Toscane. On expliquait la férocité native des habitants de Pistoia en les faisant descendre des soldats de Catilina. et Dante fait allusion à cette origine dans une violente imprécation contre leur patrie[1]. Il y a encore dans cette ville la rue *Catilina*.

Avant d'en finir avec les blancs et les noirs, je relèverai une assertion de Ciampi, trop souvent répétée. Cet auteur, dans une note de la vie de Cino da Pistoia, prétend que l'alternance de marbre blanc et de marbre noir, qui se remarque dans plusieurs monuments de Pistoia, est une allusion aux noms de ces deux partis politiques et à leur réconciliation. Malheureusement une construction tout à fait semblable se trouve dans des monuments antérieurs à la dénomination de blancs et de noirs. Pour ne citer qu'un exemple, cette singularité est très-remarquable dans la cathédrale de Pise, du XIe siècle: or, on ne peut se réconcilier deux cents ans avant de s'être brouillé.

Ce Cino da Pistoia est celui qui enseigna le droit à Bartole; il est cité par Dante, dans le *Traité de l'Eloquence vulgaire*[2], comme un des trois Italiens qui avaient su tirer, en poésie, le plus grand parti de la langue vivante, et parmi lesquels Dante avait l'humilité de se placer. On est étonné qu'il n'ait mentionné Cino nulle part dans *la Divine Comédie*. N'avait-il pas, dans le purgatoire, le péché d'orgueil, si commode pour introduire les poëtes? Ce silence de Dante motiva peut-être la ran-

1 *Inf.*, c. XXV, 10.
2 Liv. I, chap. XIII.

cune de Cino. Cino attaqua *la Divine Comédie*; — ce livre *qui*, dit-il, *renverse le droit et fait passer devant l'injustice.* — Cependant il n'avait pas à se plaindre du jugement porté dans le *Traité de l'Eloquence vulgaire.*

La tombe de Cino se voit dans la cathédrale de Pistoia; un bas-relief le représente en chaire, enseignant le droit à un auditoire attentif. Dans une figure placée en arrière des autres, on croit reconnaître Madonna Selvaggia, à qui furent adressés les sonnets de Cino, et qui, dans une attitude modeste, écoute et inspire le professeur.

FLORENCE.

On ne trouve pas d'abord la Florence de Dante. Rien ne ressemble moins aux Toscans du XIIIe siècle que les Toscans d'aujourd'hui. Ces puissants caractères, ces passions profondes et farouches, ont fait place à des mœurs paisibles, à des habitudes aimables. A cette vie d'entreprises, de haines, de périls, a succédé une vie indolente et douce; il n'y a rien ici de la violence concentrée du caractère romain. Les paysans même des environs de Florence ont une certaine élégance et une certaine mignardise de manières et de langage. Le vieux type toscan du moyen âge a été graduellement effacé par la main des Médicis; la mansuétude de Léopold a achevé d'en polir les dernières aspérités.

Il en est de même de l'aspect de Florence. Au premier coup d'œil on la trouve bien moderne. Les monuments eux-mêmes, les vieux châteaux-forts qui, comme le pa-

lais Strozzi, assombrissent les rues de leur masse noire et crénelée, sont en général moins anciens que Dante. La cathédrale était à peine commencée de son temps. Il a fallu cent soixante-six ans et le génie de Brunelleschi pour la terminer. Le seul monument actuellement existant duquel Dante fasse mention est le beau baptistère qu'il aimait tant :

Il mio bel San-Giovanni.

Cependant çà et là quelques noms et quelques vestiges rappellent la Florence du XIVe siècle. Un hasard favorable avait placé en face de ma fenêtre une muraille portant l'écusson funeste de Charles de Valois, *la fleur de lis,* pour Dante emblème de proscription et d'exil, aujourd'hui à son tour exilé et proscrit.

En y regardant mieux, on retrouve peu à peu la vieille Florence au sein de la nouvelle. On voit une construction moderne s'élever au-dessus d'une substruction ancienne; des croisées à jalousies vertes se dessinent au-dessus d'un mur en pierres énormes, noires et diamantées. On trouve là les deux époques superposées. Ainsi, sur la voie Appienne, des maisonnettes de paysans s'élèvent sur des tombeaux romains.

Les noms des rues transportent au temps de Dante. Souvent ce sont ceux des personnages et des familles qui figurent dans son poëme. On rencontre la rue des *Noirs,* le crucifix des *Blancs,* la rue *Gibeline* et la rue *Guelfe.* En traversant ces rues à noms historiques, il semble toujours qu'on va coudoyer Farinata, Calvacanti, et Alighieri lui-même.

La portion de Florence où les souvenirs dantesques

semblent concentrés, c'est celle qui avoisine la cathédrale et le baptistère. Parmi les nombreuses tours carrées qui surmontent çà et là les maisons de Florence, il en est une qu'on appelle *la Tour de Dante.* Auprès de la cathédrale, on voyait, il y a quelques années, une pierre sur laquelle on disait qu'il avait coutume de s'asseoir. La pierre de Dante, *sasso di Dante,* n'existe plus, mais une inscription tracée sur une plaque de marbre conserve le souvenir de ce souvenir, la tradition de cette tradition.

Enfin, non loin de là, existe encore le palais des Portinari. Dans ce palais était une petite fille à laquelle on donnait le nom enfantin de Bice. Le petit Dante, qui était un garçonnet du voisinage, venait partager les jeux de la jeune enfant du palais Portinari, et dès lors commençait pour lui cette *vie nouvelle* qu'il a si délicieusement racontée; dès lors était semé dans cette âme de neuf ans le germe qui devait produire un jour l'œuvre immense consacrée à immortaliser Béatrice. Ce fut un Portinari, probablement un oncle de Béatrice, qui, en 1287, fit bâtir l'hôpital de Santa-Maria-Novella. Cette date reporte aux années de *la Vita nuova.* Le charme qui s'attache à tout ce qui se lie au souvenir de Béatrice fait regarder avec intérêt, dans l'église, les portraits de quelques enfants de la famille Portinari.

Dans un premier voyage à Florence, j'avais déploré, comme tout le monde, que la mémoire de Dante fût absente de Santa-Croce, ce panthéon du génie et du malheur : Dante manquait à la compagnie de Machiavel et de Galilée. Quand j'entrai à Santa-Croce, en 1834,

ce fut pour moi comme une fortune et une heureuse rencontre de voyage de me trouver en face d'un mausolée élevé au poëte dont je cherchais partout les vestiges. Dans mon enthousiasme, je lus presque à haute voix le vers heureusement emprunté à *la Divine Comédie,* et transporté de l'Homère ancien à l'Homère moderne :

Honorate l'altissimo poeta.

Par malheur, l'exécution du monument n'est pas digne du sentiment patriotique qui l'a inspiré. Toute la composition est froide de pensée et froide de ciseau ; les personnages allégoriques sont lourds et communs ; Dante, assis et méditant, a l'air d'une vieille femme qui fait ses comptes de ménage. Le poëte est encore plus absent de Santa-Croce depuis qu'on l'y a placé. Tacite disait des images de Brutus et de Cassius qu'elles brillaient par leur absence ; ici Dante est effacé par sa présence.

Pendant que la sculpture toscane échouait ainsi devant le monument de Dante, une Française, mademoiselle Fauveau, tentait, avec plus de succès, de reproduire la scène éternellement célèbre des deux amants de Rimini, scène qui a inspiré à M. Scheffer un tableau empreint d'une si délicate poésie.

A chaque pas qu'on fait dans la ville natale de Dante, on rencontre des objets qui rappellent quelques peintures ou quelques allusions de son poëme. Pour en citer un entre mille, dans le cloître de Santa-Croce sont des tombeaux du moyen âge, soutenus par des cariatides qui, le cou plié et la tête penchée, semblent gémir sous le fardeau qu'elles soutiennent. On peut remarquer

ailleurs de semblables figures : telles sont, par exemple, dans la loge des Lanzi, les statues accroupies sous les arceaux. C'est un souvenir des habitudes gothiques de l'architecture dans la belle et déjà classique construction d'Orgagna. Dante avait en vue de telles cariatides quand il leur comparait l'attitude des superbes, courbés sous le poids des rochers qu'ils portent[1], attitude exprimée dans des vers que je n'essaye pas de traduire, mais qui peignent admirablement l'espèce de fatigue qu'on éprouve à regarder ces figures. Il semble, en lisant les vers du poëte, qu'on voit poser devant lui son modèle[2].

Mais, laissant la foule de détails qui peuvent faire penser à lui, c'est dans la cathédrale et dans l'église de Santa-Maria-Novella qu'il faut chercher Dante à Florence.

Dans la première de ces deux églises est un curieux tableau qui, placé maintenant moins haut qu'il ne l'était par le passé, se voit beaucoup mieux et méritait d'être bien vu. Dante, vêtu d'une robe rouge, tenant son livre ouvert, est au pied des murs de Florence, dont les portes sont fermées pour lui. Tout près, on découvre l'entrée

[1] *Purgat.*, c. X, 130.

[2] Vitruve fait remarquer que les anciens, dans la bonne époque de l'architecture, n'employaient jamais les cariatides qu'à porter un fardeau léger et qu'on pouvait croire soutenu sans trop d'effort. Il ajoute que, dans ce cas, on supprimait toute la partie de l'entablement supérieure à l'architrave. Le moyen âge, qui n'évitait pas ce qui pouvait présenter une image pénible, et se plaisait aux expressions douloureuses, imagina de faire supporter par des figures souvent très-petites des masses énormes ou des piliers d'un grand volume. Visconti cite les vers de Dante comme exprimant une désapprobation de ce genre d'architecture. Je ne crois pas que le poëte ait eu cette intention ; mais il exprime énergiquement le sentiment de malaise et de tristesse qu'une telle vue fait éprouver.

des gouffres infernaux; Dante les montre de la main et semble dire à ses ennemis : Vous voyez le lieu dont je dispose. Mais il y a plus de douleur que de menace sur son visage qu'il penche tristement. La vengeance ne le console pas de l'exil. Plus loin s'élève la montagne du purgatoire avec ses rampes circulaires, et au sommet l'arbre de vie du paradis terrestre. Le paradis est désigné par des cercles un peu indistincts qui entourent toute la composition. Dante est là avec son œuvre et sa destinée. Cette curieuse représentation est de 1450. Son auteur fut un religieux qui expliquait alors *la Divine Comédie* dans la cathédrale. Ainsi, cent trente ans après la mort de Dante, on faisait un cours public sur son poëme dans la cathédrale, et on suspendait aux parois de l'église l'image du poëte à côté de celles des prophètes et des saints.

A Santa-Maria-Novella, il est plus extraordinaire encore de trouver, non pas son portrait, mais celui de son enfer. Orgagna a couvert tout un mur de chapelle[1] d'une vaste fresque. La distribution du séjour des damnés, selon *la Divine Comédie,* est reproduite dans le plus grand détail et avec une scrupuleuse exactitude, comme si c'était article de foi et non fiction de poésie.

Ceci est bien autre chose que l'enfer du Campo-Santo de Pise; ici se retrouve toute la topographie de l'enfer dantesque, autant du moins que la surface dont le peintre pouvait disposer le lui a permis. Ainsi il n'y a pas eu place dans le champ de la fresque pour les hypocrites, mais le nom est écrit à l'extrémité du tableau, et montre l'intention où eût été le peintre de les y faire

[1] C'est le quatorzième en commençant par la droite.

entrer si l'espace ne lui avait manqué. Du reste, rien n'est déguisé ou dissimulé de ce qu'il y a de plus cru et parfois de plus grossier dans la peinture de certains supplices; la rixe de maître Adam, le faux monnayeur hydropique et haletant de soif, est représentée au naturel; on dirait un duel de boxeurs. Les flatteurs sont plongés dans l'espèce de fange par laquelle Dante a voulu exprimer tout son dégoût pour les âmes infectées de ce vice qui *empeste les cours.*

Ce qui est plus étrange, là, dans une chapelle, le pinceau du peintre n'a pas craint de reproduire cette bizarre alliance du dogme chrétien et des fables païennes que s'était permise le poëte, docile au génie de son temps, et qui étonne encore plus quand on la voit que quand on la lit. Ainsi des *centaures* poursuivent, sur les murs de Santa-Maria-Novella, comme dans *la Divine Comédie,* les violents et les percent de flèches; les *harpies,* souvenirs profanes de l'*Énéide,* où elles sont plus à leur place que dans l'épopée catholique, sont perchées sur les tristes rameaux d'où elles jettent des plaintes lugubres; enfin les *furies* se dressent au-dessus de l'abîme sur la tour embrasée.

En face de l'enfer, Orgagna a représenté la gloire du paradis. Les cercles célestes de Dante ne se prêtaient pas à la peinture comme les *bolge* infernales. Orgagna n'a donc pu suivre ici avec la même fidélité la fantaisie du poëte. Cependant, ce qui domine ces sortes de tableaux au moyen âge, savoir, la glorification de la Vierge, est aussi ce qui couronne le grand tableau de Dante.

Dans le cloître de la même église est la chapelle des Espagnols, où se voient d'autres peintures du XIVe siècle

qui ne sont point copiées de Dante, mais offrent dans leur ensemble un système de composition, et dans leurs détails des associations d'idées, qui peuvent éclairer la composition et certains détails de *la Divine Comédie.*

Les admirables fresques de cette chapelle, dont les auteurs sont Thadéo Gaddi et Siméon Memmi, montrent à l'œil ce mélange d'histoire et d'allégorie, ce caractère à la fois encyclopédique et symbolique qui appartient à l'œuvre de Dante, ainsi qu'à beaucoup d'autres poëmes du moyen âge, conçus dans le même esprit, mais non avec le même génie. Siméon Memmi a fait une peinture de la société civile et ecclésiastique : toutes les conditions sociales sont rassemblées dans ce tableau, qui est comme une immense revue de l'humanité. Le pape et l'empereur figurent au centre, selon le système de Dante; les portraits des personnages célèbres du temps s'y trouvent; on y voit des personnages purement allégoriques, ou dont l'image est prise pour une allégorie sans cesser d'être un portrait. Laure représente la volonté dans la peinture de Memmi, comme Béatrice la contemplation dans l'œuvre de Dante.

On peut remarquer que Dante a coutume de choisir dans l'histoire un personnage comme type d'une qualité, d'un vice, d'une science, et emploie tour à tour ce procédé et l'allégorie pour réaliser une abstraction. De même, dans la fresque de Thadéo Gaddi, quatorze sciences ou arts sont exprimés par des figures de femmes, au-dessous desquelles sont placés des personnages typiques qui sont des symboles historiques de chaque science. La première est le droit civil avec Justinien; le droit canonique ne vient qu'après. Cet ordre est bien

dans les idées politiques de Dante. La grande part qu'il voulait faire dans ce monde au pouvoir impérial l'a porté à choisir aussi Justinien pour représenter la Justice dans Mercure, planète où il a placé la récompense de cette vertu, en dépit de ce que la morale et l'orthodoxie pouvaient reprocher à l'époux de Théodora.

Dans ces peintures, on retrouve donc sans cesse des conceptions semblables à celles de Dante, ou inspirées par elles; on remonte à lui comme à une source, ou on descend vers lui comme à une mer qui a reçu dans son sein tous les courants d'idées qui ont alimenté l'art au moyen âge.

LA VALLÉE DE L'ARNO.

Il n'y a peut-être pas en Italie un pays dont les souvenirs soient plus fréquemment mêlés aux affections personnelles de Dante que la portion supérieure de la vallée de l'Arno. Depuis quelque temps, les pas des voyageurs se tournent de ce côté. On a fini par s'apercevoir qu'il y a autre chose en Italie que des capitales. Les petites villes, les châteaux isolés, les vallées solitaires, les cloîtres enfoncés dans les profondeurs ou juchés sur les crêtes de l'Apennin, ont bien aussi leur intérêt et leur physiononomie. Il y a toujours profit à sortir des routes battues. On fait maintenant ce qu'on appelle *la course des sanctuaires*. Partant de Florence, on visite en quelques jours Vallombreuse, les Camaldules, l'Alvernia, berceau des Franciscains, lieu consacré par la

vocation de saint François, qui y reçut les stigmates. Pour moi, cette course avait un intérêt particulier; j'étais attiré par une foule de localités vers lesquelles m'appelaient des vers que Dante leur a consacrés.

Vallombreuse a dû en partie sa célébrité à l'harmonie de son beau nom. Milton y a contribué aussi par une comparaison célèbre, l'une de ces réminiscences d'Italie qui abondent dans son poëme, si anglais pourtant par le fond. Ce couvent n'est pas un des plus remarquables de la Toscane; les deux autres que j'ai nommés tout à l'heure, les Camaldules et l'Alvernia, lui sont bien supérieurs par l'aspect pittoresque des lieux environnants. L'église est moderne et sans caractère. Cependant l'arrivée à Vallombreuse frappe et surtout étonne fortement. Si près de Florence, on trouve avec surprise un bois de sapins, et comme un site de la Norvége ou de la Suisse. En mettant le pied sur le plateau où s'élève le monastère, je me crus transporté sous une autre latitude; le vent même avait changé; une brise froide soufflait à travers les troncs des sapins; sous leur feuillage noirâtre une eau sombre murmurait.

Mais Dante n'a pas nommé Vallombreuse, et nous n'avons pas à nous y arrêter. Il a nommé le fondateur des Camaldules, saint Romuald [1], et il a parlé du saint désert, de l'*Ermo* [2], nom qui paraît attribué aux lieux occupés par cet ordre. Il y a aussi au-dessus de Naples des Camaldules, et un saint désert, *Sant-Ermo*, qui donne son nom au château Saint-Elme, et semble avoir été pris pour un nom de saint, tant l'imagina-

[1] *Parad.*, c. XXII, 49.
[2] *Purg.*, c. V, 96.

tion, surtout chez les peuples méridionaux, est disposée à tout personnifier.

L'Ermo des Camaldules est mentionné dans *le Purgatoire* à propos de la bataille de Campaldino, célèbre par la mort de Buonconte di Montefeltro, tué sur les bords de l'Archiano, torrent qui va se jeter dans l'Arno, et qui prend sa source au-dessus du couvent des Camaldules :

Che sovra l' Ermo nasce in Apennino[1].

C'est dans la plaine de Campaldino, aujourd'hui riante et couverte de vignes, qu'eut lieu, le 11 juin 1289, un rude combat entre les guelfes de Florence et les *fuorisciti* gibelins, secondés par les Arétins. Dante combattit au premier rang de la cavalerie florentine, car il fallait que cet homme, dont la vie fut si complète, avant d'être théologien, diplomate, poëte, eût été soldat. Il avait alors vingt-quatre ans. Lui-même racontait cette bataille dans une lettre dont il ne reste que quelques lignes. « A la bataille de Campaldino, le parti gibelin fut presque entièrement mort et défait. Je m'y trouvais, novice dans les armes; j'y eus grande crainte, et, sur la fin, grande allégresse, à cause des diverses chances de la bataille. » Il ne faut pas voir dans cette phrase l'aveu d'un manque de courage, qui ne pouvait se trouver dans une âme trempée comme celle d'Alighieri. La seule *peur* qu'il eut, c'est que la bataille ne fût perdue. En effet, les Florentins parurent d'abord battus : la cavalerie arétine fit plier leur infanterie; mais ce premier avantage de l'ennemi le

[1] *Purg.*, c. V, 96.

perdit en divisant ses forces. Ce sont là les vicissitudes de la bataille auxquelles Dante fait allusion, et qui excitèrent d'abord son inquiétude, puis causèrent son allégresse.

A cette courte campagne nous devons peut-être un des morceaux les plus admirables et les plus célèbres de *la Divine Comédie*. Ce fut alors que Dante fit amitié avec Bernardino della Polenta, frère de cette Françoise de Ravenne que le lieu de sa mort a fait appeler à tort Françoise de Rimini. On peut croire que l'amitié du poëte pour le frère l'a rendu encore plus sensible aux infortunes de la sœur.

A côté du champ de bataille de Campaldino s'élève la jolie ville de Poppi, dont le château a été bâti en 1230 par le père de cet Arnolfe qui éleva quelques années plus tard le palais vieux de Florence. Dans ce château, on montre la chambre à coucher de la belle et sage Gualdrade, que Dante appelle la *buona Gualdrada*[1], et sur laquelle Villani rapporte l'anecdote suivante, qui ne manque ni de naïveté ni de grâce, et que m'a racontée avec beaucoup de simplicité un bon curé de *la Pieve di Romena*, qui connaissait très-bien ce qui se rapporte à Dante dans ces localités. « Othon IV ayant vu la belle Gualdrada, fille de messer Bellincione Berti, demanda qui elle était. Bellincione répondit qu'elle était fille de quelqu'un qui promettait à l'empereur de la lui faire embrasser. Mais la jeune fille, ayant entendu ces paroles, rougit, se leva, et dit : « Nul homme vivant ne m'embrassera, s'il n'est mon mari. »

Dante n'a donné qu'un vers à l'Alvernia, cet âpre

[1] *Inf.*, c, XVI, 37.

rocher qui sépare les sources de l'Arno de la source du Tibre :

> Nel crudo sasso tra Tevere ad Arno[1].

Mais ce vers expressif fait partie du magnifique éloge de saint François, qu'il a placé dans la bouche de saint Thomas d'Aquin.

Je me sentais avec Dante en ce lieu tout plein de la mémoire des miracles de saint François, sur cet âpre rocher de l'Apennin, d'où s'est répandu sur le monde l'ordre fameux qui a régénéré le catholicisme au moyen âge, et dont le poëte du catholicisme et du moyen âge a si magnifiquement exalté le fondateur. Je rencontrai, en arrivant au monastère, la foule de pèlerins qui se retiraient après être venus célébrer la fête des *Stigmates*. Plusieurs centaines d'hommes et de femmes avaient été reçus hospitalièrement par les moines. Une portion de cette foule avait couché dans l'église de Saint-François

La foi du XIII[e] siècle était encore là, et, chose curieuse ! elle y était représentée par un franciscain de Marseille. Le frère Jean-Baptiste me conduisit aux divers lieux témoins des merveilles opérées par saint François. En me racontant ces merveilles, il semblait les voir. « C'est ici, disait-il, que le miracle s'accomplit; le saint était là où je suis. » Et, en prononçant ces paroles, la physionomie, la voix, les gestes de frère Jean-Baptiste exprimaient une invincible certitude. Il m'a montré des rochers fendus et brisés par quelque accident géologique, et m'a dit : « Voyez comme le sein de

[1] *Parad.*, c. II, 106.

la terre a été déchiré dans la nuit où le Christ est descendu aux enfers pour y chercher les âmes des justes morts avant sa venue ! Comment expliquer autrement ce désordre ? Ceci, ce n'est pas moi qui vous le raconte, vous le voyez de vos yeux, vous le voyez ! »

J'écoutais avec d'autant plus d'intérêt, que Dante fait allusion à la même croyance. Pour passer dans le cercle des violents, il lui faut franchir un éboulement de rochers auquel Virgile son guide attribue une semblable origine. Il le rapporte de même au tremblement qui agita l'abîme le jour où le Christ y descendit. Virgile dit exactement à Dante ce que me disait le frère Jean-Baptiste [1]

Descendu de l'Alvernia, j'arrivai le soir, par un beau clair de lune, dans la petite ville de Bibiena : c'était quitter les Alpes et retrouver l'Italie. Au lieu du vent froid des hauteurs, une tiède brise courait légèrement sur les oliviers blanchis par la lune. Les villas qu'elle éclairait semblaient resplendir dans l'ombre. La gaieté bruyante d'une soirée d'été animait les rues étroites de Bibiena. Une jolie petite fille sortait d'une écurie en chantant : *Io son la sorella d'amor*. C'est un des charmes de cette course du Casentin que le passage presque subit des sauvages horreurs de la nature alpestre et des rigueurs de la vie monacale à ce que la nature et la vie italienne ont de plus brillant, de plus animé, de plus doux. Ainsi, dans *la Divine Comédie*, une image gracieuse, une comparaison riante vous console des terreurs de l'enfer, ou vous délasse des sublimes contemplations du paradis.

[1] *Inf.*, c. XII, 34.

Mais je voulais m'enfoncer plus avant dans la vallée de l'Arno, remonter jusqu'à la source du fleuve, et gravir la montagne de Falterona, son berceau, montagne du sommet de laquelle on embrasse le cours tout entier du fleuve que Dante a si énergiquement maudit.

Sur la route, on rencontre plusieurs lieux empreints de son souvenir ou de ses vers. La tour de Romena est encore debout. Là, un Bressan, nommé maître Adam, à l'instigation des comtes de Romena, fabriqua de faux florins aux armes de la république, et fut brûlé dans un lieu qui, en mémoire de cet événement, s'appelle encore *la Consuma*. Chaque passant avait coutume de jeter là une pierre. Mon guide connaissait le *Monceau du Mort;* mais il ignorait l'histoire de maître Adam ; il savait seulement qu'un homme avait été tué en ce lieu. C'est ainsi que souvent une tradition se survit à elle-même dans un souvenir incomplet.

Dante a eu deux motifs pour donner dans son poëme une attention assez considérable à cet obscur faux-monnayeur. D'abord, falsifier le florin, ce grand instrument du commerce et de la prospérité florentine, devait être un crime irrémissible aux yeux du patriote exilé de Florence. En outre, les comtes de Romena, qui s'étaient servis de maître Adam pour cette criminelle entreprise, avaient excité le ressentiment du poëte; il s'était d'abord réfugié chez eux ; puis, après qu'eut échoué la malencontreuse expédition tentée par Dante et les autres bannis pour rentrer dans Florence, indigné de la mollesse avec laquelle ces seigneurs soutenaient sa cause, il les avait abandonnés : de là peut-être cette mention d'un crime auquel ils avaient participé et qui avait été hon-

teusement puni. Du reste, les grands personnages usaient volontiers de ce moyen d'augmenter leurs richesses. Nous voyons, dans *le Paradis*[1], qu'un roi d'Esclavonie avait frappé de faux ducats de Venise. On ne brûlait ni les comtes, ni les rois faux-monnayeurs, comme le pauvre maître Adam ; mais la poésie vengeresse de Dante faisait justice de ces attentats que la loi n'atteignait pas.

Maître Adam est puni de son amour coupable pour les richesses par une soif ardente ; son corps est enflé par l'hydropisie, son visage est amaigri par les tortures de la soif, et dans cet état il est poursuivi par l'image des vallées que je parcourais et des petits ruisseaux qui, des vertes collines du Casentin, descendent dans l'Arno :

> Li ruscelletti che de' verdi colli
> Del Casentin discendon giù in Arno,
> Facendo i lor canali e freddi e molli[2].

Il y a dans ces vers intraduisibles un sentiment de fraîcheur humide. Je dois à la vérité de dire que le Casentin était beaucoup moins frais et moins verdoyant dans la réalité que dans la poésie de Dante, et qu'au milieu de l'aridité qui m'entourait, cette poésie, par sa perfection même, me faisait éprouver quelque chose du supplice de maître Adam.

Animé d'une haine toute dantesque, maître Adam s'écrie que, s'il pouvait voir les comtes de Romena partager ses tourments, il ne donnerait pas cette vue pour les eaux de *Fonte-Branda*. On a cru que cette fontaine

[1] *Parad.*, c. XIX, 139

[2] *Inf.*, c. XXX, 64.

était celle qui, à Sienne, porte le même nom ; mais la grande célébrité que celle-ci doit à sa situation et à son architecture ne saurait me faire admettre qu'il en soit ici question. La *Fonte-Branda,* mentionnée par maître Adam, est plus probablement la fontaine ainsi nommée qui coule encore non loin de la tour de Romena, entre le lieu du crime et celui du supplice.

Plus loin est une autre tour, la tour de *Porciano,* qu'on dit avoir été habitée par Dante. De là il me restait à gravir les cimes de la Fallerona. Je me mis en route vers minuit, pour arriver avant le lever du soleil. Je me disais : Que de fois a erré dans ces montagnes le poëte dont je suis les traces! C'est par ces petits sentiers alpestres qu'il allait et venait, se rendant chez ses amis de la Romagne ou chez ses amis du comté d'Urbin, le cœur agité d'un espoir qui ne devait jamais s'accomplir. Je me figurais Dante cheminant à la clarté des étoiles, recevant toutes les impressions que produisent les lieux agrestes et tourmentés, les chemins escarpés, les vallées profondes, les accidents d'une route longue et pénible, impressions qu'il devait transporter dans son poëme. Il suffirait d'avoir lu ce poëme pour être certain que son auteur a beaucoup voyagé, beaucoup erré. Dante marche véritablement avec Virgile. Il se fatigue à monter, il s'arrête pour reprendre haleine, il s'aide de la main quand le pied ne suffit pas. Il se perd et demande sa route. Il observe la hauteur du soleil et des astres. En un mot, on retrouve les habitudes et les souvenirs du voyageur, à tous les vers ou mieux à tous les pas de sa pérégrination poétique.

Dante a certainement gravi le sommet de la Falte-

rona. C'est sur ce sommet d'où l'on embrasse toute la vallée de l'Arno, qu'il faut lire la singulière imprécation que le poëte a prononcée contre cette vallée tout entière. Il suit le cours du fleuve, et, en avançant, il marque tous les lieux qu'il rencontre d'une invective ardente. Plus il marche, plus sa haine redouble de violence et d'âpreté[1]. C'est un morceau de topographie satirique dont je ne connais aucun autre exemple.

Dans le XIVe chant du *Purgatoire,* Dante rencontre deux Romagnols ; l'un d'eux lui demande d'où il vient, et Dante commence ainsi : « A travers la Toscane s'épand un fleuve qui a sa source dans Falterona, et dont cent milles n'épuisent pas la course. — Il me semble, dit un des interlocuteurs du poëte, que tu parles de l'Arno.— Pourquoi, ajoute un autre damné, celui-ci a-t-il caché le nom de cette rivière, comme on fait d'une chose odieuse? » L'ombre répond qu'il est bien juste que le nom d'une telle vallée périsse, car, depuis son commencement jusqu'à sa fin, on fuit la vertu comme une vipère. Il continue ainsi : « D'abord, l'Arno rencontre des pourceaux indignes de la nourriture des hommes (ceci est peut-être une allusion au nom du château de *Porciano,* qui appartenait aux comtes Guidi de Romena), puis des *roquets* plus hargneux que ne le comporte leur pouvoir. » Ce sont les Arétins : ils étaient gibelins. Dans le langage symbolique de Dante, les gibelins sont toujours représentés par des chiens, et les guelfes par des loups. De plus, les Arétins passent encore pour avoir une humeur querelleuse qui contraste avec la douceur générale du caractère toscan. L'Arno, arrivé près d'A-

1 *Purg.*, c. XIV, 16.

rezzo, fait brusquement un coude en se dirigeant vers Florence. Cette circonstance n'a pas échappé à Dante, qui a vu dans cet accident géographique une image et une expression de ses sentiments pour les Arétins, et prêtant à la vallée de l'Arno son propre dédain, il a écrit ce vers, qui serait trop burlesque en français :

E a lor disdegnosa torce il muso.

Puis il continue à descendre de plus en plus dans ce qu'il appelle la fosse misérable et maudite :

La maladetta e sventurata fossa.

L'expression *fossa* est d'autant plus exacte que le lit de l'Arno, entre Arezzo et Florence, est souvent une fosse profonde et resserrée. Les eaux du fleuve, pour se frayer un passage, ont coupé les collines en deux endroits, un peu après Arezzo, vers l'embouchure de la Chiana, et à l'Incisa, patrie de Pétrarque.

Après les pourceaux du Casentin et les chiens d'Arezzo, viennent les loups de Florence et enfin les renards de Pise, de cette Pise que Dante a appelée ailleurs *l'opprobre des nations*. Pise était gibeline aussi bien qu'Arezzo. Dante avait autrefois combattu contre les Arétins à Campaldino, contre les Pisans au siége de Caprona, et, bien qu'allié par l'exil et la proscription aux gibelins fugitifs, bien que rêvant jusqu'au délire l'omnipotence impériale, les anciennes inimitiés du guelfe vivaient toujours en lui, et faisaient explosion en présence des lieux qui les lui rappelaient.

Avant de terminer le récit de cette course dans le Casentin, je dois retracer un incident assez bizarre de

cette partie de mon voyage dantesque. Arrivé à *Borgo alla Collina*, je fus entouré par plusieurs personnes du pays, à la tête desquelles était un prêtre qui, fort obligeamment, m'offrit de me montrer le corps d'un saint conservé miraculeusement. Je les suivis à l'église; on souleva la pierre du sépulcre, et on me montra la figure desséchée du saint homme. J'allais me retirer quand, à ma grande surprise, jetant les yeux sur l'épitaphe, je découvris le nom de Landino, le célèbre commentateur de Dante au XVI[e] siècle. J'ai vu depuis à Florence, dans la bibliothèque Magliabecchiana, un magnifique exemplaire de ce commentaire, offert par Landino à la république. Une note manuscrite apprend que la république, en récompense de ce présent et de cet énorme travail, a accordé des terres à Landino, près de Borgo sa patrie. Il y repose maintenant, et ses compatriotes, qui probablement ignorent sa gloire d'érudit, lui ont décerné les honneurs de la sainteté. Cette renommée vaut bien l'autre, et je me gardai de désabuser ceux qui m'entouraient; j'aurais craint de faire baisser dans leur esprit l'importance de leur concitoyen. En m'éloignant, je ne pus m'empêcher de sourire de cette rencontre inattendue et symbolique. Partout, dans la nature des lieux, dans la mémoire des hommes, j'avais trouvé vivant l'esprit du poëte, et ici je trouvais desséchée la momie du commentateur.

Au delà d'Arezzo commence la riante vallée de la Chiana. C'était au temps de Dante un lieu pestilentiel; pour désigner un amas de corps souffrants et infects, de membres tombant en pourriture, le poëte dit « qu'il en serait ainsi si tous les malades de Val-di-Chiana et de la

Maremme, entre juillet et septembre (saison des fièvres), étaient réunis dans une même fosse [1]. » Maintenant le Val-di-Chiana est la partie la plus fertile et la plus riche de la Toscane; cet heureux changement est dû à de magnifiques travaux de desséchements. Le souverain actuel en a entrepris de pareils dans la Maremme, et il est à espérer qu'avec le temps la comparaison de Dante ne deviendra pas moins fausse pour ce pays que pour le Val-di-Chiana.

SIENNE.

Avant d'arriver à Sienne, on trouve encore un frappant exemple de l'exactitude pittoresque qui caractérise toujours les brèves descriptions de Dante. Il compare les géants qui se dressent en cercle au-dessus de l'abîme [2] au château-fort de Montereggion, qui s'élève sur une éminence voisine de Sienne, et la couronne de tours. Ce château-fort, au dire des commentateurs, était garni de tours dans toute sa circonférence, et n'en avait aucune au centre. Dans son état actuel il est encore très-fidèlement dépeint par ce vers :

Montereggion di torri si corona.

Les comparaisons de Dante sont empruntées souvent aux localités avec tant de bonheur et de justesse, que sans cesse un aspect rappelle un vers ou une image du poëte. Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle *illustration* de son poëme.

[1] *Inf.*, c. XXIX, 46.
[2] *Inf.*, c. XXXI, 40.

Sienne la gibeline n'est guère mieux traitée que Florence la guelfe. — Ce que Dante reproche surtout aux Siennois, c'est leur vanité, qui *l'emporte même sur la vanité française*[1]. Cette saillie, inspirée à Dante par son dépit contre la France, montre que nous avions déjà, au moyen âge, la réputation d'un défaut dont on s'est toujours accordé à nous gratifier.

Laissant de côté la question de la vanité française que mon patriotisme me défend d'examiner, je soupçonne l'influence de quelque mécompte du banni sur le langage du poéte. A peine Dante eut-il appris à Rome les funestes nouvelles de la défection du pape, de l'occupation de Florence par Charles de Valois, du triomphe sanglant des noirs, qu'il vint à Sienne, où s'étaient réfugiés les blancs exilés de Florence ; mais il n'y resta pas longtemps. Peut-être les *fuorusciti* ne trouvèrent-ils pas dans cette ville tout l'appui qu'ils en attendaient ; les bannis sont difficiles à contenter. Dante vengea probablement ses esperances trompées par la boutade dont nous avons eu notre part.

Cette humeur contre les Siennois l'a rendu injuste pour Provenzano Salviani[2], le glorieux vainqueur de Mont'-Aperti, auquel il reproche d'avoir voulu se rendre maître de Sienne[3]. Si Dante l'accuse d'ambition et d'orgueil, du moins lui reconnaissait-il de la générosité, car il fait allusion à un trait bizarre, mais qui respire le dévouement exalté des amitiés chevaleresques. Un ami de Provenzano Salviani était prisonnier du roi de Sicile

1 *Inf.*, c. XXXIX, 123.

2 Une église de Sienne s'appelle Santa-Maria-di-Provenzano. Elle en a remplacé une plus ancienne qu'avait fait bâtir Provenzano Salviani.

3 *Purg.*, c. XI, 121.

et devait perdre la tête si, dans un court délai, il n'avait payé une énorme rançon. Provenzano, pour sauver son ami, eut le courage de mendier cette rançon au milieu de la place publique.

Liberamente nel campo di Siena,

dans le lieu qui s'appelle encore aujourd'hui, comme alors, *Campo-di-Siena*[1].

Dans presque toutes les villes d'Italie, la place publique, située en général à côté du palais communal, est un lieu remarquable. Dans les plus humbles cités, elle est entourée d'un portique appelé *loggia*; c'est sur ce plan que se construisaient les forum, selon Vitruve. Il y a une double réminiscence des mœurs antiques et des mœurs républicaines du moyen âge dans l'importance qu'a la *piazza*, même de nos jours. Elle n'a point de nom particulier, elle est la *place*, le *champ*; on dit aller *in piazza*, comme on disait aller au forum.

Aucun lieu de ce genre n'est plus frappant que le Campo de Sienne : sa forme est presque ovale; d'un côté, de grands palais en dessinent le contour. Le sol incliné descend par une pente douce jusqu'au pied de l'ancien palais de ville ; du sommet de ce palais, une tour isolée s'élance hardiment dans les airs. Sur le terrain elliptique et incliné se font chaque année des courses de chevaux tellement périlleuses que des matelas sont disposés pour recevoir dans leur chute les chevaux et les cavaliers. Des fêtes analogues avaient déjà lieu au temps de Dante, et la tradition rapporte qu'il assista à une de ces fêtes, sans savoir ce qui se passait autour de lui, tant

[1] *Purg.*, c. XI, 134.

on se le représentait comme un homme d'extase et de contemplation, vivant par la pensée dans un autre monde?

Le *Campo* de Sienne, que Dante a immortalisé en le nommant, mérite cet honneur; c'est une des places publiques, qui, en Italie, a le mieux gardé la physionomie du passé. Autrefois les jeunes nobles de Sienne venaient s'y livrer à des exercices chevaleresques; on y combattait le taureau; une peinture qui se voit dans le palais communal représente ces luttes dangereuses, héritage du cirque romain, que l'Espagne seule a conservé.

Maintenant des courses de chevaux ont lieu sur la place de Sienne le 2 juillet et le 15 août. Y remporter le prix s'appelle encore *vincere il palio*, comme au temps de Dante. Ces courses sont très-curieuses. Toute la population de Sienne en est, quatre jours durant, uniquement occupée. Pendant les trois premiers, on fait matin et soir une *prova*, c'est-à-dire une répétition du spectacle qui doit avoir lieu le quatrième. L'avant-dernier jour, c'est une répétition en costumes. A chaque *prova*, la multitude qui accourt pour en être témoin se livre à des émotions d'une incroyable vivacité. Chacun des dix-sept quartiers de la ville (*contrada*) a son cheval. Celui qui le monte porte les couleurs du quartier. On ne saurait s'imaginer, quand on ne l'a pas vu de ses yeux, avec quelle ardeur les habitants se passionnent pour le cheval qui représente leur *contrada*. Ce sont des trépignements, des cris frénétiques : hommes, femmes, enfants semblent hors d'eux et possédés d'une sorte de folie; on dirait qu'il s'agit d'une victoire

décisive, qu'il y va de leur fortune et de leur vie.

Le cheval vainqueur est reconduit par une foule enivrée qui le suit et parfois le baise avec transport. Une femme de la *contrada* où est l'église de Sainte-Catherine, disait devant moi : « Nous vaincrons, car sainte Catherine a mis des ailes à notre cheval. » Tel est le poétique langage de ce peuple.

Pendant chacun des jours qui précèdent le jour de la course solennelle, les habitants de Sienne ont deux accès de fièvre, l'un le matin et l'autre le soir. Chacun va sur la place nourrir sa passion et essayer ses espérances. Cette fièvre tient longtemps éveillés les habitants des quartiers dont le cheval a remporté ce triomphe provisoire qui fait présager une victoire définitive. On les entend chanter, crier, hurler, durant des heures entières, jusque bien avant dans la nuit. Ils s'excitent ainsi durant plusieurs jours et arrivent au moment de la grande course dans un état d'exaltation qui ressemble au délire.

Ce moment vient enfin. Ce jour-là, les fenêtres sont ornées de tentures. Un mortier tiré au milieu de la place annonce l'arrivée du cortége. A ce bruit inaccoutumé, les oiseaux, habitants de la grande tour, s'envolent effrayés, et l'on a soin de remarquer, comme l'aurait pu faire un ancien Étrusque, de quel côté se dirige leur vol qui annonce la victoire.

Puis, chaque cheval fait le tour de la place, précédé par des hommes aux couleurs des diverses contrées, agitant, faisant tournoyer ou lançant en l'air des drapeaux qui portent les armoiries des différentes parties de la ville, la louve, la panthère, la forêt, la tour, la

chouette, l'aigle, etc... Au moyen âge, famille, église, profession, quartier avaient sa bannière et son enseigne; il ne nous en reste plus que le drapeau du régiment et la bannière de la paroisse.

L'aspect de ces étendards armoriés rappelle combien Dante, ce peintre fidèle des coutumes comme des idées et des sentiments du moyen âge, donne de place aux descriptions héraldiques. Le discours de *Cacciaguida* à son descendant est presque entièrement composé de descriptions d'armoiries, le lecteur les voit passer là devant son imagination comme on les voit avant la grande course, flotter et défiler sur la place de Sienne.

Puis vient le *carroccio,* cet ancien char de guerre, ce palladium ambulant des républiques toscanes du moyen âge. Aujourd'hui il porte les drapeaux des quartiers qui ne concourent pas. Il y a quelque chose d'un peu humiliant pour le présent dans le rapprochement qu'on ne peut s'empêcher de faire entre la destination héroïque de l'ancien *carroccio* et l'emploi inoffensif du *carroccio* moderne. Cela avertit de la différence des temps.

Tout à coup les chevaux montés par les *fantini,* dont les habits et le bonnet indiquent le quartier auquel ils appartiennent, s'élancent ensemble et font trois fois le tour de la place. Celle-ci est formée en demi-cercle et inclinée comme un amphithéâtre. Cette disposition en fait un lieu très-commode pour bien voir, et fait des spectateurs eux-mêmes un spectacle très-pittoresque. Une fois les chevaux lancés, tout est permis aux cavaliers; ils peuvent se pousser, chercher à s'arrêter ou à se faire tomber les uns les autres, frapper leurs concurrents sur la tête et au visage avec des nerfs de bœuf

qu'on leur distribue avant la course pour égaliser le combat. Souvent plusieurs quartiers s'entendent par une sorte de conspiration pour empêcher le triomphe d'un rival détesté; car tant que durent les courses, une animosité qui ressemble à la haine règne entre toutes les parties de la ville. On a vu des époux fort unis d'ailleurs, mais qui n'étaient pas nés dans la même *contrada,* se séparer pour ces jours-là, durant lesquels il leur aurait été impossible de vivre en paix. La course terminée, on va porter le drapeau victorieux dans une église où l'on conduit aussi le cheval presque devant l'autel.

Dans ces jours qui soulèvent tant de passions et des inimitiés ardentes, on voit vivant encore cet esprit local et particulier qui divisa si profondément l'Italie au moyen âge. Quand non-seulement chaque petit État, mais chaque petite ville et même chaque quartier avait, pour ainsi dire, sa nationalité distincte.

L'enthousiasme des *contrade* de Sienne pour le cheval qui porte leurs couleurs, leur colère et presque leur haine contre les autres *contrade* font comprendre le morcellement de l'Italie. Dante reprochait à ses concitoyens les guerres intestines entre ceux que séparait *un fossé seulement.* Toute l'Italie a été ainsi partagée et fractionnée, durant des siècles, par les sentiments encore plus que par les murailles. Et il ne faut pas trop s'en plaindre, car c'est à ce fractionnement poussé à l'infini qu'elle a dû la vie multiple qui lui a fait produire tant d'hommes, élever tant de monuments, créer tant de chefs-d'œuvre. Ç'a été aussi, on doit le reconnaître, la cause de son épuisement et de sa chute. Les Italiens regrettent aujourd'hui de n'avoir

pas formé un grand État comme la France; et nous, nous sentons les inconvénients de cette absence de toute vie locale, qui fait la stérilité intellectuelle de nos provinces, et nous rend la vraie liberté si difficile. Ce n'est pas un médiocre thème d'histoire que le spectacle des courses de Sienne.

Sans doute il y a quelque chose de triste dans cette préoccupation sérieuse pour de frivoles divertissements; dans cette passion qui se prend, faute d'objet important, à de futiles triomphes. L'appareil imposant de l'ancienne vie municipale appliqué à des courses de chevaux paraît une dérision du passé. Cependant il ne faut pas croire que tout sentiment politique soit absent de ces fêtes populaires. Les aspirations de l'Italie actuelle viennent se mêler aux passions de l'Italie du passé. L'un des quartiers de Sienne se trouve avoir pour couleurs les couleurs de la bannière qui un moment s'est appelée la bannière italienne. La *tour* qui est sur un champ rouge a été adoptée par les *rouges*. Ceux-là je ne les aime ni ne les crains, mais il m'a semblé que les couleurs italiennes excitaient un plus vif intérêt que les autres, et moi-même je ne pouvais me défendre d'un désir secret de les voir triompher.

La bataille de Mont'-Aperti, gagnée sur les guelfes de Florence par les bannis gibelins, alliés aux Siennois, fut une de ces rencontres dans lesquelles les haines de ville à ville se mêlaient à l'acharnement des partis; elle fit beaucoup d'impression en Toscane, et elle exalta considérablement ce que Dante aurait appelé *la vanité des Siennois*[1]; on combattit avec acharnement sur les bords

[1] *Inf.*, c. XXIX, 121

de l'Arbia, petite rivière qu'on passe à quelques milles après Sienne, sur la route de Rome.

Dante a exprimé avec sa précision et sa vigueur accoutumées combien fut sanglante cette bataille, qu'il appelle « le carnage et le massacre qui colorèrent en rouge l'Arbia. » On conserve et l'on montre encore aujourd'hui, dans la splendide cathédrale de Sienne, le crucifix qui servait de bannière aux Siennois, ainsi que le mât planté sur le carroccio des Florentins, et qui portait leur étendard. Il y a plaisir à voir de ses yeux, à toucher de ses mains, un semblable trophée. Il fut vaillamment conquis et vaillamment disputé. Un Florentin, nommé Tornaquinci, périt avec ses sept enfants en défendant le carroccio. On croit assister aux luttes de Messène et de Lacédémone.

Un récit contemporain de cette bataille célébrée par Dante a été retrouvé et publié à Sienne[1]; la simplicité communique aux paroles du chroniqueur une touchante poésie. Le syndic Buonaguida propose au peuple de donner la ville et le pays à la vierge Marie. « Et le susdit Buonaguida se dépouilla le chef et les pieds, puis en chemise, la corde au cou, il fit enlever les clefs de toutes les portes de Sienne, et, les ayant prises, il marcha à la tête du peuple, déchaux comme lui, avec larmes et gémissements; il se rendit à la cathédrale, et tout le peuple, y étant entré, cria miséricorde. Alors s'avança l'évêque avec les prêtres; Buonaguida se prosterna aux pieds de l'évêque, et tout le peuple se mit à genoux. L'évêque prit Buonaguida par les mains,

[1] *La Sconfitta di Mont'-Aperti*, trattata d'un antico manoscritto pubblicato per Onorato Porri.

et le releva de terre, puis l'embrassa et le baisa, et tous les citoyens firent de même, pleins de charité et d'amour, oubliant toutes les injures passées, et Buonaguida les donna tous à la vierge Marie. » Telles sont les humbles et pieuses préparations de la bataille, mais l'orgueil des Siennois reparaît dans le triomphe. Ils prirent l'âne d'une Ussilia, revendeuse de légumes, qui, dit la chronique, avait reçu après la victoire la soumission de trente prisonniers ; à la queue de cet âne, ils attachèrent l'étendard florentin, pour qu'il fût traîné dans la poussière, ainsi que la grosse cloche appelée *Martinella,* que les Florentins avaient coutume de sonner chevaleresquement avant d'entrer en campagne, pour avertir leurs ennemis de se tenir sur leurs gardes.

On ne peut quitter Sienne sans s'être fait montrer la demeure de *la Pia*, cette femme sur la destinée de laquelle Dante a jeté un mystérieux intérêt.

Une ombre s'approcha et lui dit[1] : « Quand tu seras retourné dans le monde, et que tu te seras reposé de ce long voyage, qu'il te souvienne de moi, je suis la Pia. Sienne m'a faite, la Maremme m'a défaite. Il le sait, celui-là qui avait placé à mon doigt l'anneau de mariage. »

Qu'était cette femme malheureuse et peut-être coupable ? Les commentateurs disent qu'elle était de la famille de Tolomei, illustre à Sienne. Parmi les différentes versions de son histoire, il en est une vraiment terrible. L'époux outragé aurait emmené sa compagne dans un château isolé au milieu de la Maremme de Sienne, et là il se serait enfermé avec la victime, attendant sa ven-

[1] *Purg.*, c. V, 130.

geance de l'atmosphère empoisonnée de cette solitude. Respirant avec elle l'air qui la tuait, il l'aurait vue lentement dépérir. Ce funèbre tête-à-tête l'eût toujours trouvé impassible jusqu'à ce que, suivant l'expression de Dante, la Maremme eût *défait* celle qu'il avait aimée. Cette lugubre histoire pourrait bien n'avoir d'autre fondement que l'énigme des vers de Dante et l'effroi dont cette énigme aurait frappé les imaginations contemporaines.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'un frémissement involontaire, quand, en vous montrant un joli petit palais en brique, dont les croisées sont soutenues par des colonnettes de marbre, on vous dit : « C'est la maison de la Pia. »

PÉROUSE ET ASSISE

En allant à Assise visiter la patrie de saint François, le lieu que Dante a célébré dans cette magnifique histoire du triomphe et du martyre de la pauvreté évangélique, dont le fondateur des ordres mendiants est le prodigieux héros, j'ai traversé Pérouse. Dante ne la désigne qu'en passant, mais c'est par une de ces indications topographiques dont je ne me lasse pas de noter l'exactitude. Étant allé deux fois à Pérouse, j'y ai éprouvé le double effet du mont Ubaldo, qui, dit le poëte, fait ressentir à cette ville le froid et la chaleur :

Onde Perugia sente freddo e caldo[1] :

c'est-à-dire qui tour à tour réfléchit sur elle les rayons du

[1] *Parad.*, c. XI, 46.

soleil, et lui envoie des vents glacés. Je n'ai que trop pu vérifier la justesse de l'observation de Dante, surtout en ce qui concerne la froide température que Pérouse, quand elle n'est pas brûlante, doit au mont Ubaldo. J'arrivai dans cette ville par une brillante nuit d'hiver; j'eus le temps de commenter tout à mon aise les bises de l'Ubaldo, en gravissant au petit pas les sinuosités de la route qui conduit aux portes de la ville fortifiée par un pape. Après de longs détours, je me croyais arrivé, quand je vis au-dessus de ma tête le double étage des murs de la forteresse et les hauts glacis qui la défendent. Aux portes de cette cité, d'un aspect guerrier, et qui fut la patrie de plusieurs grands capitaines italiens, j'étais sous l'impression de quelque chose de formidable; cette impression ne diminua point quand j'entrai dans la ville par une large rue bordée de palais muets; quand j'errai dans d'autres rues plus étroites au pied de ces vastes demeures où ne brillait pas une lumière, d'où ne descendait aucun bruit, d'où ne sortait personne; quand j'entrevis les gigantesques portes étrusques grandies par les clartés de la lune et par les ombres de la nuit. C'était bien la triste Pérouse, *Perugia dolente*[1].

Dans un premier voyage, suivant déjà les traces poétiques de Dante, j'étais arrivé au couvent de l'Alvernia le jour où le rénovateur de l'esprit chrétien, le nouveau Christ, comme l'appellent les franciscains[2], reçut les stigmates, c'est-à-dire l'empreinte sur ses mains et sur

1 *Parad.*, c. VI, 75.

2 « Il a eu douze disciples comme le Seigneur, » me disait le franciscain qui me montrait les peintures d'Assise.

ses pieds des clous qui attachèrent le Sauveur sur la croix. Le lendemain du jour commémoratif de ce grand événement, j'avais vu s'en retourner cette foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants qui étaient venus honorer le saint, et profiter de l'hospitalité sans bornes des moines mendiants. Un autre hasard m'amenait quatre ans plus tard à Assise, le jour de la fête de saint François. Ce n'était pas un instant bien choisi pour voir les fresques de Cimabue, de Giotto et de Memmi, mais c'était une rencontre curieuse pour qui voulait apprendre ce qu'ont encore d'énergie les institutions du moyen âge. Je suis retourné à Assise pour les fresques; mais dans aucun autre moment je n'aurais vu cette église à trois étages remplie par la dévotion des fidèles accourus de toutes parts, et le soir, en m'éloignant, le majestueux portique qui domine le cloître, illuminé dans toute son étendue, se dessiner dans la nuit, pour célébrer le jour où mourut, il y a six cents ans, un pauvre moine. Je me disais : C'est ce souvenir aujourd'hui rappelé qui a fait dire au plus grand poëte des temps modernes, parlant de la petite ville où je suis[1] : « Ici est né, pour le monde, un soleil, comme l'autre sort du Gange; que celui qui voudrait nommer ce lieu ne dise pas Assise, il dirait trop peu, mais qu'il dise Orient, s'il veut bien parler.»

Cette hyperbole qui nous étonne n'est pas trop forte pour exprimer l'enthousiasme qu'inspira au moyen âge cet héroïsme du renoncement, et, selon le langage énergique de Dante, ce saint mariage avec la pauvreté, veuve depuis douze siècles de son premier époux[2].

[1] *Parad*, c. XI, 50.
[2] *Ibid.*, 64.

Il n'est pas surprenant que la peinture contemporaine de Dante ait été l'organe d'un sentiment universel. Les deux pères de cet art sont en présence dans l'église supérieure ; Giotto n'a point laissé d'ouvrage où la naïveté se mêle mieux à un certain grandiose que dans les fresques d'Assise. On voit près de lui son devancier le vieux Cimabue, celui auquel il avait enlevé la faveur publique :

> Credette Cimabue nella pittura
> Tenerlo campo ed ora ha Giotto il grido [1].

Cimabue oppose à son rival, sans trop de désavantage, quelques figures de saints pleines de fierté. En somme, Assise est un musée et un sanctuaire de la peinture catholique du moyen âge.

Je me suis fait répéter deux fois un trait de vandalisme que je n'affirme pas, et dont je mets l'exactitude sous la responsabilité du frère qui me montrait l'église. On m'avait parlé d'un enfer de Giotto où devaient se trouver quelques analogies avec celui de Dante, je m'enquis de cet enfer. Le frère m'affirma que les peintures avaient existé, en effet, dans l'abside de l'étage moyen, mais que comme il manquait un purgatoire et un paradis, les pères, avaient fait effacer la fresque de Giotto et peindre, par-dessus, un enfer, un purgatoire et un paradis par *un certo* Sermei.

Ce frère était, du reste, un curieux petit moine qui me racontait les miracles de saint François d'un air riant et jovial. Ce n'est pas qu'il manquât de foi, au contraire. Ces faits miraculeux étaient, à ses yeux, des

[1] *Purg.*, c. XI, 94.

faits parfaitement réels; ils excitaient chez lui le même sentiment qu'auraient produit des incidents bizarres dont il eût été témoin. Un enfant rit en voyant l'arc-en-ciel, il ne doute pas pour cela de l'arc-en-ciel.

Une nef souterraine a été ajoutée tout récemment aux deux églises superposées qui existaient déjà. Je ne connais d'autre exemple d'une église à triple étage que Saint-Martin-des-Monts, à Rome. A Assise, l'étage inférieur n'est pas, comme sur l'Esquilin, une vieille construction romaine dont le christianisme primitif s'est emparé; c'est une construction nouvelle, qui n'a pas vingt ans. Le premier aspect de cette architecture sans caractère, qui est venue se placer sous l'architecture si caractérisée du moyen âge, est déplaisant; mais quand on vous apprend que le corps de saint François a été trouvé là en 1818, quand on vous fait toucher le morceau de roc qu'on a laissé subsister afin de montrer ce qu'il a fallu faire pour bâtir une église sous deux autres églises, vous vous sentez gagné d'un certain respect pour cette dernière manifestation de la puissance qui, après avoir accompli tant de grandes choses, a fait encore celle-ci. La persistance de ce vieil esprit vous frappe d'autant plus qu'il se produit sous des formes plus modernes. On se dit: Quoi ! le même sentiment qui a élevé les vieux murs couverts des peintures de Giotto et de Cimabue, qui a dicté les vers de Dante, ce sentiment est assez puissant de nos jours pour creuser les montagnes et percer les rochers comme au temps des catacombes! Nulle architecture à ogive ou à plein cintre, vénérable par sa naïveté antique, ne m'aurait fait sentir aussi profondément la puissance religieuse du catholi-

cisme que ces mesquines colonnes et cette insignifiante architecture. Que de vie dans la foi!

A côté des merveilles d'un art un peu barbare, le temple de Minerve, debout dans la ville de saint François, semble, par son élégante et harmonieuse beauté, protester contre le moyen âge triomphant.

AGUBBIO.

La petite ville d'Agubbio (aujourd'hui Gubbio), célèbre dans le monde savant par les tables de bronze auxquelles elle a donné son nom, et qui présentent le plus considérable monument des anciennes langues italiotes, est un des points que ma piété dantesque était surtout jalouse de visiter. On sait que vers la fin de sa vie le grand exilé trouva un asile auprès de Boson, tyran d'Agubbio, en prenant ce mot de tyran dans le sens que les Grecs lui donnaient, pour désigner ceux qui s'emparaient de l'autorité souveraine dans une république ou une ville libre.

Cette hospitalité paraît avoir été plus cordiale que celle des fastueux Scaliger. Dante prit intérêt et peut-être aida aux études d'un fils de Boson; et, dans un sonnet qu'on lui attribue, il loue ce jeune homme de ses progrès dans le français et dans le grec, c'est-à-dire dans une langue dont la connaissance était alors très-répandue en Italie, et dans une autre qui y était généralement ignorée. Si le jeune Boson savait le grec, il n'était certainement pas le seul. Ce fait jette donc quelque jour sur l'époque où la plus belle des deux littéra-

tures de l'antiquité a été connue dans les temps modernes.

Boson paraît avoir eu un attachement véritable et un culte sincère pour l'illustre réfugié. Le chef guerrier d'Agubbio se fit même littérateur et poëte pour l'amour de Dante. Il déplora sa mort en vers, et fut le premier commentateur de son poëme, commenté tant de fois. Un des fils de Boson fit un abrégé du Commentaire paternel. Tout cela montre à quel point une famille puissante avait subi l'action et comme ressenti l'entraînement de ce génie.

Par un singulier hasard, le mortel ennemi de Dante était d'Agubbio ; Cante di Gabrielli[1], podestat de Florence en 1302, mit son nom en tête d'une sentence écrite dans un latin barbare, et qui condamnait stupidement, pour cause de baraterie, d'extorsions et de lucres iniques, à être brûlés jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'ils remettaient le pied sur le territoire florentin, quinze contumaces, parmi lesquels se trouve nommé le onzième et jeté là dans la foule, entre Lippus Bechi et Orlanducius Orlandi, *Dante Alighieri*. Ainsi du même lieu devaient naître pour Dante un persécuteur acharné et un ami fidèle.

Enfin Dante a placé en purgatoire, à l'étage de l'orgueil, que, pour le dire en passant, il a rempli de poëtes et d'artistes, un artiste d'Agubbio, un *enlumineur*,

[1] Je dois à l'amitié de M. Lenormant l'indication d'un passage de *la Vita Nuova*, qui montre positivement que Dante savait au moins dessiner. *Io disegnavo un angelo sopra certe tavolette.* (*V. N.*, p. 61. Pesaro, 1829.)

[2] La ville d'Agubbio, et la famille de Gabrielli en particulier, ont fourni à Florence un grand nombre de podestats et de barigels.

comme on disait à Paris, où Dante avait entendu employer cette expression, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Es-tu donc Oderisi, l'honneur d'Agubbio, et de cet art qu'à Paris on appelle enluminer[1] ? » Cet art était celui des peintres de miniature, et la tradition n'en a pas péri depuis les plus anciens ouvrages byzantins jusqu'aux chefs-d'œuvre du XVI[e] siècle.

Dante s'était probablement lié pendant le temps de son séjour à Agubbio avec cet Oderisi. On sait qu'il aimait les arts et ceux qui les cultivent. Avant d'entrer dans le purgatoire, il s'arrête pour entendre Casella, qui, dit-il, savait calmer toutes ses passions :

Che mi solea quetar tutte mie voglie[1].

Il est vrai que Casella chante des vers de Dante, et il y a pour celui-ci double raison d'écouter. Son amitié pour Giotto est restée dans la tradition ; on dit même qu'il apprit de lui à dessiner. En vérité, il semble que celui qui trace avec un style si net et si ferme les contours des images et des pensées, devait avoir l'œil et la main d'un peintre[2].

Il y avait donc pour moi un triple motif de visiter Gubbio, cette petite ville mêlée à la destinée de Dante, et rappelée dans son œuvre, cette patrie de Boson, de Cante di Gabrielli et d'Oderisi.

La route à elle seule mériterait le voyage. Pour aller de Pérouse à Gubbio, on parcourt une contrée sauvage des Apennins. Quand, après avoir gravi longtemps des pentes escarpées et arides, on arrive au versant qui regarde l'Adriatique, on découvre un paysage d'une

[1] *Purg.*, c. XI, 79.
[2] *Ibid.*, c. II, 108.

grandeur et d'une sublimité incomparables. A droite s'élèvent les plus hautes cimes de l'Apennin, que les Toscans appellent, à cause de leur forme, les *Mamelles de l'Italie.* Le moment où je les découvris fut un événement pour moi, car cette vue réveillait un souvenir dantesque. Dante se réfugia quelque temps au pied de ces hauts sommets, entre ces mamelles de rochers.

La route côtoie en serpentant de grands enfoncements remplis de chênes magnifiques. Çà et là se dressait une tour escarpée sur un tertre de couleur jaunâtre; à l'horizon, des montagnes d'un aspect africain, formaient trois pyramides.

Je n'ai rien vu de plus imposant que ce spectacle. En présence de cette fière et terrible nature, je pensais à certains préjugés sur la nature et la poésie italiennes. « Où est la molle Italie? » me disais-je; comme en lisant *l'Enfer, le Paradis,* on se demande où est la langue des concetti et des madrigaux. Je trouvais que ce paysage immense, abrupt et pourtant harmonieux, ressemblait à l'œuvre de mon poëte. Voilà des montagnes dantesques, m'écriai-je, et, si j'eusse voulu donner carrière à mon imagination, il n'eût tenu qu'à moi de retrouver, dans les lignes anguleuses et fortement caractérisées de ces montagnes, le profil colossal de Dante.

Je ne sais si la première impression que produisit sur moi la petite ville de Gubbio ne se ressentit point de l'espèce d'extase où m'avait plongé le caractère grandiose des pays que je venais de traverser; ce qu'il y a de certain, c'est que je fus très-frappé de l'aspect qu'elle me présenta. Le château de Boson a été bâti vers le

même temps que le palais vieux de Florence, et, dit-on, par le même architecte. Sa forme est semblable : une grande tour crénelée s'élance d'une plate-forme; la masse carrée du château, placé à mi-côte, domine et semble menacer la ville; on dirait un aigle qui couve sa proie. J'entrai, à la tombée de la nuit, dans ce grand monument maintenant vide; du seuil des salles ténébreuses, je voyais le ciel enflammé par un magnifique coucher de soleil. Je pensais qu'à travers ces créneaux l'exilé avait regardé ce soleil disparaître derrière les montagnes, du côté de la patrie.

En redescendant, je rencontrai un abbé de Gubbio, à la porte de la bibliothèque. Je demandai à voir le fameux sonnet de Dante à Boson, dont cette bibliothèque a la prétention de conserver le texte original et autographe. Ma requête fut agréée, et bientôt mon compagnon de voyage et moi nous nous trouvâmes en présence du précieux sonnet placé derrière un verre, à l'abri de tout contact profane. Malheureusement la moindre illusion était impossible; la suscription du sonnet portait : *Danti a Bosone,* au lieu de *Dante*. Comme il est vraisemblable que Dante savait écrire son nom, il faut que les habitants de Gubbio renoncent à l'honneur d'avoir un échantillon de son écriture. Cette objection fut un coup de foudre pour les personnes fort obligeantes qui nous faisaient les honneurs de la bibliothèque. J'aurais eu la lâcheté de ne rien dire, mais mon compagnon de voyage fut impitoyable. Ce qui rendait la consternation qu'il causa plus profonde, c'est qu'un de ceux auxquels il s'adressait tenait à la main une feuille de papier à décalquer qu'une *signora inglese* avait apportée tout ex-

près pour avoir un *fac-simile* de la prétendue écriture de Dante. Malgré notre incrédulité, on ne nous montra pas moins, avec beaucoup de bonté, les fameuses tables et un portrait de Boson, à l'authenticité duquel il n'est pas plus possible de croire qu'à l'autographe du poëte. Le portrait est trop jeune de deux cents ans, et le chef du moyen âge y ressemble, par le costume et l'air de visage, à un maréchal de camp du temps de Louis XIV.

Après ces deux épreuves, je n'osais plus me fier à la tradition d'après laquelle on m'indiqua le lieu où était la maison de Dante, non loin de celle où naquit son odieux ennemi, Cante di Gabrielli. Là, du moins, rien ne démentait le prestige des souvenirs, et en me promenant dans la ville, au milieu des ténèbres, en passant sous ses portes monumentales, en contemplant par un beau clair de lune ses maisons hautes et silencieuses, et la tour de Boson s'élevant au-dessus de leur masse noire, et blanchissant dans les airs, je retrouvai des impressions plus conformes au siècle et au génie de Dante.

L'AVELLANA.

Il y a en Italie une foule de localités qui ont la réputation d'avoir servi de refuge à Dante, et où l'on prétend qu'il a composé diverses parties de son poëme. Ces traditions sont respectables et touchantes ; elles font partie de la gloire nationale du poëte et de cette légende qui se forme toujours autour des grands noms. Comme plusieurs villes de la Grèce se disputèrent le berceau d'Homère, plusieurs lieux de l'Italie se disputent l'exil

de Dante. Mais ces traditions n'ont souvent d'autres fondements qu'une pieuse croyance. Quand il en est ainsi, quand elles ne reposent sur aucune indication, sur aucune allusion du poëte, elles sont en dehors de mon itinéraire. Ainsi je n'ai point visité le château de Colmaro, en Ombrie; je ne suis pas allé non plus saluer cette grotte où, dit-on, les montagnards du Frioul montrent un rocher nommé encore aujourd'hui le Siége de Dante, sur lequel il méditait et composait ses vers.

Il n'en est pas de même du monastère de l'Avellana, où se conservent aussi le souvenir et la religion de Dante. Le poëte a parlé de « la sainte solitude faite pour l'adoration, au-dessous de cette bosse de l'Apennin qui s'appelle Catria[1] » La mention était précise; je ne pouvais me dispenser de visiter cette retraite, et d'aller, moi indigne, demander l'hospitalité à une porte où Dante avait frappé. De plus, on me parlait de l'Avellana, placé au cœur des Apennins et vers leur plus haute cime, comme d'un lieu pittoresque et sauvage. Je quittai donc, un peu après Agubbio, la route de Fano et de Rimini, et je m'enfonçai dans les Alpes de l'Ombrie.

Le mot *Alpes*, qui dans l'usage s'applique en Italie aux montagnes, et que Dante a employé dans ce sens, n'a rien ici d'exagéré.

Il faut, pour arriver au couvent, chevaucher pendant cinq heures au bord d'un précipice. Le sentier toujours étroit et sinueux tourne autour du plus haut des sommets, qui tous portent le nom de *Catria*. C'est le *dos de l'Apennin*, dont parle Dante. Enfin on arrive en vue de l'abbaye, qui déploie sa vaste façade sur une pelouse

1 *Parad.*, c. XVI, 109.

appuyée à la montagne et dominée par de hauts rochers tapissés de sapins. On voit le terme, mais on n'y est pas encore parvenu; il faut plonger dans un ravin où le chemin semble disparaître, puis remonter la pente opposée. S'il est un lieu fait pour abriter une existence orageuse et persécutée, c'est l'Avellana.

Nous fûmes reçus comme on l'est dans tous les monastères semés au milieu des solitudes apennines, comme je l'avais été quatre ans auparavant à Vallombreuse, aux Camaldules, à l'Alvernia. J'eus même occasion d'éprouver, à mon entrée dans l'abbaye, les soins hospitaliers des pères. Une chute de cheval m'avait froissé le bras; ce très-léger accident ne me déplaisait point; je n'étais pas fâché d'être, à si bon marché, un peu martyr de ma dévotion pour Dante. Le frère Mauro, qui était à la fois le cuisinier, le pharmacien et le chirurgien du couvent, de la même main qui venait de m'offrir une tasse d'excellent café s'empressa de frictionner énergiquement la partie blessée, et y appliqua un baume de sa composition, traitement dont je me trouvai très-bien. Après les premières paroles échangées, l'abbé, qui est un homme instruit, qui semble aussi un homme de caractère, et qui, ou je me trompe bien, ne passera pas sa vie enterré dans les Apennins, nous parla de Dante, de son séjour à l'Avellana, et, après nous avoir récité les vers de *la Divine Comédie* que j'ai cités plus haut, nous mena dans une salle attenant à la bibliothèque, où le buste du poëte est placé dans une niche au-dessous de laquelle est une inscription latine dont voici la traduction : « Étranger, cette chambre qu'habita Dante Alighieri, et où il composa, dit-on, une

partie considérable de son œuvre presque divine, tombait en ruine et allait être détruite. Philippe Rodolphe, neveu du cardinal Laurent-Nicolas, *summi collegii præses*, mû par son insigne piété envers son concitoyen, a réparé ce lieu et a fait placer ici ce témoignage pour rappeler la mémoire d'un grand homme. Calendes de mai 1557.

Les moines ont voulu s'unir à ce pieux hommage; ils ont écrit au bas des lignes qu'on vient de lire : « Les moines camaldules, après s'être assurés de la vérité du fait, ont placé ce portrait dans ce lieu restauré par eux (kal. nov. 1622). » Par cette seconde inscription, les bons pères semblent revendiquer pour eux-mêmes le mérite d'avoir exécuté le plan de Philippe Rodolphe. Cette émulation d'hommage les honore.

On s'empressa de nous mener visiter la chambre de Dante; un jeune novice en robe blanche, une lampe suspendue à la main, nous suivait à travers les corridors et les escaliers du cloître. On nous montra deux cellules occupées par des novices, dans l'une d'elles séchaient de fort beaux raisins. Un vieux père dit gaiement au jeune habitant de la cellule : « Dante n'avait pas de si beaux raisins! » Ce qui parut très-plaisant, car on rit beaucoup. Il était curieux de voir le grand souvenir littéraire si familier à ces reclus dans cette solitude reculée, au sein des montagnes silencieuses.

Je dois de la reconnaissance à Dante pour m'avoir conduit dans un lieu remarquable où je ne serais probablement jamais allé sans lui. C'est toujours avec un singulier plaisir que je dors une nuit dans ces cellules dont les habitants ordinaires y dormiront toutes leurs

nuits jusqu'à la dernière. J'aime à être réveillé par la cloche qui sonne les offices de la nuit dans la solitude. J'aime les questions des moines sur ce qui se passe dans le monde. Ceux-ci étaient fort occupés des chemins de fer. L'abbé me parla de M. de Lamennais et de M. Cousin, et par-dessus tout de M. de Chateaubriand; je fus ému de le voir, à mon nom, se découvrir et saluer la mémoire de mon père; et puis, c'étaient des rires d'écolier à tout propos, une certaine enfance de cœur qui s'égaye pour les moindres choses. Tout est événement dans la monotonie de la vie monastique. On se fit une grande joie de nous conduire à un écho, merveille de l'Avellana, le plus puissant que j'aie jamais entendu; il répète distinctement un vers entier et même un vers et demi. Je me plus à faire adresser par les rochers au grand poëte qu'ils avaient vu errer parmi leurs cimes ce qu'il a dit d'Homère :

Onorate l'altissimo poeta.

Le vers fut articulé distinctement par cette voix de la montagne qui semblait la voix lointaine et mystérieuse du poëte lui-même.

Il y a toujours quelques bonnes légendes à recueillir dans ces pèlerinages. Voici ce qu'un des religieux me raconta. Un seigneur du pays avait commis toutes sortes de crimes; dans son désespoir, il s'écria : « Il est aussi impossible que Dieu me pardonne qu'il est impossible que j'entame ce mur avec un couteau. » Plein de rage, il lança son couteau contre le mur, et le mur s'ouvrit. Naïf et touchant apologue qui exprime merveilleusement l'immensité de la miséricorde céleste.

Pour trouver le souvenir de Dante plus présent que dans les cellules aux raisins, et même dans la chambre de l'inscription, je sortis à la nuit et fus m'asseoir sur une pierre un peu au-dessus du monastère. On n'apercevait pas la lune, encore cachée par les pics immenses; mais on voyait quelques sommets moins élevés frappés de ses premières lueurs. Les chants des religieux montaient jusqu'à moi à travers les ténèbres, et se mêlaient aux bêlements d'un chevreau perdu dans la montagne. Je voyais à travers une fenêtre du chœur un moine blanc prosterné en oraison. Je pensais que peut-être Dante s'était assis sur cette pierre, qu'il avait contemplé ces rochers, cette lune, et entendu ces chants toujours les mêmes comme le ciel et les montagnes.

ROME.

Rome n'est un lieu indifférent pour aucun de ceux que le sort y amène, et le fut moins pour Dante que pour personne. A Rome s'accomplit la crise de sa destinée. Tandis qu'il négociait au nom de la république de Florence avec le pape Boniface VIII, il apprit que ses ennemis politiques, conduits par Charles de Valois, et d'accord avec Boniface, venaient de s'établir à Florence par le carnage et l'incendie. Là commence pour le poëte cet acharnement de malheurs qui devait durer autant que sa vie, et cet exil qui ne devait pas finir avec elle.

L'année qui fut si décisive dans son existence marquait une époque unique dans les fastes de la chrétienté. C'était la dernière année du XIIIe siècle et celle du pre-

mier jubilé; il n'est donc pas surprenant qu'à ce double titre elle ait frappé l'imagination de Dante, et qu'il ait daté sa vision de cette année mémorable et fatale. Lui-même, je l'ai rappelé ailleurs [1], a exprimé l'impression que produisit sur lui le spectacle de la foule immense qui allait et venait le long du pont Saint-Ange, d'un côté vers le château et vers Saint-Pierre, de l'autre vers le mont [2]. Le mont était probablement le *Monte Giordano,* élévation peu considérable qui maintenant a presque disparu sous les édifices modernes.

Un spectacle à peu près semblable s'est renouvelé de nos jours : malgré la différence des temps, malgré le double obstacle qu'opposaient au concours des pèlerins le refroidissement de la foi religieuse et les inquiétudes de la politique, l'affluence a été considérable au jubilé de 1825. Seulement, on peut croire que le jubilé de 1300 était plus poétique; Rome surtout l'était davantage. Alors, le pont Saint-Ange, qui s'appelait pont de Saint-Pierre, n'était point *orné* par les anges minaudiers du Bernin. Un portique immense conduisait du pont jusqu'à la basilique [3]; le long de ce portique se pressait la multitude venue de tous les points de l'Europe pour cette grande pompe de la papauté. Perdu, coudoyé dans la foule, marchait le poëte qui devait donner à cette solennité une gloire que personne ne soupçonnait, en y rattachant une œuvre dont lui-même ne savait peut-être pas encore le nom. Parmi tous ces

[1] Voy. plus haut *Portraits de Rome à différents âges.*

[2] *Inf.*, c. XVIII, 28.

[3] On peut croire qu'il existait encore, car on sait positivement qu'il était debout au XIIIe siècle.

milliers de créatures humaines destinées à l'oubli, il y en avait une dont le souvenir devait remplir les siècles.

Il reste à Rome un monument contemporain de cet événement célébré par Dante, c'est une peinture attribuée à Giotto, et qui se trouve derrière un des piliers de Saint-Jean de Latran; on y voit Boniface annonçant au peuple le jubilé. Le portrait du pape doit être ressemblant. J'ai reconnu dans cette physionomie, où il y a plus de finesse que de force, la statue que j'avais vue couchée sur le tombeau de ce pape, dans les souterrains du Vatican.

Grégoire VII ou Alexandre III ne devait pas avoir ce visage-là; on y sent la papauté déchue de la force et de la grande ambition à la ruse. Voilà bien le pontife adroit et avide qui trompa Dante, livra Florence, et que Dante plaça, par anticipation, dans son *Enfer*, parmi les simoniaques. Boniface ne fut grand que par sa captivité. Son caractère se releva sous les outrages. Souffleté lâchement par le gant de fer de Colonna, le vieux pape fut sublime dans cette douleur farouche et muette dont il mourut. Aussi Dante, malgré sa juste inimitié pour Boniface, ne trouva ce jour-là que des anathèmes contre ces violences, et il s'écria: « Je vois les fleurs de lis entrer dans Alagni, et le Christ être captif dans la personne de son vicaire; il est une seconde fois livré à l'opprobre. Je vois renouveler la dérision du vinaigre et du fiel, et le Christ égorgé entre des voleurs [1]. »

Cette apparente contradiction se retrouve dans tout ce que Dante dit de Rome. Il témoigne à son égard les

[1] *Purgat.*, c. XX, 86.

sentiments les plus contraires: tantôt il lui adresse des louanges inspirées par un respect superstitieux et une mystique adoration, tantôt il lance contre elle les imprécations et les invectives; mais cette colère est encore de l'amour; elle naît chez lui du déplaisir qu'il ressent à voir Rome différente de ce qu'il voudrait qu'elle fût, et l'idéal que caressaient ses rêves les plus ardents rabaissé à une si triste réalité.

Rome était pour Dante le centre de l'histoire et de l'humanité, et non-seulement la Rome chétienne, mais la Rome antique. Comme plusieurs d'entre les pères, il voyait dans la conquête et la domination du peuple-roi un moyen dont s'était servi la Providence pour préparer l'unité catholique et la suprématie de la papauté. Il le dit dans le second chant de *l'Enfer* avec une netteté de langage qui étonne; il n'hésite pas à comparer Énée à saint Paul, tous deux transportés dans un monde invisible. Mais qu'on ne s'étonne point de ce rapprochement; car, si saint Paul fut le vase d'élection destiné à répandre sur la terre la foi et le salut [1], «Énée fut choisi dans le ciel pour être le père de Rome la sainte et de son empire, lesquels, pour dire le vrai, furent fondés dans la vue du siége où réside le successeur de Pierre [2]. »

Dante ajoute que, descendu aux enfers, Énée entendit des choses qui furent la cause de *son triomphe et du manteau papal*:

Di sua vittoria e del papale ammanto.

Il appelle le peuple romain le peuple saint, *popol*

[1] *Inf.*, c. II, 28.
[2] *Ibid.*, 20.

santo. On conçoit qu'une pareille manière de voir dut lui rendre le séjour de Rome comme un séjour sacré. Aussi écrivit-il dans le *Convito* : « Je pense fermement que les pierres de ses murailles sont dignes de respect, ainsi que le sol où elle est assise; plus encore qu'on ne le croit généralement. » Voilà de l'idolâtrie, et les enthousiastes les plus décidés de la ville éternelle ne sauraient aller au delà.

Mais il ne lance pas moins de terribles anathèmes sur la corruption de cette Rome pour laquelle il professe un religieux respect. Nulle part il ne le fait avec plus d'énergie que dans le vingt-septième chant du *Paradis* [1], il met dans la bouche de saint Pierre ces foudroyantes paroles : « Celui qui usurpe sur la terre ma place, oui, ma place qui est vacante aux yeux du Fils de Dieu, a changé le lieu de ma sépulture [2] en un égout d'infection et de sang. » Après avoir continué sur ce ton, qui fait pâlir les habitants des sphères célestes et Béatrice elle-même, saint Pierre annonce le secours que réserve à tous les maux de l'Eglise la sublime Providence, qui s'est servie de Scipion pour sauver la gloire de Rome; tant la liaison qu'il découvre entre les destinées de la Rome antique et celles de la Rome moderne est toujours présente à la pensée du poëte antique et chrétien.

Comment se fait-il donc que lui, qui a consigné dans son ouvrage les souvenirs de tous les lieux remarquables

[1] *Parad.*, c. XXVII, 22.

[2] Le mot *cimiterio*, employé par Dante, s'appliquait, dans la primitive église, aux lieux consacrés par les ossements des martyrs. L'église actuelle de Saint-Pierre est elle-même bâtie sur l'emplacement du cirque de Néron, où la tradition veut que l'apôtre ait été mis à mort, et où se trouvent encore aujourd'hui ses saintes reliques.

qu'il a visités, n'ait pas parlé des monuments romains? Rien n'allait mieux à son génie que la poésie de leurs ruines. On regrette et on ne saurait concevoir qu'il n'y ait pas dans *la Divine Comédie* quelques vers d'une tristesse et d'une majesté sublimes sur la masse immense et à demi écroulée de l'amphithéâtre, sur les aqueducs qui se dressent à travers les solitudes, comme les portiques abandonnés de Palmyre. Et pourtant Dante avait contemplé la ville de Rome et la muette campagne qui l'environne. Il cite un point de vue qu'aujourd'hui encore on indique aux étrangers comme l'un des plus favorables pour embrasser d'un regard l'ensemble de la ville éternelle; c'est le sommet de la colline appelée alors Monte-Malo [1], qui porte le nom de Monte-Mario, et sur laquelle se dressent les cyprès de la villa Mellini.

Et à cette époque combien Rome était plus riche en monuments de l'antiquité qu'elle ne l'est de nos jours! Robert Guiscard, il est vrai, avait fait, en 1084, cette irruption qui fut si funeste aux édifices des Romains, brûlant et ravageant tout, depuis Saint-Jean de Latran jusqu'au château Saint-Ange [2]. Mais nous savons que beaucoup de précieux restes de l'antiquité, maintenant détruits, subsistaient encore quand Dante écrivait, et même longtemps après lui.

En voyant ce qui a été détruit depuis le XV[e] siècle, on acquiert la triste conviction que les âges civilisés ont plus dépouillé Rome que les âges d'ignorance et que

[1] *Parad.*, c. XV, 109.

[2] « Hostiliter incendens et vastans a palatio Laterani usque castellum « Sancti Angeli. » (Romuald. Salernitan. *Chronicon Rerum It. hist.*, tom. VI.)—« Dux (Robertus) ignem exclamans, urbe accensa, ferro et flamma insistit. » (*Hist. Sicul. Rerum.* t. V.)

les architectes ont fait plus de mal en ce genre que les Barbares. Les Barbares n'en savaient pas assez et n'avaient pas assez de patience pour démolir des monuments romains; mais, avec les ressources de la science moderne et la suite d'une administration régulière, on est venu à bout de presque tout ce que le temps avait épargné. Il y avait, par exemple, au commencement du XVIe siècle, quatre arcs de triomphe qui n'existent plus; le dernier, celui de Marc-Aurèle, a été enlevé par le pape Alexandre VII. On lit encore dans le *Corso* l'inconcevable inscription dans laquelle le pape se vante d'avoir débarrassé la promenade publique de ce monument, qui, vu sa date, devait être d'un beau style. En outre, on a eu la fureur d'orner de marbres antiques les églises, presque toutes d'un goût détestable, bâties à Rome depuis deux cents ans. Ces églises font peine à voir, car chaque chapelle, chaque autel, chaque balustre rappelle un acte de vandalisme et de destruction. Ce qui a pu échapper achève maintenant de disparaître, transformé en coupes, serre-papiers et autres colifichets que tous les désœuvrés de l'Europe emportent au lieu des souvenirs et des études qui ne se vendent pas dans les magasins de curiosités de la place d'Espagne: heureux quand ils ne cassent pas le nez d'une statue ou la feuille d'un chapiteau pour voler bêtement un morceau de pierre! C'est le pillage en petit après le brigandage en grand. Du reste, les Romains eux-mêmes avaient donné l'exemple de ces voleries que la civilisation devrait proscrire. Les colonnes du temple de Jupiter Capitolin avaient été enlevées au temple de Jupiter Olympien.

Après avoir soulagé mon cœur par cette boutade, je

reviens à ma question. Comment se fait-il que Dante, imbu d'une vénération superstitieuse pour la Rome antique, n'ait pas parlé des antiquités de Rome?

Je sais bien que, si elles étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, elles étaient beaucoup moins en évidence. Le Colisée était une forteresse que l'empereur Frédéric III avait prise aux Frangipani pour la donner aux Annibaldi, et que le pape Innocent IV, en 1244, avait rendue aux Frangipani. Guelfe et gibelin tour à tour, comme tout le reste de l'Italie, le Colisée, en cet état, ne pouvait frapper les regards et l'imagination par ses gigantesques débris. Il en était de même de chaque ruine; le tombeau de Cecilia Metella était devenu un château fort alors aux mains des Caetani, et autour du château s'était formé un village avec son église, dont on a récemment retrouvé les restes. L'arc de Septime Sévère était obstrué par l'église de Saint-Sergius-et-Bacchus, à laquelle Innocent III, en 1179, avait concédé en toute propriété la moitié du monument.

Malgré cet état de choses, le silence de Dante n'en est pas moins surprenant. Quand il n'y aurait eu que les grandes lignes d'aqueducs qui sillonnent la campagne de Rome, on ne saurait comprendre qu'elles ne lui aient pas servi pour quelque majestueuse comparaison, pour quelque construction idéale dans le monde qu'il créait. Tout ce qu'on peut répondre, c'est que le sentiment des ruines n'existait pas alors. Ce sentiment est assez nouveau ; il ne se montre pas dans notre littérature avant Bernardin de Saint-Pierre, et s'est manifesté pour la première fois, avec toute sa poésie et toute

sa puissance, dans quelques pages du *Génie du Christianisme*.

Quand Dante peint les Barbares venus des contrées boréales et s'émerveillant à l'aspect de Rome [1], il fait un retour vers le passé, il ne parle pas de la Rome qu'il voyait, mais de Rome au temps de sa splendeur, quand elle dominait le monde [2]. Le seul reste d'antiquité romaine dont il soit fait, dans *la Divine Comédie*, une mention positive, est cette pomme de pin colossale en bronze placée aujourd'hui au Vatican sous l'abside de Bramante, et alors dans la cour entourée d'un portique au-devant de la vieille basilique de Saint-Pierre. Elle jouissait d'une certaine popularité; car, dans les peintures qui représentent Saint-Pierre dans son état ancien celle, par exemple, qui se voit à Saint-Martin, on a soin de rappeler l'existence de la *pigna*, et le peintre l'a mise dans l'intérieur de la basilique, à l'entrée de la nef, où elle n'a jamais été. Dante compare à cette énorme pomme de pin la tête d'un géant qu'il aperçoit à travers la brume dans le dernier cercle de l'enfer [3]. « Sa face me paraissait grosse et longue comme la *pigna*, de Saint-Pierre, à Rome, et les autres membres étaient en proportion. »

Remarquez toujours le même procédé pour rendre accessible à l'imagination ce qui semble devoir lui échapper. Ici Dante prend pour un point de comparaison un objet d'une grandeur déterminée; la *pigna* a onze pieds,

1 *Parad.*, c. XXXI, 31

2 Quando Laterano
« Alla cose mortali andò di sopra.

Quand le Lateran s'élevait au-dessus des choses mortelles. »

3 *Inf.*, c. XXXI, 60.

le géant devait donc en avoir soixante-dix : elle fait, dans la description, l'office de ces figures que l'on place auprès des monuments pour rendre plus facile à l'œil d'en mesurer la hauteur.

Je ne me serais pas arrêté aussi longtemps à la *pigna* si Dante n'en avait parlé, honneur dont beaucoup de débris du passé étaient bien plus dignes.

Le Vatican offre d'autres souvenirs de Dante qui méritent mieux de nous arrêter, souvenirs immortels, car ils ont été fixés par le pinceau de Raphaël dans les *Stanze*, et par le pinceau de Michel-Ange à la chapelle Sixtine.

Raphaël a bien jugé Dante en plaçant parmi les théologiens, dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, celui pour la tombe duquel a été écrit ce vers, aussi vrai qu'il est plat :

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

Parmi les docteurs, Dante a conservé la couronne de lauriers des poëtes ; mais on n'aurait pas besoin de cette indication pour reconnaître ce profil austère, ce visage maigre et pâle sur lequel ses contemporains croyaient lire les visions d'un autre monde. D'ailleurs Raphaël l'a aussi placé sur le Parnasse parmi les poëtes.

M. Ozanam a remarqué que *la Théologie* de Raphaël semble un divin portrait de Béatrice. Canova aussi a représenté Béatrice avec son voile et sa couronne de feuilles d'olivier :

Sotto candido vel cinta d'oliva
Donna m'apparve.

Vers que la main du sculpteur a tracés au bas de l'idéale et ressemblante figure pour laquelle il s'était inspiré de la poésie de Dante et de la beauté de Mme Récamier.

Michel-Ange n'a pas demandé à l'auteur de *la Divine Comédie* des inspirations aussi gracieuses que Raphaël ou Canova. Tout le monde sait que, dans *le Jugement dernier*, il a calqué son Charon sur celui de Dante. C'est bien le démon aux yeux ardents, aux *yeux de braise*, qui presse à coups de rame les ombres trop lentes[1]. Outre ce détail, évidemment emprunté, on sent dans toute la composition, empreinte d'un sentiment lugubre et terrible, l'action du poëte sur le peintre. Par son côté sombre et violent, le génie de Dante se mariait admirablement au génie de Michel-Ange, qui le lisait sans cesse et offrit de lui élever un tombeau à ses frais. Combien on doit déplorer la perte de cet exemplaire de *la Divine Comédie* dont l'auteur du *Jugement dernier* avait couvert les marges de dessins! Je regrette surtout l'*Enfer*; je doute que la verve fougueuse, le dessin hardi et vigoureux de Michel-Ange eussent pu rendre la suavité mélancolique du *Purgatoire*, sans parler des visions inexprimables du *Paradis*. Mais si le nom de Michel-Ange ne rassure pas complétement sur

[1] *Inf.*, c. III, 109.—Michel-Ange, en plaçant parmi les damnés un maître des cérémonies du pape dont il avait à se plaindre, a fait ce que faisait Dante et ce qu'avaient fait d'autres peintres de son siècle. Il y avait autrefois à Santa-Croce de Florence des peintures du Giotto et d'Orgagna dans lesquels figuraient au nombre des réprouvés, divers personnages de leur temps, entre autres Cecco d'Ascoli, probablement à cause de ses attaques contre Dante, ami du Giotto et inspirateur d'Orgagna, et en outre un quêteur de la commune de Florence, contre lequel un de ces peintres avait plaidé, ainsi que le notaire et le juge qui avaient favorisé l'adversaire de celui-ci.

le succès d'une pareille entreprise, que dire de la tentative de Pinelli, qui, pour avoir assez bien réussi à rendre, et encore d'une manière conventionnelle, les brigands des Abruzzes, les paysans de la campagne romaine ou les portefaix du Transtévère, s'est cru appelé à dessiner l'histoire romaine, à traduire avec son crayon l'Arioste, le Tasse et Dante? Qu'est-il arrivé? Ses personnages ne sont jamais ni d'anciens Romains, ni des chevaliers, encore moins des habitants du monde invisible; ce sont toujours des Transtéverins, et des Transtéverins de Pinelli.

Si l'on veut retrouver à Rome le génie de Dante dans de récentes peintures, il vaut mieux aller chercher près de Saint-Jean de Latran le casin, sur les murs duquel le prince Massimo a fait représenter, dans trois pièces différentes, des sujets tirés de Dante, de l'Arioste et du Tasse. Dante a été confié à Cornelius, l'Arioste à Schnor, le Tasse à Overbeck, les trois plus célèbres noms de cette école qui croit pouvoir remonter par une imitation savante à la naïveté du XVe siècle. Le talent des artistes allemands est plus certain que leur système. Quoi qu'il en soit, les fresques dont les sujets ont été empruntés à Dante m'ont paru les meilleures de celles qui décorent le casin Massimo. En effet, Dante convenait mieux que l'Arioste et le Tasse à une telle manière de traiter la peinture, lui, empreint réellement de la candeur sublime du moyen âge, tandis que les deux autres, dans leurs récits enchanteurs, ne nous montrent pas la chevalerie primitive, mais une chevalerie de la renaissance, et qui n'est elle-même qu'une renaissance de la chevalerie.

Dante, disent les biographes, fut chargé par la république de diverses missions auprès de la cour de Naples; mais on ne voit dans ses vers presque aucune trace de son séjour dans le midi de l'Italie.

Un mot sur le mont Cassin[1], où il avait probablement logé et peut-être entendu raconter cette vision du frère Albéric, dont on retrouve quelques traits reproduits dans sa grande composition; un mot sur le mont Cassin, voilà tout ce qu'on peut relever chez lui de souvenirs pittoresques au delà de Rome. Les campagnes élyséennes, les radieux horizons, ne parlaient pas à l'imagination pensive et grave du Florentin, et la molle et brillante Parthénope ne lui a pas inspiré un vers.

ORVIETO ET BOLOGNE.

Bien que Dante n'ait point parlé d'Orvieto, en passant par cette ville, on est forcé de penser à lui. Les admirables fresques du *Jugement dernier*, par Lucas Signorelli, offrent plusieurs détails qui rappellent certaines peintures de Dante. Ici, comme à la Sixtine, la barque pleine de damnés ressemble à celle où Charon les pousse pêle-mêle à coups de rame. Des anges jettent gracieusement des fleurs, comme d'autres anges les répandent en nuage autour de Béatrice[2]. Mais ce qui est exactement copié d'un vers de Dante, c'est le groupe célèbre dans lequel on voit un démon emporter à tire-d'aile, sur son épaule, une pécheresse[3]. « Et je vis venir der-

[1] *Parad.*, c. XXII, 37.
[2] *Purg.*, c. XXX, 30.
[3] *Inf.*, c. XXI, 31.

rière nous un diable noir. Ah! comme il me semblait terrible! Les ailes étendues et le pied léger, il emportait fièrement un pécheur sur son épaule pointue, et le tenait fortement attaché par les nerfs des pieds. »

Michel-Ange passe pour avoir imité quelques traits de l'étonnante composition de Lucas Signorelli, dont le style, singulièrement hardi pour le temps, devance d'une manière frappante le style du grand dessinateur florentin. Il est naturel que celui qui a pu deviner d'avance et peut-être inspirer le génie de Michel-Ange se soit empreint de l'esprit de Dante et soit comme un intermédiaire entre ces deux génies de même trempe.

Les populations de la Romagne comptent parmi les plus énergiques de l'Italie. Ici on ose prononcer en public le nom de la liberté, dont le désir est dans tous les cœurs. Les Romagnols d'aujourd'hui donnent un honorable démenti à ce vers que Dante adressait à leurs ancêtres :

O Romagnols changés maintenant en bâtards[1] !

Les villes industrielles et paisibles que traverse une très-belle route, Forli, Faenza, Imola, étaient au temps de Dante, autant de petits Etats continuellement en guerre, et passant tour à tour, comme les anciennes villes de la Grèce, des orages de la démocratie aux mains de quelque petit tyran. Elles étaient en paix au moment où Dante place son merveilleux voyage; mais il savait ce que valait cette paix et ce qu'elle pouvait durer, et il s'exprime à ce sujet avec une amertume d'autant plus expressive qu'elle est plus con-

[1] O Romagnoli tornati in bastardi!

tenue. « La Romagne, dit-il à Guido de Montefeltro, n'est et ne fut jamais sans guerre *dans le cœur de ses tyrans,* mais je n'en ai laissé aucune déclarée à cette heure[1]. »

A propos de la ville de Césène et de sa position topographique, Dante fait encore une application remarquable de ce sentiment des localités qui ne l'abandonne jamais, et auquel il doit de mêler si fortement dans sa poésie les idées abstraites avec les choses sensibles, les réflexions morales ou politiques avec la nature du sol et la physionomie des lieux ; il dit de Césène : « La ville dont le Savio baigne le flanc, comme elle est assise entre la plaine et la montagne, vit entre la tyrannie et la liberté[2]. » Je ne sais si Césène n'a point subi la loi commune qui a fait descendre tant de villes d'une hauteur dans un lieu plus bas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit dit sans allusion au gouvernement pontifical, elle m'a paru plutôt dans la plaine que sur la montagne.

Si Dante se montre sévère pour la Romagne, telle qu'elle était au moment où il écrivait son poëme ; si, fidèle à son habitude de décrire le pays géographiquement, et de tracer, pour ainsi dire, la carte de ses haines, il dit que dans le pays situé entre le Pô, l'Apennin, la mer et le Reno, tout est *plein de troncs venimeux,* il fait un éloquent éloge des Romagnols de l'âge précédent; il demande ce qu'est devenue « la race loyale qui habitait le pays où les cœurs sont maintenant si félons. » Il célèbre l'ancienne chevalerie dans des vers qui res-

[1] *Inf.*, c. XXVII, 37.
[2] *Ibid.*, c. XXVII, 52.

pirent toute l'élégance et toute l'urbanité des mœurs chevaleresques, dont il déplore la perte, et semblent avoir inspiré le début de *Roland furieux* à l'Arioste, qui a emprunté à Dante la moitié de son premier vers :

Le donne, i cavalier.....[1]

Derrière ses souvenirs *du bon temps* se cache une prédilection secrète pour les mœurs féodales et l'existence féodale de l'Italie. Dante était aristocrate ; dans sa colère contre la démocratie florentine, il vantait le temps qui avait précédé le triomphe de cette démocratie, il regrettait l'*ancien régime ;* le même sentiment lui a dicté ces gracieux retours vers les mœurs chevaleresques de la Romagne, et son admirable peinture des vieilles mœurs de Florence.

Quant à Bologne elle-même, il n'en est pas question dans *la Divine Comédie ;* pourtant Dante y est certainement venu : il peint d'une manière trop précise pour ne l'avoir pas contemplé l'effet que la tour penchée de Bologne, appelée *Garisenda,* produit sur celui qui est placé sous la face inclinée de la tour. Voici à quelle occasion.

Dante a creusé au plus profond de son enfer un enfer particulier, réservé aux traîtres. Pour expliquer comment il a pu descendre dans ce dernier abîme, il suppose qu'Antée, un des géants révoltés contre le ciel, le prend dans sa main, avec Virgile, et se baissant, les dépose tous deux à ses pieds.

Sans doute, Dante a voulu, par cette singulière invention, frapper l'imagination du lecteur, lui ensei-

[1] *Orlando furioso,* c. I, v. 1.

gner la distance qui sépare des autres crimes le plus odieux de tous, le crime dont il avait été plus particulièrement victime. Pour mesurer cette distance, il ne lui a pas fallu moins que la taille d'un géant.

De plus, pour rendre sensible le mouvement formidable du colosse s'abaissant ainsi vers les profondeurs de l'enfer, le poëte a fait, comme en tant d'autres endroits de son poëme, un emprunt à la réalité physique : il a pris pour objet de comparaison un objet déterminé, un monument célèbre en Italie, la tour de la Garisenda ; il compare donc l'impression produite sur lui par le géant qui se penche, à l'effet qu'un nuage, passant au-dessus de cette tour et venant du côté vers lequel elle s'incline, produit sur le spectateur placé au-dessous d'elle. C'est alors la tour qui semble s'abaisser de toute la vitesse du nuage. L'image est colossale comme elle devait l'être, et en même temps elle a cette exactitude matérielle que Dante recherche toujours avec tant de soin, et au moyen de laquelle il parvient à peindre le monde idéal à l'imagination et aux sens aidés du souvenir.

Dante eût choisi le célèbre campanile de Pise, illustré depuis par le génie d'un autre grand Florentin, de Galilée[1], si le monument eût existé de son temps ; mais il ne fut achevé qu'après la mort du poëte, et la Garisenda de Bologne date de 1110.

[1] Galilée fit ses premières expériences de la pesanteur en jetant différents corps du haut de la tour de Pise. On dit aussi que les oscillations d'une lampe suspendue dans la belle cathédrale de cette ville donnèrent à l'illustre physicien la première idée de ses observations sur le pendule. On ne trouve guère qu'en Italie les recherches de la science moderne liées ainsi aux productions merveilleuses de l'art et de la religion du moyen âge.

On a dit de ces deux *tours penchées* qu'elles avaient été ainsi construites à dessein ; mais cette opinion est aujourd'hui généralement abandonnée, là où on avait vu un tour de force de l'art, il ne faut voir qu'un accident produit par la nature du terrain. Les deux tours ne sont point d'aplomb. Les trous pratiqués pour placer les échafaudages de construction présentent la même inclinaison que le reste du monument[1]. Au reste, le fait est loin d'être aussi rare qu'on le suppose. Dans la façade de la cathédrale qui est à côté de la tour de Pise, deux arcades accusent aussi par leur inclinaison une légère dépression du sol. Dans la même ville, le clocher de Saint-Nicolas penche évidemment, et ce n'est pas seulement à Pise et à Bologne qu'on voit des clochers et des tours qui penchent, mais encore à Ravenne, à Venise et ailleurs, principalement dans les lieux où le terrain, comme celui de ces deux dernières villes, a peu, de consistance, et pour cette raison a pu fléchir inégalement sous le poids des édifices. Le dôme de Saint-Pierre de Rome lui-même n'est pas parfaitement vertical. La tour de Pise et la Garisenda sont donc un peu moins merveilleuses qu'on ne les a faites, mais il reste à leurs noms assez de poésie et de gloire, puisqu'ils rappellent les noms de Dante et de Galilée.

On peut voir à Bologne comment la tradition du moyen âge catholique, dont Dante est dans la poésie un si admirable représentant, était perdue dans l'art à l'époque où florissait cette école de Bologne qui, malgré tout son mérite, ne fut qu'une brillante décadence. Dans

[1] *Morona Pisa illustrata*, tome I, pag. 260. — *Guida di Bologna* de 1825, page 292.

l'église de Saint-Pétrone, bâtie au XIV[e] siècle, est une peinture de l'enfer dans laquelle on sent encore une inspiration analogue à l'inspiration dantesque ; mais dans l'église de Saint-Paul, construite en 1611, les tableaux qui expriment l'état des âmes dans l'autre vie ont un tout autre caractère. Le purgatoire du Guerchin n'est plus la montagne expiatoire dont les rampes symboliques expriment les divers degrés par lesquels l'âme s'élève en se purifiant; on voit seulement quelques figures nues, tendant les bras du milieu des flammes dans lesquelles elles sont plongées, selon la donnée vulgaire qu'en Italie on trouve reproduite à chaque pas, pour exciter par cette représentation la dévotion des plus simples fidèles. Quant au paradis de Louis Carrache, le Bolonais n'a point lutté contre la difficulté, qui eût été grande, j'en conviens, et dont a rarement triomphé Flaxman lui-même, de traduire aux yeux ce mystique paradis que Dante a composé de lumière, d'harmonie et d'amour. Au lieu des chœurs resplendissants que forment dans la troisième *Cantica* les esprits bienheureux, Louis Carrache s'est borné à peindre des anges jouant de divers instruments. Ces anges sont de beaux jeunes gens fort appliqués à une leçon de musique ; l'un d'eux est armé d'un énorme trombone; c'est un concert d'amateurs beaucoup plus qu'un concert du paradis.

Je ne nie point le mérite de ces deux tableaux, je ne nie point que les âmes en purgatoire du Guerchin et les anges de Louis Carrache ne soient très-agréables à regarder ; je constate seulement que la vieille inspiration dantesque était entièrement oubliée de l'école bolonaise.

Quoi qu'on ait dit du paganisme de Michel-Ange et de Raphaël, il n'en est pas de même dans leurs compositions. J'ai eu occasion de rappeler combien Michel-Ange était pénétré de l'esprit de Dante ; et dans un petit tableau de Raphaël on voit les hypocrites punis comme dans *l'Inferno*, par le supplice des chapes de plomb. La chaîne traditionnelle de l'art du moyen âge se continue donc jusqu'à ces grands peintres, et son dernier anneau va s'attacher à leurs pieds. Hommes du XVIe siècle, ils tiennent donc encore à ce moyen âge que l'époque de la perfection ne saurait faire oublier, mais qui ne doit point rendre injuste pour elle : la nuit a ses beautés, le jour a le soleil.

MANTOUE.

Mantoue est pour Dante la patrie de Virgile, la patrie de celui qu'il a choisi pour son guide dans la première partie de son voyage, et qu'il proclame son *maître en l'art d'écrire*; de là l'importance que Dante donne à cette ville, de là le long récit des mythologiques aventures de la prophétesse Manto, fondatrice fabuleuse de Mantoue et mentionnée ailleurs parmi les devins qui marchent la tête tournée en arrière.

Aujourd'hui Mantoue est encore pleine du souvenir de Virgile. Selon la tradition, Charles Malatesta jeta dans le Mincio une statue qui était sur la place du marché *dell' Erbe*, et que le peuple avait coutume de couronner le jour de la naissance du poëte. Cette tradition paraît reposer sur un fait vrai, mais altéré : à savoir que ce Malatesta transporta le buste de Virgile dans le lieu où

s'administrait la justice, et qui s'appelait ici, comme à Padoue, à Vicence et ailleurs, *sala della ragione*, ce qui ne veut pas dire salle de la raison, mais salle des délibérations, salle du conseil.

Cette barbarie, vraie ou supposée de Malatesta inspira une violente invective latine à Vergerius, homme savant du XVe siècle. Pour un érudit de la renaissance, toucher à une statue de Virgile, c'était profanation et sacrilége.

On montre dans le musée le buste de cette statue que Malatesta aurait jetée dans le Mincio.—Mais plus la tradition est douteuse, plus l'ardeur avec laquelle elle a été embrassée, au point d'imposer aux historiens, prouve quel sentiment de vénération, pour ne pas dire de superstition, Mantoue a conservé pour Virgile.

Tout est virgilien à Mantoue; on y trouve la typographie virgilienne, et la place Virgilienne, aimable lieu qui fut dédié au poëte de la cour d'Auguste par un décret de Napoléon.

Dante a caractérisé le Mincio par une expression exacte, énergique selon son habitude[1]:

> Non molto ha corso che trova una lama
> Nella qual si *distende e l'impaluda.*

mais qui n'a pas la grâce de Virgile:

> Ubi tardis ingens flexibus errat
> Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.

La brièveté expressive et un peu sèche du poëte florentin, comparée à l'abondance élégante de Virgile,

[1] *Inf.*, c. XX, 79

montre bien la différence du style de ces deux grands artistes peignant le même objet.

Du reste, le mot *impaluda* rend parfaitement l'aspect des environs de Mantoue. En approchant de cette ville, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat; des prairies marécageuses s'élève presque constamment une brume souvent fort épaisse. Par moments on pourrait se croire en Hollande.

Tout l'aspect de la nature change : au lieu des vignes on ne voit que des prés, des prés virgiliens, *herbosa prata*. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette douce campagne, sous ce soleil fréquemment voilé.

Je suis allé voir le très-douteux berceau de Virgile, Pietola, parce que Dante l'a nommé dans ses vers[1]; mais c'était affaire de conscience, voilà tout. Pour être sensible à l'effet des lieux illustres, je veux autre chose que leur nom. La moindre trace d'un grand homme m'émeut, mais encore faut-il que cette trace existe; je ne saurais m'enthousiasmer en présence d'un village parfaitement semblable à un autre, parce que certains antiquaires affirment que dans ce village est né Virgile. L'aspect du pays m'intéresse, car je le retrouve dans la poésie des *Bucoliques*, mais je n'y retrouve pas les rues et les maisons modernes de Pietola. A Pietola, rien ne parle de Virgile qu'une hypothèse scientifique, et il m'est impossible de m'attendrir sur une hypothèse.

Un autre poëte de Mantoue est mentionné par Dante, c'est le fameux Sordello dont la biographie, remplie d'aventures merveilleuses, montre tout ce que la légende

[1] *Purg.*, c. XVIII, 83.

pouvait faire de la vie d'un troubadour. Il doit sans doute à cette célébrité mensongère, et au lieu de sa naissance, l'honneur d'avoir été mis dans *la Divine Comédie* en rapport avec son compatriote Virgile. Le hasard qui leur a donné le même berceau a fourni à l'auteur du *Purgatoire* une des plus belles scènes de la seconde *Cantica*[1].

Sordello se tenait à l'écart immobile et fier,

A guisa di leon quando si posa.

Virgile s'approche pour lui demander la route. Sordello ne répond point, mais interroge les voyageurs sur leur patrie. Virgile prononce le nom de Mantoue. Aussitôt le troubadour mantouan s'écrie : « Je suis Sordello de ton pays. » — Et ils s'embrassent tendrement. Témoin de cet empire du sentiment de la patrie sur deux nobles cœurs, Dante adresse à l'Italie, déchirée par les factions, l'imprécation éloquente et si connue :

Ahi serva Italia, di dolore ostello, etc.

Le palais Sordello occupait à Mantoue une grande partie du terrain où est aujourd'hui la place Saint-Pierre.

VÉRONE.

Voilà enfin une ville italienne à laquelle Dante n'a point dit d'injures. Elle a dû cette exception presque unique à l'hospitalité qu'elle lui a donnée. Il a reconnu et célébré cette hospitalité en vers magnifiques : « Ton premier refuge et ton premier asile sera la courtoisie

[1] *Purg.*, c. VI, 66.

de ce grand Lombard qui dans ses armes porte sur une échelle le saint oiseau (l'aigle)[1]. »

La puissante famille des Scaliger, tyrans de Vérone, donna aux Malaspina, aux Guidi, aux Polentani, l'exemple d'un accueil généreux, qui est leur principale gloire dans la postérité

Can Grande, le plus illustre des Scaliger, faisait de son palais un refuge et un asile pour tous ceux que les révolutions politiques avaient bannis de leur patrie. Soignant les imaginations des proscrits dont il recueillait l'infortune, il avait fait représenter dans les divers appartements qui leur étaient réservés divers symboles analogues à leur destinée : pour les poëtes les Muses, Mercure pour les artistes, le paradis pour les prédicateurs, pour tous l'inconstante Fortune.

Une courtoisie aussi délicate envers le malheur et le talent fait honneur à cette famille héroïque et barbare, dont l'histoire est pleine de crimes et de grandes actions, comme celle des autres petits souverains italiens de la même époque. Les noms singulièrement vulgaires des Scaliger semblent annoncer des mœurs brutales et sauvages. Il est curieux de trouver une recherche d'hospitalité pareille chez des princes qui s'appellent Mâtin premier, Mâtin second, le Grand Chien (*Can Grande*). Ces *Mâtins* de Vérone, comme les *Mauvaises-Têtes* (Malatesta) de Rimini, devançaient glorieusement le rôle dont on a trop exclusivement fait honneur aux Médicis.

Il devait arriver parfois à ces chefs guerriers d'être infidèles à ce rôle, si nouveau et si étranger pour eux,

[1] *Parad.*, c. XVII, 70.

de protecteurs des arts et du génie, comme il arrivait à Théodoric d'oublier un beau jour son rôle de civilisateur, et d'envoyer Symmaque et Boëce au supplice. C'est probablement à des retours pareils que font allusion certaines anecdotes populaires conservées par les biographes ou les *nouvellistes*. Ainsi un jour, dit-on, Can Grande demanda insolemment à Dante comment il se faisait que lui, personnage si docte et si inspiré, plût moins qu'un bouffon dont les facéties divertissaient beaucoup la cour de Vérone. Dante répondit fièrement : « Ceux-là se plaisent qui se ressemblent. »

Le fait est peu certain ; mais ce qui est probable, c'est que l'illustre et ombrageux exilé dut par moments souffrir de sa situation auprès de ses redoutables hôtes. Il a déposé le souvenir de ses amertumes dans les vers admirables et tant de fois cités :

Tu proverai..... etc.[1]

Mais il faut remarquer que, par un noble sentiment de reconnaissance, Dante n'a exprimé qu'une plainte générale sans désigner personne ; car je ne puis croire qu'il ait caché sa vengeance dans un jeu de mot[2], allusion sans dignité qui gâterait pour moi les beaux et simples vers du poëte.

L'empreinte gigantesque des Scaliger est encore sur Vérone, où ils ont régné plus d'un siècle. C'est l'un

[1] *Parad.*, c. XVII, 58.
« Tu connaîtras combien le pain de l'étranger est amer, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. »

[2] Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.

Dans ce vers, le mot *scale* serait une allusion maligne au nom et aux armes de Scaliger.

d'eux, Can Grande II qui a bâti en trois ans le castel Vecchio, cet édifice encore debout et intact avec ses énormes murs de brique presque sans fenêtres et ses deux grandes tours carrées, forteresse colossale du moyen âge.

Dans plusieurs églises, on voit des tombes qui portent sculptée l'*échelle,* armoirie parlante des *Scaliger* et symbole de l'ascension rapide de leur fortune; ils y joignaient l'aigle impérial, le saint oiseau, comme dit Dante, c'est-à-dire l'oiseau des Césars, ces représentants sacrés de Dieu sur la terre, selon le système politique de gibelinisme mystique et providentiel que l'exilé s'était fait.

Il y a à Vérone une rue de la Scala, une place de la Scala, et une église qui s'appelle *Santa-Maria della Scala.* Enfin les monuments funèbres des Scaliger sont un des restes les plus imposants et les plus curieux du moyen âge, et laissent bien loin derrière eux le fabuleux tombeau de Juliette.

L'art gothique n'a rien de plus riche et de plus hardi que trois de ces mausolées. Le plus simple est consacré à Can Grande, l'hôte de Dante, les deux autres à deux princes de sa race : ceux-ci, plus somptueux, plus magnifiques, d'un plus beau travail, attestent que l'art a marché avec le XIVe siècle. Tous trois représentent un personnage couché sur un tombeau. Ce tombeau est formé d'un tabernacle entouré de colonnes, de statues, de pinacles, et au sommet s'élève la statue équestre du glorieux défunt, double image du repos et de l'action, de l'action indomptable qui semble s'élever au-dessus de la mort et la dominer par une apothéose chevaleresque et guerrière

Le plus splendide de ces monuments est consacré à Can Signorio, le dernier de cette famille, mort de la poitrine en 1375, à l'âge de trente-cinq ans. D'après une tradition peu probable, qui ajoute à ce lieu funèbre une poésie terrible, Can Signorio aurait tué son frère[1], celui-là même qui repose auprès de lui.

Ce serait de la tragédie toute faite que ces frères ennemis ainsi en présence durant les siècles, cette race puissante succombant sous la malédiction du sang, et le fratricide frappé de langueur, atteint de la maladie de nos générations débiles, et par elle expiant les crimes de la force. Cette tragédie serait l'œuvre de la tradition populaire. Elle s'y entend cette Melpomène; elle a composé les plus grands sujets de la tragédie antique et de la tragédie moderne, elle a créé *OEdipe, Macbeth* et *le Cid.*

Près des tombeaux des Scaliger, on montre leur palais. Ce palais, celui où Dante a vécu, celui où il a peut-être écrit les vers qui prophétisaient leur grandeur, reste là pour être témoin de leur néant.

Dante parle d'une porte du *Palio.* On nommait ainsi un morceau de drap vert qui était le prix d'une course exécutée près de l'une des portes de Vérone, par des hommes nus, le premier jour de carême. Cet usage remontait probablement au paganisme, comme les courses

[1] Ce frère mourut en 1351; le meurtrier n'aurait eu alors que onze ans. Probablement cette légende repose sur une confusion. Un autre Scaliger, plus ancien, a son tombeau dans le même lieu; celui-ci fut en effet assassiné, non par son frère, mais par un certain Scaramello. Ce meurtre eut lieu sous un arceau, qui s'appelle encore aujourd'hui *il Barbaro;* au-dessus de cet arceau de sanglante mémoire, on a placé l'image du docte et paisible Scipion Maffei.

de femmes nues, qui eurent lieu assez tard dans le midi de la France. Le moyen âge avait poussé loin la tolérance de certains usages païens, auxquels il avait même donné une place parmi les cérémonies chrétiennes. La course peu édifiante du *Palio* solennisait étrangement le commencement du carême. C'était un bizarre empiétement du carnaval sur le temps consacré à la pénitence. Dante avait été témoin de ce singulier spectacle pendant son séjour à Vérone. Il y fait allusion dans le xv[e] chant de l'*Enfer*, pour peindre la fière attitude de son maître Brunetto Latini rejoignant ses compagnons de supplice qui marchent sous la pluie de feu [1]. « Il semblait être parmi ceux qui courent le drapeau vert dans la campagne près de Vérone. On l'eût pris, non pour celui qui est vaincu, mais pour celui qui triomphe. » Une porte de Vérone porte encore le nom de porte du *Palio*, en mémoire de ces anciennes courses du moyen âge. C'est un des beaux ouvrages de San-Micheli. Je la cherchai longtemps et me perdis au milieu des vastes fortifications qui entourent la ville, demandant la porte du *Palio* aux factionnaires autrichiens, mauvais ciceroni pour les antiquités dantesques; mais ils étaient excusables, car le nom historique de la porte que je cherchais est remplacé aujourd'hui par le nom insignifiant et vulgaire de la *Stupa*.

La légende qui se forme autour du souvenir des grands hommes s'attache surtout aux lieux qu'ils ont habités. Ainsi, on assure que dans l'église de Sainte-Anastasie Dante soutint, en 1320, une thèse sur l'eau et sur le feu; de même, Boccace raconte qu'à Paris il pro-

[1] *Inf.*, c. XV, 121.

posa de disserter en énonçant le pour et le contre sur douze sujets différents. Si ces faits ne sont pas certains, ils montrent que Dante passait auprès de ses contemporains pour un grand philosophe et surtout un puissant dialecticien [1]. C'était en effet une de ses principales prétentions. On ne trouve dans *la Divine Comédie* que trop de passages où le langage du poëte a bien de la peine à se défendre des habitudes du scolastique; et, dans le *Convito*, il dit positivement qu'après avoir perdu Béatrice, ayant lu la *Consolation* de Boëce, la philosophie personnifiée dans ce livre se confondit avec le souvenir de la jeune fille adorée [2]. Quoi qu'il en soit, la thèse de Sainte-Anastasie n'a rien d'invraisemblable. Dante savait toute la physique de son temps; il se plaît à faire montre de ses connaissances en ce genre. Il a même décrit, dans *le Paradis*, une expérience de catoptrique, seulement la date embarrasse; en 1320, il remplissait à Venise une mission que lui avaient donnée les Polentani de Ravenne, et à cette époque il était plus occupé de diplomatie que de science. C'est pour cela que j'ai rapporté ce fait à la légende plutôt qu'à l'histoire.

On éprouve pour la lignée des grands hommes un intérêt qui n'est pas sans mélange d'une sorte de dé-

[1] Paris ne doit pas être exclu d'un voyage dantesque. On sait que notre poëte vint dans la rue du Fouarre, *degli strami*, entendre professer un théologien qu'il nomme Sigieri.—M. V. Leclerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, et si profondément versé dans l'histoire littéraire du moyen âge, a retrouvé, par des recherches très-ingénieuses, le Siger dont parle le Dante. Cette découverte avait échappé à tous les commentateurs italiens. Il est bien qu'elle appartienne à un érudit français. Voy. *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 36-127.

[2] *Convito*, édit. de Venise, 1741, page 85.

dain; on leur en veut presque de porter un nom que personne ne devrait porter après celui qui en a fait la gloire. Il déplaît à la postérité que ce nom, propriété de l'homme célèbre, descende à sa race obscure; l'héritage semble une usurpation. Il n'y a pour l'imagination qu'un Dante Alighieri; pourtant il y en a eu plusieurs dans la réalité. La famille du poëte se fixa à Vérone et s'y maintint pendant deux ou trois générations. Le dernier rejeton de la ligne masculine qui provenait du grand poëte a fait élever, dans une chapelle de l'église de San Fermo, deux monuments à deux fils de Dante. Sur l'un des tombeaux on lit : A Pierre Alighieri Dante III, savant dans le grec et le latin, époux incomparable;—sur l'autre : A Louis Alighieri Dante IV, jurisconsulte orné de toutes les vertus.—Malgré ces pompeuses épitaphes, et bien que l'un des deux frères fût un époux incomparable, titre auquel son père n'eût peut-être osé prétendre, on n'est pas fâché de savoir que la famille a fini avec ces savants hommes, et qu'on n'est pas exposé à rencontrer le *signore* Dante enseignant les racines grecques ou les Institutes. Une seule chose me plaît dans les inscriptions funéraires que je viens de rapporter, c'est le chiffre placé après le nom illustre : Dante III, Dante IV; on dirait une dynastie [1].

Les filles de Dante moururent religieuses à Vérone; j'aime mieux cette fin que l'autre. La réputation est mesquine après la gloire. Il n'y a qu'un moyen de se tirer de là; c'est de s'humilier avec bonheur devant la

[1] Un sentiment pareil animait le comte Nogarola quand il écrivait à un des fils de Dante, provéditeur à Vérone, en 1330 : « Quum vero « in summo honore haberetur Dantes præclarus auctor *nobilitatis* « *tuæ*. »

renommée paternelle, de s'écrier comme Hippolyte et Louis Racine :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Mais l'obscurité du cloître ne messied pas à un nom entouré du respect de la postérité. Un tel nom se cache noblement dans les saintes ténèbres du sanctuaire. Ce n'est pas descendre de la gloire que s'élever à Dieu.

Une de ces traditions sans preuves dont j'ai parlé plus haut veut que *le Purgatoire* ait été composé à Gargagnano, près de Vérone. *Le Purgatoire* fut probablement écrit par Dante à plusieurs reprises, dans les diverses contrées où le porta successivement l'exil. Mais j'aurais visité avec respect cette habitation où la comtesse Serego Alighieri avait rassemblé une bibliothèque des plus rares et des meilleures éditions du grand poëte, si cette dame, qui avait dans les veines du sang des Alighieri, eût encore vécu. Les regrets touchants que lui a consacrés M. Valery combleront cette lacune de mon pèlerinage. C'est aussi à lui que je renvoie pour l'éboulement indiqué par Dante dans la vallée de l'Adige[1], et que les commentateurs n'ont pas retrouvé avec certitude. J'aurais été curieux d'examiner la question, qui était de mon ressort. Malheureusement pour moi, comme je me disposais à me rendre sur les lieux, l'état de ma santé me força de tourner brusquement le dos aux Alpes, et d'aller, bon gré mal gré, chercher les traces de Dante dans une partie plus méridionale :

[1] *Inf.*, c. XII, 4.

Qual è quella ruina che nel fianco,
Di qua da Trento l'Adige percosse, etc.

Del bel paese dove il sì suona.

Par la même raison, je n'ai pas visité le pont naturel de Vija, qu'on dit avoir servi de modèle à Dante pour la construction de ses ponts infernaux. Mais il est dans Vérone même un monument qui a pu lui fournir le type de son enfer tel qu'on peut le voir représenté en tête de presque toutes les éditions italiennes. Ce grand entonnoir, dont l'intérieur est bordé par des gradins concentriques, séjour des différentes classes de damnés, offre une frappante ressemblance avec le célèbre amphithéâtre de Vérone. Si Dante l'a contemplé comme moi du sommet, par un beau clair de lune qui dessinait avec netteté les formes du monument, tandis que la dégradation insensible de la lumière semblait en creuser les profondeurs, il est très-possible que ce spectacle l'ait aidé à tracer la configuration intérieure de *l'Enfer*.

Avant de quitter Vérone, j'y ai fait le soir une promenade qui me laissera un long souvenir. Je suis allé contempler le château-fort bâti par les Scaliger. Une des tours était éclairée par la lune, l'autre élevait sa masse noire dans l'ombre. La lune brillait aussi sur l'arche du pont qui conduit au château, cette arche, la plus grande, dit-on, qui soit en Europe, et les créneaux gibelins, dont l'échancrure se reflétait dans les eaux rapides et bruyantes de l'Adige. Puis je suis venu de la forteresse des Scaliger vers leur tombeau. Les pyramides de sculptures et de colonnes étaient plongées dans la nuit, tandis que les figures équestres, blanchies par la lune, semblaient planer dans les airs comme le coursier-spectre de Lénore ou comme le cheval blanc de la Mort dans l'Apocalypse.

La tradition sanglante m'est revenue à la mémoire en regardant scintiller les étoiles au-dessus de ces cavaliers de marbre ; il m'a semblé qu'ils se mettaient en mouvement et que le fratricide poursuivait son frère à travers les airs dans le silence de la nuit. Bientôt l'illusion a cessé, et j'ai senti que tout, dans ce lieu funèbre, était immobile et froid, l'image des morts comme leur cendre, la pierre de leur armure comme la pierre de leur tombeau.

PADOUE.

Le premier monument que je rencontrai à Padoue n'est pas mentionné par la *Guida* de cette ville ; il y jouit cependant, comme on va voir, d'une certaine popularité. Je cherchais le *Santo* (église de Saint-Antoine), quand j'avisai au coin d'une rue un grand tombeau romain soutenu par quatre tronçons de colonnes et surmonté par une voûte en brique, au sommet de laquelle poussaient quelques touffes d'herbe comme sur une ruine. J'interrogeai un savetier qui s'était établi sous la coupole funèbre. Il ne me répondit pas comme un savetier de Rome à qui je demandais une adresse : *Anima mia, non so ;* sa réponse, moins tendre, fut plus satisfaisante. J'appris par lui que je voyais la tombe d'Anténor, fondateur de Padoue. J'aurais pu l'apprendre par une inscription gravée sur le monument et qu'à la forme des lettres je jugeai du XIIIe ou du XIVe siècle. Un café voisin a pris pour enseigne *à l'Anténor*. Voilà donc la célébrité du fondateur de Padoue, populaire au moyen

âge et populaire aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que Dante ait appelé les Padouans *Antenori*[1].

Mais au moyen âge Anténor avait encore une autre réputation moins honorable, et celle-là il la devait au romanesque historien de la prise de Troie, qui, sous le pseudonyme de Darès le Phrygien, jouissait alors d'une immense célébrité, remplaçait Homère qu'on ignorait et Virgile dont on connaissait mieux les tours de sorcellerie que les vers. Darès inspirait une grande confiance, car il avait pris part aux événements qu'il racontait, exactement comme l'évêque Turpin aux guerres de Charlemagne. Selon Darès le Phrygien, Anténor, ainsi qu'Énée, qui n'était plus le *pius Æneas*, avaient trahi leurs compatriotes en livrant la porte de Scée; on expliquait ainsi comment ils avaient échappé au désastre général[2].

Chose étrange! Dante, en ce qui concerne Anténor, ne s'en est point tenu au récit de Virgile, de Virgile son guide, son maître, duquel il dit avoir appris l'art des vers, et qu'il n'entendait pas toujours très-bien[3]. Il a reproduit la tradition qui fait d'Anténor un traître, il a

[1] *Purgat.*, c. V. 75.

[2] Peut-être aussi était-ce une allusion à quelque arrangement d'Énée avec les Grecs, car les Grecs ont certainement pris Troie; mais il n'est pas sûr qu'ils l'aient détruite. Un vers de l'*Iliade* (chant XX) dit qu'Énée et ses descendants y règneront à jamais. Le sujet de l'*Énéide* serait donc entièrement imaginaire et n'aurait d'autre fondement que la vanité nationale des Romains.

[3] Dante a fait un singulier contre-sens en traduisant ce vers célèbre:

Quid non mortalia pectora cogis
Auri *sacra* fames.

Le mot *sacra* l'a trompé, et il a cru qu'il s'agissait ici de l'invention des arts, à laquelle l'homme a été conduit par le besoin de se nourrir.

même appelé l'enfer des traîtres *Antenora*. C'est une preuve remarquable de la vogue et de l'empire qu'avaient les versions romanesques de la guerre de Troie qu'ont suivies Boccace, Chaucer et Shakspeare[1]. Cependant la tradition populaire de Padoue, quelque fabuleuse qu'elle puisse être, est restée plus purement virgilienne et classique. Par respect pour le fondateur mythique de la ville, elle a repoussé les inventions postérieures et mensongères adoptées par Dante.

Dante habita Padoue pendant son exil, on sait même que sa demeure était près de Saint-Laurent, là où est aujourd'hui le cabinet littéraire. Je dois à l'obligeance d'un jeune écrivain de Venise fort distingué, M. de Boni, l'indication d'un contrat trouvé par lui sur un parchemin, dans les archives des comtes Papafava, et portant à la date de 1306 les paroles suivantes : *Fuit e testimoniis Dantinus de Alighieriis, qui nunc habitat Patavii, in contracta Sancti-Laurentii.*

Dantinus est singulier, et pourrait aussi s'entendre du fils de Dante, qui vint le rejoindre dans son exil, et dont le tombeau est à Vérone. Mais il est certain que Dante est venu à Padoue. On sait même qu'il y a été amoureux. La dame de Padoue qui fut aimée par Dante s'appelait Madonna Pietra di Scrovigni. Le poëte n'a pas oublié de nous apprendre quelles étaient les armes des Scrovigni[2]. Le blason était une science aristocratique, et Dante a toujours grand soin de montrer ses connaissances en blason aussi bien qu'en vénerie. Bien que jeté d'abord dans les rangs populaires, il était aristocrate

1 *La Thébaïde*; *Polémon et Arcite*; *Troïlus et Cressida.*
2 *Inf.*, c. XVII, 64.

dans l'âme; il avoue s'être réjoui de sa noblesse, même en paradis. Il s'élève contre le mélange des familles, qui, selon lui, est la perte des Etats. Il faut donc, pour avoir de Dante une idée complète, voir en lui, à côté du théologien, du savant, du poëte, du politique, le gentilhomme.

Mais la raison de Dante était si forte, que par moments elle l'élevait au-dessus de ses sentiments et de ses préjugés habituels. Dans le *Convito,* il a écrit plusieurs pages très-énergiques pour établir que la seule noblesse véritable est la vertu[1], et pour prouver que celle du sang n'a aucun fondement rationnel.

Cette famille des Scrovigni, une des plus illustres de Padoue, et à laquelle appartenait Madonna Pietra, se rattache encore à Dante par un autre lien. C'est un Scrovigni qui a fait bâtir la fameuse chapelle de l'*Arena,* où sont les fresques du Giotto représentant le Jugement dernier et d'autres sujets. La tradition veut que le Giotto ait exprimé dans ces peintures les idées de Dante; elle ajoute même que le peintre était venu à Padoue tout exprès pour y voir le poëte. Le premier coup d'œil donné au *Jugement dernier* peint par le Giotto sur un des murs de l'*Arena* montre l'erreur de cette supposition. Ce n'est pas ici comme à Santa-Maria Novella de Florence, ni même comme au Campo Santo de Pise; le Giotto, dans son enfer, ne suit point la donnée dantesque; il s'abandonne évidemment à sa propre fantaisie. Les damnés embrochés ou pendus tiennent une grande place dans sa composition. Il y a là une femme qui s'élance vers le juge terrible, les mains jointes, suppliante,

[1] *Convito,* p. 219.

éperdue, Madeleine du désespoir. Cette figure et plusieurs autres sont entièrement de l'invention du Giotto. Deux détails seulement peuvent rappeler Dante d'une manière un peu détournée. Dans une sorte de *bolgia*, on voit des malheureux plongés la tête la première, et dont les jambes s'agitent en l'air comme celles du pape Nicolas III. Plusieurs têtes de réprouvés portent une tonsure; c'est un rapport de plus avec Dante, qui place tant de personnages ecclésiastiques dans son *Enfer*.

Ces peintures font comprendre ce que Dante veut dire quand il parle de serpents qui ont des pieds, dans le fameux passage où il décrit la transmutation réciproque de l'homme en serpent et du serpent en homme. On voit dans la fresque du Giotto un grand dragon vert appuyant ses quatre pieds sur le dos d'un damné, et lui mordant la nuque; un autre groupe semble exprimer l'affreuse métamorphose; mais, sauf ces détails, la fresque, je le répète, n'a aucun rapport avec le poëme. On peut trouver une analogie plus réelle, quoique moins directe, entre les personnifications des vertus et des vices que le Giotto a peintes au même lieu et les conceptions si souvent allégoriques de Dante.

On a comparé l'expressive représentation de la Colère, qui ouvre ses vêtements pour se déchirer la poitrine, aux vers énergiques par lesquels Dante peint la rage d'un furieux qui se déchire lambeau à lambeau:

Brano a brano.

Mais, en somme, le Giotto, contemporain et ami de Dante, l'a beaucoup moins imité qu'Orgagna, venu un peu plus tard. On le conçoit : il fallait que les créations du

poëte fussent déjà consacrées par un certain laps de temps et une certaine durée d'admiration pour pouvoir prendre place sur les murailles des temples chrétiens à côté des révélations de l'Apocalypse ou des tableaux de l'Evangile.

Dans l'église des *Eremitani*, des peintures d'un autre contemporain de Dante sont plus fidèlement empreintes de son esprit : ce sont les fresques du Padouan Guariento, mort en 1338. Dans le chœur des *Eremitani*, on voit les sept planètes représentées à côté de la Passion et de la Résurrection, en vertu d'une association des idées théologiques et des idées astronomiques déjà signalée, et sur laquelle repose toute la contexture du *Paradis*.

Quelques circonstances rendent encore plus frappant le rapprochement entre le peintre et le poëte. Ici les différents signes du zodiaque sont placés près des personnages qui figurent chaque planète; de même, Dante a soin d'indiquer toujours avec une exactitude minutieuse, à chaque pas de son voyage à la fois mystique et cosmologique, dans quel signe du zodiaque se trouve le soleil.

A Padoue, Mars est figuré par un guerrier, et Dante place dans cette planète les guerriers morts pour la foi. La Lune de Guariento est une femme posant le pied sur deux globes, qui expriment l'instabilité attribuée par les préjugés astrologiques à tout ce qui naît sous l'influence de cet astre. Dante, guidé par les mêmes préjugés, a placé dans la lune les âmes de ceux qui ont involontairement rompu leurs vœux. Enfin, la terre est entourée d'un cercle de rayons rouges, sans doute pour désigner la sphère de feu qui l'enveloppait, d'après

le système de Ptolémée, suivi par Dante en cela comme en tout le reste.

Le poëte, qui ne manque guère une occasion d'attaquer l'ambition mondaine de la papauté, n'aurait pas désavoué l'allégorie hardie et bizarre par laquelle Guariento a désigné notre planète. Il la personnifie sous les traits d'un homme assis sur un trône, couronné d'une tiare, portant dans la main droite un globe et tenant de l'autre un sceptre terminé par une croix. C'est désigner assez clairement les prétentions de la tiare sur le monde.

L'un des personnages les plus terribles du moyen âge est Ezzelino, tyran de Padoue. Ce barbare, de race germanique, et qui, par un singulier hasard, s'appelait le *petit Attila* [1], fut le champion implacable du gibelinisme, et, pour cette raison sans doute, a trouvé grâce devant M. Leo, qui en fait un correcteur nécessaire de la légèreté italienne. En effet, les mesures d'Ezzelino étaient sévères. Un jour, il ordonna d'enfermer douze mille hommes dans une enceinte de bois et d'y mettre le feu.

Bien que devenu gibelin quand il écrivit *l'Enfer* Dante n'a pas vu Ezzelino du même œil que M. Leo. Il a marqué au monstre sa place dans le cercle des violents, et l'a plongé pour l'éternité dans le sang, où il s'était baigné durant sa vie [2].

Comme les hommes se souviennent longtemps de ceux qui les écrasent, la mémoire d'Ezzelino est restée à Pa-

[1] Le nom germanique d'Attila est Etzel, dont le diminutif est Etzelein, d'où Ezzelino.

[2] *Inf.*, c. XII, 110.

donc mêlée aux pieuses légendes dans lesquelles figurent saint Antoine, le saint par excellense, *il santo,* parmi les fresques consacrées à retracer divers faits miraculeux accomplis par saint Antoine, à côté de la jument qui laisse là son avoine pour s'agenouiller devant l'Eucharistie, et de l'hérétique qui se convertit en voyant jeter par la fenêtre un verre sans le casser. Le saint est représenté apparaissant à un moine, lui annonçant que Padoue sera prochainement délivrée du tyran, et plus loin admonestant Ezzelino, qui tombe à genoux

On a cru reconnaître un portrait d'Ezzelino dans un buste qui se voit à côté de l'admirable chapelle de Saint-Antoine, chef-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture du xvie siècle. L'air farouche de la tête, rendu encore plus sensible par la manière dont elle se détache dans l'ombre de l'enfoncement où elle est placée, irait bien au tyran de Padoue. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que la sculpture eût reproduit cette association, ou plutôt ce contraste, du tyran local et du saint national, dont la peinture offre plus d'un exemple.

Le souvenir d'Ezzelino semble planer sur l'enceinte vaste et solitaire de Padoue. On dirait que depuis lui elle n'a pas été repeuplée. Il me semblait sentir la présence invisible de ce redoutable mort, quand j'errais le soir, perdu à plaisir dans les quartiers écartés et les rues silencieuses, tantôt traversant des champs cultivés, tantôt m'enfonçant sous de longs portiques et longeant des rues interminables. Puis j'arrivais au bord de la Brenta, torrent rapide et fangeux, encaissé entre des berges abruptes, et qui, malgré la douceur de son nom, a un

faux air du Tibre. Je m'asseyais sur un des ponts qui la traversent (non celui qui est construit en fil de fer, mais celui qui a une base romaine), et je songeais de loin à la tour de *la Specola*, bâtie sur l'emplacement des prisons d'Ezzelino. En la regardant, je ne pensais pas au cercle mural et au sextant de l'Observatoire. Je relevais par la pensée la vieille et formidable tour d'Ezzelino. C'était elle que je voyais se dresser comme un fantôme et se réfléchir dans les eaux troublées de la Brenta. J'écoutais le bruit de ces eaux qui fuyaient sous un rayon de la lune, tandis que vibraient à mon oreille les trompettes d'un régiment tyrolien, comme pour me dire que si Ezzelino n'y était plus, les Allemands étaient toujours là.

RIMINI.

Une roue cassée me força de faire à pied la dernière lieue de route avant d'arriver à Rimini. Le soleil venait de se coucher dans l'Adriatique; à l'horizon, une vapeur rose unissait la mer et le ciel, tandis qu'à ma gauche déjà les montagnes étaient attristées par les teintes violettes du firmament, que la nuit assombrissait. A cette heure brillante et mêlée de ténèbres, au bord de cette mer dont le murmure mélodieux et mélancolique semblait m'apporter à la fois des soupirs d'amour et des gémissements, j'éprouvais cette émotion suavement douloureuse que porte au cœur le récit tendre et triste de Francesca. La poésie humaine n'a rien de plus simple et de plus profond, de plus pathétique et de plus calme, de plus chaste et de plus abandonné que ce récit. Si le lecteur a bien voulu me suivre jusqu'ici, peut-être par

égard pour Rimini lira-t-il cette traduction dans laquelle j'ai tâché de conserver la simplicité pénétrante de l'original, en désespérant d'y réussir :

« Poëte, dis-je alors, j'aimerais à parler
A ce couple qui passe à travers les lieux sombres,
Et que je vois dans l'air si doucement voler ; »
Et Virgile me dit : « Attends que ces deux ombres
Viennent plus près de nous ; au nom de leur amour
Demande-leur alors d'approcher davantage,
Elles approcheront. » Et je dis à mon tour :
« Venez, mânes plaintifs, battus d'un long orage,
Venez et parlez-nous, si vous pouvez parler. »
Comme l'on voit, cédant au désir qui les guide,
Deux colombes au nid qui semblent revoler,
Fendant l'air de leur aile étendue et rapide,
Ainsi je vis alors le couple gémissant
Pour voler jusqu'à nous fendre cette ombre horrible,
Au nom de leur amour tant mon cri fut puissant !
Et l'un d'eux : « O mortel à nos douleurs sensible !
Toi qui viens visiter dans ces lugubres lieux
Deux amants dont le sang a coulé sur la terre,
Si nous étions aimés du monarque des cieux
Nous le prierions pour toi qui plains notre misère ;
Mais, s'il te plaît d'entendre et parler tour à tour,
Nous pouvons tour à tour te parler et t'entendre,
Car voici que le vent se tait.—J'ai vu le jour
Sur la rive où le Pô dans la mer va descendre.
L'amour, un noble cœur en est toujours atteint,
L'éprit de ce beau corps dont je fus séparée
Par un coup dont ici mon âme encor se plaint.
L'amour ne permet pas d'être en vain adorée,
Il m'éprit à mon tour, et cet amour si fort,

Tu le vois, ne m'a pas encore abandonnée ;
Ensemble cet amour nous fit trouver la mort,
L'enfer attend celui dont la main l'a donnée. »
Cet esprit éploré se plaignait en ces mots,
Et longtemps, l'âme triste, et la tête baissée,
Je regardai la terre en songeant à leurs maux.
Virgile enfin me dit : « Quelle est donc ta pensée ?
—Combien les ont conduits à ce sort rigoureux
De pensers pleins d'espoir, de désirs pleins de charmes,
Dis-je alors à Virgile, et, me tournant vers eux :
« Françoise, tes malheurs me font verser des larmes,
Mais, belle ombre, dis-moi, dans l'âge des soupirs,
Quand l'amour est le bien que notre âme demande,
Comment connûtes-vous ses timides désirs? »
Elle me répondit : « Nulle douleur plus grande
Que de se rappeler dans les jours du malheur
Qu'il fut des jours heureux.—Sur ce point crois ton maître.
Mais, cet excès fatal d'amour et de douleur
Dans son commencement, si tu veux le connaître,
Écoute-moi : je parle et pleure tour à tour.
Ensemble nous lisions, au sortir de l'enfance,
Comment fut Lancelot étreint d'un nœud d'amour.
Un jour nous étions seuls, seuls et sans défiance ;
La lecture souvent fit rencontrer nos yeux,
Fit changer notre voix, pâlir notre visage ;
Mais un moment fatal nous perdit tous les deux,
Quand nos yeux en lisant tombèrent sur la page
Où l'amant cueille enfin le baiser désiré
Que laisse en souriant dérober Genièvre.
Paul, qui de moi jamais ne sera séparé,
Baisa ma bouche alors de sa tremblante lèvre.
L'auteur fut *Galeot* pour nous en ce moment,
Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage. »
Tandis qu'elle parlait, l'autre esprit tristement

Pleurait, et, me sentant mourir à ce langage,
Je tombai comme un corps privé de sentiment.

Aujourd'hui, excepté le palais des Malatesta qui existe encore, il ne reste rien qui rappelle Francesca; nulle tradition n'indique où fut le tombeau des deux amants. C'est que d'autres souvenirs sont venus se placer entre ces souvenirs plus anciens et la postérité. Les Malatesta du XVe siècle ont effacé, par leur grandeur historique, la célébrité romanesque de ceux du XIVe. Pandolfe et Sigismond ont fait oublier Paolo et Gianciotto, la docte et vertueuse Isolt a mis dans l'ombre la naïve et faible Francesca.

C'est Pandolfe qui fit élever par Alberti cette admirable et singulière cathédrale où l'on voit l'architecture inspirée par l'antiquité s'accoler, pour ainsi dire, à l'architecture gothique; vivante et glorieuse image du XVe siècle, de ce siècle de transition, intermédiaire entre le moyen âge et la renaissance. A ce caractère de transition entre le christianisme du moyen âge et le paganisme du XVIe siècle se rapporte une association étrange et dont j'ai déjà cité un autre exemple, entre les divinités planétaires et les objets du culte catholique. Dans la cathédrale de Rimini, de curieux bas-reliefs présentent à l'œil étonné Saturne, Jupiter, Vénus, comme dans la chapelle des *Eremitani* à Padoue, nous les ont montrés les peintures de Guariento. Ici, le caractère païen des figures, sans aucun mélange d'allégorie, est encore plus tranché: Saturne tient un enfant qu'il va dévorer. Dante, comme je l'ai dit, avait sous ce rapport devancé le XVe siècle, en mêlant des idées astronomiques à ses concep-

tions chrétiennes; ce mélange s'est continué plus tard. Les mosaïques de la chapelle Chigi, dans l'église de Sainte-Marie du Peuple, à Rome, représentent les divinités des planètes, avec leurs attributs mythologiques, chacune ayant un ange auprès d'elle, et c'est Raphaël qui a tracé les dessins de ces mosaïques.

Près de Rimini est la république de Saint-Marin, célèbre par sa petitesse et par sa durée, molécule de la société du moyen âge que le rouleau de l'ère monarchique a oublié d'écraser. Il ne peut être fait mention ici de cette république naine que parce qu'elle offre aujourd'hui un échantillon unique de ce qu'était la vie générale de l'Italie au temps où Dante écrivait. A l'ombre du nom de son saint patron, protégée par son peu d'importance, *San Marino* a subsisté jusqu'à nous, et nous montre cette alliance de la religion et de la liberté qui fut le caractère des communes italiennes au XIII[e] siècle. Rien ne saurait exprimer plus vivement une telle alliance que la nouvelle cathédrale de Saint-Marin. Les sept mille habitants qui forment la population de ce petit Etat, et qui payent un impôt annuel de quatre sous par tête, sont parvenus à bâtir de leurs économies une fort belle église qui a coûté cent cinquante mille francs. Ils ont placé debout sur le maître-autel la statue du saint national, et dans ses mains un livre ouvert où est écrit ce seul mot : *Libertas*.

RAVENNE.

J'arrivai le soir à Ravenne comme à Rimini, mais avec une impression non moins différente que les sou-

venirs rappelés par ces deux villes. A Rimini, un beau coucher de soleil, une nature riante, excitaient en moi une rêverie mêlée de tristesse et de volupté, en harmonie avec les gracieuses amours de Francesca; aux approches de Ravenne, une contrée déserte, des plaines vastes et solitaires, un ciel morne, une lumière sinistre, à ma droite les longues lignes de la *Pineta*, à ma gauche le soleil à demi perdu dans des nuages noirs, d'où s'échappait une flamme rougeâtre, m'annonçaient la sépulture de Dante.

Dante a bien fait de mourir à Ravenne; son tombeau est bien placé dans cette triste cité, tombeau de l'empire romain en Occident, empire qui, né dans un marais, est venu expirer dans des lagunes.

On arrive à Ravenne en longeant une forêt de pins qui a sept lieues de long, et qui me semblait un immense bois funèbre servant d'avenue au sépulcre commun de ces deux grandes puissances. A peine y a-t-il place pour d'autres souvenirs à côté de leur mémoire. Cependant d'autres noms poétiques sont attachés à la Pineta de Ravenne. Naguère lord Byron y évoquait les fantastiques récits empruntés par Dryden à Boccace, et lui-même est maintenant une figure du passé, errante dans ce lieu mélancolique. Je songeais, en le traversant, que le chantre du désespoir avait chevauché sur cette plage lugubre, foulée avant lui par le pas grave et lent du poëte de *l'Enfer*.

Dante vint au moins deux fois à Ravenne chercher un refuge sous les ailes de l'aigle des Polentani [1], noble famille à laquelle appartenait cette jeune femme dont la

[1] *Inf.*, c. XXVII, 41.

touchante infortune est devenue une portion de la gloire du grand poëte. Ravenne est doublement consacrée par le berceau de Francesca et par le tombeau de Dante.

Non loin de ce tombeau s'élève un pan de mur qui est peut-être un reste du palais des Polentani. Dante vécut ses dernières années dans ce palais, dont il reste seulement quelques débris incertains, et où s'écoulèrent les premiers jours de Francesca. C'est alors, dit-on, qu'il immortalisa les malheurs de la fille des Polentani pour consoler son vieux père. Mais il est peu vraisemblable qu'il ait attendu si longtemps pour raconter un événement tragique arrivé bien des années auparavant, et qui se trouve dans l'un des premiers chants de son poëme.

S'il était possible de se laisser distraire un moment du pathétique inimitable de ce récit par l'admiration de beautés inférieures, on remarquerait la justesse du trait rapide par lequel Dante caractérise avec son bonheur ordinaire la nature des lieux. « La terre où je suis née, dit Francesca, est située sur cette plage où, pour trouver à se reposer, le Pô descend à la mer *avec son cortége de rivières* [1]. »

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître l'exactitude topographique de cette dernière expression. En effet, dans toute la partie supérieure de son cours, le Pô reçoit une foule d'affluents qui convergent vers son lit : ce sont le Tésin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, la Trebbia, la Bormida, le Taro, noms qui reviennent si souvent dans l'histoire des guerres du

[1] *Inf.*, c. V, 99.

xve et du xvie siècle, et qui ont reçu de nos armes une plus récente et encore plus durable célébrité.

Du reste, on ne trouve à Ravenne aucun monument contemporain de Dante, ou qui se rattache à lui par quelque allusion ou quelque souvenir. Ravenne est un échantillon de Byzance sous Justinien. A Constantinople, il n'y a guère de byzantin que Sainte-Sophie ; mais à Ravenne il y a Saint-Vital, construit d'après le même type, et où des mosaïques contemporaines nous montrent les images de Justinien et de Théodora. Il y a le tombeau de l'exarque Isaurius, le caveau funèbre où Galla Placidia dort entre son frère l'empereur Honorius et son fils l'empereur Valentinien, et dont les mosaïques, parfaitement intactes, sont presque aussi fraîches qu'au jour où l'on traça leurs brillants dessins ; enfin le mausolée de Théodoric, le barbare civilisé et civilisateur. On y voit l'intention d'imiter les mausolées d'Auguste et d'Adrien. La voûte est taillée dans un immense bloc de rochers ; on dirait un tumulus scandinave jeté sur une *cella* romaine ; monument extraordinaire dans lequel les habitudes sauvages des anciens Goths s'allient aux conceptions de l'architecture impériale, et qui peint merveilleusement le moment où le rude génie des peuples barbares venait se superposer au génie savant des arts antiques. A Ravenne, presque tout date de la fin du vieux monde romain, presque rien ne date des siècles renouvelés du moyen âge.

Le tombeau de Dante n'est pas de son temps ; il est malheureusement beaucoup plus moderne. Les cendres du poëte ont attendu longtemps ce tardif hommage. Quand il mourut ici, le 14 septembre 1321, âgé seule-

ment de cinquante-six ans, une urne de marbre recueillit ses cendres proscrites. Son hôte Guido della Polenta fut lui-même chassé de Ravenne avant d'avoir pu élever une tombe à celui que les agitations de sa terre natale avaient privé d'une patrie, et que les troubles de sa terre d'exil privaient d'un tombeau. Ce fut seulement plus d'un siècle après que Bernardo Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, fit construire, par le célèbre architecte et sculpteur Lombardi, un monument qui, malheureusement, a été restauré en 1692 par un Florentin, le cardinal Domenico Corsi, légat pour la Romagne, et, plus malheureusement encore, a été entièrement reconstruit en 1780 par un autre légat, le cardinal Gonzaga de Mantoue. Les inscriptions sont peu remarquables. Dans celle du XVIIIe siècle, l'admiration pour Dante a cru faire beaucoup en l'appelant le *premier poëte de son temps.* L'éloge était modeste. Le cardinal Gonzaga pensait en dire assez, et probablement ne soupçonnait pas que celui auquel il accordait cette louange relative pût être mis en comparaison avec les poëtes italiens d'un siècle plus éclairé, tel que Frugoni. Il faut songer que vers ce temps Betinelli déclarait qu'il y avait tout au plus cent cinquante bonnes terzines dans *la Divine Comédie.* Une épitaphe plus ancienne, en mauvais latin, et qui a été attribuée à Dante, ne me paraît pas pouvoir être de lui, les vers sont trop barbares. Les deux derniers sont encore, au moins pour le sentiment, ce qu'il y a de mieux dans ce lieu funèbre :

Hic claudor Danthes patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ils respirent une mélancolie amère que Dante n'eût point désavouée; mais les quatre premiers sont détestables, et je ne puis me résoudre à l'en accuser.

Le monument, dans son état actuel, porte l'empreinte funeste du siècle dans lequel il a été reconstruit, comme tout ce que les arts produisaient alors. Cependant quand j'arrivai par la rue de Dante (*strada di Dante*) en présence de la mesquine coupole, quand le serviteur de la commune vint ouvrir la grille du mausolée, quand je fus en présence de la tombe où repose depuis cinq siècles cet homme dont la vie fut si tourmentée, dont la mémoire est si grande, et dont je suivais depuis plusieurs mois la destinée à la trace de ses malheurs et de ses vers, je ne vis plus les défauts de l'édifice, je ne vis que la poussière illustre qui l'habite, et mon âme fut absorbée tout entière par un sentiment où se confondaient l'émotion qu'on éprouve en contemplant le cercueil d'un ami malheureux, et l'attendrissement qu'inspire l'autel sanctifié par les reliques d'un martyr.

Au terme de ce voyage, que j'abrége, il me faut prendre congé de deux amis qui l'ont fait en partie avec moi, et m'ont fourni une foule de directions et de renseignements dont je ne saurais trop les remercier. Combien d'indications utiles, d'observations ingénieuses ne dois-je pas à M. Capei, savant professeur de droit romain, qui voulait bien oublier ses travaux, dans lesquels il répand sur les découvertes parfois confuses de la science allemande les clartés brillantes de l'esprit italien, pour être le guide et le compagnon de mes courses ! Je vous dois beaucoup aussi, Capponi, vous dont les concitoyens les plus distingués ne prononcent

le nom qu'avec respect, vous à qui rien n'est étranger dans le passé comme rien n'est indifférent dans le présent; vous m'avez appris bien des choses sur Dante et sur l'histoire d'Italie que personne ne sait mieux que vous; vous m'avez appris surtout à connaître quels hommes renferme encore votre pays. J'éprouve le besoin de vous en rendre grâce publiquement, et ce n'est pas sortir entièrement de mon sujet; car, si votre nom, le plus populaire de l'histoire florentine, y brille surtout au xve siècle, à l'époque de votre grand aïeul de patriotique mémoire, vous êtes, par l'âme et le caractère, un contemporain des Cavalcanti et des Farinata.

UNE COURSE
DANS L'ASIE MINEURE

UNE COURSE DANS L'ASIE MINEURE

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE

Mon cher ami,

Après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. Aujourd'hui nul pays n'est nouveau, tout le monde a été partout, et il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans votre amitié pour oser vous adresser le récit d'une course en Ionie et en Lydie. Je n'ai qu'une excuse : cette course dans un pays un peu moins connu que l'Italie et la Grèce m'a intéressé vivement ; ce n'est pas une raison pour que mon récit intéresse les autres, mais c'en est une pour moi de chercher à communiquer à un ami le plaisir que j'ai éprouvé, et de ne pas lui *dérober sa part,* comme dirait Montaigne. Ayant ainsi fait la paix avec ma conscience, qui murmurait un peu quand j'ai pris la plume pour écrire des *impressions de voyage,* je cède à la tentation, aux mauvais

exemples, et je commence mon odyssée, qui ne sera pas longue, heureusement.

Ayant une quinzaine de jours devant nous, Mérimée et moi, nous formâmes le projet d'aller de Smyrne à Éphèse, de pousser jusqu'à Magnésie sur le Méandre, où les ruines du temple ionique de Diane offraient une tentation puissante à notre ami, grand amateur et vrai connaisseur en fait d'architecture hellénique, puis de gagner Sardes, où il y avait encore des chapiteaux ioniques à voir, et de revenir de Sardes à Smyrne. Ce voyage, qui n'est pas considérable, avait bien pour nous ses difficultés; nous ne trouvions personne à Smyrne qui fût allé directement de Magnésie à Sardes; les guides qui connaissaient le chemin étaient absents ou malades; le seul que put nous procurer l'infatigable obligeance de M. le baron de Nerciat n'était jamais allé plus loin qu'Éphèse. Ce guide nous fut recommandé comme Français, mais il n'avait de français que le nom, Marchand, comme le valet de chambre de Napoléon : du reste, une étrange figure qui tenait du Juif, du Turc et du nègre; parlant fort bien le turc et le grec, mais le français très-peu. Force nous fut de nous mettre en route avec ce singulier personnage et le postillon turc Ahmet, qui, lui non plus, n'avait jamais entendu parler de Sardes. Nous voilà donc partis à la grâce de Dieu, pour faire une centaine de lieues dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue, avec des guides qui ne connaissaient pas le chemin.

Sur le cheval qui marche en tête de notre petite caravane est Ahmet, garçon d'une jolie figure, d'une égalité d'humeur inaltérable, avec un certain air de

dandy turc et le flegme à toute épreuve d'un vrai musulman, le turban sur le côté de la tête, poignard et pistolets à la ceinture, et, en manière de bottes de postillon, de grands pantalons de laine brodée qui ne couvrent que le devant de la jambe et tombent sur le pied; il tient négligemment la bride du cheval qui porte les bagages. Nous suivions sur des montures d'assez pauvre apparence. Munis d'armes offensives, porte-respect dont nous n'aurons pas à nous servir, mais qui fait partie du costume de voyage et tient lieu de passe-port; je me trompe, nous avions un *bouiourdi,* délivré par le pacha de Smyrne (on nomme ainsi le firman que donnent les autorités locales), et deux *tcheskérés,* avec nos signalements. Celui de Mérimée porte : *Cheveux de tourterelle* et *yeux du lion.* Comment pourrait-on méconnaître l'identité d'un voyageur aussi bien caractérisé? Enfin, tantôt derrière nous, tantôt sur nos flancs, tantôt en tête à côté du postillon, trotte l'honnête Marchand en veste noire et pantalon noir un peu blanchis par le temps; le *fez* rouge sur la tête, les guêtres de cuir aux jambes, à la ceinture un coutelas qui ne doit être redoutable qu'aux poules destinées à nos soupers : trop heureux quand je lui permets de ceindre le sabre d'ordinaire suspendu au pommeau de ma selle! Il va et vient d'un air qu'il s'efforce de rendre affairé, et, comme beaucoup de gens, il est d'autant plus disposé à faire l'important qu'il se sent plus inutile. Ainsi accoutrés, et la pluie menaçant, nous nous mettons en route. Nous traversons d'abord lentement les rues étroites et tortueuses de la ville de Smyrne, auprès desquelles nos rues de la Cité sont d'une largeur fort honnête; assez

embarrassés quand dans ces rues, dont un grand nombre pourraient bien s'appeler des allées, nous trouvons des files de chameaux, ce qui arrive sans cesse. Nous passons par le quartier turc, entre deux rangs de fumeurs assis ou accroupis devant les cafés, et nous arrivons ainsi sur la hauteur qui domine la ville de Smyrne. Ahmet se retourne selon l'usage turc, disant solennellement : *Ouroular,* bon voyage! et nous voilà partis.

Le premier jour, nous fûmes tout entiers à l'étonnement que nous causa la nouveauté de notre situation; nous étions dans un pays entièrement inconnu, et, sauf deux ou trois points de notre route, nous n'avions aucune idée de ce que nous allions rencontrer. Ce furent d'abord quelques collines assez rocailleuses, égayées de loin en loin par un peu de verdure. A notre gauche, de belles montagnes, presque point d'habitations; de loin en loin, des Turcs voyageant comme nous à cheval et bien armés. Pour la première fois nous avions le plaisir de nous sentir en Orient, et ce plaisir était assez vif parce qu'il était nouveau; maintenant qu'il s'est usé par la répétition des mêmes scènes, j'ai peine à comprendre le charme mêlé d'un peu d'inquiétude que j'éprouvais à voir s'avancer ces hommes à figures basanées ou noires, qui passaient silencieusement en laissant tomber sur moi un impassible regard, et pour lesquels j'étais si complétement un étranger, plus qu'un étranger, un infidèle, presque un ennemi. J'aimais à voir les caravanes de chameaux défiler lentement près de nous, ou dessiner à l'horizon sur le ciel la silhouette de leurs longs cous et la ligne bizarre de leurs dos, à écouter le

son grave des clochettes qu'ils balancent en marchant d'un air à la fois majestueux et stupide, assez semblable à l'expression du visage des Osmanlis. Du reste, une certaine tristesse d'imagination se mêlait à ce sentiment du lointain, de l'isolement et de la solitude.

Vers le soir, nous passâmes près des montagnes de Claros. Ce nom harmonieux me rappelait que ce pays, aujourd'hui turc, avait été grec; que cette terre, aujourd'hui presque abandonnée, avait été le théâtre d'une civilisation gracieuse. Le dieu de Claros voulut nous montrer que, si son temple était renversé, ses traits n'avaient rien perdu de leur splendeur, et il disparut derrière nous dans une atmosphère d'or, *aureus Apollo.*

Dans toute l'Asie Mineure, de deux lieues en deux lieues, on trouve un café (*Kafenet*). Ce mot produit un assez singulier effet dans ces solitudes. Ces cafés, qui tiennent lieu d'auberges, sont souvent des corps de garde. Quand on descend de cheval, les soldats du poste, au lieu de vous demander votre passe-port, vous apportent une petite tasse pleine d'un café excellent, très-chaud et sans sucre, avec une pipe allumée. On s'assied sur une natte, on boit lentement ce café, on fume voluptueusement cette pipe, puis on remonte à cheval, et on continue sa route.

De café en café et de pipe en pipe, nous arrivâmes vers la nuit à Tourbali, petit village où nous devions coucher. Tourbali est situé dans une plaine marécageuse et couverte d'arbustes; l'été, elle doit être fort malsaine. On nous avait beaucoup parlé du danger de passer une nuit à Éphèse, nous en avons passé trois

sans le moindre inconvénient; mais je ne crois pas qu'il fût prudent d'en faire autant à Tourbali, et je conseille aux voyageurs qui visiteront Éphèse durant l'été de s'y rendre par les montagnes.

Tourbali était notre premier gîte, et ce début n'avait rien d'encourageant. L'aga du lieu était absent; nous ne pûmes loger dans sa maison; on nous donna une chambre qui servait habituellement de corps de garde. Au moyen d'une natte, sur laquelle nous plaçâmes nos tapis et nos couvertures, nous finîmes par faire un lit assez tolérable. Plusieurs soldats du poste, parmi lesquels il y avait des noirs et quelques habitants de Tourbali, vinrent s'asseoir sur leurs talons et nous regarder en silence. Leur curiosité était d'ailleurs très-discrète; m'ayant vu envelopper ma tête dans mon manteau, ils pensèrent que je voulais dormir, et sur-le-champ ils se retirèrent sans bruit. Ce que j'ai vu des Orientaux m'a donné l'idée d'une certaine urbanité naturelle différente de la nôtre, mais qui ne manque point de tact et de délicatesse. Elle frappe d'autant plus, qu'on est plus loin de l'attendre de ces hommes à visages rébarbatifs, toujours affublés de poignards, de pistolets, de fusils,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

La matinée du lendemain nous suffit pour gagner la plaine d'Éphèse. Sur notre route, nous rencontrâmes deux de ces tertres que les antiquaires nomment *tumulus*, et nous traversâmes une voie antique. Du reste, rien de remarquable jusqu'à la montagne des Chèvres au pied de laquelle coule le Caïster:

Pascentem niveos herboso flumine cycnos,

dit Virgile ; — mais nous n'y trouvâmes pas plus de cygnes que M. de Chateaubriand dans l'Eurotas. Le fleuve, assez étroit, coulait dans un lit argileux, et n'avait de poétique que son nom. Le mont des Chèvres est bien nommé; j'ai vu rarement une montagne si abrupte. Le château en ruines qui la domine est inexpugnable, et produit d'en bas l'effet le plus pittoresque. Il n'y a rien de pareil sur les bords du Rhin. Marchand, qui était toujours fertile en histoires tragiques, nous assura que cet endroit avait été le plus dangereux de la contrée : il est vrai qu'il nous en dit autant de cinq ou six autres localités. Du reste, il paraît que le pays n'a pas toujours été aussi sûr qu'il l'est maintenant. Une heure avant d'arriver à ce terrible mont des Chèvres, je demandai quel était le nom d'une charmante fontaine qui se trouvait sur notre route. — La *fontaine du Sang*, me répondit-on. — Il est vrai qu'à une centaine de pas était le *café du Bourreau*.

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aia-Soluk, bâtie sur une montagne en face d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aia-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres ; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, et, à côté de cette fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque. De pieux musulmans venaient s'y prosterner, et réciter

leurs oraisons en se dirigeant vers la sainte *Kaaba*. C'étaient ordinairement des vieillards qui se livraient à ces pratiques religieuses; en général, il nous a semblé que la foi n'était pas très-énergique chez le grand nombre. Nous n'avons presque jamais surpris le plus léger mouvement de fanatisme. On nous a assuré que si le jeûne du ramazan s'observait extérieurement, par crainte de l'autorité, disposée à punir le scandale, il ne s'en commettait pas moins secrètement beaucoup d'infractions au rigoureux précepte qui défend, durant tout un mois, de manger, de boire ou de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Pour Ahmet, je ne lui ai jamais vu faire sa prière; il était trop *jeune-Turquie* pour obéir scrupuleusement aux préceptes de la loi. Le ramazan allait commencer; nous lui demandâmes s'il comptait l'observer.—Quand vient le ramazan, répondit-il, je ferme les portes et les fenêtres de ma maison pour l'empêcher d'entrer.—Il plaisantait même, de moitié avec le *giaour* Marchand, les musulmans plus rigides, et ceux-ci paraissaient prendre assez bien la plaisanterie. Il n'hésitait jamais à boire autant de notre rhum que nous voulions bien lui en donner. Quoique mon compagnon de voyage eût soin de lui représenter quel chagrin il causait à Mahomet, il n'en tenait compte, faisait un geste pour exprimer son indifférence et celle du prophète, et ne montrait d'autre souci que de ne rien laisser au fond du verre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'irréligion rabelaisienne d'Ahmet comme dans l'aspect délabré de Constantinople, on sent en Turquie cette grande vérité: l'islamisme s'affaiblit et les Turcs s'en vont.

Rien n'est debout du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris subsistant sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très-imposants. La ville antique, étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avançait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. Éphèse tournait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préon. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne azurée de la mer se déroule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Ici on ne trouve point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbek et de Palmyre.

Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme, dont les clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'Évangéliste, *la grande lumière d'Ephèse*, comme l'appelait l'évêque Polycrate, mourut dans cette ville, qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces masses qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'Aigle de la vision a habité ce creux de rocher et a eu, dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

Je ne vous ferai point une description détaillée des ruines d'Éphèse, notre ami serait plus en état que moi de le tenter; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monuments, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare, qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement

indiquée par de nombreux fragments de colonnes, de frises, d'architraves ; sur la montagne sont creusés plusieurs tombeaux, dans l'un desquels peut s'être passée la cosmopolite aventure de la matrone d'Éphèse. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans ce stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement des chacals, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du ramazan ; singulier mélange d'impressions diverses ! Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens : l'un d'eux est un bas-relief funèbre représentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine ; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On y voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence. Le théâtre, adossé à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore ; les deux extrémités par lesquelles la scène touchait aux gradins sont également conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirinthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires, un petit chevrier turc sifflait assis sur un débris ; une immense volée de corneilles décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres ; par moments, une lueur claire et pâle illuminait les ruines immenses, les

cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste.

En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Aia-Soluk; elles complètent l'effet mélancolique du paysage. J'errai longtemps sur la montagne où fut cette ville; j'allais de mosquée en mosquée; j'entrais par le toit dans des bains abandonnés; je parcourais ensuite l'enceinte du château-fort, et je regardais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mort qui m'environnait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un fragment de mur en brique, qui pouvait peser cinquante milliers, avait été mis sur champ par quelques-unes de ces commotions du sol fréquentes dans l'Asie Mineure. Un figuier avait plongé ses racines entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin, j'arrivai à une assez grande mosquée construite en marbre noir et blanc comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillés à jour dans le goût moderne. A l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain, semblables à celles que j'avais vues gisantes dans les marais de la plaine. L'une d'elles avait conservé son chapiteau corinthien; les autres s'entouraient à leurs cimes d'ornements qui pendaient avec grâce comme des stalactites. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence bleue, et sur les murs un revêtement d'émail. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des

églises, comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais m'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée déserte d'Aia-Soluk.

Après deux jours passés à Éphèse, nous partîmes pour Magnésie sur le Méandre. Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Éphèse nous étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour Grec, mais il s'exprimait avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né; il nous répondit que son pays appartenait aux Anglais. Nous pensions mal entendre; enfin il prononça le mot de *Peschaver*. Il venait en effet de Peschaver, dans le voisinage du Thibet. Comment un Grec était-il né au pied de l'Himalaya? Je songeai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestent la persistance de la civilisation hellénique portée aux extrémités de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de la phalange, et j'imagine qu'il fait plutôt partie de quelques-unes de ces populations nestoriennes qui de bonne heure portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde.

Avec ce guide venu d'un peu loin, nous nous acheminâmes vers Inch-Bazar, où sont les ruines de Magnésie. Le chemin est très-pittoresque et suit en général des gorges boisées, à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Méandre. Le Méandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble

un ruban d'azur que le vent ferait onduler sur le sable. Grâce à ces ondulations du fleuve, la plaine est un marais; nous la traversâmes à cheval; il est impossible de la traverser à pied, à moins d'entrer dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui devait m'arriver plus tard. Même après celle d'Éphèse, les ruines de Magnésie sont imposantes et ont cet avantage qu'on les embrasse tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même elle s'adossait à une montagne. On suit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très-nette de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes. Ici vécut dans son opulent exil ce Thémistocle, qui, à travers les ménagements de l'histoire grecque pour le vainqueur de Salamine, me paraît avoir eu avec Xerxès, avant la bataille, des relations un peu suspectes, dont il se fit plus tard un titre auprès de lui. C'est ici qu'après avoir rempli pendant une trentaine d'années le rôle de serviteur et de favori du grand roi, il mourut volontairement pour ne pas combattre les Grecs. Les bienfaits du monarque persan et les injustices du peuple athénien, pas plus que les eaux du Léthé, qu'on passe avant d'arriver à Magnésie, n'avaient donc pu déraciner du cœur de ce Grec l'amour de la patrie. C'est encore aujourd'hui le meilleur sentiment que j'aie trouvé chez ses compatriotes. J'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'il y a en Grèce un sincère amour du pays, un vif sentiment de nationalité; avec cela et le désir universel de l'instruction, qui est un

autre trait du caractère grec, on peut raisonnablement attendre beaucoup de l'avenir.

Il n'y a dans la plaine de Magnésie ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café. Le seul monument moderne est une petite église qui a été changée en mosquée. Ce lieu n'est habité que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans comme ceux que nous avions rencontrés le jour où nous avions quitté Smyrne, et que nous devions trouver dans toutes les plaines jusqu'à notre retour. Ces Turcomans ont des tentes noires formant un carré long et présentant à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tartares (*Tatardji*), dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Ne voyant nul gîte à une lieue à la ronde, il nous prit envie de demander, pour une nuit, l'hospitalité aux Tartares. Nous fîmes part de notre projet à Marchand, qui fut consterné. « Quoi ! nous disait-il, vous voulez coucher chez ces gens-là ? mais ce ne sont point des Turcs, ce sont des Tartares : ils ne croient pas à Mahomet, mais à Ali ! » Trop bons chrétiens pour être bien scandalisés par l'hérésie que Marchand prêtait aux pauvres Tartares, nous persistâmes dans notre résolution, et lui dîmes de nous suivre pour nous servir d'interprète. Il le fit très à contre-cœur. La scène était à dessiner ; la petite horde, composée d'une vingtaine de personnes, était assise au-dessus de nous sur la pente de la montagne ; à notre approche, on fit retirer les femmes, et nous nous trouvâmes en face du chef, vieillard à belle et

honnête figure. Parmi les autres hommes de la famille, quelques-uns portaient la marque de leur origine tartare, surtout dans l'obliquité des yeux; plusieurs tenaient de grands fusils droits sur leurs genoux, comme par contenance. De mon côté, je mettais en évidence mes formidables pistolets de poche. Ainsi sur nos gardes des deux parts, nous nous fîmes des signes d'amitié, et, pour entamer la conversation, nous demandâmes à ces braves gens de nous vendre un agneau; ils n'avaient que des chèvres. Nous fîmes ensuite notre proposition, qui ne fut point agréée, probablement à cause des femmes; car les Tartares, bien que sectateurs d'Ali, n'en sont pas moins de bons musulmans, et ne pouvaient consentir à donner l'hospitalité dans leur harem. Leur réponse ouïe, nous nous séparâmes en très-bonne intelligence, résignés à aller chercher le soir, dans le village le plus prochain, un gîte plus confortable que la tente des Tartares, mais moins poétique.

Nous commençâmes à parcourir et à examiner les ruines de Magnésie; les plus intéressantes sont celles du temple d'Artémis Leucophriné, ce qui veut dire, selon Arundel, Diane aux sourcils blancs. Moi, je ne puis croire que les Grecs, toujours si soigneux d'éviter le laid et le bizarre, aient jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire : au front blanc. Un passage de Strabon me confirme dans cette pensée. Il nous apprend (liv. XIII) que l'île de Ténédos a porté le nom de Leucophriné. Or, on peut, à la rigueur, avoir donné un *front* à une île, mais des sourcils, difficilement. « Dans la ville actuelle, dit Strabon (liv. XIV, § 40), est le temple d'Artémis Leuco-

phriné. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse; mais, pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur : il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, deux exceptés, celui d'Éphèse et celui de Didyme. »

De ce temple, il ne reste pas une colonne debout, mais les fragments sont considérables, et d'un grand intérêt. Sur des parties de la frise bien conservées, on voit des combats de guerriers et d'amazones. Les fûts de colonnes, les architraves, les chapiteaux, offrent des détails curieux; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables; les bases, les chapiteaux ont des ornements différents. Ces ruines sont importantes. On conçoit facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture ionique en Ionie.

Le temple est renfermé dans une immense enceinte dont la destination n'est pas facile à deviner et qui est contiguë à une enceinte moins considérable. Dans celle-ci, on voit des espèces de voûtes et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait au mont Thorax, comme celui d'Éphèse au mont Préon, le stade touchant au théâtre, et une foule de tombeaux; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des marais; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur trois rangs.

Tout cet ensemble de débris, dans une parfaite solitude, est d'un très-grand aspect. Il est malheureux que l'humidité répande une teinte grise sur le marbre des monuments. Dans ces plaines fertiles et inondées, on

regrette l'aridité salutaire de l'Attique, qui laisse au marbre sa blancheur, ou lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve ici la merveilleuse lumière de l'Attique, cette transparence incroyable de l'air, ces reflets violets et roses qui, au coucher du soleil, embellissent les sommets de l'Hymette et du Pentélique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Ionie est sœur d'Athènes. Mais, dans l'art, Athènes a fait le pas décisif par lequel on arrive du très-beau au parfait. Athènes est le génie ionien perfectionné, comme Sparte fut l'exagération du génie dorien.

Nous allâmes coucher dans un village grec où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été jusqu'alors. Cette fois nous avions un *café* à notre disposition. Notre chambre à coucher était l'espèce d'estrade qu'on trouve dans tous les cafés de l'Orient, et sur laquelle on s'assied ou on s'accroupit pour fumer la pipe ou le narguilé. Nous étions là comme les acteurs sont placés vis-à-vis du parterre, et le parterre ne nous manquait point. Une partie de la population regardait avec beaucoup de curiosité les Francs ôter leurs bottes ou se laver les mains. Cette population était grecque, c'est-à-dire chrétienne ; mais, parmi ceux qui la composaient, bien peu connaissaient un autre idiome que le turc. Il en est souvent ainsi dans le pays que nous avons parcouru, et, quand ces Grecs d'Asie veulent parler leur langue, ils prononcent des mots barbares. Ce qu'on pourrait appeler le dialecte ionien moderne n'a rien, je vous jure, de la suavité du langage d'Hérodote.

Pour aller à Sardes, il fallait passer de nouveau par

Éphèse, mais nous n'eûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin, qui nous avait plu par un temps assez triste, parcouru de nouveau par un temps admirable, nous enchanta, surtout vers la fin; nous descendions à pied une portion escarpée de la route, rendue plus difficile encore au pas des chevaux par un reste de pavé en très-mauvais état; nous rencontrâmes le lit d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait ici à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeté d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages ressemblant en petit au pont du Gard, et aussi gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Caïus Sextilius, fils de Publius, de la *gens* Ouotoneia (pour Votinia), a élevé à ses frais ce monument, et l'a dédié à la Diane d'Éphèse et à l'empereur Tibère.

Mon compagnon de voyage parvint à la lire avec assez de peine en grimpant sur les pentes de la montagne et même dans les arbres. Ainsi perché, il me dictait l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant ce temps, assis sur une pierre, je ne me lassais pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émeut pas pour le premier site venu, on devient difficile en fait de pittoresque. Mais ici tout était ravissant. La vue était

admirablement composée. Par-dessous l'arche du milieu, on apercevait la montagne d'Éphèse dans une teinte violette, et au-dessus des deux murs verdoyants qui s'élevaient à notre gauche et à notre droite l'azur velouté d'un vrai ciel d'Ionie; une lumière dorée se glissait obliquement à travers les branches des platanes, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et venait éclairer les cintres supérieurs de l'aqueduc, dont le pied plongeait dans l'ombre. Tout était assorti dans une délectable harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. L'impression que je recevais dans cette gorge perdue entre Éphèse et Magnésie, c'était l'impression que procurent, quand on a su les goûter, les chefs-d'œuvre de cette poésie dont on ne peut avoir un sentiment complet que sous le ciel qui l'a inspirée: cette poésie paraît alors la patrie naturelle de l'imagination, qui n'en veut plus sortir et devient presque insensible à tout autre genre de beauté. Ainsi, après avoir goûté le *lotos*, «on ne pouvait plus sortir du pays qui produisait ce fruit doux comme du miel, mais on voulait s'en nourrir éternellement, oublieux du retour.»

Pardon pour ce grec, mais depuis trois mois je vis avec Homère et avec les autres divins poëtes qui ont écrit dans

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

et je les retrouve partout, dans la nature qu'ils ont peinte, dans les monuments qu'une inspiration analogue à leur inspiration a enfantés, enfin dans mille

détails de mœurs et de costumes qui se sont conservés jusqu'à nous. Je parlerai, j'espère, plus au long quelque jour de ces rapports que j'étudie constamment sur place. Pour aujourd'hui, je me borne à une profession de ma foi ardente au beau, tel que les Grecs l'ont compris et rendu. J'en ai fini avec le moyen âge. J'en suis à la renaissance; et qui pourrait contempler la beauté parfaite sans l'adorer? Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami? Vous, critique si délicatement inspiré, vous qui pénétrez d'un jet si rapide et si lumineux toutes les conceptions de l'esprit, tous les arcanes de la sensibilité, tous les détours de l'imagination et du cœur, je vous ai vu vous éprendre toujours plus de la beauté grecque, remonter à Homère, de Ronsard et d'André Chénier, qui après tout étaient de la famille. Continuez, mon aimable ami. Cette antiquité, que souvent des interprétations si fausses ont si lourdement travestie, livrera à vos mains ingénieuses et légères ses richesses les plus cachées, ses perles les plus exquises. L'antiquité peut se rajeunir, rapprochée de ce qui a été conçu hors d'elle, mais dans un esprit semblable au sien. Vous l'avez bien montré naguère en retrouvant si finement dans Électre la sœur aînée de Colomba.

J'étais, je crois, en extase devant le pont romain, sur la route de Magnésie à Éphèse, quand l'enthousiasme du vrai classique m'a emporté; je reviens à ce beau lieu. Avant de le quitter, je vous décrirais bien le lit du torrent, dans lequel je descendis à travers des touffes de myrtes et des lauriers de trente pieds, pour m'y asseoir sous des voûtes de platanes; mais j'aime mieux vous rappeler ce que ce ravin merveilleux me remit en mé-

moire, la ravissante peinture de l'Eurotas dans l'*Itinéraire.* Citer Châteaubriand, c'est presque citer Homère, c'est citer du moins celui des poëtes modernes qui a le plus hérité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, juste et grand.

Tandis que nous étions plongés dans ces délicieuses contemplations, il paraît que nous faisions preuve de courage, certes bien sans nous en douter. Quand nous arrivâmes à Éphèse, vers le commencement de la nuit, nous apprîmes que Marchand, à qui nous avions fait prendre les devants avec Ahmet et les chevaux, dans la double intention de trouver notre pilaw préparé et de jouir de la solitude, que Marchand nous avait vus en frémissant rester, malgré ses remontrances, dans un endroit qui était, comme tant d'autres, *le plus dangereux.* Il en avait donné avis au poste voisin pour qu'il fût prêt à nous secourir, et, selon lui, le poste avait été frappé de surprise par la bizarrerie de ces Francs, qui s'arrêtaient ainsi sur la route, et pénétré d'admiration pour leur vaillance. Nous ne méritions certainement guère d'inspirer ce dernier sentiment, car nous n'avions vu passer personne, et nous n'avions pas songé un instant aux voleurs.

Ici se présentait la grande difficulté du voyage : gagner Sardes directement et sans retourner à Éphèse, en coupant le Tmolus, que nous n'avions pas le temps de tourner, comme font ordinairement les voyageurs. Cette difficulté s'était aplanie pendant notre séjour à Éphèse. Marchand, toujours fidèle à son système de prudence, avait pour principe de n'apprendre à personne où nous allions, et nous recommandait d'en faire

autant. Il était tout fier d'avoir imaginé de répondre aux questions qu'on lui adressait sur le but de notre voyage, que nous faisions visite à notre ami le pacha d'Aïdin, et il ajoutait gravement : « Il ne faut jamais dire la vérité. » Il paraît cependant qu'il avait renoncé à cette méthode, qui nous eût difficilement procuré les renseignements dont nous avions besoin ; car lui et Ahmet étaient parvenus à savoir qu'il fallait, pour aller à Sart (Sardes), passer par Tiréh, Baïdin, Berghir, et s'étaient fait indiquer le chemin de la première de ces trois villes.

Ainsi renseignés, nous nous acheminâmes vers Tiréh, en remontant le lit du Caïster. Nous commençâmes par nous égarer ; un Turcoman nous remit dans notre route. Cet homme, qui vivait sous une misérable tente de toile, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirais presque le plus distingué. Du reste, la dignité naturelle des manières est l'apanage des Orientaux ; dans les villes turques, on n'entend point ces cris, ces jurements, ces chants bruyants qu'on entend dans les nôtres. On ne voit jamais de dispute. Le portefaix a dans l'intonation de la voix, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les fortunes rapides qu'amène le despotisme ne produisent-elles point ces contrastes choquants entre les manières et la situation qui frapperaient ailleurs. En Turquie, un homme est batelier : un jour le sultan l'entend chanter, trouve sa voix agréable, et le fait ministre de la marine. Le ministre n'aura rien à changer aux manières du batelier.

Nous avions dans Ahmet, notre postillon, une preuve frappante de ce que j'avance. Ahmet était un garçon

très-ignorant, ne connaissant que ses chevaux. En Europe, il eût été un grossier manant. Eh bien! Ahmet avait tout naturellement l'aplomb sans rudesse, l'air posé et insouciant d'un jeune homme de bonne maison de Paris. Jamais sa voix ne s'élevait d'un quart de ton au-dessus du diapason ordinaire; jamais il ne montrait ni humeur ni turbulence. Un jour, son cheval s'abat sous lui; Ahmet ne s'emporte point, il se dégage doucement, relève sa monture, lui lance de vigoureux coups de corde, sans sortir de son calme, et se contente de lui adresser du bout des lèvres et en grasseyant l'injure grecque qui a passé dans la langue turque : *Kérata.*

Après avoir vigoureusement trotté pendant six heures, nous nous arrêtâmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontant à cheval, je découvris tout à coup les minarets d'une ville. C'était Tiréh. La Fontaine, après avoir lu Baruch, disait à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch? » Et moi je suis tenté de dire à tous ceux qui sont venus dans cette partie de l'Orient « Avez-vous vu Tiréh? » Peu de personnes ont eu cet avantage, parce que Tiréh est en dehors de la route que l'on suit ordinairement. Mais, dans les voyages comme dans les arts, on gagne presque toujours à s'écarter du grand chemin. Pour avoir opiniâtrément persisté à nous rendre en ligne droite d'Ephèse à Sardes, nous avons eu le spectacle d'une ville purement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople, ne nous ont donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable; bâtie en ampithéâtre sur la pente d'une montagne,

comme le furent dans leur temps Ephèse et Magnésie, à ses pieds s'étend une plaine parfaitement cultivée, en face s'élève la magnifique chaîne du Tmolus, derrière lequel se trouve Sarde et la Lydie. Le Tmolus, rempart de la Lydie, comme dit Eschyle avec une extrême justesse; car cette chaîne, si majestueuse à contempler, nous semblait un véritable mur, et nous nous demandions avec un peu d'inquiétude par où il serait possible de la franchir.

Tiréh compte environ trente mille habitants; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs, et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité qui nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, les ressources de cet empire seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant; mais, d'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous avait conduits dans une des parties les plus riches comme les plus belles de l'Asie Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tiréh est le commerce des raisins, dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Tmolus dont parle Ovide : *Vineta Timoli.*

Aux abords de Tiréh, une véritable route remplaça les sentiers tortueux que nous avions suivis depuis Éphèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne, annonçaient une ville de quelque importance. Nous atteignîmes les premières maisons de Tiréh à une heure extrêmement favorable. Le soleil, près de

se coucher derrière nous, frappait de la plus vive lumière un ensemble radieux de minarets blanchissants parmi les cyprès, de maisons diversement colorées, semées au milieu de beaux jardins sur le flanc verdoyant de la montagne et dans la fertile plaine qui s'étendait au loin. Toutes les figures étaient fortement caractérisées; tous les costumes étaient pittoresques, et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme de mauvaise mine qui portait presque seul l'ignoble fez au lieu du majestueux turban, nous indiqua un khan, espèce d'auberge, placé dans une situation ravissante, tout neuf, très-propre, et dans lequel nous trouvâmes des divans et des tapis. Toutes les chambres donnaient sur une grande galerie ouverte, semblables à ce que les Italiens nomment une *loge*. Nous n'avions pas les arabesques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des loges du Vatican. A peine installés, nous courûmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un tombeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécuta au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'avançaient, se penchaient autour de nous avec étonnement et curiosité. En général, nul autre sentiment ne se mêlait à ceux-là; une vieille femme seule nous prouva que la haine et la crainte des Francs, tous sorciers, n'étaient pas encore une tradition entièrement perdue. Nous la vîmes s'avancer avec quelque précaution, s'armer d'une pierre, non pour la lancer contre nous, mais à tout hasard, comme d'un

instrument de défense, ainsi que nous le faisions nous-même quand nous avions à passer devant les chiens très-inhospitaliers de l'Orient. La bonne femme, ainsi armée et pourvue, s'avança vers le groupe qui nous entourait, vint y saisir un garçon d'environ seize ans, et l'emmena jusqu'à sa maison, qui était près de là, lui parlant d'un air fort irrité et accompagnant même ses remontrances maternelles de quelques tapes bien appliquées. Le jeune homme, un peu esprit fort, riait en cédant et se retournait vers les bêtes curieuses; mais la mère n'entendait pas raillerie. Il me semblait voir une nourrice entraîner et battre un enfant qui se serait trop approché d'un animal dangereux, et se serait trop oublié à le regarder.

Nous nous hâtâmes d'aller dans les rues les plus animées jouir du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du ramazan. A ce moment, qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans, qui ont ainsi pendant un mois le plaisir de se décarêmer tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule bariolée et calme, qui savourait la douceur du café et de la fumée du tabac d'Orient; nous figurâmes longtemps dans un groupe de Turcs accroupis sur la même natte, et faisant comme l'a poétiquement dit M. de Lamartine,

... Murmurer l'eau tiède au fond du narguillé.

La nuit était délicieuse, une nuit d'Ionie; tous les minarets élevaient dans l'ombre leur illumination aérienne et achevaient de donner à ce qui nous entourait le charme fantastique d'un chapitre des *Mille et une Nuits*.

Le lendemain, couchés sur les divans placés devant nos fenêtres, nous consacrâmes la matinée à faire notre *kief.* Vous ne savez peut-être pas, mon ami, ce que désigne ce mot intraduisible dans les langues de l'Europe. Le *far-niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré délicieusement du sentiment de son inaction : c'est quelque chose d'élyséen comme la sérénité des âmes bienheureuses; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirais presque de se sentir ne pas être.

Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar. Nous y rencontrâmes un marchand grec qui nous offrit de nous conduire chez lui pour nous montrer des antiquités. Ces antiquités étaient deux énormes étriers dorés et décorés d'un aigle impérial, et quelques médailles sans valeur. Ce qui était plus intéressant pour nous que les étriers et les médailles, c'était de nous trouver dans l'intérieur de ce Grec. Sa belle jeune femme restait debout, suivant l'usage d'Orient, tandis que nous étions assis à côté de lui sur le divan. Elle nous apporta le café, les confitures, pendant qu'un vigoureux petit garçon de quatre ans, dont la volonté semblait très-décidée, s'obstinait, malgré les remontrances paternelles, à soulever et à porter les énormes étriers, qui vingt fois furent sur le point de lui écraser ou de lui couper les pieds. Voyant le soleil baisser à l'horizon, nous nous hâtâmes de gagner les hauteurs qui dominent la ville, pour jouir d'un beau coucher du soleil de plus. Ces hauteurs verdoyantes me rappelaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous

être perdus dans les rues escarpées et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés deux ou trois fois, par mégarde, dans des maisons turques dont les femmes poussaient des cris aigus et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort animé, des reproches probablement très-vifs, et que nos intentions étaient loin de mériter.

Enfin nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous apparut dans une teinte rose, tandis que le piton du Tmolus s'enveloppait de brumes sombres et enflammées. Pendant que Mérimée prenait un croquis de ce panorama sublime, un officier turc qui passait s'arrêta, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot *capitaine*, à cause de mon ruban rouge, et *Moscov*. Probablement il nous prenait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une inquiétude perpétuelle pour tous les Turcs doués de quelque prévoyance.

Après avoir vu le matin l'intérieur d'un simple raya, nous devions, dans la soirée, voir l'intérieur de la première maison turque du pays. Un des chevaux que nous avions loués à Smyrne, et qui au moment du départ était évidemment hors d'état de faire le voyage, se trouvait maintenant tout à fait incapable de marcher. Nous voulions obtenir du gouverneur une attestation qui témoignât de cette incapacité, pour nous en servir, à notre retour, contre le loueur de chevaux qui nous avait trompés. Dans ce but, nous demandâmes une audience, qui nous fut accordée pour le soir : elle nous donna l'occasion de connaître ce qu'on pourrait appeler

une préfecture turque. La cour était illuminée par un morceau de bois de sapin qui brûlait au milieu. Une foule d'hommes attachés au service public remplissaient une galerie extérieure. Nous traversâmes cette multitude et nous arrivâmes dans le salon de réception du gouverneur. Il était assis, non pas sur un divan, mais plus bas, sur des coussins, dans le costume turc. Nous étions sur des chaises à l'européenne ; de grands flambeaux posés à terre et portant des chandelles nous éclairaient ; le magistrat nous donna l'attestation que nous désirions, et fut fort gracieux ; seulement la pensée de la Russie l'obsédait. Il nous demanda si nous ne passerions pas par Saint-Pétersbourg. Du reste, je ne pourrais vous donner une idée fort nette de notre conversation, qui se faisait par l'intermédiaire de Marchand. Je soupçonne celui-ci d'avoir mis du sien dans les discours du gouverneur ; quant à nous, évidemment il nous faisait parler, car, quand nous le chargions de transmettre quelques phrases, il discourait en notre nom pendant un quart d'heure.

Le lendemain, pourvu d'un nouveau cheval, nous nous mîmes en route pour Berghir, village situé au pied du Tmolus. Cette journée, pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable qu'un horizon toujours *à souhait pour le plaisir des yeux,* comme disait Fénelon. Après avoir passé par un village où nous vîmes un platane qui avait environ quarante pieds de tour, nous traversâmes la petite ville de Baïndir, qui nous parut animée par un commerce actif et surtout remplie de teinturiers. Nous arrivâmes vers quatre heures à Berghir. Ici le pays changeait

complétement d'aspect aux approches de la montagne, et prenait l'aspect de la Suisse; mais jamais un torrent de la Suisse n'a reçu une étincelle de cette fournaise qui réfléchissait ses flammes pourprées dans le ruisseau de Berghir. Nous eûmes dans ce village toute la maison d'un Grec à notre disposition. Les femmes n'étaient pas voilées, mais se tenaient à l'écart et évitaient de montrer leur visage. Deux choses me frappèrent dans cette maison. J'y trouvai un livre imprimé en caractères grecs. Je l'ouvris, et ne pus en comprendre une parole. Je m'aperçus bientôt que ce grec était du turc. C'était une traduction turque des psaumes imprimés en lettres grecques. Y a-t-il donc des Grecs qui parlent le turc et ne le lisent pas? ou bien plutôt n'est-ce pas une pieuse ruse des missionnaires pour répandre dans les pays soumis aux Osmanlis une version turque des livres saints, sans attirer l'attention, et sans causer aux croyants le déplaisir de voir la langue de Mahomet employée à traduire la Bible? L'autre curiosité était un dessin grossièrement charbonné sur le mur et représentant deux vaisseaux. A la proue de l'un d'eux un homme, armé d'un grand sabre, faisait feu sur un tout petit navire. Celui-ci était monté par des Turcs. Au-dessus de l'autre était écrit *Mayna*, le *Magne*. Dans cette reproduction grossière du triomphe d'un corsaire maïnote écrasant ainsi de sa supériorité un bâtiment turc, il y avait un sentiment de sympathie évident pour les vieilles luttes du Magne contre la Porte. J'éprouvai une certaine émotion à trouver cette sympathie ainsi exprimée au cœur de la Turquie. Il me semblait y lire une protestation et une menace des rayas d'Asie contre le joug de leurs maîtres.

Restait à franchir le Tmolus et à chercher de l'autre côté Sardes, dont le nom subsiste à peine altéré dans *Sart*, mais sur la position de laquelle les rapports variaient, parce qu'il ne reste ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crésus. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très-escarpés, nous atteignîmes un plateau sur lequel est un petit village qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement désert. Les habitants n'y demeurent que durant l'été. L'hiver, ils descendent à Berghir, et on appelle *hiver* l'admirable saison dont nous jouissions pendant notre voyage. Je me croyais sur une alpe de la Suisse parmi des chalets. Je me prenais aussi à me croire en France, au milieu de ces prés entourés de petits murs en pierres sèches et plantés de noyers, de peupliers et de saules. L'image de cette patrie qu'on fuit quand on voyage est douce à retrouver.

Nous étions partis tard de Bost-Dag, par suite d'un complot d'Ahmet et de Marchand, qui voulaient nous forcer à nous arrêter en route, et le soleil baissait quand nous commençâmes à descendre le revers du Tmolus. Nous ne tardâmes pas à mettre pied à terre, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous chevaux et bagages, nous avançant vers la plaine de Sardes, à travers les innombrables sinuosités d'un sentier suspendu constamment au-dessus des plus magnifiques gorges des montagnes qu'on puisse voir. La nuit nous surprit dans un bois de mélèzes qui ressemblait à un beau jardin anglais. Nous continuâmes notre route au clair de la lune. Enfin nous fûmes rejoints par les chevaux, et nous ne

tardâmes pas à trouver un poste de soldats où Marchand avait l'intention de nous faire passer la nuit ; mais nous avions résolu d'arriver à Sardes, ou du moins le plus près possible de Sardes, et, sans vouloir rien écouter, nous nous mîmes de nouveau à marcher en avant, ayant pour nous montrer la route un soldat qui conduisait son cheval par la bride, et m'adressait constamment la parole en turc sans pouvoir se persuader que je n'entendais pas un mot de tout ce qu'il me disait.

Notre situation était vraiment singulière. Marchant, à neuf heures du soir, dans un chemin qui, par moments, se confondait avec le lit desséché d'un torrent, à travers cailloux et rochers, munis d'un guide que nous ne pouvions comprendre, et allant ainsi à la découverte d'un lieu inhabité où nous devions passer la nuit, notre meilleure chance était l'hospitalité incertaine des Turcomans, dont nous vîmes les feux briller, çà et là dans la plaine, quand nous atteignîmes enfin notre but après une marche rapide et fatigante d'environ cinq heures. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre chevaux, postillon et drogman, nos lits portatifs et les provisions pour le souper. Soliman, c'était le nom du soldat turc qui nous accompagnait, très-beau et très-bon garçon, aussi exact à ses dévotions qu'Ahmet était philosophe, Soliman, voyant que nous mettions pied à terre, en fit autant, nous adressa, suivant sa coutume, un discours en turc ; puis, ce qui valait beaucoup mieux, nous indiqua par signes, en montrant ses jambes nues, que les chiens des Turcomans, qui aboyaient à l'entour, pourraient bien manger les nôtres. Cet avis ayant été compris, il s'assit sur ses talons, et se mit à fumer.

Notre petite troupe nous rejoignit enfin, et nous eûmes bientôt rencontré un autre poste militaire; mais, là même, nous n'étions pas encore très-bien édifiés sur la situation de Sardes : les uns disaient que Sart était à une portée de pistolet : les autres à deux heures de chemin. On finit par parler d'un moulin où nous pourrions passer la nuit. Sur cette indication, nous remontâmes à cheval, et, après avoir franchi plusieurs gués et nous être fait refuser un gîte par les Turcomans comme le matin par les Tartares, nous arrivâmes au moulin. Le hasard et notre persévérance nous avaient bien servis : nous étions au-dessous de l'acropole de l'ancienne capitale de la Lydie.

Ce moulin appartenait à deux Grecs : l'un d'eux, qui dormait en plein air sur une natte, comme n'avait peut-être jamais dormi son prédécesseur Crésus, trouvait assez désagréable d'être réveillé dans son premier somme par des passants, qui venaient, à dix heures du soir, frapper à la porte de son moulin, peu exposé, par sa situation, à de pareilles visites. Il n'était point en humeur de nous loger, mais Marchand se fâcha, et lui dit avec une gravité et une conviction vraiment comiques : « Comment oses-tu faire difficulté de loger pour leur argent ces illustres étrangers? Encore si tu étais un Turc, je comprendrais tes refus; mais un Grec! un raya! un Grec! » répétait-il avec indignation. Notre hôte sentit, à ce qu'il paraît, la justesse de l'argument, car il finit par nous autoriser à prendre possession d'une chambre, où son frère, plus humain que lui, ou peut-être plus pénétré des devoirs des rayas envers les illustres étrangers porteurs d'un bouiourdi, nous avait

déjà introduits. Bientôt fut allumé un feu dont nous avions tous grand besoin, car nous étions au milieu des marais, et je n'ai jamais entendu coasser tant de grenouilles à la fois. Une distribution générale de cigares, objet inconnu dans ces contrées barbares, acheva de mettre tout le monde en bonne humeur. Pour nous, nous étions enchantés d'avoir ainsi mené à fin notre expédition et de toucher au but que nous avions presque désespéré d'atteindre.

Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre moulin était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élèvent les murs de l'acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature que celle de Crésus; le terrain qui le porte est un poudingue sablonneux formant des parois parfaitement verticales, d'une immense hauteur. Peut-être l'art avait-il rendu encore plus abrupts les abords de l'acropole du côté de la plaine arrosée par l'Hermus. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions fort embarrassés devant ce mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux comme ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous, et nous finîmes par arriver à l'acropole.

C'était un magnifique spectacle, et supérieur peut-être à tout ce que nous avions vu jusque-là, certainement plus extraordinaire. De toutes parts, sous nos

pieds, des pyramides rougeâtres s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres, à peu près comme les aiguilles des glaciers. D'un côté, les étages verdoyants du Tmolus s'abaissaient peu à peu vers la plaine ; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée de montagnes, le lac de Gygès, les tertres, tombeaux des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sommets qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige ; à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines, blanches cette fois, du temple de Cybèle ; nous-mêmes enfin isolés et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles, à cette vue, avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

Les murs actuels de l'acropole s'élèvent certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié ; mais ces murs, ici comme à Ephèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragments en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne ; une autre, qui nous parut curieuse, parlait *de cinq amours consacrés à la douce patrie*. Mérimée en prit copie, et il fit bien, car il faut des jambes que n'ont pas tous les collecteurs d'inscriptions pour atteindre celle-ci [1].

Après avoir curieusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous

[1] J'ai publié cette inscription dans la *Revue des Deux-Mondes*.

acheminâmes de ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissaient les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages comme les nomades leurs maîtres, s'élancèrent tout à coup sur nous de différents côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta point, mais fit accourir les femmes des Turcomans, qui nous en délivrèrent. Le chien du moulin où nous avions passé la nuit, avec un sentiment remarquable des devoirs de l'hospitalité et un courage héroïque, n'avait pas hésité à se précipiter vaillamment dans la mêlée pour nous défendre. Mais que pouvait-il contre six? Nous entendîmes ses cris et ne le vîmes plus reparaître.

Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris gisants à terre offrent un type achevé de l'ordre ionique ancien. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes, dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique. On dirait un vers d'Homère. Mérimée, tout en les dessinant, me faisait remarquer les plus fines beautés de l'architecture grecque, dont il a un sentiment exquis. Et moi, toujours occupé à chercher dans l'art antique une traduction de la merveilleuse poésie des Grecs, j'aimais à retrouver les procédés de l'un dans les secrets de l'autre; si mon ami m'indiquait comme un signe de la perfection des ornements l'alternance de surfaces planes considérables et de saillies très-vives et très-minces, ou de saillies développées et de plans peu étendus, je me disais : C'est

ainsi que, par des contrastes habilement ménagés, les anciens savaient produire dans le style le relief et la saillie. Dans les littératures dégénérées comme dans l'architecture de la décadence, ces proportions délicates n'existent plus; tout est à peu près également plan, et de là naît la platitude, ou bien l'on veut tout mettre en saillie et l'on manque l'effet pour l'avoir trop cherché. S'il attirait mon attention sur la diversité d'ornementation de chaque chapiteau, dont pas un ne ressemblait complétement à l'autre, dans le temple de Cybèle à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane à Magnésie, je retrouvais là cette liberté du génie grec qui ne détruisait point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité. Rien de plus différent, par exemple, de la symétrie monotone à laquelle certains critiques, qui se croyaient disciples des Grecs, ont voulu asservir la tragédie, que la diversité des produits de la Melpomène antique. Certes, ce n'est pas dans le même moule qu'ont été jetés *Prométhée*, *les Perses*, *les Euménides*, *Œdipe*, *Médée*, *Alceste*. Ces chefs-d'œuvre ont été construits d'après certaines lois identiques, les lois immuables du beau et du goût; mais combien les applications de ces lois sont variées! Si toutes ces œuvres ont un air de famille, en même temps chacune présente une physionomie bien distincte :

.... Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Ainsi sont les colonnes des temples ioniens, et sur ce

point délicat, comme sur beaucoup d'autres, l'art des Grecs est un excellent commentaire de leur poésie. Nous nous éloignâmes à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole, qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle grand, est un ruisseau.

Après avoir vu Ephèse, Magnésie, franchi le Tmolus, gravi l'acropole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, il ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage, M. Lenormant, dont nous avions regretté souvent le coup d'œil et le savoir, et son docte collaborateur M. de Witte. C'est ce que nous fîmes en grande diligence. Nous revîmes ces campagnes enchantées qu'arrose le Mélès, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen qui rappellent les bois d'orangers de Sorrente; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique berceau d'Homère.

LA GRÈCE ET ROME

ÉTUDIÉES

DANS LES LOIS ET DANS LES MŒURS

LA GRÈCE ET ROME

ÉTUDIÉE

DANS LES LOIS ET DANS LES MŒURS

I

LA GRÈCE

La Grèce fut le plus éclatant théâtre du développement de l'humanité ; c'est plaisir, en sortant des profondeurs mystérieuses de l'Orient, d'aborder à cette ingénieuse terre de Grèce, et de saluer dans ses mœurs et dans ses lois l'aurore de la liberté.

On le sait, la Grèce est double ; deux tendances distinctes se manifestent dans son sein et se font sentir à travers toute son histoire. Deux civilisations d'un caractère opposé s'y dessinent en face l'une de l'autre, et finissent par se combattre. L'une est la civilisation dorienne, qui tient encore à l'Orient par un reste d'influence sacerdotale et par des penchants aristocratiques ; l'autre est la civilisation ionienne, qui a entièrement rompu avec l'Orient, et où dominent le commerce et la démocratie ; l'une grave, sévère, l'autre pétulante et volup-

tueuse; l'une amie de l'ordre et de la règle, l'autre éprise de la liberté.

Cette opposition fondamentale se trahit en toutes choses, dans la religion, dans l'art, dans les mœurs. Le dorisme austère, inflexible, est bien représenté par Sparte et Lycurgue. L'ionisme ingénieux, mobile, est bien représenté par Athènes et Solon.

Si nous cherchons à faire en Grèce la part des deux principes dont nous traçons l'histoire, nous trouverons d'abord qu'à Sparte les mœurs ont ployé sous les lois, et qu'à Athènes les lois ont obéi aux mœurs.

Que Lycurgue soit un personnage réel, qu'il soit, comme on commence à le croire, un personnage mythique, peu importe. Toujours est-il que la tradition nous le représente agissant à la manière d'un législateur oriental. Il parle au nom d'une divinité. au nom de l'Apollon de Delphes, de l'Apollon dorien. Ce n'est qu'après que la pythie l'a déclaré le plus sage des hommes, et lui a expressément annoncé qu'il fonderait la meilleure des républiques; ce n'est qu'investi par elle d'une autorité sacrée, qu'il se met à l'œuvre, et ses lois s'appellent des oracles (*rethra*). Veut-il instituer son sénat, son grand moyen politique, le sénat, destiné à faire équilibre entre les rois et le peuple; il a soin qu'un oracle spécial en prescrive l'établissement. En un mot, Lycurgue est un Moïse dont la montagne de Delphes est le Sinaï.

Parlant ainsi au nom de la religion, Lycurgue n'a pas besoin de ménager beaucoup les mœurs de ses concitoyens; la propriété était très-inégalement répartie, Lycurgue divise la terre en neuf mille lots égaux, qu'il

partage entre les Spartiates et qu'il défend d'aliéner. Il anéantit le commerce et l'industrie par sa monnaie de fer, brise d'un coup toutes les existences, détruit toutes les fortunes; on se plaint, mais on se soumet, car le trépied a parlé.

Lycurgue poursuit son œuvre; d'abord il faut qu'il permette à l'enfant d'exister; si cette matière vivante n'est pas propre à entrer dans son moule, il la rejette impitoyablement.

La vie tout entière des Spartiates, comme l'a dit excellemment Aristote, n'était qu'une sévère discipline. Cette discipline les prenait au berceau, car les nourrices avaient ordre de faire jeûner de temps en temps les enfants qu'elles allaitaient. Un peu plus grands, on les fouettait à l'autel de Diane pour les accoutumer et les endurcir à la douleur. Devenus citoyens, ils étaient tenus, comme les enfants, sous la verge de la loi. Tous devaient être vêtus de la même manière, tous devaient manger en commun; un petit nombre de mets seulement étaient autorisés, les voyages étaient interdits, le célibat puni, la règle s'étendait à tout.

Il n'est pas jusqu'aux sentiments les plus naturels, ceux qui font partie, pour ainsi dire, de l'âme humaine, qui ne fussent foulés aux pieds par cette législation d'airain; elle ne s'attaquait pas seulement aux mœurs d'un peuple, mais aux mœurs communes du genre humain. Elle arracha aux mères leurs enfants, elle déchira la tunique des vierges, elle défendit de pleurer plus de douze jours les parents perdus; elle ordonna au mari d'abandonner sa couche à un étranger plus robuste; elle fit du vol une vertu, heurtant toutes les bases or-

dinaires de la société humaine, la famille, la pudeur, la fidélité conjugale et la propriété. Puis, son œuvre achevée, elle la proclame éternelle. Nulle pierre ne devait être remuée dans cet édifice construit tout d'une pièce; et en effet, il dura cinq cents ans immobile, au milieu des révolutions innombrables qui agitaient autour de lui tous les États de la Grèce, et l'esprit de Lycurgue se retrouve à tous les moments de cette durée, depuis l'éphore brisant à coups de hache deux cordes qu'un musicien avait voulu ajouter à la lyre, jusqu'à cet Agis, roi vraiment martyr, qui eut l'honneur de mourir pour la loi de son pays.

Certes on ne m'accusera pas de méconnaître l'empire de la loi de Lycurgue sur les mœurs. Cet empire fut poussé jusqu'à la tyrannie et tint du prodige. Mais après avoir reconnu une si incontestable vérité, il faut se demander si par hasard cette tyrannie ne nous semble pas plus violente qu'elle ne le fut réellement, et si une bonne partie des commandements de Lycurgue que nous trouvons les plus durs étaient, pour ceux auxquels ils s'adressaient, aussi choquants que pour nous; en un mot, s'il n'y avait pas sur bien des points quelque conformité entre les lois de Lycurgue et les mœurs doriennes.

Ce qui le prouverait, ce sont les ressemblances qu'on remarque entre les diverses constitutions des États doriens.

L'organisation de la république lacédémonienne se montre dans chacun de ces États à de légères différences près. On voit qu'ils étaient tous formés sur un même plan. Dans tous l'on retrouve une famille héroï-

que, en général des Héraclides, investie de la royauté [1]; dans tous un sénat de vieillards[2], une éphorie[3]. Les institutions que nous sommes le plus accoutumés à lier dans notre esprit avec l'idée de la constitution de Lycurgue n'étaient pas étrangères aux autres républiques doriennes. Les festins en commun existaient en Crète comme à Sparte, à Mégare du temps de Théognis, à Corinthe avant le tyran Périandre[4]; le costume des jeunes Lacédémoniennes, dont au reste les déclamations athéniennes ont exagéré l'indécence, leur habitude de se livrer en présence des hommes à divers exercices gymnastiques, toutes ces choses qui nous surprennent dans les lois de Lycurgue, tenaient aux mœurs doriennes. Il était conforme à ces mœurs que les jeunes filles fussent, moins que les femmes mariées, renfermées dans la maison domestique, plus exposées qu'elles aux regards, plus mêlées à la société des hommes; c'étaient des mœurs plus franches et plus fortes, plus septentrionales et moins asiatiques que celles des populations ioniennes. Enfin la loi qui prescrivait à l'époux d'enlever son épouse, toute bizarre qu'elle semble, devait avoir sa raison dans quelque coutume dorienne; car en Crète il existait un usage évidemment analogue à celui-ci : l'enlèvement du jeune homme aimé par l'ami qu'il s'était choisi[5].

Une des lois les plus extraordinaires que Lycurgue ait portées est celle qui prescrivait aux jeunes Spartiates le

[1] O. Muller, *Die Dorier*, t. II, p. 108.
[2] *Idem*, p. 96.
[3] *Idem*, p. 112.
[4] O Müller, *Die Dorier*, t. II. 202-274.
[5] *Idem*, p. 292.

vol, mais un vol adroit. Elle se rattachait à une autre du même genre par laquelle il leur était enjoint de s'enfoncer à certaines époques dans les bois, les montagnes et les lieux sauvages, et là de vivre pendant quelque temps de ce qu'ils pourraient se procurer par la ruse ou la force. menant véritablement la vie de brigands. M. Otfrid Müller, l'homme qui nous a fait le mieux connaître l'existence des populations doriennes, voit dans cette institution, une tradition, un souvenir du temps des anciennes mœurs, quand les Doriens, dans les montagnes de l'Olympe ou de l'Œta, étaient obligés de mener un genre de vie semblable, et de conquérir ainsi chaque jour leur nourriture sur les habitants de la plaine [1]. Il voit également dans la fustigation des enfants à l'autel de Diane un signe commémoratif du culte antique et sanglant de la déesse de la Tauride. Ainsi les mœurs et les traditions primitives des peuples doriens tiendraient, dans les lois de Lycurgue, une place beaucoup grande qu'on n'est tenté d'abord de le supposer.

Du reste, c'est l'opinion du savant dont je parle, que les mœurs de ces populations étaient les vieilles mœurs helléniques, qui subsistèrent à Sparte plus purement qu'ailleurs. Il a montré dans l'époque héroïque le type de la royauté dorienne; il a fait voir que les rois, dans Homère, ressemblent beaucoup à ce que furent les rois de Sparte [2], qui de même sacrifiaient aux dieux et recevaient une portion de la victime. Il a également retrouvé dans Homère le conseil des vieillards, la gérusie lacédé-

[1] *Die Dorier*, t. II, p. 311-312.
[2] *Idem*, p. 92.

monienne, enfin jusqu'à l'origine des repas en commun entre les chefs avec exclusion des femmes. Il a même rendu très-vraisemblable que ces mœurs avaient existé chez les peuples où, plus tard, la démocratie les a fait disparaître ; il a reconnu dans les prytanes d'Athènes un dernier vestige de la royauté héroïque conservée à Lacédémone.

Ainsi considérée, l'œuvre de Lycurgue nous apparaît sous un jour tout nouveau. Si c'est, à certains égards, une tyrannie violente des mœurs contemporaines, c'est à beaucoup d'autres une réhabilitation, une réorganisation des mœurs antérieures et l'influence des mœurs reparaît ici jusque dans la législation qui semblait le plus les soumettre et les dominer.

Ce qu'on peut dire, c'est que la constitution de Sparte était fondée sur l'exagération du principe commun à toutes les autres constitutions doriennes. Ce principe était l'ordre, non cet ordre négatif, pour ainsi dire, qui n'est que l'absence du désordre, qui est produit par une force compressive, et périt dès qu'elle se retire ; mais cet ordre réel qui tient à l'agencement harmonieux de toutes les parties de l'État, de tous les éléments de la cité. C'est ce que les Doriens distinguaient par le beau nom de *Cosmos,* qui exprime l'ordre de l'univers. L'ordre en ce sens, cet ordre plein de simplicité et de grandeur qui naît de la subordination des parties à l'ensemble, se trouve dans leur architecture, comme il se retrouvait dans leur religion, dans leur poésie, dans leur musique. Toute leur existence était empreinte de ce caractère d'ordre et d'harmonie, et ils en transportaient le sentiment et le besoin dans la politique. La société,

selon les idées et les mœurs doriennes, n'était pas une collection d'individus indépendants et isolés, mais une agglomération compacte de citoyens serrés en faisceau par un lien religieux, nul n'ayant d'existence personnelle, chacun vivant de la vie de tous, et se perdant, pour ainsi dire, dans l'État.

Tel était, pour les Doriens, l'idéal du gouvernement, l'idéal qu'ils cherchèrent à réaliser partout où ils s'établirent, en Crète, à Corinthe, en Sicile. C'est là ce que voulut Lycurgue ; il le voulut avec excès. Dominé par l'idée de l'ordre dorien, du *Cosmos*, il ne tint pas compte des sentiments de l'individu et de la famille, il les immola l'un et l'autre à la chose publique. Il ne laissa vivre que celui qui pouvait la servir et à la condition de la servir sans cesse ; il subordonna tout à ce devoir, qui était à ses yeux la fin même de la politique; il n'abandonna rien à la fantaisie particulière, ni les banquets, ni les vêtements, ni même les rapports intimes des époux ; il ne ménagea aucun des sentiments les plus chers au cœur humain, aucun des instincts les plus impérieux de notre nature : tout cela était, aux yeux du législateur dorien, un égoïsme qu'il fallait mettre en poussière, et cette poussière pouvait seule être le ciment de l'État : que lui faisaient la pudeur des vierges, l'amour des maris, la tendresse des fils? Il voulut qu'on n'eût qu'une mère, Sparte; qu'une famille, Sparte ; qu'une amante et une femme, Sparte ; il voulut abîmer les individualités dans cette unité puissante, et il parvint à son but. Il y parvint, parce que l'idée dont il poursuivait l'accomplissement était une idée dorienne et qu'il avait affaire à une population dorienne. Sa loi

était comme ces tyrans populaires auxquels la multitude obéit, parce que leur despotisme sert ses penchants.

Et sans cela, croit-on que Sparte eût si facilement adopté cette loi que n'étayait aucune force matérielle, que les dieux conseillaient, il est vrai, mais qu'eux-mêmes ne commandaient pas d'une manière absolue? Où le législateur eût-il pris la force de se faire obéir, s'il n'eût trouvé un point d'appui caché dans la société qu'il voulait régir? Autrement, son empire sur des hommes d'humeur aussi fière est inexplicable; ils n'auraient pas du moins porté le joug si longtemps et si gaiement (car la gaieté lacédémonienne avait passé en proverbe), si ce joug n'eût convenu à leurs mœurs.

L'influence des mœurs sur les lois que nous venons de reconnaître à l'origine de la constitution de Lycurgue ne paraît pas moins dans le spectacle de sa durée et de sa chute. Cent trente ans après l'établissement des lois de Lycurgue, furent institués les éphores, dont le rôle ne cessa jamais d'être une opposition constante à la constitution qu'il avait fondée.

A quoi tient ce rôle de l'éphorie, qui introduisit de si grands changements dans l'État et finit par amener sa perte? Il tint, comme on l'a remarqué[1], aux nouveaux rapports et aux nouvelles mœurs qui naquirent de l'agrandissement de la puissance lacédémonienne. L'extension du territoire, en relâchant le lien national, multiplia les points de contact entre les Spartiates et les étrangers. Par là les éphores chargés, comme on sait, de tout ce qui concernait les étrangers, acquirent plus d'importance, quand, au mépris des lois de Lycurgue,

[1] *Die Dorier*, t. II. p. 124-125.

le nombre en augmentait chaque jour. Les éphores étaient aussi chargés de la surveillance des deniers de l'État et l'accroissement de la richesse publique accrut leur ascendant. En un mot, toutes les nouveautés qui tendaient à altérer la législation primitive trouvaient naturellement dans l'éphorie un instrument et un organe. Voici donc un élément perturbateur introduit par l'altération des mœurs dans la constitution politique et qui en causera la destruction. En effet, ce fut un éphore qui demanda le premier la liberté de tester, incompatible avec la propriété telle que Lycurgue l'avait instituée ou plutôt abolie. Ce furent des éphores qui firent échouer, par leurs intrigues, les magnanimes tentatives d'Agis et de Cléomène pour le rétablissement des anciennes lois.

Mais ce qui servit puissamment la tendance désorganisatrice de l'éphorie, ce qui la suscita même en grande partie, ce fut l'introduction de la richesse à Sparte, après la guerre du Péloponèse; ce fut la corruption qui s'ensuivit. Avec l'or d'Athènes, de nouvelles mœurs se glissèrent dans la cité trop puissante.

Dès ce moment l'œuvre de Lycurgue fut frappée au cœur; elle mourut de cette blessure, après une agonie dont la longueur prouva ce qu'elle pouvait supporter.

Voilà ce qui arrive aux gouvernements qui n'admettent point le progrès. Retranchés dans une immobilité apparente, ils croient pouvoir se dérober à l'action du temps qui transforme incessamment tous les êtres; mais peu à peu les conditions de leur existence se modifient à leur insu. Les mœurs changent malgré tous les efforts

et toutes les gênes de la loi, parce que leur nature est de changer éternellement, et alors la loi, pour n'avoir pas transigé avec elles, périt par elles. Elle n'a pas fait alliance avec les mœurs nouvelles, elle suit les mœurs anciennes dans la tombe. Pour que l'institution de Lycurgue pût durer éternellement, il eût fallu l'isoler entièrement et la soustraire à ce mouvement de rotation qui emporte le monde moral à travers le temps, semblable à celui qui roule l'univers matériel à travers l'espace; car le moindre contact avec des mœurs étrangères renfermait le germe d'une altération toujours croissante, dans les mœurs des Lacédémoniens, et les mœurs enfin minées, la loi qu'elles soutenaient devait s'écrouler avec ses fondements.

S'il a fallu quelque attention pour démêler à Sparte quelle influence eurent les mœurs sur des lois qui semblaient en être indépendantes, à Athènes, au contraire, ce qui frappe d'abord, comme je l'ai dit plus haut, c'est l'influence des mœurs sur les lois.

Les mœurs athéniennes, à l'époque de Solon, étaient essentiellement démocratiques. Il n'y avait pas là, comme à Sparte, une famille sacrée, à qui le trône appartînt par une sorte de droit divin. On n'y trouvait pas non plus cette séparation tranchée entre un petit nombre de citoyens établis par la conquête et une population nombreuse soumise aux conquérants. Depuis plusieurs siècles, la royauté était morte avec Codrus et l'égalité avait jeté de profondes racines dans le sol de l'Attique. La situation littorale d'Athènes l'invitait au commerce, et le commerce est favorable à la démocratie. Enfin il semble qu'il y ait dans le sang de la race ionienne

quelque chose qui la pousse invinciblement à l'activité commerciale et à l'égalité politique.

Solon trouva donc à Athènes des mœurs démocratiques avec leur conséquence ordinaire, l'agitation, le désordre, les divisions. Avant lui, deux tentatives avaient été faites pour imposer un joug à ces mœurs. L'une était comme un effort désespéré d'un législateur farouche, qui, sentant le besoin de retremper Athènes, avait imaginé de la retremper dans le sang. La rigueur outrée de la loi de Dracon l'avait fait promptement rejeter. Le Crétois Épiménide, saint et mystérieux personnage, qui passait pour entretenir un commerce avec les dieux, était venu dans Athènes; il avait été reçu avec respect, comme un homme divin que le ciel inspirait; mais le prophète dorien avait bientôt compris que les mœurs des Athéniens se refusaient à la constitution qu'il eût pu leur donner, et après avoir prescrit quelques observances religieuses, il s'était retiré presque sans laisser de trace. L'anarchie était au comble. Chacun prétendait ordonner l'État à sa fantaisie. Les habitants de la montagne, ceux de la plaine, ceux du rivage, voulaient une constitution différente en rapport avec leurs habitudes et leurs besoins. L'inégalité des fortunes qui, terrible là où elle n'est contre-balancée par nulle autre inégalité, écrase les États démocratiques de sa tyrannie, la plus insolente et la plus impitoyable de toutes; l'inégalité des fortunes était poussée à ce point, que la propriété territoriale se trouvait concentrée dans les mains du petit nombre, et qu'il ne restait à la multitude que la misère et des dettes. Les uns prétendaient tout garder, les autres demandaient l'abolition des dettes

et le partage des terres. La société était dans une crise violente qui semblait devoir la briser. C'est alors que Solon parut.

Nous avons vu à Sparte un législateur donner comme en Orient la religion pour base à la politique, et à ce titre, exercer une grande puissance sur les sentiments et les mœurs des hommes. Solon est le premier qui ose se passer de cet imposant appui. A peine cite-t-on à son sujet un oracle incertain. Que nous sommes loin de cette intervention perpétuelle de Delphes dans la législation de Lycurgue ! — Pour Solon, son existence n'a rien d'incertain ni de merveilleux, elle ne se perd point dans la nuit des âges héroïques, elle ne touche point au monde de la mythologie. Solon n'est point un Héraclide sur lequel se soient conservés des traditions plus poétiques que vraisemblables; sa vie est simple, son extraction médiocre. Il ne parle point d'en haut, il ne change point les bases de la société; mais, choisi par ses égaux pour leur donner des lois, il s'applique à chercher ce qui, pour eux, est à la fois désirable et possible. Il tient compte des circonstances, des obstacles, négocie avec les partis, compose avec les intérêts, en abolissant les dettes, laisse espérer qu'il partagera les terres, traite la législation et la politique avec un art encore inconnu; enfin, comme il le dit lui-même, il ne veut pas donner aux Athéniens, les meilleures lois imaginables, mais les meilleures qu'ils puissent supporter. Se plaçant dans ce point de vue, il est évident qu'il tiendra grandement compte des mœurs dans ses lois, que celles-ci ne viseront guère à autre chose qu'à être l'expression des premières, tout au plus à les corriger indirectement, à tirer

des mœurs mêmes de quoi modérer leurs inconvénients, mais non à les plier ou à les détruire.

Les mœurs athéniennes étaient, nous l'avons vu, démocratiques. La loi de Solon sera démocratique comme elles. Cette législation n'aura qu'un but : organiser et régulariser les éléments démocratiques contenus dans les mœurs.

Ainsi elle prescrira l'activité, l'industrie, elle encouragera aux arts mécaniques [1], autant que Lycurgue cherchait à en détourner, car elle s'adresse à une population industrielle et mercantile, et Lycurgue s'adressait à une population conquérante, qui ne se plaisait qu'aux travaux de la guerre, et ressentait un dédain tout aristocratique pour les occupations manuelles.

Il y aura à Athènes une assemblée populaire qui décidera souverainement, sans contradiction et sans appel. En effet, comment persuader à ce peuple ardent, inquiet, jaloux, qu'il s'en rapporte à d'autres qu'à lui-même sur ce qui touche à ses intérêts ou à sa gloire? Comment obtenir de lui qu'il se prive du plaisir de délibérer, de haranguer, de juger? Ce qu'il lui faut, c'est cette vie de l'agora, oisive et passionnée. Solon ne tentera point d'éloigner le peuple de la place publique, de la tribune, car cette multitude ingénieuse et vaine se sent capable de tout oser et se croit propre à tout faire. Mais Solon, qui lui-même est Athénien, est aussi ingénieux que pas un de ses compatriotes; Solon parviendra, tout en caressant les sentiments populaires, à les diriger. A force d'adresse, il saura trouver au sein de cette

[1] Un fils à qui son père n'avait pas fait apprendre un métier était dispensé par Solon de le nourrir dans sa vieillesse.

démocratie de quoi la modérer à son insu. Tout citoyen doit voter ; mais en exigeant qu'on appelle d'abord au scrutin ceux qui ont plus de trente ans, il espère entraîner les autres par l'ascendant de l'exemple, et refroidir l'emportement de la jeunesse, en lui laissant le temps de la réflexion. Tout Athénien a droit de monter à la tribune, mais Solon limite indirectement le nombre des orateurs, par une censure préalable de leurs mœurs. Quiconque aura frappé son père ou sa mère, refusé de les nourrir ou de les loger, jeté son bouclier dans la bataille, etc., s'il ose haranguer ses concitoyens, pourra être accusé par eux. Enfin Solon transporte l'initiative du peuple au conseil des quatre cents; le peuple délibère, mais seulement sur ce que le conseil a proposé. Et remarquez comment se forme ce conseil : ce ne peut être au nom d'aucun privilége, l'altière démocratie d'Athènes ne le souffrirait pas. Qui donc indiquera ceux qui doivent en faire partie? Le sort, la fève blanche ou noire. Ainsi Solon cherche un tempérament à la démocratie, dans le hasard qu'il juge être quelquefois moins aveugle qu'elle, et la passion de l'égalité populaire est amenée par l'habileté du législateur à cette concession, sans s'apercevoir de ce qu'elle fait, sans songer que c'est au fond le hasard qui est le père de toute inégalité.

La division des Athéniens en quatre classes d'après la fortune, analogue à celle de Servius Tullius et à notre principe actuel du cens, est entièrement dans l'esprit démocratique, car elle repose sur un fondement mobile, la richesse. D'ailleurs les emplois politiques étaient accessibles aux trois classes supérieures, la dernière seule en était exclue; et encore Solon, comme pour

réparer cette infraction au principe démocratique, se hâta d'abandonner à cette quatrième classe les emplois judiciaires, en manière de dédommagement. Toute la constitution athénienne était donc basée sur la richesse. Solon n'avait pas trouvé d'autre principe social existant; il fut obligé de tout rapporter à celui-ci, et Athènes serait peut-être tombée, malgré Solon, à ce degré d'abaissement moral où peuvent descendre les républiques dont le mobile unique est l'argent, si l'esprit mercantile n'eût trouvé un contre-poids naturel dans l'ascendant de l'éloquence et le pouvoir du génie. Solon luttait contre l'égoïsme, qui est le danger des démocraties, qui s'y montre tour à tour sous les traits de l'ambition ou de l'indolence. Il s'efforçait d'unir entre eux les citoyens, d'en faire un corps composé de membres solidement attachés les uns aux autres. Sa tâche était d'autant plus difficile, qu'il était dénué de tout point d'appui religieux ou aristocratique; et c'est dans les ressources et les expédients, dont il s'avisa pour y suppléer, qu'il fit éclater surtout une merveilleuse industrie. Recevant le mot d'ordre des mœurs capricieuses du peuple athénien, il voulait cependant lui donner des mœurs plus fortes, plus compactes, pour ainsi dire. C'est dans ce but qu'il fit un devoir à tout citoyen de prendre un parti en cas de division politique, qu'il permit à chacun de se constituer accusateur au nom d'une femme, d'un enfant outragé, et déclara l'offense faite à tout particulier crime contre l'État.

Car, quelque différente que fût de la hardiesse et de l'autorité de Lycurgue la sagesse timide, la circonspection prudente et délicate de Solon, il cherchait aussi,

bien que d'une manière plus détournée, à agir par la loi sur les mœurs.

Du reste, il y avait dans les mœurs athéniennes une dignité native, un goût inné d'élégance qui les accompagnaient jusqu'au sein de leurs désordres et tempéraient leurs égarements. Une délicatesse de sentiment mêlée quelquefois de grandeur suppléait heureusement à la loi et la corrigeait. C'était ce qui donnait de la force à la sentence par laquelle on privait un Athénien de l'honneur en le déclarant *atimos*. Le grand nombre de cas auxquels cette peine était appliquée prouve qu'elle produisait un effet considérable, et une pareille loi ne produit d'effet qu'autant que son arrêt est ratifié par les mœurs.

Certes, l'ambition et l'intrigue avaient un jeu bien vaste dans un pays comme Athènes, où elles pouvaient rapidement conduire à tout; mais il faut se souvenir que plusieurs de ces magistratures, objet de tant de brigues, ne donnaient d'autre privilége que le droit de dépenser sa fortune au service de l'État. Tel était le privilége des triérarques, qui fournissaient des galères à la république, celui des choréges, qui se chargeaient des soins du théâtre, car le théâtre, la musique, la danse étaient choses publiques, officielles, pour ainsi dire. Les archontes nommaient en pleine assemblée les joueurs de flûte chargés d'accompagner les danses publiques, et il n'était permis ni à un étranger ni à un Athénien flétri de se mêler à ces danses.

Aimable peuple dont les lois ne dédaignaient pas de régler les nobles plaisirs! La législation de Solon recommandait qu'on se gardât de confondre les divers modes

de musique, et Platon commence son dialogue sur les lois, qui renferme sa politique positive, par établir l'importance des chants et des chœurs de danse pour le gouvernement des États.

A un tel peuple il appartenait d'avoir un poëte pour législateur.

Ce législateur, adressant en vers des conseils à ses concitoyens qui lui ont demandé une constitution, offre un spectacle plein de grâce qu'Athènes seule pouvait donner.

Solon ne réclama point pour ses lois, comme Lycurgue, une éternelle durée. Le sol athénien était trop mobile et trop léger pour qu'il pût concevoir une telle espérance; il ne demanda pour elles que cent années, et cette demande modeste ne lui fut pas même accordée.

A peine s'était-il éloigné que l'ancienne anarchie recommença, puis vint la tyrannie. Tyran aimable et spirituel, comme il fallait être pour subjuguer des Athéniens, Pisistrate se saisit par la ruse d'un pouvoir qu'il conserve par l'indulgence et la douceur. En vain le vieux Solon parcourt les rues d'Athènes les armes à la main, pour exciter ses concitoyens à défendre son ouvrage. Pisistrate le va visiter, honore et captive sa vieillesse. Du reste, les lois de Solon étaient si bien accommodées au génie des Athéniens, que celles de Pisistrate furent conçues dans le même esprit. C'est par là que la législation de Solon, quoique altérée à diverses reprises, ne périt jamais tout entière; elle ne se maintenait pas comme celle de Lycurgue, par sa roideur et son inflexibilité, mais elle résistait par sa souplesse même.

Solon survécut à la forme de gouvernement qu'il avait instituée; mais le caractère de sa législation dura autant que les mœurs des Athéniens, dont elle était le résultat et l'image.

Athènes supporta la tyrannie tant qu'elle fut douce et brillante; quand, sous les fils de Pisistrate, elle devint pesante et dure, l'humeur indépendante de ce peuple en fut irritée et une conspiration vraiment athénienne se forma : c'est une conspiration au milieu d'une fête; ce sont de jeunes amis cachant leurs poignards sous des branches de myrte. La législation de Solon reparaît, mais Clisthène, qui l'a rétablie, l'altère; plus docile encore aux goûts démocratiques des Athéniens, il pousse leur constitution plus avant dans cette voie. De quatre tribus il en fait dix et multiplie par là l'activité politique dans l'État. Dès ce moment, une agitation toujours plus inquiète précipite un peuple ardent vers une démocratie sans règles. En même temps l'exaltation populaire, qui transporte tous les esprits, enfante des prodiges dans la guerre, dans l'éloquence, dans la poésie, dans les arts. Et quand vint le grand combat contre l'Asie, ce fut cette Athènes bouillante et indisciplinée qui s'élança au premier rang; ce fut elle qui, à Marathon, étonna les masses orientales en se précipitant sur elles avec une insouciante ardeur, comme pour une lutte de la palestre. Rien en Grèce ne fut comparable à ce fougueux et brillant héroïsme. Les Spartiates surent mourir avec leur roi aux Thermopyles, les Athéniens proscrivaient leurs généraux et battaient les Perses sur la terre et sur la mer. Quelle législation eût pu résister à l'emportement du triomphe, à l'ivresse d'une telle gloire? Com-

ment disputer quelque chose à une démocratie de héros, à une populace pleine de grâce et de génie? Personne ne pouvait en avoir la pensée, et le sage Aristide lui-même céda au torrent. Il ouvrit la porte de toutes les dignités à la masse entière des citoyens, sans en excepter cette quatrième classe que la prudence de Solon avait exclue des emplois politiques. Dès lors les faibles barrières que les lois avaient tenté d'opposer aux mœurs démocratiques tombèrent. Ces mœurs débordèrent avec une impétuosité sans frein. Ce fut quand l'État, battu par le flot populaire, allait s'écrouler, qu'il y eut pour Athènes un moment d'activité, de splendeur, de gloire, unique dans les annales du genre humain. Toutes les facultés du peuple le mieux doué de la terre firent explosion à la fois. Périclès, qui a attaché son nom à cette époque merveilleuse, lança le char de l'Etat dans cette carrière où il devait fournir une course si brillante et si rapide, et se briser dans son triomphe, au milieu des applaudissements de la Grèce et du monde.

Sans doute il fallait, pour produire cette époque extraordinaire, que l'âme de chaque citoyen fût excitée par les agitations et les orages de la démocratie; il fallait le souffle brûlant du vent populaire pour épanouir au milieu de la tempête cette fleur éblouissante.

Mais ce vent fécondant et terrible avait déposé dans cette fleur un germe de mort; Athènes eut là, dans l'histoire du genre humain, une heure incomparable, mais l'heure d'après il fallut mourir.

Cette fièvre, qui lui avait fait faire de si grandes choses, précipita sa fin; le génie ionien, au plus fort de son

exaltation démocratique, rencontra pour son malheur le génie dorien, qui depuis longtemps attachait sur lui un œil dédaigneux et menaçant. Les deux génies luttèrent; et cette lutte dura vingt-sept années. L'Ionien ne manqua pas de courage, mais de suite et de patience. Le Dorien le terrassa froidement et le fit esclave. La Sparte de Lycurgue fut plus forte que l'Athènes de Solon.

Mais Athènes ne savait pas servir longtemps; elle ne pouvait surtout endurer l'humeur sombre de ses tyrans; ses mœurs se soulevèrent contre eux et les chassèrent. Alors se présenta pour elle un vainqueur qui lui convenait mieux.—Alexandre était un maître assez brillant pour succéder à Pisistrate et à Périclès. Athènes qui, comme tous les autres États démocratiques de l'antiquité, inclina toujours à la tyrannie, Athènes, le pays de la finesse et de la gloire, se laissa prendre aux ruses de Philippe et vaincre aux exploits d'Alexandre.

Enfin, tous les peuples de la Grèce perdirent l'un après l'autre leur liberté en perdant les mœurs de la liberté.

La ligue achéenne fut un dernier effort pour la défendre, quand déjà elle n'existait plus que dans la pensée de deux jeunes rois et de quelques nobles femmes de Sparte, quand elle mourait de la main du bourreau dans la prison d'Agis, ou gisait dans les rues d'Alexandrie, sous les cadavres de Cléomène et de ses vaillants compagnons. Il était trop tard. En vain la Grèce entière applaudit au Romain qui la déclarait libre, les maîtres du monde ne pouvaient décréter la liberté. On décrète la mort, mais non pas la vie. Avec les an-

ciennes mœurs, l'ancienne société grecque avait péri. C'était le peuple romain qui la remplaçait désormais sur la scène du monde. Puisque la Grèce est morte, suivons l'univers, passons aux Romains.

II

ROME

Quand on arrive à ce peuple, on se sent écrasé par l'idée d'une immense grandeur; la pensée plie sous la majesté de ce nom devant qui s'est incliné l'univers. On éprouve alors quelque chose de ce respect qui prend le voyageur étonné de se trouver au pied du Capitole.

La société romaine est la plus forte qu'aient instituée les hommes. On l'a pu voir en ce que, s'étant mesurée avec toutes les autres, non-seulement elle les a vaincues, mais elle leur a imposé son génie.

Le monde romain, tel a été le nom de son empire ; en effet, le monde presque tout entier lui appartenait. La société romaine se confondait avec la société du genre humain. Quand elle a péri, la civilisation antique s'est écroulée, et c'est de son sein que la civilisation moderne est sortie. Nous voici donc au centre de l'histoire; où serait-il plus curieux de contempler l'action réciproque des lois et des mœurs que chez un peuple qui a donné

ses mœurs et ses lois à presque tous les peuples de la terre ?

Les ténèbres qui enveloppent les origines de Rome ne nous permettent de les entrevoir que confusément. C'est dans cette nuit, c'est sous ces voiles de son berceau que les deux principes de toute société, les lois et les mœurs, s'unissent, se confondent, se pénètrent, pour ainsi parler, plus étroitement et plus intimement que partout ailleurs. La fusion primitive des lois et des mœurs disparaît dans une antiquité que l'œil ne saurait atteindre. Ce qui en sort est quelque chose de compacte, d'homogène, où l'on ne peut distinguer l'un de l'autre les deux éléments agglomérés, tant ils sont mêlés et pétris ensemble. On ne voit point les mœurs se plier à la loi, ou la loi se conformer aux mœurs. Dès le commencement, la loi a l'autorité de la coutume, les mœurs font le droit, le droit fait les mœurs; comment séparer à leur origine le *mos* et le *jus*, la tradition et la légalité ?

Si la base de la plus grande puissance qui fut jamais se cache et s'ensevelit, pour ainsi dire, dans ces ténébreuses profondeurs, nous pouvons du moins contempler l'édifice qu'elle porte, et même, en nous penchant sur l'abîme où elle repose, nous y discernerons quelques-uns des matériaux dont elle fut formée.

Que signifie cette période des rois? N'est-ce pas une époque primordiale, et par conséquent obscure, dans laquelle s'élaborent les divers principes constitutifs de la société romaine? S'il en est ainsi, cherchons à y démêler ces principes constitutifs dans leur enveloppement et leur confusion.

Nous y trouvons d'abord le principe étrusque. De l'É-

trurie vinrent les coutumes et les cérémonies religieuses des Romains, et cette science augurale qui jouait un si grand rôle dans leur politique. La religion étrusque était mystérieuse et terrible. L'oracle qu'elle consultait, c'était la foudre; le ciel enflammé par la tempête, tel était le livre où elle lisait l'avenir. Les chefs étrusques avaient la propriété de cette religion, qui affermissait leur pouvoir. Quelles qu'aient été les causes et les circonstances qui ont introduit à Rome une portion de l'aruspicine étrusque, on ne peut en méconnaître les traces dans l'ancienne organisation romaine. En outre, les insignes de la royauté étaient tous empruntés à l'Étrurie. Avant que Rome existât, il y avait dans ce pays un sénat, des plébéiens, des *gentes*, des clients. Remarquons que tout cela est autant coutumes qu'institutions, peut se dire aussi bien mœurs que lois. Avec ces costumes religieux et ces formes politiques empruntées aux Étrusques, concoururent, pour former la Rome primitive, les mœurs agricoles du Latium et les mœurs guerrières de la Sabinie. Les vieux Sabins ont laissé, jusqu'aux époques les plus dégénérées de l'histoire romaine, un renom de rude simplicité et de mâle courage. Ils avaient aussi un caractère religieux très-prononcé dont le type est Numa. Ainsi la religion, l'agriculture et la guerre, telle fut l'étoffe primitive des mœurs romaines. L'Étrurie, purement aristocratique, y déposa en germe l'esprit de caste; le Latium et les Sabins y apportèrent leurs habitudes patriarcales et belliqueuses. De toutes ces choses se composa le génie romain, pieux et superbe, grave et farouche. Ainsi fut trempée de religion, d'austérité et de force, cette

nation destinée à vaincre le monde et à le discipliner.

Mais, organisée de la sorte, elle courait le risque de demeurer, comme les Étrusques eux-mêmes, sous le joug d'une aristocratie guerrière et sacerdotale, qui, pesant sur elle d'un double poids, eût fini par l'écraser ; ce qui la sauva de ce danger, ce fut de pouvoir opposer à ses patriciens une plèbe énergique et puissante. Il ne faut point se représenter cette plèbe comme une populace misérable, mais y voir avec Niebühr la population mixte qui se groupait autour de la population primitive en possession de la cité. C'est ainsi que l'on explique comment de puissantes familles étaient plébéiennes.

Ce fut, comme on sait, la lutte constante de la population plébéienne et de la population patricienne qui forma le trait distinctif de l'histoire romaine. Ce fut cette lutte qui produisit les agitations et fit la grandeur de la république, c'est de là que sortirent les mœurs politiques de Rome. Ces mœurs politiques vinrent s'implanter dans des mœurs religieuses, patriarcales et guerrières, elles communiquèrent à cette masse la vie et le mouvement, elles fécondèrent ce sol vigoureux et achevèrent de cimenter, en paraissant les ébranler, les fondements de la constitution romaine.

Maintenant que nous avons analysé dans leur origine les mœurs de Rome, suivons le développement de sa législation, qui s'appuie sur elles, ou plutôt qui fait corps avec elles et partage toutes leurs révolutions et toutes leurs vicissitudes.

La première de ces révolutions est bien ancienne ; elle eut une importance immense : c'est celle qui se rattache à ce personnage à demi fabuleux dont le nom

étrusque était Mastarna, et que Tite-Live appelle Servius Tullius. Ce fut une organisation nouvelle amenée par de nouvelles mœurs. L'élément populaire paraît avoir prévalu passagèrement sur l'élément sacerdotal et aristocratique, lorsque la division par centuries prévalut sur la division par curies, lorsque tout le peuple romain, sans distinction de caste, fut enrégimenté en une armée de propriétaires dont les droits politiques et les devoirs militaires étaient en raison directe de la richesse. Les dispositions législatives qui se rattachent à cette révolution attestent dans les mœurs un grand changement dont elle dut être le résultat. Tous les actes civils qui ont la forme d'un marché, qui s'exécutent par une vente réelle ou simulée, *per æs et libram*, ont leur origine dans l'organisation des centuries, car ils se font devant les témoins qui représentent les classes de Servius Tullius. Le contrat ou marché devant témoins remplace l'ancien serment au dieu Fidius. Le mariage dans lequel on achète sa fiancée (*coemptio*), figure à côté des noces accomplies suivant les rites sacrés. En un mot, comme dit M. Ot. Müller, la constitution de Servius substitue partout des transactions pécuniaires[1] aux formes religieuses. Il paraît que l'aristocratie reprit le dessus dans la période désignée par le règne de Tarquin le Superbe; mais la législation de Servius ne périt pas entièrement, elle subsista en partie, au moins comme tradition; même au temps de la république, elle fut la charte des droits plébéiens, invoquée sans cesse et opposée aux prérogatives patriciennes dans la longue lutte qu'ils soutinrent contre elles. Puis

[1] *Die Etrusker*, t. I, p. 387, note.

vint la grande révolution, l'expulsion des Tarquins. Un profond mystère enveloppe cet événement, défiguré par les inventions et les déclamations des âges suivants. Quant à ce qui nous occupe, ce qu'on y voit c'est le soulèvement des mœurs contre celui qui les avait violées en la personne de Lucrèce. Quel que soit le degré de créance qu'on accorde à l'admirable récit de Tive-Live, il prouve quelque chose pour la gravité et la pureté des vieilles mœurs domestiques, pour leur empire sur les âmes, surtout quand on rapproche la chute d'Appius de celle de Tarquin. Fable ou histoire, la tradition admit deux fois que la pudeur romaine avait placé le fer vengeur aux mains de la liberté, et qu'au temps de Lucrèce comme à celui de Virginie, les mœurs, par une insurrection vraiment sainte, amenèrent le changement des lois. Mais dans la chute des Tarquins, c'était la pudeur patricienne qui avait triomphé; les plébéiens étaient à peu près étrangers à cette révolution accomplie par l'aristocrate Brutus, chef de la tribu des Célères et neveu du tyran. Les insignes de la royauté étrusque passèrent à des rois annuels, dont le premier fut Collatin. Les mœurs des patriciens, loin de s'adoucir après leur victoire, redoublèrent d'âpreté. Les débiteurs tombèrent en foule dans leurs mains inexorables, et peuplèrent leurs demeures, devenues semblables à des prisons et à des lieux de torture. Ce fut alors que, seize ans après la révolution patricienne qui avait enfanté le gouvernement consulaire, s'opéra la révolution plébéienne qui donna naissance au tribunat. Au milieu des troubles qui commençaient à la déchirer, la société romaine sentit le besoin, pour ne pas périr, de faire un

appel à son principe, à cet ensemble de coutumes qui étaient à la fois son droit et ses mœurs. Jusqu'ici la loi n'avait pas été écrite, elle était une tradition vivante dont le patriciat était dépositaire, comme des autres choses sacrées, alors on écrivit la tradition, et ce fut encore au patriciat qu'on demanda les dix hommes qui furent autorisés à la rédiger.

Telle fut véritablement la mission des décemvirs. La loi des Douze Tables fut l'expression franche et rude des vieilles mœurs, des vieilles coutumes sous l'empire desquelles Rome s'était formée et avait vécu jusqu'alors. Ainsi elle consacre le terrible pouvoir du père sur ses enfants, le droit de les tuer ou de les vendre; fidèle au même esprit, elle disait: « Que le père se hâte de mettre à mort l'enfant d'une difformité monstrueuse, » et n'accordait la liberté au fils que quand il avait été vendu trois fois. Du reste, cette dernière disposition, qui nous semble le comble de la tyrannie paternelle, était peut-être un commencement d'émancipation. Quoi qu'il en soit, pour comprendre de telles lois, il faut entrer dans la pensée romaine touchant la famille, dans laquelle le père est tout; le fils de famille, l'épouse, ne sont pas des personnes par rapport à lui, il ne peut leur faire de donation, car une donation suppose deux personnes. Le fils ne peut ni acquérir ni tester; le fils est la chose du père, le père a le droit d'user et d'abuser de sa chose; telles sont les maximes primitives du droit romain. Or, ces maximes étaient tirées des entrailles mêmes des mœurs romaines, fondées principalement sur la famille. Si on doutait qu'il en fût ainsi, qu'on réfléchisse que Denys d'Halicarnasse

attribue à Romulus la loi qui permettait au père de tuer et de vendre son fils : on la croyait donc antérieure aux Douze Tables ; d'ailleurs ce ne sont pas là de ces lois qui s'inventent ; l'usage est le seul législateur qui les puisse établir. Partout, dans la loi des Douze Tables, nous observons de même l'esprit des vieilles mœurs romaines, telles que nous avons tenté de les caractériser.

Ces mœurs étaient, avons-nous dit, empreintes d'une religion lugubre, et parmi les fragments de la loi des Douze Tables qui nous restent se trouvent onze articles consacrés aux morts, et on y lit cet arrêt qui respire une superstition sinistre : « Que celui qui a prononcé un enchantement funeste soit puni de mort. » Ces mœurs étaient agricoles, et je vois que les Douze Tables ont prévu avec détail et punissent avec sévérité divers dommages qu'on peut causer à l'agriculture. « Celui qui a coupé de nuit la moisson que la charrue a produite sera dévoué à Cérès[1] et pendu. » Quant à la guerre, est-elle pacifique cette législation qui ne connaît qu'une expression pour désigner un étranger et un ennemi ? Ainsi dans la loi des décemvirs les mœurs de Rome naissante n'ont rien perdu de leur barbarie. Pour un membre rompu, elle établit la peine du talion. Elle donne le droit au plaignant de traîner en tout temps son adversaire devant le tribunal ; s'il est vieux et malade, elle permet qu'on lui accorde une monture, elle ordonne qu'on lui refuse une litière. Rédigée par des patriciens, elle est impitoyable pour les malheureux

[1] « Frugem quidem aratro quæsitam furtim noctu pavisse ac secuisse « puberi XII Tabulis capital erat, suspensumque Cereri subebant. » Plinius, XVIII, 3.

débiteurs et contient cette ligne terrible que, malgré d'officieuses interprétations, les historiens les plus récents se sont vus contraints d'entendre à la lettre avec l'antiquité, et qui autorise les créanciers à couper en morceaux le débiteur insolvable[1].

Si la loi des Douze Tables a été, comme le dit Tite-Live, la source du droit romain, si elle a été placée par Cicéron, qui lui rend le même témoignage, au-dessus de tous les livres des philosophes; si enfin plusieurs de ses dispositions ont servi de base à la jurisprudence de la république et subsisté jusque dans le recueil des empereurs chrétiens, elle le doit précisément à ce qu'elle avait sa racine dans les mœurs romaines, car c'est là ce qui fait la force d'une législation, parce que c'est de là que lui viennent la séve et la vie.

C'est à la loi des Douze Tables que commence, à proprement parler, l'histoire si vaste du droit romain; car le peuple romain est le premier chez lequel le droit ait formé une science dont on pût écrire l'histoire, et ceci tient à ce que ce peuple eut, depuis son origine jusqu'à sa fin, un profond sentiment et un profond respect du droit. Cette idée fut pour lui une grande force. Souvent plébéiens et patriciens en firent un très-mauvais emploi, et voulurent placer le droit là où il n'était pas; mais, en s'égarant, c'est lui qu'ils invoquaient. Même quand ils employaient la violence, ils en appelaient, les uns à la tradition, les autres à la justice, c'est-à-dire aux deux idées constitutives du droit. Ainsi, la notion du droit jaillissait du choc des partis; ainsi, il y avait quelque chose de commun entre eux. L'état conservait un

[1] Voy. Giraud, *Histoire du Droit romain*, et Niebühr.

lien, la société un fondement. Par cette habitude constante, le droit né des mœurs s'identifia toujours davantage avec elles, et forma, pour ainsi dire, leur essence; et c'est ainsi que le peuple romain mérita de s'appeler par excellence le peuple du droit.

Ce peuple transporta le sentiment du droit dans ses rapports avec les peuples étrangers, et y puisa une confiance en sa propre cause qui la faisait triompher. Si les Romains eussent conçu froidement la grande injustice de soumettre le monde, je doute qu'ils eussent pu y réussir; mais ce fut à un instinct supérieur, à un instinct qui n'était ni sans moralité ni sans grandeur, qu'ils durent l'empire de l'univers. Ils se croyaient des droits sur le genre humain; ils croyaient que les dieux protégeaient et favorisaient leurs conquêtes.

Que de soins, que de précautions prises pour établir la bonté de leur cause, pour mettre la justice ou l'ombre de la justice de leur côté! Ecoutez le fécial, quand il vient, la tête voilée, déclarer solennellement la guerre aux ennemis du peuple romain. Il s'écrie : Que Jupiter m'entende! que les frontières m'entendent! que le droit m'entende[1]! C'est ce sentiment d'équité, lors même que l'équité était la plus méconnue, qui a soutenu les Romains dans les moments où tout semblait perdu. Ils n'ont jamais désespéré de leur cause, parce qu'ils l'estimaient juste et sainte. En un mot, c'est parce qu'ils croyaient avoir le droit de conquérir le monde qu'ils ont fini par le posséder.

Maintenant que nous avons vu le droit romain sortir des mœurs romaines, voyons rapidement ce que ce

[1] « Audiat fas! » Livius, lib. I.

droit et ces mœurs devinrent durant dix siècles, entre Appius et Justinien, entre Virginie et Théodora.

Le quatrième et le cinquième siècle de la république furent l'âge d'or de la vertu romaine. Rome lutte contre ces populations de l'Italie, qui lui coûtèrent plus à vaincre que le reste du monde. La pauvreté et la guerre fortifient ses mœurs, sa politique puise dans leur austérité une énergie incomparable. Malgré les querelles des deux ordres, il y a unité dans l'État. La sévérité générale des mœurs atténue les inconvénients que produit la division des ordres.

Les patriciens perdent quelque chose de leur superbe dans les simples et mâles occupations de la vie champêtre. Les plébéiens oublient par moment leurs inimitiés, pour suivre avec ardeur les patriciens sur le champ de bataille. Cependant les deux intérêts sont trop puissants pour ne pas se combattre; la grande guerre du forum se continue, et le peuple met autant de courage et de persévérance à conquérir l'égalité qu'à subjuguer l'Italie. Il y parvint alors, parce qu'il en était digne. Remarquez que cette époque des mœurs simples et pures est celle des grandes victoires législatives que remportent les plébéiens. Au quatrième siècle, la loi Canuleja[1] autorise le *connubium* avec les patriciens. La loi Licinia[2] permet de choisir un consul parmi les plébéiens. C'est pendant le cinquième siècle, surtout pendant les longues guerres contre les Samnites, au milieu des plus grands efforts du courage et de la vertu, que les plébéiens obtiennent leur complète émancipation, et

[1] En 309.
[2] En 387.

commencent même, par leur prépondérance excessive, à troubler l'équilibre de la république. Dès l'année 412, une loi avait étendu aux deux consuls le droit que la loi Licinia avait accordé pour un seul, et dès 415, d'autres lois obligeaient à choisir parmi les plébéiens l'un des censeurs, et déclaraient les plébiscites obligatoires pour tous les citoyens. Enfin en 454, la loi Olgunia combla la mesure, en accordant aux plébéiens quatre places de pontifes et cinq d'augures. Cette loi fut la consommation des changements introduits par les mœurs dans les lois. Deux cents ans plus tôt, l'idée du sacerdoce confié à des mains plébéiennes eût paru monstrueuse. Mais les temps avaient marché, et le vieux patriciat fut contraint de se résigner à cet envahissement de ses plus augustes prérogatives.

Un autre progrès des mœurs fut l'émancipation de la loi elle-même. Dans l'origine, les patriciens s'en étaient réservé la propriété au moyen de certains rites mystérieux dont ils étaient dépositaires. Eux seuls pouvaient décider si le jour était faste ou néfaste, si les auspices étaient favorables ou contraires, et par là ils disposaient des assemblées et des jugements. Mais, en l'an 449, le scribe d'Appius Cæcus trahit et divulgua ces mystères. Cneius Flavius étala dans le forum les secrets de la science patricienne; il dévoila les fastes. — Les vieilles mœurs sacerdotales furent ébranlées jusque dans leurs racines. La publicité du droit fut un triomphe immense des mœurs plébéiennes. Les patriciens le sentirent; car ils cherchèrent à ressaisir, sous une autre forme, le monopole qui leur échappait. Ils inventèrent des formules compliquées et bizarres, nécessaires pour

les actions judiciaires, et dont eux seuls connaissaient l'emploi et l'application. Mais cela leur fut encore enlevé. Le premier plébéien qui fut investi de la dignité de pontife, Tibérius Coruncanus, dépouilla la politique sacerdotale de ses derniers voiles. Depuis ce temps, la loi fut accessible à tous; dès lors, elle perdit son caractère religieux, pour prendre une physionomie populaire, et tout fut changé dans la constitution romaine.

Deux magistrats avaient été institués dans cette première période, le rapport de leurs fonctions avec l'état des mœurs est assez étroit pour m'interdire de les passer sous silence.

Toute société solide a pour base le maintien du droit établi sur le respect de la chose jugée, sur l'autorité de la coutume; il en est ainsi en Angleterre, il en était de même à Rome. Cependant, à côté de cette fixité de la loi fondamentale, il avait fallu faire la part de l'élément mobile, qu'on ne saurait bannir d'aucune législation. C'est à quoi servit l'édit prétorien. Chaque année, un nouveau préteur apportait par des mesures de détail les modifications nécessaires au droit existant; il concédait aux mœurs ce qu'on n'eût pu leur refuser sans péril. Mais quelle prudence délicate, on pourrait dire quelle timidité respectable, présidait à ces concessions nécessaires! On évitait avec un soin superstitieux de toucher au texte immuable; on imaginait les fictions les plus étranges pour accommoder aux mœurs nouvelles les anciennes lois; on permettait, dit Gibbon[1], que le désir secret ou probable du défunt prévalût sur l'ordre de la succession et les formalités du testament.... Pour

[1] *Decline and fall*, etc., t. VIII, 5, XLIV.

la réparation des torts privés, des compensations et des amendes étaient substituées à la rigueur tombée en désuétude des Douze Tables. Les temps et l'espace étaient annulés par des suppositions imaginaires; l'allégation de jeunesse, de fraude, de violence, mettait au néant l'obligation d'un contrat inconvenant, ou dispensait de son accomplissement. Gibbon blâme avec raison les abus de cette méthode, devant lesquels n'a cependant pas reculé la sagesse politique de son pays.

Si le devoir du préteur était de concilier les mœurs avec les lois, celui du censeur était de conserver les lois par les mœurs. Le censeur disposait arbitrairement du rang des citoyens; il prononçait l'ignominie; il punissait ce que les tribunaux ne peuvent atteindre, le désordre, la lâcheté, la corruption. Il était le magistrat des mœurs; sa dignité était, au dire de Plutarque[1], la plus élevée de toutes. Dans ce respect de la censure est le génie de Rome pure et libre. Plus tard, quand elle fut corrompue, la censure gêna ses débordements, et un tribun du peuple, Titus Clodius, fit rendre une loi qui lui enlevait ce pouvoir[2]. On le rétablit[3]; mais la censure n'avait plus d'autorité, depuis que la vertu avait perdu la sienne. Son nom, conservé quelque temps sous les empereurs, ne fut qu'une honte de plus. Puis, le nom même fut trouvé importun et aboli comme un remords. Enfin, quand Arcadius voulut tardivement rétablir cette dignité d'un autre âge, le sénat décrépit de son temps eut peur de ce fantôme et le repoussa. Ainsi

[1] *Vie de Caton l'Ancien.*
[2] Loi T. Clodia, 695.
[3] En 702.

finit cette institution qui ne pouvait convenir qu'à des mœurs vigoureuses, telles que celles que nous a présentées dans son principe la république romaine. Nous sommes arrivés au moment où ces mœurs vont changer sans retour. Suivons ces changements, et ceux qu'ils entraîneront dans les lois.

En effet, on peut observer dans les lois les progrès de la corruption graduelle des mœurs, jusqu'à ce que cette corruption ayant atteint son dernier terme, la loi fondamentale de l'État soit attaquée elle-même, et que les mœurs ayant cessé d'être républicaines, la république fasse place au despotisme.

A la fin du ve siècle, Rome rencontra la Grèce à l'extrémité de l'Italie. Durant le cours du vi^e^, elle prit Syracuse, et entra en Orient. Au commencement du viie, Corinthe lui livrait ses chefs-d'œuvre. Les richesses du monde commencèrent à la punir de ses conquêtes, en amollissant ses mœurs. Sa législation atteste ce relâchement et par les résistances qu'elle lui oppose, et par les concessions qu'elle est contrainte de lui faire.

On remarque d'abord les efforts qui ont pour but de relever la religion, base de la politique romaine, alors si ébranlée. Ainsi, la loi Papia[1] ordonna que le grand pontife choisirait un certain nombre de vierges, entre lesquelles le sort désignerait vingt vestales. Cet impôt levé sur les familles romaines ne prouve-t-il pas que le zèle pour le culte national commençait à se refroidir, et que la législation sentait le besoin de le ranimer ?

On voit aussi la loi lutter contre l'envahissement du luxe et des désordres, en multipliant sans fruit les dis-

[1] 504.

positions somptuaires : c'est dans ce but que furent portées, pour réprimer le luxe des femmes, la loi Oppia[1], que défendit Caton, et qui ne put durer plus de vingt années ; la loi Orchia[2] et la loi Fannia[3], qui fixait le nombre des convives dans les festins.

Alors on commence à faire des lois contre les brigues[4], lois qu'il fallut depuis souvent renouveler, et toujours inutilement ; contre la vénalité des orateurs[5], contre la captation des testaments, surtout par les femmes[6]. Enfin, des crimes nouveaux paraissent, pour la première fois, dans les lois comme dans les mœurs ; telle est la violence faite à la pudeur des personnes libres[7].

Durant les cent cinquante dernières années de la république, au milieu de ses plus grands triomphes, la décadence des mœurs fait des progrès rapides, et tout s'achemine vers une ruine complète des institutions. La corruption donne naissance à d'horribles déchirements ; la mollesse enfante la cruauté. En parcourant les lois de cette époque, on assiste à la dissolution des mœurs et de l'État.

Lorsque la moralité d'un peuple se déprave, il se relâche de sa sévérité pour le mal. Ainsi, quand je vois supprimer à Rome la peine des calomniateurs, je pense que tout est perdu, puisqu'on amnistie la calomnie[8].

Je lis l'affaiblissement du courage civil dans la loi qui

1 539. — 2 573. — 3 593.

4 *De ambitu*, 595.

5 L. Cincia, 550.

6 L. Vococia, 585.

7 L. Scatinia, 526, *De stupro ingenuis illato*.

8 614, lex *De non inurenda fronti calumniatoris littera* K.

met le vote secret à la place du vote public[1]; l'amollissement des mœurs militaires, dans celle qui fait ajouter des vêtements à la paye[2] que recevait déjà le soldat romain. La paye et les dons militaires changèrent entièrement l'esprit des troupes romaines et tuèrent le patriotisme. Le service, qui d'abord se confondait avec la défense du pays et de la famille, devint un métier. En outre, les soldats propriétaires qui composaient les armées dans les premiers temps n'appartenaient qu'à la république; les soldats stipendiés étaient à la disposition des généraux, qui pouvaient augmenter la paye ou les gratifications.

On a beaucoup déclamé contre les lois agraires; on a donné leur nom au système insensé qui voudrait établir violemment l'égalité absolue de la propriété. Il est cependant bien certain que les Gracques ne demandèrent jamais rien de pareil. Ils réclamaient seulement pour les plébéiens un droit qui leur appartenait incontestablement, celui d'entrer en partage des terres conquises par eux sur l'ennemi. Ils voulaient, non détruire la propriété, mais créer de petits propriétaires à côté des grands[3]. Leur but était honnête et généreux. Ces deux nobles frères, dont tout le crime fut de valoir mieux que leur temps, succombèrent, parce que le vieil esprit romain, qui les inspirait, ne vivait plus que dans leur cœur. Une aristocratie corrompue les persécuta, des plébéiens corrompus les abandonnèrent, et leur géné-

[1] Lex Gabinia, *lata ab homine ignoto et sordido*. Cicéron, *De Leg.* III 35.

[2] Lex Viaria, 632.

[3] Voy. Mérimée, *Guerre sociale*.

reuse mort prouva cette triste vérité que, lorsque les mœurs sont mauvaises, les bonnes lois sont impossibles.

A cette époque, tout avait changé dans Rome, non-seulement les coutumes, les maximes, mais la population elle-même. La plupart des anciennes familles étaient éteintes ; les familles plébéiennes, élevées à la noblesse par leur richesse ou leur influence, remplaçaient le vieux patriciat. La population romaine tout entière était un ramas d'affranchis, d'Italiens, d'étrangers, sans unité, sans traditions communes. Ce peuple, qui s'appelait romain, n'avait rien de romain, ni les mœurs, ni les sentiments, ni même le sang. Dans cette extrémité, il est curieux de voir les lois tour à tour céder à l'invasion des mœurs étrangères ou s'armer contre elles ; tantôt la loi Junia et la loi Papia [1] bannissent de Rome les étrangers, tantôt la loi Julia [2] confère aux Latins et aux alliés le droit de cité.

Le sénat de cette époque dégénérée ne conserve point le pouvoir judiciaire ; les chevaliers [3], c'est-à-dire alors les financiers, les publicains, sont investis de ce pouvoir, et du droit de vendre légalement la justice. Ils prennent cette ferme comme une autre, et deviennent des traitants en matière d'équité. On fait encore des tentatives pour établir de nouvelles lois somptuaires [4], pour ressusciter les anciennes tombées en désuétude ;

[1] 628-689.

[2] 664.

[3] Lex Sempronia, 632.

[4] Lex Æmilia, 676. Cette loi voulait que celui qui possédait ou recherchait une magistrature ne pût pas aller dîner chez tout le monde.

mais, comme dit Macrobe d'une de ces lois[1], le luxe et les vices se liguèrent contre elles, et elles furent inutiles.

Les discordes civiles firent aux Romains des mœurs atroces, et ces mœurs enfantèrent des lois qui leur ressemblaient. Au temps de la lutte de Sylla et de Marius, de Pompée et de César, toujours la même sous d'autres noms, toujours celle de l'élément aristocratique et de l'élément démocratique aux prises dans la constitution romaine, ou plutôt des éléments étrangers qui avaient remplacé ceux-ci et qui en usurpaient le nom ; au temps de ces dissensions furieuses, la législation fut comme la guerre civile : les lois se proscrivirent comme les factions. Sylla, qui voulait faire une aristocratie avec des débris, et qui, jugeant son œuvre impossible, abdiqua le pouvoir à l'étonnement du monde; Sylla est tout entier avec son plan vaste et impraticable, son génie sombre et sanglant, dans la série des lois auxquelles il a attaché son redoutable nom[2]. Son début est terrible : que nul ne secoure un proscrit; il est permis à tous de le tuer; ses biens seront vendus au profit du trésor public ; ses enfants seront frappés d'infamie. Puis, Sylla (ce qui peut surprendre) se montre aussi sévère pour le crime que pour la vertu : il interdit l'eau et le feu aux sicaires, aux parricides, aux empoisonneurs, aux infâmes, à ceux qui falsifient les testaments et les monnaies. C'est que Sylla suivait une idée à travers ses égorgements; il voulait régénérer les mœurs par la terreur. Il fut un niveleur aristocrate. Sa tendance poli-

[1] Lex Antia, 676.

[2] Leges Corneliæ.

tique se fait sentir dans chacune de ses lois. Il arrache aux tribuns la puissance législative, et leur interdit de revêtir d'autre dignité que la leur. Il abroge la loi Domitia, qui avait transporté au peuple le droit d'élire le pontife.

Mais, aussitôt après lui, s'opère une réaction démocratique : les tribuns sont remis en possession [1] de leurs pouvoirs ; la loi Domitia est rétablie. Ainsi la législation est aussi un champ de bataille, où triomphe tour à tour la fortune des partis.

Les lois de ces temps montrent à quel point en était venue la perversité des mœurs, par les précautions qu'elles prennent contre elle. Ce fut sans doute la fréquence toujours plus grande des assassinats domestiques qui fit étendre la peine du parricide au meurtre des autres parents [2].

Les lois ne pouvaient améliorer les mœurs ; les mœurs ne pouvaient soutenir les lois. Tout allait s'abîmer dans une révolution devenue inévitable. Cependant chacun s'efforçait encore de conserver les lois, et même de ressusciter les mœurs anéanties. L'un était aussi impossible que l'autre. Tandis que Brutus et ses amis rêvaient la république, la république s'en allait ; et le voluptueux César, cherchant à remettre en vigueur les lois somptuaires, abolies par les mœurs, n'était pas plus sage que l'austère Brutus.

César était assez corrompu, mais trop généreux pour son temps : il tomba. Après lui, il y eut un interrègne des mœurs et des lois, qui s'appela le triumvirat. On

[1] Lex Aurelia, 684.
[2] Lex Pompeia, 699.

vit alors, ce qui arrive quelquefois, les lois mentir aux mœurs. On les vit se hâter, quand le despotisme était imminent, d'appeler la mort et de solennelles malédictions sur la tête de celui qui serait créé dictateur [1]. Cette loi prenait bien son temps, pour paraître entre César et Octave.

On peut connaître, dans le passage de la république à l'empire, quelle était sur les Romains la puissance de la coutume. Les anciennes formes subsistèrent, bien que l'ancienne constitution eût péri. Les assemblées du peuple se continuèrent tout le temps du règne d'Auguste, et Auguste attira à lui tous les pouvoirs, en se faisant décerner tous les titres. Rien ne changeait brusquement à Rome, la tradition n'était jamais entièrement interrompue; elle se maintenait dans les noms, quand les choses avaient passé.

Le besoin de réformer les mœurs était si pressant, qu'il se fit sentir tout d'abord au gouvernement que leur corruption avait produit. Tel est le but de la plupart des lois portées par Auguste. Les désordres civils avaient multiplié les affranchissements : il fallut mettre des bornes à ce pouvoir ; il fallut surtout favoriser la population, diminuée par les guerres intestines et la dépravation générale.

Tel fut l'objet des fameuses lois Julia et Papia Poppæa, dirigées contre le célibat : elles restreignaient considérablement les droits de succession chez tout individu de plus de vingt-cinq ans et de moins de soixante, qui n'avait point engendré ou adopté d'enfant [2]. Mais cette

[1] Lex Antonia, 710.
[2] Hugo, *Hist. du Droit romain,* t. II, p. 42.

mesure, qui contrariait les mœurs romaines, ne passa point sans difficulté. Auguste fut même obligé, par des refus tumultueux, dit Suétone, de mitiger la sévérité de sa loi. Rôle bien digne de cette assemblée dégradée qui, toujours lâche envers la tyrannie, ne savait être séditieuse que contre la vertu!

Tibère, que cette sorte d'opinion ne devait pas beaucoup alarmer pour son compte, eut peur de l'ombre du peuple romain. Il jugea plus sûr d'employer pour son despotisme ce sénat dont il admirait la bassesse. Chose remarquable, l'infâme empereur osa porter des lois contre le désordre des mœurs! Son impudeur ne fut jamais plus effrontée.

Un fait à noter, c'est le développement que le droit romain prit et conserva sous l'empire. Ici commence une série de grands jurisconsultes, à peine interrompue, qui dure jusqu'à Justinien. La jurisprudence, qui était libre et privée, acquiert une autorité publique et officielle, depuis que les empereurs ont appelé les jurisconsultes à la confection des lois, et ont ordonné qu'on se soumît à leurs décisions. Un grand nombre d'empereurs, en s'appliquant à faire fleurir la science du droit, travaillent avec plus ou moins de zèle et de fruit à modifier la législation romaine. Tels furent le faible et savant Claude, le prudent Vespasien, Nerva, Trajan, Adrien, Pertinax, Septime-Sévère et bien d'autres.

Même sous les mauvais empereurs, sous Néron, sous Domitien, on est surpris de voir naître de bonnes lois. La tradition législative, que de savants hommes se passent de main en main, se perpétue à travers les violences et les bouleversements; et ainsi demeure, au sein

d'un empire corrompu et déchiré, un principe d'ordre, de régularité, de civilisation. Que serait devenu le monde romain, tombant de tyrannie en tyrannie, livré successivement à tous les genres de despotisme, s'il n'eût eu dans son sein un dépôt de sagesse et de raison, un système de justice et de philosophie sociale?

Mais malheureusement, à mesure que la science des lois est plus cultivée, l'observation des lois devient plus étrangère aux mœurs. Cette science, que complique toujours davantage une curieuse subtilité, cette science est un objet d'érudition et de dialectique, plutôt que d'utilité et d'application. C'est dans cette période que l'enseignement oral du droit romain fut séparé de la pratique. C'est alors que des sectes s'élevèrent parmi les juristes comme parmi les philosophes, et se livrèrent à une polémique, quelquefois ingénieuse, mais presque toujours stérile. Ainsi le droit, qui contenait les seules garanties de la société romaine, se trouva trop isolé de cette société. Il y eut alors comme deux mondes : celui de la législation, régulier, savant, philosophique; celui des mœurs, désordonné, violent, corrompu. En un mot, tandis que les lois se perfectionnaient par la science, les mœurs manquaient aux lois.

Mais le droit romain n'en restera pas moins comme un monument admirable. Avant de quitter cette imposante législation romaine, signalons rapidement quelle influence eurent sur elle d'abord les mœurs de l'empire, puis celles du christianisme.

La condition des esclaves fut adoucie. C'était la liberté qui établissait une distance immense entre un Romain et son esclave. Mais le despotisme avait comblé cet in-

tervalle. La puissance suprême dominait et modérait celle du maître; l'esclavage tendait à s'effacer, pour ainsi dire, dans l'égalité de la servitude universelle.

A l'époque où nous sommes, l'autorité paternelle a subi déjà bien des restrictions par l'adoucissement des mœurs et le relâchement des liens de famille. Cependant le principe subsiste, le fils n'est pas encore propriétaire, et, comme l'esclave, ne peut disposer de son bien qu'à titre de pécule; et encore ce pécule ne peut se composer que de ce que le fils a acquis par ses travaux militaires. De là le nom de *peculium castrense*; c'est une concession faite par le principe de l'autorité paternelle à l'esprit guerrier, qui n'était pas moins dominant dans les mœurs romaines.

De cet esprit découlait aussi la faveur du testament militaire, savoir celle de tester dans le danger, sans être soumis aux formalités ordinaires, accordée aux soldats par la loi des Douze Tables, puis tombée en désuétude, puis rétablie par les premiers Césars[1]. Les empereurs ne pouvaient être avares de priviléges envers ceux qui donnaient le sceptre du monde.

La condition des femmes avait bien changé depuis les commencements de la république, et ce changement particulier était un signe du changement total des mœurs. Dans le principe, la femme n'était pas une personne pour son mari, et comme toute autre chose, elle pouvait être acquise par un usage d'un an.

Après les guerres puniques, quand des mœurs nouvelles s'introduisirent, les femmes entrèrent dans de nouveaux rapports avec leurs époux, dans des rapports

[1] Heinneccius, *Elementa juris civilis*, liv. II, tit. xi.

d'égalité jusqu'alors inouïs. Du temps d'Auguste, les choses en étaient venues à un tel degré de licence, qu'il fut obligé de réprimer la facilité des divorces. Les femmes furent par degrés affranchies des diverses tutelles auxquelles les soumettait la condition de filles adoptives de leurs maris[1]. Le fonds dotal fut déclaré inaliénable, au moins quand il était situé en Italie; et c'est aussi vraisemblablement alors que le mari fut obligé de restituer la dot, après la dissolution du mariage[2].

Ainsi, avant Constantin, la famille, l'ancien fondement de la société romaine, n'existe plus dans sa redoutable unité. L'esclave est plus facilement affranchi : il appartient moins complétement à son maître. Le fils de famille a obtenu un commencement d'émancipation, la femme, une émancipation plus complète.—Ces changements peuvent donner une idée de tous les autres changements du même genre. Considérons maintenant le dernier qu'a subi la constitution romaine, celui qu'y ont apporté les mœurs nées de la religion chrétienne.

Quand on songe à ce qu'était la vie des premiers chrétiens, quand on se représente cette métamorphose morale que subit le cœur humain régénéré par l'Évangile, il semble que Constantin, qui plaça le christianisme sur le trône, l'ait dû faire entrer dans les lois. Et Justinien, venu deux siècles après Constantin, ne pouvait-il pas profiter de la refonte générale à laquelle il soumettait la législation romaine, pour la mettre en harmonie avec le principe chrétien? — Cependant il n'en fut pas

[1] Hugo, t. II, p. 157.
[2] *Idem*, p. 169.

ainsi : les bases du droit romain, tel qu'il était sorti des Douze Tables, tel que le temps et les révolutions l'avaient fait, ces bases ne furent point changées : tant était grande l'autorité de la loi établie, tant sa racine était profonde. Il y eut bien un certain nombre de mesures de détail introduites par la morale évangélique. De ce nombre sont celles qui interdisent ou restreignent es prostitutions et les jeux sanglants des gladiateurs. Avec les turpitudes et les cruautés, le christianisme ne pouvait s'abstenir. Son esprit de douceur et d'égalité se fit sentir aussi dans quelques dispositions touchantes en faveur de ceux que la société opprimait. Telle fut la loi qui permit d'aliéner les choses sacrées pour le rachat des captifs [1]. Le paganisme avait témoigné de son respect envers ses dieux, en déclarant inviolable tout ce qui appartenait à leur culte. Le christianisme, par une inspiration supérieure, permit de donner les richesses de l'Église en échange de la liberté humaine. Animé du même sentiment, il améliora le sort des affranchis, en leur permettant de recueillir et de transmettre des héritages, et en faisant passer le droit de la famille avant celui du patron. Mais il n'alla pas plus loin : l'esclavage ne fut pas aboli ; l'égalité entière des droits ne fut pas accordée aux femmes ; en général, la condition des personnes et des choses ne fut point changée.

Ici, il faut remarquer la marche du christianisme. Il n'a point, comme les anciennes religions de l'Orient, promulgué un code social, il ne s'est point identifié avec un système de législation particulier, il n'a point imposé au monde une forme politique déterminée. Le

[1] Heinneccius, *Elementa juris civilis*, t. II, p. 9.

christianisme a pris la société romaine telle qu'elle était, sans détruire cette vieille législation, héritière de tant de siècles et de tant de sagesse. Il s'est contenté d'en effacer les souillures et le sang, et d'y insérer quelques lignes de miséricorde et de charité. Du reste, il n'a contesté aucun des droits établis ; il n'a opéré immédiatement aucune modification essentielle dans la société.

Mais il a fait bien plus en déplaçant complétement le principe et le but des actions humaines, en leur donnant un mobile jusqu'alors inconnu. Il a fondé des mœurs nouvelles, et ces mœurs, en se développant, ont amené une révolution complète dans les rapports qui existaient entre les hommes.

C'est la grandeur du christianisme de ne heurter de front aucune forme sociale, de s'accommoder de toutes, de survivre à toutes. Et certes, ce n'est pas à dire qu'il soit sans action sur la société.—Mais c'est que le génie de l'humanité qui l'inspire l'avertit que toute action de ce genre n'est durable et profonde que si elle passe par les mœurs pour arriver aux lois.

Vouliez-vous que le christianisme liât sa cause avec cette législation que la barbarie allait renverser, avec cette société qui allait disparaître ? Il avait mieux à faire : il laissait le présent se précipiter vers sa ruine; mais il avait conquis l'avenir. Les lois romaines pouvaient être enfouies dans la poussière et les ténèbres ; la morale du Nazaréen avait déposé au fond des âmes le germe d'où la société moderne devait sortir. Quelques nations barbares avaient bien adopté en partie le droit romain, mais la loi que le christianisme annonçait devait être un jour le code moral de l'Europe civilisée.

NAUFRAGE

D'UN BATEAU A VAPEUR

NAUFRAGE

D'UN BATEAU A VAPEUR

Décembre 1834.

Tous les vents étaient déchaînés, la mer furieuse, le ciel sillonné d'éclairs... Ainsi commence d'ordinaire le récit d'un naufrage.

Le récit du mien commence autrement.

Le vent, assez frais au large, se faisait peu sentir dans le voisinage de la côte que nous longions à une faible distance. La mer était calme ; un magnifique clair de lune succédait à un soir serein. Les passagers se trouvaient la plupart sur le pont, les uns causant avec cette langueur que donne le mouvement du bateau, même à ceux qui ne souffrent pas du mal de mer, les autres occupés à considérer le jeu de la machine, à regarder la terre fuir, l'écume courir, ou à suivre de l'œil la noire traînée de fumée qui flottait dernière nous, comme un panache rabattu par le vent.

Car chacun cherche un moyen de tromper l'ennui de

ces traversées des bateaux à vapeur, qui paraissent longues malgré la rapidité du passage, parce que la route n'offre aucun incident imprévu, et, par sa monotonie et sa certitude, fait regretter les hasards du vent, les caprices de la voile, et jusqu'à la secousse du cheval ou de la voiture.

Mais cette fois nous eûmes de l'imprévu, et la secousse arriva. « Regardez, disais-je à un de mes compagnons de voyage, regardez bien, c'est le mont Argentaro. N'êtes-vous pas frappé de l'aspect de ce promontoire gigantesque qui déploie au-dessus de cette mer paisible des escarpements rougeâtres? c'est un des points les plus curieux de cette côte si curieuse, toute semée de villes étrusques; plus loin Populonia, Vétulonia; près d'ici les ruines peu connues de Cossa. N'oubliez pas le mont Argentaro, je vous le recommande, me disait M. Letronne avant mon départ... Combien je regrette que nous ne puissions aborder... Ne pensez-vous pas?... —Je pense que nous sommes trop près de terre, me répondit mon interlocuteur, qui, plus marin que moi, voyait miéux la faute qu'on faisait en ne s'éloignant pas davantage de la côte... A quoi songe le capitaine?» Le capitaine venait de quitter le pont; il y avait laissé son second pour le remplacer. « Nous allons trop près de terre, répéta-t-on encore une fois.» Le frère du capitaine s'élance vers le gouvernail, et en ce moment lui et la plupart de ceux qui étaient debout tombent sur les mains; ceux qui, comme moi, étaient assis, sont lancés à deux ou trois pas; en même temps on entend un craquement violent; le bâtiment, qui faisait huit lieues à l'heure, avait donné contre un

écueil; un trou énorme s'était formé, l'eau entrait rapidement et le bateau enfonçait.

En ce moment il y eut un grand trouble sur le pont. Les gens de l'équipage étaient les plus effrayés, parce qu'ils comprenaient mieux le danger. Ils couraient çà et là en désordre; on n'entendait que malédictions et jurons accentués à la provençale. On me permettra d'oublier ici plus d'une énergique exclamation du capitaine. C'est le langage de circonstance dans tous les accidents, dans tous les désastres. Ceux qui racontent un naufrage, une déroute, sont condamnés à une inexactitude obligée. Ils ne peuvent que faire parler leurs personnages; pour être vrais, il faudrait pouvoir les faire jurer.

La confusion durait toujours; on s'interrogeait les uns les autres, on disait très-haut: « Il n'y a point de danger, » sans en être bien persuadé dans le fond du cœur. Du reste, tous les passagers faisaient assez bonne contenance. Il y avait à bord plusieurs femmes, et l'on n'entendit pas un cri. Bientôt retentit cette exclamation chevaleresque: « Embarquez les dames! embarquez les dames! » Mais l'opération eût été difficile. Déjà une des deux embarcations avait été mise hors d'état de servir par la précipitation avec laquelle on avait voulu s'en emparer. Celle qui restait ne pouvait contenir que quelques personnes, et presque tout le monde aurait cherché à s'y jeter, s'il n'y eût pas eu d'autre moyen de salut, ce qui n'eût pas manqué de la faire chavirer. Dès le premier moment, un petit mousse s'y était blotti par précaution. Heureusement, pendant ce temps, nous approchions de terre; ceux qui, comme moi, se prépa-

raient à nager, voyaient diminuer rapidement l'étendue qu'ils auraient à parcourir. Ce qui était effrayant, c'était l'aspect de la côte, taillée entièrement à pic, de sorte que vis-à-vis le lieu du choc, il eût été absolument impossible d'aborder. Mais par bonheur, à peu de distance, se trouvait une petite anse, seul point où le rivage fût accessible, et c'est vers cette petite anse que nous nous dirigions. A mesure qu'on en approchait, on se rassurait sensiblement, et quand le capitaine s'écria: «Vous ne périrez pas,» personne ne douta qu'il n'eût raison. Bientôt nous échouâmes, mais volontairement, cette fois, à trente pas de terre. Tout danger était passé, il n'y avait plus aucun motif de se presser d'entrer dans la petite barque, qui, en deux ou trois voyages, déposa chacun de nous sain et sauf sur les rochers.

Maintenant, comment la chose était-elle arrivée? comment nous étions-nous perdus, et comment étions-nous sauvés? Mille versions, mille accusations, mille récriminations circulèrent.—L'explication la plus vraisemblable, c'est que l'homme qui tenait la barre n'avait pas bien entendu le commandement du second. L'un était Corse et l'autre Provençal. Et puis, bâbord ressemble beaucoup à tribord, et a l'inconvénient de rimer trop richement avec lui. Ainsi, ce serait là ce qui aurait failli nous noyer: notre malheur serait un méfait de plus de la rime, à qui on peut en reprocher d'autres.

Quant à notre salut, nous le devions à la machine à vapeur; et, voyez mon injustice: dans le moment où je sentis la terrible secousse, ma première pensée fut d'accuser la vapeur. J'imaginais que quelque malheur

était arrivé à la chaudière. Je me disais : Allons-nous sauter? Je cherchais à me figurer comment un tel événement pouvait se passer; bientôt je me rassurai par cette pensée : Si nous avions dû sauter, la chose serait déjà faite. Ainsi, j'avais calomnié la vapeur, et la vapeur nous avait sauvés. Voici comment :

Sitôt le choc reçu, on arrêta la machine; d'ailleurs l'eau, qui atteignit bientôt la poitrine du machiniste, n'eût pas permis qu'elle fonctionnât longtemps. Mais l'impulsion que le bâtiment avait reçue était si forte, qu'elle survécut quelque temps à l'action du moteur qui l'avait produite. C'est au moyen de cette force restée à sa disposition que le capitaine put nous diriger vers la terre. On voit donc que la vapeur est entièrement innocente de cet accident, qu'elle a même empêché qu'il n'eût des conséquences funestes; en effet, comme le vent soufflait de terre, nous n'avions, sans la vapeur, aucun moyen d'approcher du rivage, et dans quelques minutes nous sombrions près de notre écueil.

Une fois débarqués, chacun, tranquille sur sa personne, s'occupa de sauver son bagage : on avait tiré à temps quelques malles sur le pont; les autres flottaient presque à son niveau sur la surface de l'eau qui avait rempli les chambres. Je reconnus au milieu d'elles une caisse renfermant les tableaux, les dessins, les études qu'un jeune peintre français, M. Roux, rapportait d'Italie après un séjour de trois ans; il était le plus malheureux de nous tous, et l'accent de sa voix me déchira le cœur, quand il me dit : « Je perds là le fruit de trois années de sueurs, de bien des sueurs! » Heureusement il a pu sauver une partie de son trésor.

Du reste, chacun avait fait ses pertes. Une marchande de modes qui revenait de Naples à Paris, et qui se trouvait dans la chambre au moment où l'eau s'y précipita, était rentrée pour prendre son châle et détacher son chien, et avait laissé son argent ; une autre personne regrettait des papiers importants que deux amants attendaient depuis trois années pour se marier. D'autres, et j'étais du nombre, craignaient d'avoir perdu des notes, des souvenirs de voyage, et tous ne furent pas aussi heureux que moi, tous ne les retrouvèrent pas un peu mouillés, mais intacts, au fond d'un sac repêché le lendemain, à grand'peine, après avoir passé une nuit sous l'eau.

Nous voilà donc à dix heures du soir sur les rochers, chacun assis mélancoliquement auprès de ce qu'il a sauvé, et gémissant sur ce qu'il a perdu, les uns regrettant leurs esquisses ou leur journal de voyage, les autres pleurant leurs billets de banque; tous, deux heures auparavant, dînant gaiement dans une auberge flottante, en pleine civilisation ; et, tout à coup, sur une plage solitaire, parmi des rochers affreux, dans la condition des naufragés qui échouent au bout du monde sur les côtes sauvages d'une île inhabitée.

Mais notre sort était encore plus semblable que nous ne pensions au sort de ceux qui sont jetés dans une île de l'océan Atlantique, peuplée par des anthropophages, et n'osent pénétrer dans l'intérieur du pays, d'où les naturels les repoussent à main armée. En effet, les seuls êtres humains que nous vîmes arriver à notre aide furent des soldats qui nous avaient aperçus d'une tour voisine située sur un haut promontoire, et qui accou-

raient, avec de bons fusils bien chargés, pour nous empêcher de quitter l'aimable séjour où nous nous trouvions.

Nous étions en quarantaine !

Dans les temps homériques, quand des étrangers étaient jetés sur la plage, par la tempête, on les regardait comme des victimes punies justement par le courroux des dieux, et on les immolait à Diane.

Au moyen âge, d'après le même principe, on les dépouillait par droit d'épave, pour seconder autant que possible la vengeance du ciel qui se manifestait dans le naufrage de ces misérables ; c'était de la superstition et de la barbarie. — Maintenant il y a une autre superstition et une autre barbarie : c'est la quarantaine.

Je veux croire que cette superstition des lazarets, que j'ai entendu attaquer radicalement par les premiers médecins et les premiers négociants de certaine ville maritime où elle règne, je veux croire que cette superstition soit fondée sur quelque vérité, comme il s'en trouve au fond des croyances les plus chimériques ; mais il est certain qu'ici le préjugé est à côté du fait, l'erreur à côté de la vérité. Il est certain qu'un grand nombre de précautions gênantes sont inutiles, puisque des voyageurs partis en même temps du même point leur échappent ou y sont soumis, d'après le chemin qu'ils ont pris pour arriver. Il est certain que ces précautions, imposées avec une sévérité pédantesque, sont éludées assez souvent pour que tout le monde eût la peste, si elles étaient aussi indispensables qu'on le prétend, de sorte qu'on peut dire que, si elles étaient nécessaires, elles seraient superflues.

Mais je ne veux pas me faire une affaire avec tous les lazarets du monde, et je ne m'en prendrai aujourd'hui qu'à ceux d'Italie.

La seule chose qu'on sache sur le choléra, c'est qu'il n'y a aucun moyen d'arrêter sa marche, qu'il franchit non-seulement les cordons sanitaires les plus rigoureux (on l'a vu en Prusse), mais aussi des intervalles considérables. Ainsi, d'un bond, il s'est élancé de Londres à Paris.

Quelque avéré que soit ce fait, quelque impossible qu'il soit d'arrêter au passage ce fléau, depuis que le choléra a mis le pied en Europe, l'Italie est le pays où il est le plus difficile d'aborder. Ses belles côtes sont inhospitalières comme jadis celles de la Tauride : il semble qu'elles s'efforcent de repousser par leurs rigueurs sanitaires les voyageurs que leurs charmes attirent.

Il y a quatre ans, le choléra était à Berlin, et à Naples l'on mourait de peur. Je me rappelle que, arrivant sur ce même *Henri IV*, qui n'y retournera plus, nous attendîmes depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi qu'on eût décidé si l'on nous recevrait ou non ; notre crime était d'avoir à bord un Suisse de Neufchâtel ; comme sujet du roi de Prusse, il avait un passe-port prussien. Il fallut beaucoup d'efforts et une demi-journée pour persuader au conseil de santé que Neufchâtel n'était pas à la porte de Berlin.

Rien de plus burlesque que les précautions dont on s'avisait alors pour se garantir de la contagion des lettres : car chacune d'elles pouvait apporter le choléra

sous enveloppe. Il n'est aspersion ou fumigation qu'on n'essayât, bien qu'il n'y ait aucune raison de croire que la terrible maladie ait la moindre peur du vinaigre ou de la fumée. Un jour la préparation purifiante fut si habilement composée, qu'il ne resta de la correspondance du jour qu'une pâte parfaitement homogène et très-propre à faire du carton ; une autre fois on décida qu'il ne suffisait plus de percer les enveloppes, qu'il fallait les ouvrir, en tirer les lettres et les replacer après les fumigations magiques, mais on se trompa d'enveloppe : jugez des suites de l'erreur. Une foule de lettres parvinrent à une autre destination que la leur; un négociant recevait la réponse adressée à son confrère, les lettres de change arrivaient au lieu des lettres d'amour, et les lettres d'amour au lieu des lettres de change.

Voilà ce que l'on racontait à Naples en 1830.

Voici ce que j'ai vu en Sicile :

On ne pouvait débarquer sur chaque point de la côte que muni d'une permission spéciale, et quand le vent ne donnait point la sienne, on vous conduisait ailleurs, on vous forçait à rester en mer, au risque de voir briser votre barque par les récifs à deux pas de la terre qu'on vous refusait.

C'est ce qui nous advint près d'Agrigente, et quand arrivèrent, après plusieurs heures d'attente, le médecin et l'inspecteur, qui s'appelait *la Santé*, nom étrange pour le compagnon du docteur, nous dûmes subir le plus ridicule des interrogatoires, et entendre sortir les plus monstrueuses âneries de la bouche de cet homme qui allait prononcer sur notre sort : l'entendre, par

exemple, établir d'un air capable l'identité de la grippe et du croup.

Maintenant les choses sont en Italie à peu près dans le même état.

Ainsi, si l'on part de Marseille par le bateau à vapeur, on fait cinq jours de quarantaine à Gênes ou à Livourne; si l'on va par terre, on ne subit aucune quarantaine[1].

On voit que la logique n'a rien à démêler avec de pareilles mesures ; il faudrait donc, pour les faire cesser, employer un autre moyen que le raisonnement. Il faudrait faire pour toute l'Italie ce qu'on a fait pour Naples, qui s'était avisée de mettre en quarantaine les bateaux à vapeur français; on y a répondu par une quarantaine sur toutes les provenances napolitaines, juste représaille qui n'a pas tardé à produire son effet.

On me pardonnera cette digression contre la quarantaine, car on va voir combien j'ai eu lieu de la maudire dans ce dernier événement, dont elle forme la partie la plus tragique. En effet, le danger avait été assez court, les pertes assez peu considérables; mais ce qui était réellement cruel, c'était de se trouver, au commencement de la nuit, pour un temps indéfini, prisonniers sur des écueils.

Quoique notre patente fût en règle, quoique tous nos passe-ports eussent été sauvés, quoique nous fussions partis le matin de Civita-Vecchia, et n'eussions pu aborder nulle part, nous fûmes reconnus pour pestiférés, gens à ne pas toucher du bout du doigt, et forcés de bivouaquer dans un des plus horribles lieux du

[1] Il en était ainsi avant qu'un seul cas de choléra se fût manifesté à Marseille.

monde. Il y avait parmi nous six femmes, des vieillards ; il aurait pu y avoir des enfants, des malades; nous aurions pu être mouillés du naufrage; il aurait pu faire un temps affreux; il en eût été de même, on nous eût de même refusé de nous recevoir dans la tour d'où le poste était descendu, et qui nous eût semblé un palais, et cela dans le pays le plus civilisé de l'Italie, dans le grand-duché de Toscane.

On fabriqua comme on put une tente avec une voile, on alluma du feu et l'on s'étendit sur les rochers et les cailloux. Cette nuit fut assez gaie, on n'était pas fâché de se sentir à terre, on causait de tout autre chose que du naufrage; le bonheur m'avait envoyé là un homme d'esprit, sachant un peu le basque et revenant d'Afrique; bientôt nous oubliâmes le lieu où nous étions pour parler des Pyrénées et du Caire, et je passai une bonne partie de la nuit à l'interroger sur les prétendus rapports de l'idiome des Bérebères et de la langue basque.

Quelques-uns de nous allaient se chauffer au feu des soldats qui nous gardaient; leur feu était meilleur que le nôtre, car ils avaient une forêt à leur disposition. C'étaient de fort bonnes gens qui nous invitaient à nous approcher, mais en nous recommandant d'éviter avec eux tout contact. Ils avaient bien raison : notre capitaine s'étant appuyé par mégarde sur le bras du sergent, le sergent se trouva en quarantaine comme nous.

On ne peut rien imaginer de plus piteux que la figure du malheureux sergent. Jusqu'à ce moment, il était la puissance du lieu, il commandait les quatre hommes sous la garde desquels nous étions tous placés, et cette situation lui donnait un certain air d'importance que

toute sa bonhomie naturelle ne pouvait cacher. Précipité tout à coup de sa haute position et confondu dans notre foule suspecte, il regardait tristement ses beaux galons qui ne lui attiraient plus aucune considération dans la nouvelle société où il se trouvait étranger et assez mal vu, où personne ne se sentait dans une disposition bien favorable pour le pauvre tyran tombé, pour le pauvre geôlier pris au guichet de sa propre prison.

Il n'était pas au bout de ses peines, car nous n'étions pas au terme des nôtres.

Le lendemain on nous permit d'aller au lazaret dans un petit port éloigné de deux lieues. Par terre c'eût été une promenade, mais *la Santé* exigeait que nous nous y rendissions par mer, quoique le vent fût contraire : on nous envoya une barque trop petite pour nous contenir tous. Les femmes et les personnes les plus âgées partirent les premières, et manquèrent périr dans la traversée, quand la barque revint nous prendre, il était trop tard ; il fallut se résigner au bivouac encore pour cette nuit.

La seconde nuit fut plus triste que la première : on était fatigué, le froid était vif et nos compagnes de la veille remplacées par les gens de l'équipage, qui s'emparaient, au détriment des voyageurs, du peu de matelas qu'on avait tirés du bateau. Plus de déférences comme à bord pour les passagers. Ici chacun semblait rentré dans l'état de nature, ne songeant qu'à soi, et cherchant seulement à subir aussi peu de privations que possible. Le feu s'éteignait par moment, et quand on le rallumait, la tente se remplissait de fumée. Malgré ces petites tribulations, il y avait un certain charme à veiller debout

auprès de ce feu, que j'entretenais de concert avec un pauvre diable de Belge, tandis qu'il me racontait comment il avait obtenu le privilége de fabriquer des métronomes à Naples. J'aimais à voir autour de moi toutes ces figures endormies sur lesquelles vacillait la lueur du feu ; et les barbes noires, les noirs visages de notre équipage méridional contraster avec les cheveux blonds, les visages frais et rebondis des machinistes anglais, qui avaient trouvé moyen de s'établir plus confortablement que personne. Près de l'un d'eux était sa jeune femme, seul hôte féminin de notre dortoir, et sommeillant sur la pierre comme une pauvre colombe de mer tapie dans un creux de rocher. Cependant les soldats s'appelaient dans la montagne; la mer brisait à la porte de la tente, grondant comme une foule impatiente d'entrer, et un rayon de lune se glissait dans les noirs enfoncements de notre caverne.

Le jour suivant nous nous embarquâmes pour aller enfin au lazaret promis, à cette maison ou plutôt cette chambre de santé, comme on l'appelait, où une trentaine de personnes auraient été un peu à l'étroit, mais du moins abritées contre le froid, la pluie et le vent. Ce bonheur, si mince qu'il fût, devait encore nous être refusé. Le vent, toujours contraire, était plus violent que la veille, et notre frêle barque ne put passer une certaine pointe à moitié chemin de Porto-Ercole. Il fallut revenir tristement. En route, le sergent déchu qui partageait notre sort, et courait avec nous nos nouvelles chances de submersion, nous apprit que probablement on attendrait, pour nous donner notre liberté, une décision de Livourne, ce qui nous offrait en perspective

encore une semaine de l'agréable vie que nous menions depuis deux jours. Cette fâcheuse nouvelle ne nous fut que trop confirmée par ce que nous vîmes en revenant au lieu d'où nous étions partis; le premier objet qui frappa nos regards fut le capitaine dans un pourparler très-animé avec le *député* d'Orbitello. La véhémence de ses gestes, l'emportement de ses discours, la violence de ses imprécations et de ses invectives, nous paraissaient peu propres à persuader ou à séduire. Enfin, nous le vîmes de notre barque se rouler par terre, au moment où le *député* se retirait, emportant son espérance et la nôtre. Le pauvre capitaine se voyait refuser, par cette inflexibilité du principe de quarantaine, toute possibilité de rien tenter pour sauver son bâtiment. Notre retour était pour lui une dernière disgrâce, car il avait compté que la barque, après nous avoir conduits à Porto-Ercole, lui rapporterait des provisions, et elle lui ramenait, au lieu de vivres, des bouches affamées. D'autre part, le temps paraissait devoir changer. La pluie menaçait. Or, notre situation, peu commode par un beau temps, devenait intolérable par le mauvais. On n'avait trouvé d'endroit un peu uni pour y placer la tente que le lit desséché d'un torrent; partout ailleurs, les rochers entassés dans un affreux désordre ne permettaient pas un pareil établissement; s'il pleuvait, notre demeure allait être inondée par le torrent que quelques heures de pluie eussent formé; tous les rochers, amoncelés les uns sur les autres, rouleraient pêle-mêle. Si le vent changeait, si la mer, qui commençait à s'enfler, devenait plus houleuse, elle allait envahir le lieu de notre refuge, et nous nous trouvions entre les flots et

les cataractes de la montagne, exposés aux avalanches de rochers qui crouleraient de toutes parts sur nous. Si l'on joint à cela l'inquiétude qui nous prenait en songeant que, de ce lieu perdu, nous ne pouvions faire parvenir de nos nouvelles à nos parents et à nos amis, et qu'une version de notre accident exagérée et falsifiée au loin pouvait leur faire craindre des malheurs plus grands; si l'on y joint enfin l'irritation que nous donnait bien naturellement la pensée que toutes les misères qu'on nous infligeait n'avaient aucun motif raisonnable, et n'étaient causées que par un préjugé tout à fait vide de sens, on se fera une idée de notre colère et de l'espèce de désespoir où nous étions réduits. Ce moment fut l'apogée de notre infortune.

Mais comme, dans les tragédies bien conduites, c'est lorsque le héros est le plus accablé par un destin contraire qu'une péripétie soudaine le porte au comble de la félicité, sans qu'on ait pu deviner d'avance comment cette péripétie aurait lieu; de même, heureusement pour nous, nous en étions au cinquième acte de notre tragédie, et un dénoûment heureux approchait.

Le lecteur, qui n'est peut-être pas fâché qu'il en soit ainsi, ne saurait soupçonner quelle misérable difficulté nous séparait des humains et nous reléguait sur notre écueil. Le capitaine avait pris à son bord quelques ballots de bourre de soie, en italien, *stupa di seta*, et ils étaient portés sur son registre avec cette indication erronée: *stracci di seta*, ce qui veut dire chiffons de soie. Or, les chiffons de soie et les chiffons en général sont suspects à toutes les *santés* du monde, s'ils ne sont *purgés* par une salutaire quarantaine. Si c'est de la bourre

de soie, nous disait-on, montrez-là. Hélas! les ballots étaient noyés, on ne pouvait produire les pièces de conviction. C'était pour ce beau motif qu'on voulait écrire à Livourne, et qu'on nous faisait espérer une huitaine de lazaret en plein air. Enfin, l'excès de notre infortune toucha le ciel et le *député*; c'était un brave homme à qui évidement le cœur saignait de se voir complice d'une si cruelle absurdité. Il revint bientôt sur ses pas; nous nous assemblâmes autour de lui avec anxiété, comme des captifs autour d'un juge qui peut, d'un mot, ouvrir ou fermer les portes de leur prison. Il questionna lentement et solennellement le capitaine; je tremblais toujours que la pétulance méridionale de celui-ci ne lui fît faire quelque incartade: heureusement il se contint. L'honnête *député* se contenta de faire jurer à tout l'équipage que les ballots contenaient *stupa* et non pas *stracci di seta*. Chacun jura sans se faire prier; tous les cœurs battaient d'attente et d'espoir. Enfin, on vit le *député* tremper sa plume dans l'écritoire que tenait le capitaine. Ils avaient *communiqué*. Ce fut un moment superbe; chacun de s'élancer, de gravir le rocher. Il n'y avait au bord de la mer ni chemin ni sentier; mais on était libre, on volait. Personne ne se détourna pour adresser un adieu au pauvre bâtiment qui, seul, restait sur l'écueil d'où on n'a pu l'enlever. Pour moi j'avais obéi au conseil de mon illustre collégue: je foulais le *monte Argentaro*... Je devais cet avantage à ma mésaventure; je lui dus encore de voir la Maremme, que je traversai pour me rendre à Livourne. La Maremme seule manquait à un pèlerinage entrepris cet été dans l'intention de visiter tous les

points de la Toscane que Dante a célébrés[1]; le naufrage du *Henri IV* devait se charger de compléter ma *Toscane dantesque*. Je lui en sais d'autant plus de gré que la Maremme est un pays fort curieux et assez difficile à visiter. La Maremme est un grand désert où l'on fait trente lieues sans rencontrer un village, et qui doit être assez semblable à certaines solitudes non défrichées de l'Amérique. L'on n'y entend d'autre bruit que la cloche des troupeaux, les hennissements de chevaux à demi sauvages, le grognement du buffle, ou les coups de hache du bûcheron. D'immenses travaux entrepris par le grand-duc actuel ont déjà beaucoup amélioré et finiront par assainir complétement ce pays, qui jusqu'ici était inhabitable durant l'été. Une route superbe le traverse, et quand elle sera terminée du côté de l'État romain, où il ne reste que quelques lieues à faire pour établir la communication, ce sera la route d'hiver la plus rapide, la plus tempérée et probablement la plus fréquentée par les voyageurs qui se rendront à Rome. Mais dans l'état actuel des choses on ne peut franchir facilement l'espace où elle n'est point encore terminée et qui sépare la partie romaine de la partie toscane. Il n'y a réellement qu'un moyen commode de voir la Maremme: c'est de s'embarquer à Civitâ-Vecchia, et de venir faire naufrage au monte Argentaro.

[1] C'est dans la Maremme que se termina le destin d'une jeune femme que Dante appelle *la Pia*, mystère d'amour et de douleur, de passion et de crime, qu'il n'a pas dévoilé mais qui s'est révélé au gracieux génie d'une femme aussi distinguée par son caractère que par son talent. Voy. les *Nouvelles Poésies* de madame Amable Tastu.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





